

**LES GRECS HÉRITIERS
DES ROMAINS**

HUIT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

LUC VAN DER STOCKT, TIM WHITMARSH,
URSULA GÄRTNER, EDMUND THOMAS,
ANNA HELLER, PAUL SCHUBERT,
HEINZ-GÜNTHER NESSELRATH, JEAN-LOUIS CHARLET

Entretiens préparés par Paul Schubert,
présidés par Pierre Ducrey et édités par Pascale Derron

FONDATION HARDT
POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
VANDŒUVRES – GENÈVE

Les premiers «Entretiens sur l'Antiquité classique» ont eu lieu en 1952, du 8 au 13 septembre. Dans l'avant-propos du volume où ils sont consignés, le Baron Kurd von Hardt en donne la définition. La voici: «Chaque année, au siège de la Fondation à Vandœuvre, auront lieu des 'Entretiens sur l'Antiquité classique', au cours desquels des spécialistes, représentant plusieurs pays, feront des exposés sur un domaine choisi et, au cours des discussions, procéderont à d'enrichissants échanges de vue.»

Conçue et mise au point par des savants tous aujourd'hui décédés — parmi eux Ludwig Curtius, Bruno Snell, Kurt von Fritz, Albin Lesky, Theodor Klauser, Olof Gigon —, l'institution s'est révélée viable. Cinquante-neuf fois, des savants de divers pays se sont réunis en été à Vandœuvre; les «Entretiens» ont été régulièrement publiés.

Schweizerische Nationalbibliothek NB
Bibliothèque nationale suisse BN



1901830847

20
N 331875

FONDATION HARDT
POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

ENTRETIENS

TOME LIX

**LES GRECS HÉRITIERS
DES ROMAINS**

ENTRETIENS SUIVIS DE DISCUSSIONS
PAR
TIMOTHY J. BLOCH, TIM WHITMARSH,
EDMUND THOMAS,
PAUL SCHUBERT,
JEAN-LOUIS CHARLET

Éditions de la Fondation Hardt, 1997
Éditions de la Fondation Hardt, 1997

ÉDITIONS DE LA FONDATION HARDT

1997

CNF 87. --

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

TOME LIX

LES GRECS HÉRITIERS DES ROMAINS

HUIT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

LUC VAN DER STOCKT, TIM WHITMARSH,
URSULA GÄRTNER, EDMUND THOMAS,
ANNA HELLER, PAUL SCHUBERT,
HEINZ-GÜNTHER NESSELRATH, JEAN-LOUIS CHARLET

Entretiens préparés par Paul Schubert,
présidés par Pierre Ducrey et édités par Pascale Derron

VANDŒUVRES – GENÈVE

27-31 AOÛT 2012

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITE CLASSIQUE

TOME IIX

LES GRECS HÉRITIERS DES ROMAINS

HUIT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

LUC VAN DER STOCK, TIM WHITMARSH,

URSULA GÄRTNER, EDMUND THOMAS,

ANNA HEILER, PAUL SCHUBERT,

HEINZ-GÜNTHER NESSELRATH, JEAN-LOUIS CHARLIER

Éditions préparées par Paul Schubert

— traduits par Pierre van Parijs et Francis Gernon

ISSN 0071-0822

ISBN 978-2-600-00759-7

VANDŒUVRES - GENÈVE

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2013 by Fondation Hardt, Genève

TABLE DES MATIÈRES

	Préface par Pierre DUCREY	VII
	Introduction par Paul SCHUBERT	1
I.	LUC VAN DER STOCKT	
	<i>Loyalty divided or doubled?</i>	
	<i>Plutarch's hellenism saluting Rome</i>	15
	Discussion	44
II.	TIM WHITMARSH	
	<i>Resistance is futile?</i>	
	<i>Greek literary tactics in the face of Rome</i>	57
	Discussion	79
III.	URSULA GÄRTNER	
	<i>Πιερίδες, τί μοι ἄγνόν ἐρωπλίσσασθε Μάρωνα;</i>	
	<i>Das griechische Epos der Kaiserzeit und die Bezüge zur lateinischen Literatur</i>	87
	Discussion	140
IV.	EDMUND THOMAS	
	<i>Translating Roman architecture into Greek regional identities</i>	147
	Discussion	192

V. ANNA HELLER

<i>Les institutions civiques grecques sous l'Empire : romanisation ou aristocratisation?</i>	203
Discussion	233

VI. PAUL SCHUBERT

<i>L'apport des papyrus grecs et latins d'Égypte romaine</i>	243
Discussion	272

VII. HEINZ-GÜNTHER NESSELRATH

<i>Latein in der griechischen Bildung? Eine Spurensuche vom 2. Jh. v. Chr. bis zum Ende des 3. Jh.s n. Chr.</i>	281
Discussion	309

VIII. JEAN-LOUIS CHARLET

<i>La romanité de Claudien, poète venu d'Alexandrie</i>	321
Discussion	351
Conclusion par Paul SCHUBERT	357

INDICES

359

PRÉFACE

Lorsque Paul Schubert, professeur de langue et littérature grecques à l'Université de Genève, soumit à la Commission scientifique de la Fondation Hardt un projet d'*Entretiens* sur le thème *Les Grecs héritiers des Romains*, l'accueil fut unanimement favorable. Le vers d'Horace, *Graecia capta ferum uictorem cepit*, "la Grèce conquise conquiert son farouche vainqueur" (*Épîtres*, II 1, 156) était sur toutes les lèvres. Mais dans l'esprit du promoteur et des membres de la Commission, il s'agissait de définir une problématique inverse. L'optique retenue devait mettre en évidence la manière dont les Romains avaient pu influencer les Grecs, que ce soit dans leur pensée, leur littérature, leur organisation politique ou même leur architecture.

Dans les phases préparatoires, d'intenses réflexions se développèrent autour du thème retenu entre l'auteur de la proposition et divers membres de la Commission scientifique. Au terme du processus, une formulation satisfaisante fut trouvée, non sans consultations et échanges, oraux et écrits. L'étude historique en cours au sein de la Fondation sur la genèse des premiers *Entretiens*, dans les années cinquante, montre que le baron von Hardt ne procédait pas autrement, multipliant les contacts, les conversations et les échanges, avant que le programme trouve finalement son équilibre. Avec la parution du présent volume, une étape s'achève. Mais les points de vue continueront à évoluer autour d'un sujet original et stimulant. Les *Entretiens* 2012 aboutissent à une certitude au moins, celle que la problématique abordée est loin d'être épuisée.

Dans le processus d'élaboration d'une série d'*Entretiens*, le choix des orateurs les plus qualifiés pour traiter un sujet vient immédiatement après celui des thèmes. Les principes de sélection sont restés semblables au cours des décennies: il importe

que plusieurs pays, plusieurs langues et plusieurs cultures soient représentés. Deux exigences supplémentaires sont venues s'ajouter: celle de réserver des places à des participants de tous âges, jeunes et vieux, et surtout de viser un équilibre entre les genres. La parité ne peut être toujours atteinte, mais on ne conçoit plus d'*Entretiens* sans oratrices.

Depuis 2009, les *Entretiens* se déroulent dans l'orangerie rénovée, cadre parfaitement adapté à ce type de conférences. Bien que relativement peu nombreux, les auditeurs sont toujours les bienvenus. La maison principale permet à tous les participants de loger de manière confortable et de poursuivre de manière informelle les échanges amorcés au cours des séances.

Comme les deux tomes précédents, ce volume a été édité par Pascale Derron, bibliothécaire de la Fondation, en collaboration avec Paul Schubert. Tout en gardant son élégance et sa qualité, matérielle et scientifique, la série des *Entretiens* s'adapte à son temps. C'est ainsi que le volume 58, paru en 2012, *L'organisation des spectacles dans le monde romain*, comprend un cahier de 16 planches hors texte. Le présent volume est enrichi lui aussi d'un ensemble d'illustrations regroupées sur 16 planches hors texte. Les planches des volumes 58 et 59 ont été réalisées par Michael Krieger. La manière de citer les œuvres des auteurs contemporains marque une autre rupture avec la tradition. Dès le présent tome, les références sont conformes au système le plus répandu dans les publications scientifiques, le système dit de Harvard. Les livres et articles sont et seront cités par la seule mention de leur auteur et de la date de parution. Ils figurent dans une bibliographie complète à la fin de chaque contribution.

Les *Entretiens* 2012 furent organisés sur le plan matériel par Gary Vachicouras, secrétaire scientifique *ad interim* durant l'absence de la titulaire du poste, Monica Brunner, en congé scientifique. Les conférenciers bénéficièrent de l'attention de Heidi Dal Lago, gouvernante et cuisinière. À tous, la Fondation Hardt exprime sa gratitude.

Pierre Ducrey,
Directeur de la Fondation Hardt

INTRODUCTION

Parler des “Grecs héritiers des Romains” présente un paradoxe qu’il convient d’expliciter d’entrée de jeu. En effet, le paradigme auquel nous sommes habitués est plutôt celui des Romains héritiers des Grecs, c’est-à-dire la manière dont les Romains, après avoir mis la main sur la Grèce, ont construit une partie de leur identité littéraire et culturelle à partir des vaincus. On connaît bien les vers d’Horace: “La Grèce, prise, a pris un sauvage vainqueur et a introduit les arts dans le Latium paysan”.¹ Par conséquent, pour tâcher de comprendre comment nous en sommes venus à aborder le cas inverse, il convient de rappeler brièvement les contours du modèle usuel, ce qui permettra aussi de mieux saisir la pertinence du choix de ces *Entretiens*.

À partir de la fin du III^e siècle av. J.-C., les Romains, après avoir achevé de régler leur problème carthaginois, se sont tournés vers le flanc oriental de l’Adriatique. Les armées romaines mettent le pied dans le nord-ouest de la Grèce et font la guerre à Philippe V de Macédoine. Victorieux, le général romain Titus Quinctius Flamininus parvient à faire passer son action pour une sorte de guerre de libération, faisant proclamer la liberté des cités grecques faces à l’emprise de Philippe. Deux ans plus tard, il renoncera au contrôle des trois points stratégiques qui lui permettraient de tenir la Grèce, ce que l’on appelait les “trois entraves de la Grèce”: Chalcis (sur le détroit de l’Euripe), Démétrias (en Magnésie) et Corinthe (sur l’Isthme).² Cette première lune de miel sera suivie, une génération plus

¹ HOR. *Ep.* 2, 1, 156-157: *Graecia capta ferum victorem cepit et artis intulit agresti Latio*.

² Cf. en particulier PLUT. *Flam.* 10, 1 et 3, et surtout POL. 18, 45, 12, ainsi que LIV. 33, 31, 11.

tard, par un nouveau sursaut d'hostilités qui conduira à la victoire décisive des Romains à Pydna, en Macédoine, face au roi Persée de Macédoine, en l'an 168. Les Romains sont désormais là pour rester, et l'affaire prendra un tour nettement plus douloureux dix-huit ans plus tard avec la destruction de Corinthe. Le couple gréco-romain achève de se déchirer dans la première moitié du I^{er} siècle avec les exactions commises par les troupes romaines sur le territoire grec.³

Pendant tout ce temps, depuis la fin du III^e siècle jusqu'au I^{er} siècle av. J.-C., les Romains ont développé divers aspects de leur littérature, en grande partie grâce au contact avec ces Grecs qu'ils ont conquis.⁴ Le théâtre, l'épopée, la philosophie, la rhétorique et l'historiographie se construisent sur les fondements d'une culture grecque à la fois admirée, enviée et parfois rejetée sous l'effet d'un certain amour-propre. Entre un Flamininus, reconnu comme un ami des Grecs, et le censeur Caton, sévère défenseur de la tradition romaine, le contraste est saisissant.

Cette tension va se résoudre — au moins en surface — par la force des choses: la victoire d'Octavien lors de la bataille d'Actium en 31 av. J.-C. scelle la victoire définitive du pouvoir romain en Orient. Désormais, les Grecs le savent, ils devront s'accommoder de la domination de l'encombrant petit frère.⁵ Plusieurs auteurs de l'époque imaginent alors diverses stratégies pour faire façon de cette nouvelle donne. Ainsi par exemple, Virgile imagine de glorifier un mythe qui fait des Romains un savant mélange entre autochtones d'Italie et immigrants venus de Troie sous la conduite d'Énée. L'historien latin Tite-Live tente quant à lui une synthèse des origines de Rome qui fait la part belle à une bande de jeunes mal dégrossis.⁶ À tout cela,

³ Pour un aperçu de ce développement, cf. FORTE (1972); FERRARY (1988).

⁴ Cf. CHAMPION (2004) 47-63, chap. "Greeks, Romans and Barbarians". Sur le concept même d'hellénisme, cf. SAÏD (1991) 49-69 (concept d'hellénisme en général chez les Grecs); 149-182 (Denys d'Halicarnasse); 315-335 (utilisation des mots de la famille *Graecus* chez les Romains).

⁵ BOWERSOCK (1965).

⁶ Cf. Liv. 1, 4.

l'historien grec Strabon rétorque indirectement en affirmant qu'Énée, loin d'émigrer vers la lointaine Italie, serait resté dans sa région natale, aux alentours de Troie, après la chute de la citadelle.⁷ Denys d'Halicarnasse, dans le premier livre de ses *Antiquités romaines*, cherche la conciliation entre les peuples en développant la thèse selon laquelle les Romains, en fait, seraient des Grecs.

Les Grecs et les Romains vont devoir désormais s'accommoder d'une situation où la *pax Romana* est établie en Grèce, et elle est là pour durer. Les Romains vont progressivement intégrer au moins les élites grecques à leur système de gouvernement, avec pour résultat que, au début du II^e siècle ap. J.-C., on voit pour la première fois des hommes d'origine grecque accéder au consulat, la plus haute magistrature romaine.⁸

Durant les trois siècles d'une relation tumultueuse, les Romains cultivés ont appris le grec pour accéder à des modèles qu'ils ont réinterprétés. Les Grecs, sûrs de leur fait, ont montré beaucoup moins d'empressement à s'intéresser à la langue et à la culture de leur envahisseur. C'est ce qui nous amène au sujet de nos *Entretiens*: la relation asymétrique entre Grecs et Romains s'est-elle donc toujours développée dans la même direction? Les Grecs n'ont-ils donc jamais rien reçu des Romains? L'héritage romain chez les Grecs, nettement moins visible, serait-il donc totalement inexistant? Diverses découvertes récentes devraient nous amener à nous poser sérieusement la question.

On peut citer, à titre d'exemple, le cas d'un papyrus récemment publié.⁹ On y trouve les restes d'un poème écrit en grec où apparaissent les Dioscures, mais aussi un discours qui ressemble étrangement au récit de Virgile racontant comment le Tibre accueille Énée et ses compagnons.¹⁰ Notre poète grec de

⁷ Cf. STRAB. 13, 1, 53.

⁸ Ainsi Flavius Arrien, consul suffect aux alentours de 130 ap. J.-C.

⁹ P.Louvre II 93 (provenance vraisemblablement égyptienne, copié au II^e s. ap. J.-C.).

¹⁰ VERG. *Aen.* 8, 31.

la période romaine aurait-il été un lecteur de Virgile, alors que nos manuels ne cessent de nous répéter qu'un poète grec qui se respectait ne lisait pas le latin?

Il va de soi que le paradigme classique des Romains héritiers des Grecs ne saurait être radicalement inversé; dans les grandes lignes, ce modèle tient encore. Il reste admis que les Grecs dans leur majorité n'ont jamais pris la peine de s'intéresser aux Romains et à leur littérature, et que le transfert culturel s'est effectué pour l'essentiel dans le sens d'un apport grec vers Rome. Il importait néanmoins de vérifier dans quelle mesure le courant avait toujours suivi la même direction, et — si l'inverse était possible — quels étaient les cas les plus représentatifs du paradigme minoritaire d'un héritage romain chez les Grecs.

Le cas de Plutarque

Luc Van der Stockt a présenté le cas de Plutarque. Riche notable de la cité de Chéronée, en Béotie, ce dernier assume une prêtrise dans le sanctuaire panhellénique de Delphes, mais effectue aussi des séjours à Rome, y fréquente les élites romaines, et apprend suffisamment de latin pour pouvoir consulter avec profit des sources historiques romaines. C'est ce qui lui permettra en premier lieu de rédiger ses *Vies parallèles*. Certains traités moraux reflètent aussi les rapports ambigus que Plutarque a entretenus avec la romanité.

Luc van der Stockt s'est d'abord appliqué à souligner l'identité ambivalente de Plutarque; membre des couches favorisées de la Grèce centrale, il est aussi citoyen romain à une époque où ce privilège n'est réservé qu'à une minorité de Grecs; de plus, il dispose d'un réseau important de connaissances parmi les élites romaines, et parfois dédie l'un de ses traités moraux à un Romain. L'attitude de Plutarque va cependant varier selon le type d'écrits qu'il rédige. Ainsi l'on constate que, dans les traités de caractère philosophique — Plutarque se piquait de platonisme — les Romains sont pratiquement inexistants; en

revanche, dans les œuvres de caractère plus politique, ils figurent souvent parmi les sujets de préoccupation de l'auteur.

Ce qui transparaît de la réflexion de notre collègue, c'est que pour Plutarque l'Empire romain est là pour durer; il n'est pas question de proposer un contre-modèle dans lequel les Grecs tenteraient de secouer un joug dont ils tirent aussi des avantages, notamment la *pax Romana*. On pourrait dire que Plutarque a en quelque sorte digéré les enseignements de ses prédécesseurs, notamment l'historien Polybe qui, au II^e siècle av. J.-C., affirmait que les Grecs avaient perdu leur liberté par leur propre faute, incapables qu'ils étaient de s'unir contre leurs ennemis, qu'ils soient internes ou externes.

Toute résistance est-elle futile?

Derrière ce titre un brin provocateur choisi par Tim Whitmarsh se cache une réflexion originale sur la manière dont des auteurs du II^e siècle ap. J.-C. ont pu envisager une forme de résistance indirecte au pouvoir romain. Il va presque de soi qu'une résistance ouverte, frontale et organisée n'avait aucune chance d'aboutir: non seulement elle aurait été écrasée par les armées romaines, mais elle n'aurait pas trouvé l'assentiment des Grecs eux-mêmes. La résistance s'effectue plutôt de manière oblique, souvent allusive. Tim Whitmarsh a commencé par souligner un point capital relevé par un autre chercheur, Clifford Ando: l'une des caractéristiques les plus frappantes de l'Empire romain réside précisément dans l'absence quasi totale de résistance ouverte, parce que les Romains ont été les champions de l'intégration des systèmes politiques et culturels, et qu'ils ont cherché — dans la mesure du possible — à produire un certain consensus plutôt que de provoquer l'affrontement. On peut néanmoins observer chez certains auteurs une manière de se distancier des Romains, en vertu de trois axes thématiques, à savoir les lieux, la perception de l'espace et le corps humain.

L'épopée grecque sous l'Empire romain

Un autre aspect de notre problématique touche à l'activité d'une série de poètes épiques grecs actifs sous l'Empire. Ursula Gärtner s'est penchée sur la question des liens que de tels poètes ont pu entretenir avec Rome. En premier lieu, on doit se demander — la question n'est pas nouvelle — si les poètes grecs de la période impériale lisaient le latin, et par voie de conséquence s'ils ont pu être influencés par les auteurs latins. Ainsi par exemple, Quintus de Smyrne a composé des *Posthomerica* dans lesquels il cherche à combler le trou entre la fin de l'*Iliade* et le début de l'*Odyssée*. Lorsque Quintus raconte la chute de la citadelle de Troie, a-t-il lu le récit que Virgile fait du même événement dans l'*Énéide*? Et cela importe-t-il pour ses lecteurs?

L'attitude qui a prévalu pendant très longtemps a été de dire que les poètes grecs de la période impériale ne lisaient pas le latin, tout simplement parce que cela ne les intéressait pas. Ils se débrouillaient très bien sans les Romains, alors que ces derniers, au contraire, s'appuyaient le plus souvent sur des modèles grecs pour leurs propres écrits. Cette façon de voir appelle toutefois un certain nombre de nuances; ce sont notamment des découvertes papyrologiques qui remettent désormais en question le modèle dominant.

L'exposé de notre collègue allemande a porté en bonne partie sur des questions de méthode — on pourrait même parler de logique. L'examen d'un certain nombre de poètes épiques montre tout d'abord que l'on ne peut pas se livrer à des généralités. Alors que l'un des deux Oppien fait figurer au début de son texte une dédicace à un empereur romain, et que Quintus se livre à une brève digression sur l'avènement de la puissance romaine, d'autres poètes en revanche ne laissent pas la moindre trace d'une quelconque romanité explicite.

C'est précisément le terme "explicite" qui pose problème. Certains chercheurs, à date récente, ont opté pour une interprétation assez large de la romanité possible des poètes grecs:

lorsqu'aucun élément explicite ne l'interdisait, ils ont conclu que rien ne s'opposait à ce que tel ou tel poète grec ait lu les auteurs latins. D'autres, plus stricts dans les limites de ce qu'ils veulent accepter, sont d'avis qu'il faut au contraire disposer d'éléments positifs, explicites, pour conclure à l'utilisation par un poète grec d'un éventuel modèle latin.

En définitive, on doit donc constater que les traces de la romanité sont rares et fugaces chez nos poètes épiques de la période impériale. Parfois, le lecteur moderne prête des intentions au poète sans vraiment pouvoir s'appuyer sur des éléments très solides. Il semblerait que, pour l'essentiel, l'héritage romain chez ces auteurs soit resté assez marginal; ou du moins, nous ne sommes pas en mesure de prouver le contraire.

L'intégration de l'architecture romaine dans un contexte grec

Cette dernière constatation contraste avec ce que nous a présenté l'archéologue Edmund Thomas. Celui-ci s'est penché sur la manière dont on peut interpréter l'architecture de divers bâtiments construits dans l'Orient grec sous le Haut-empire. Lorsqu'un citoyen romain, venu de l'Occident, décide de faire construire un bâtiment de prestige, à vocation civique, dans le contexte urbain d'une ville grecque, il va presque inévitablement apporter des éléments de son lieu d'origine, les intégrer dans un ensemble autochtone, et parfois insérer encore d'autres éléments d'une origine tierce.

Edmund Thomas s'est penché notamment sur le cas de la cité grecque de Milet, en Asie Mineure, dont l'architecture urbaine a été marquée par une catastrophe en l'an 47 ap. J.-C.: un tremblement de terre particulièrement destructeur a incité un Romain de rang équestre, Gnaeus Vergilius Capito, à patronner un projet de reconstruction. Capito, dont la famille est originaire de Campanie, en Italie, mandate des architectes dont certains au moins proviennent de cette région lointaine. Les bâtiments qu'il fait construire à Milet vont ainsi présenter

des caractéristiques assez différentes de ce que l'on trouvait d'ordinaire en Asie Mineure; les éléments romains, et plus précisément campaniens, sont remarquables.

À Athènes, on notera en particulier la construction d'un odéon en l'an 15 av. J.-C., sous la direction d'Agrippa, un général et homme politique romain de premier rang. Ce qui est frappant en l'occurrence, c'est de constater l'implantation d'éléments relevant du langage architectural romain dans un contexte athénien, et de plus en plein cœur de l'agora d'Athènes.

Si l'on procède à une brève comparaison avec le cas de la poésie épique grecque de l'Empire, on ne peut être que frappé par le contraste entre les deux phénomènes. Avec la poésie, nous avons observé des compartiments relativement étanches entre l'Occident et l'Orient; avec les bâtiments civiques dans le paysage urbain, au contraire, les transferts sont nombreux, et plusieurs bâtiments comportent des mélanges de traditions architecturales respectivement romaine et grecque. Ce contraste s'explique vraisemblablement par la plus grande facilité de lecture d'un bâtiment par rapport à un poème épique. On peut contempler un bâtiment sans en décoder tout le langage architectural; en revanche, lire un poème sans en comprendre la langue pose plus de difficultés. Entre les deux parties de l'Empire, la barrière linguistique a donc constitué un obstacle nettement plus difficile à surmonter que les codes esthétiques visuels, plus faciles à assimiler.

Romanisation ou aristocratisation?

Grâce à Anna Heller, nous avons pu ensuite nous tourner vers les institutions civiques grecques sous l'Empire, à partir du cas de l'Asie Mineure. Cette région de la Méditerranée nous a en effet livré un certain nombre d'inscriptions qui nous fournissent des renseignements de premier ordre sur l'évolution des institutions. De manière générale, on constate que les cités grecques d'Asie Mineure ont tendance à concentrer le pouvoir:

alors que dans un premier temps le corps civique dans son ensemble est associé aux décisions, plusieurs textes épigraphiques semblent indiquer que, graduellement, c'est un groupe plus restreint de citoyens qui assume les responsabilités. On serait facilement tenté de penser que ce changement peut s'expliquer par un processus de romanisation de l'Orient, avec un découpage du corps civique analogue à ce que l'on observe à Rome, avec les ordres, respectivement l'ordre sénatorial et l'ordre équestre. L'Asie Mineure aurait-elle connu un processus de romanisation?

Anna Heller a préféré résister à la tentation d'une interprétation trop simpliste. On peut d'abord constater que le processus qui vient d'être décrit commence à se manifester avant même l'arrivée des Romains en Asie Mineure. Ils ne sauraient donc être la seule cause du phénomène. De plus, les cités d'Asie Mineure — elles se comptent par plusieurs centaines — présentent des caractéristiques très variées: ce que l'on observe dans l'une n'est pas applicable à une autre. D'ailleurs, le matériel épigraphique utilisé pour étudier cette question reste relativement peu abondant. On ne sait donc pas quel est le degré de pertinence de chaque cas, ni jusqu'où il permet une généralisation.

En définitive, il semblerait que nous devions compter avec des systèmes beaucoup plus complexes, dans lesquels l'irruption des Romains en territoire asiatique coïncide avec un mouvement déjà amorcé précédemment. La conjonction de ces divers paramètres provoque ainsi des changements de grande ampleur, qui font que — petit à petit — on s'éloigne d'une forme de démocratie incluant une participation maximale du peuple pour se diriger vers une autre manifestation du phénomène démocratique où un groupe restreint se voit confier des responsabilités accrues.

L'apport des papyrus grecs et latins d'Égypte romaine

Paul Schubert s'est demandé en quoi les papyrus grecs — et dans une moindre mesure latins — trouvés en Égypte peuvent

nous éclairer sur la question de l'héritage romain dans un contexte grec. Sur l'immense masse de papyrus retrouvés dans les sables d'Égypte, le rapport entre texte grecs et latins est d'environ 1 à 50. Qui donc pouvait lire des textes rédigés en latin, alors même que la langue de communication écrite était couramment le grec pendant près d'un millénaire?

Il convient tout d'abord de souligner le fait que le domaine n'est pas bilingue, mais bien trilingue: le gros de la population égyptienne, disséminée dans la campagne, continue en effet de parler la langue des pharaons. En ce qui concerne le latin, il est pratiqué dans des documents relevant de trois catégories assez restreintes de la population: les membres de la haute administration de la province, les soldats et les citoyens romains, rares en Égypte avant l'édit de Caracalla de 212 qui donne la citoyenneté à tous les ressortissants de l'Empire. Pour certaines démarches liées directement à leur statut, les citoyens romains devaient obligatoirement rédiger les documents en latin; c'est le cas notamment des testaments.

Nous possédons non seulement des documents relevant de la vie quotidienne, mais aussi des fragments d'œuvres littéraires. Il est frappant de constater que les auteurs latins le mieux représentés sont Virgile et Cicéron, suivis par Tite-Live et Salluste; autrement dit, il s'agit d'auteurs relevant d'une éducation latine de base. On possède aussi des lexiques bilingues permettant à une personne de langue grecque d'apprendre à lire Virgile. En revanche, les auteurs plus difficiles comme Perse, Juvénal, Ovide ou Horace sont virtuellement absents des papyrus d'Égypte.

Que conclure de tout cela? De toute évidence, certains habitants de l'Égypte romaine, tout en parlant le grec, ont aussi essayé d'apprendre le latin; mais ils constituent une minorité, et leur maîtrise de la langue de Virgile reste rudimentaire. Par ailleurs, cette focalisation sur les rapports entre le grec et le latin repose sur une documentation peu représentative de l'ensemble de la population de la province: en fait, dans la campagne égyptienne, de nombreux habitants ont dû continuer à pratiquer la langue égyptienne jusqu'à l'arrivée des Arabes. Autrement dit, la

romanisation ne s'est pas faite en profondeur, et même l'hellénisation concerne en premier lieu les villes et non la campagne.

Le latin dans l'éducation des Grecs

Cette impression s'est confirmée dans la synthèse réalisée par Heinz-Günther Nesselrath. Celui-ci a rappelé les premières manifestations de la latinité chez les Grecs, notamment à travers le cas de Polybe: membre influent de la Ligue achéenne au II^e siècle av. J.-C., il est emmené comme otage à Rome au lendemain de la bataille de Pydna. Il va passer plus d'une décennie dans la capitale, où il apprendra le latin et rédigera un long traité historique dans lequel il tentera d'expliquer aux Grecs comment il se fait que les Romains, en un peu plus d'un demi-siècle, ont mis la main sur la Grèce.

Heinz-Günther Nesselrath s'est aussi penché sur les débuts du Principat. On observe à Rome la présence de trois écrivains particulièrement prolifiques, tous trois engagés dans des recherches de caractère historique ou géographique: Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse et Strabon. Chacun à sa façon tente la réconciliation des Grecs avec les Romains, après que la guerre civile a dévasté l'Orient en général, et la Grèce en particulier.

De manière générale, on trouve certes des Grecs qui maîtrisent le latin, mais rares sont ceux qui en ont une connaissance comparable à celle du grec par les Romains. Le latin constitue néanmoins un enjeu symbolique indéniable: un empereur peut retirer la citoyenneté romaine à un homme d'origine grecque lorsqu'il s'avère que celui-ci ne sait pas le latin. Certains auteurs grecs semblent presque s'excuser de ne pas maîtriser la langue des maîtres.

Le cas de Claudien

Nous avons terminé avec l'évocation d'un cas particulier, présenté par Jean-Louis Charlet. D'après ce que nous savons

du poète Claudien, il aurait commencé son activité à Alexandrie peu avant la fin du IV^e siècle ap. J.-C., et nous a laissé de cette première période quelques fragments d'une *Gigantomachie*. Toutefois, après être passé en Occident, Claudien se métamorphose en un poète de langue latine dont nous possédons une production beaucoup plus importante. En cela, la démarche s'apparente au cas de l'historien Ammien Marcellin, originaire du monde grec mais écrivant en latin. Voici donc — avec Claudien — un être hybride qui quitte l'hellénisme pour adopter la latinité. Précisons que rien dans la langue de Claudien ne semble trahir un manque de maîtrise du latin; la transformation est quasi intégrale. Il adopte aussi les concepts des Romains avec une facilité déconcertante: on chercherait en vain des éléments qui révéleraient le Grec derrière le Romain. Il reste alors à se demander ce qui a bien pu motiver ce changement. Pour Jean-Louis Charlet, il faut en chercher les raisons dans la situation politique de l'Empire romain de l'époque. Alors que les parties respectivement occidentale et orientale de l'Empire sont soumises à de fortes tensions, Claudien choisit en quelque sorte son camp: pour lui, l'avenir de l'Empire se situe dans la romanité et la latinité; le poète devient ainsi le chantre de cette idéologie.

Il est ressorti de la discussion un élément particulièrement intéressant. Les deux moments où l'on observe la présence de Grecs qui tentent de resserrer les rangs autour de Rome correspondent à des moments où l'identité même de l'Empire a été mise en question: il s'agit d'abord du passage au Principat, à la fin du I^{er} siècle av. J.-C., où Denys d'Halicarnasse en particulier essaie de propager une forme d'union entre l'Orient et l'Occident; au IV^e siècle, l'action de Claudien n'est certes pas comparable en tous points, mais elle présente néanmoins une certaine analogie.

Paul SCHUBERT

BIBLIOGRAPHIE

- BOWERSOCK, G.W. (1965), *Augustus and the Greek World* (Oxford).
 CHAMPION, C.B. (2004), *Cultural Politics in Polybius's Histories* (Berkeley).
 FERRARY, J.-L. (1988), *Philhellénisme et impérialisme: Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate* (Rome).
 FORTE, B. (1972), *Rome and the Romans as the Greeks Saw Them* (Rome).
 SAÏD, S. (1991) (éd.), *ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΣ: Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque* (Leiden).

I

LUC VAN DER STOCKT

LOYALTY DIVIDED OR DOUBLED?

PLUTARCH'S HELLENISM SALUTING ROME

At first sight the theme of Greece's debt to Rome may seem a gratuitous paradox. Indeed, Horace's famous lines about Rome's debt to Greece succeeded in indoctrinating if not his own times, then at least posterity! Yet Rome's conquest of Greece was most likely also to some advantage of Greece, or at least to some advantage of some Greeks. Now most recently, a surprising and brilliant interpretation of the composition of Plutarch's *Quaestiones Romanae*¹ revealed that the structure of that writing is based ... on a guided tour through the heart of Rome!² Thus Plutarch (ca. 45 – ca. 125 AD) seems to have been very familiar with the topography of Rome. But in the context of the present *Entretiens* my question is of course if and to what extent Plutarch was one of those who Greeks who profited from the Roman dominion. And I will argue that, on the one hand, for several reasons Plutarch managed to cope with, if not to sympathize with the reality of the Roman dominion, and on the other hand that that reality could not but challenge his Greek pride. After having briefly reviewed the bare facts of Rome's presence in Plutarch's *curriculum vitae*

¹ SCHEID (2012).

² In this respect, this study reminds one of a similar interpretation, but this time of *De Gloria Atheniensium*: JOHNSON (1972).

I will focus on those Plutarchan writings that are most relevant for the question of his relation to Rome.

1. Rome in Plutarch's *curriculum vitae*

a) In *De sera numinis vindicta* 558 a, one of the interlocutors in the dialogue, namely Timon, addresses (among others) Plutarch, saying: "you and your family, I take it, feel entitled to greater consideration than others in Boeotia as descendants of Opheltas etc."³ If we are to believe that this Timon is Plutarch's brother,⁴ and that this interlocutor thus knows what he is talking about, then Plutarch could claim to be a descendant of the Thessalian king Opheltas. This king would have conquered Boeotia and most of his posterity would have settled in Chaeroneia. Plutarch's family thus became Boeotian. In the end, however, the Boeotian Plutarch became a Roman citizen under the name Mestrius Plutarchus, his patron being Lucius Mestrius Florus, who was consul under Vespasian and proconsul of Asia. Unfortunately we do not know when exactly Plutarch obtained this citizenship, but it must have brought some legal and financial advantages with it, and especially also prestige and access to higher Roman circles.

It has been observed that Plutarch never uses his Roman name nor mentions his Roman citizenship in any of his writings: "dazu fühlte er sich zu sehr als Hellene".⁵ Yet it would

³ All translations are from the *Loeb Classical Library*.

⁴ The editors indeed believe that this Timon is Plutarch's brother: PATON / POHLENZ (1972) 394; VERNIÈRE (1974) 97-98, with further literature on Plutarch's family; DE LACY / EINARSON (1994) 173 are somewhat hesitant; but see also BOULOGNE (1994) 25. On Opheltas see also PLUT. *Cim.* 1.1. APUL. *Met.* 1.2 seems to have known about this claim and possibly even read the Plutarchan passage, since he makes Lucius say: *Thessaliam, nam et illic originis maternae nostrae fundamenta a Plutarcho illo inclito ac mox Sexto philosopho nepote eius prodicta gloriam nobis faciunt, ... petebam*. I overlooked this possibility when I discussed the passage in *Metamorphoses* in VAN DER STOCKT (2012) 169-170.

⁵ ZIEGLER (1951) 650.

not be unlike Plutarch to avoid clammy boasting with a Roman name. Besides, his own Greek name Πλούταρχος occurs only very rarely in his works. This absence of staging his own person, even in the *Table Talks*, that are idealized reports of dinners he had with Greek and Roman friends in Greece and in Rome, is characteristic of Plutarch.⁶

b) Plutarch undertook some travels to Rome and Italy. We are not sure how many times and for how long he stayed in Rome,⁷ but he must have been there several times and long enough to create or reinforce an impressive network of Romans in high station. The most telling passage is in the *Life of Demosthenes* 2.2:

“... and during the time when I was in Rome and various parts of Italy I had no leisure to practise myself in the Roman language, owing to my public duties and the number of my pupils in philosophy (ὑπὸ χρεῖων πολιτικῶν καὶ τῶν διὰ φιλοσοφίαν πλησιάζόντων).”

“Public duties” probably means that Plutarch was acting as an ambassador on behalf of his home town or of his province: that shows how prominent his position was in *Boeotia*. But the fact that Romans attended his lectures and were contacting him as a philosophical counsellor shows that he earned himself a name in Rome over time. And the people that sought his advice were not of low rank: among them was, e.g., Arulenus Rusticus, consul under Domitian (*De curiositate* 522 d-e).

c) Rusticus was by far not the only Roman aristocrat in Plutarch's network. I add only names such as (the already mentioned) Mestrius Florus, Sosius Senecio, friend of Trajan and three times consul, Minucius Fundanus, consul in 107, Herennius Saturninus, proconsul of Achaëa in 98/99 and *consul*

⁶ On the other hand, there is also a discrete self-promotion on the part of Plutarch: see VAN HOOFF (2010) 261; Plutarch as “a clever social player”, and KÖNIG (2011).

⁷ On the question of Plutarch's travels to, and stays in Rome and Italy, see JONES (1971) 20-27.

suffectus in 100.⁸ It is to be noted that the Romans in Plutarch's life were not just casual acquaintances. As is clear from the *Quaestiones Conuivales*, many of them were his guests in his home-town Chaeroneia, or were his host in Rome or elsewhere. And Plutarch dedicated many of his writings to Roman friends:⁹ a practice that shows how much honouring and being honoured was part and parcel of the aristocratic commerce. A man like Fundanus was given a flattering role in the dialogue *De cohibenda ira*, whilst the monumental *Lives* were dedicated to Sosius Senecio. Apparently, Plutarch felt at home, and was made to feel at home in those aristocratic circles. It is nevertheless to be expected that this intimate contact with Rome and Romans caused Plutarch to muse on the relation of Greece and Greeks to Rome.

d) These intimate relations raise also the more concrete question of Plutarch's knowledge of Latin. The passage quoted above from the *Life of Demosthenes* continues as follows:

"It was therefore late and when I was well on in years that I began to study Roman literature. And here my experience was an astonishing thing, but true. For it was not so much that by means of words I came to a complete understanding of things, as that from things I somehow had an experience which enabled me to follow the meaning of words. But to appreciate the beauty and quickness of the Roman style, the figures of speech, the rhythm, and the other embellishments of the language, while I think it a graceful accomplishment and one not without its pleasures, still, the careful practice necessary for attaining this is not easy for one like me, but appropriate for those who have more leisure and whose remaining years still suffice for such pursuits."

This passage should not be misunderstood:¹⁰ Plutarch is not saying that his knowledge of Latin is below par, only a) that he

⁸ An overview of Plutarch's Roman friends is to be found in ZIEGLER (1951) 687-694 and PUECH (1992).

⁹ A complete list in BOULOGNE (1994) 28.

¹⁰ In what follows, I summarize the nuanced position of STROBACH (1997) 32-46; see also VAN DER STOCKT (1987).

started reading Latin “literature” at a more advanced age, and b) that he is not familiar with (and perhaps not even interested in) the stylistic “embellishments” of the Latin language. We can indeed be certain that Plutarch had a sufficient “reading knowledge”¹¹ of Latin, so as to be able to read the Latin historical and biographical prose texts he wanted to consult as sources for his own writings.

e) There are some ‘marks of esteem’ to be mentioned. Firstly, if we are to believe the Byzantine *Suda*,¹² Plutarch would have received the *ornamenta consularia* from Trajan, thanks to the intervention of Senecio. However, there is a problem here: the lemma in the *Suda* says that Trajan ordered the governors of Illyria not to do anything without consulting Plutarch; but this seems to imply an anachronistic subjection of Illyria to Achaea. Nonetheless, the fact of granting the *ornamenta consularia* is sometimes considered historical.¹³ The reason for this ‘eagerness to belief’ is probably that one would like to imagine Plutarch involved in a more personal relationship with the emperor Trajan. That is perhaps also the deeper motif behind the recent plea for the authenticity of the *Letter to Trajan* (*Moralia* 172 b-e) preceding the *Regum et imperatorum apophthegmata*.¹⁴

Plutarch was also brought into close contact with Hadrianus. Indeed, Eusebius in his *Chronicle* says that Hadrianus made the elder (γῆραιός) Plutarch *procurator Achaeae*, but “Plutarch probably held the position only in a nominal capacity”,¹⁵ or, if the fact is considered unhistorical, there must be at least “a core of

¹¹ Terminology of RUSSELL (1973) 54.

¹² *Suda* π 1793 Adler: μεταδούς δὲ αὐτῷ Τραιανὸς τῆς τῶν ὑπάτων ἀξίας προσέταξε μηδὲνα τῶν κατὰ τὴν Ἰλλυρίδα ἀρχόντων παρὲς τῆς αὐτοῦ γνώμης τι διαπράττεσθαι.

¹³ ZIEGLER (1951) 657-658; JONES (1971) 29-30 and 34.

¹⁴ Whilst BABBITT (1968) 5-6 seemed to accept the thesis of the authenticity of that *Letter*, ZIEGLER (1951) 658 and 863-864 rejected its authenticity, and so did JONES (1971) 31. The recent plea in favour of the authenticity is of BECK (2002).

¹⁵ JONES (1971) 34; see also LAMBERTON (2001) 12.

truth" in it.¹⁶ That truth may simply be that posterity had no trouble imagining Plutarch, the author of *An seni respublica gerenda sit*, of *Ad principem ineruditum*, of *Maxime cum principibus philosopho esse disserendum*, being in close contact with emperors. Wishful thinking?

As a provisional conclusion I would stress that Plutarch had a lot to loose by resisting Rome, and that his close, friendly commerce with so many Romans suggests that he did not even think of resisting Rome. If there was any irritation or reservation, we can expect to find it expressed only most implicitly; and its motivation will not be inspired by any aristocrat's offended pride: in his personal life, he could hardly complain about Rome or Romans. There is a good chance that Plutarch took pains to 'construct' an 'acceptable' relation Greece — Rome: one that was realistic enough to humour the Romans, and idealistic enough to spare the Greeks. Plutarch was thus doubling his loyalty.

2. Rome and Romans in Plutarch's *Moralia*

a) Whilst Rome and Romans are notoriously present throughout the *Moralia*, they are more present in some of those writings than in others. It is no surprise to find them almost absent from the more technical philosophical writings,¹⁷ the Romans not being famous for any philosophical *penchant*. A remarkable exception is *Aduersus Colotem*: this polemical writing is dedicated (in 1107 e) to L. Herennius Saturninus, *proconsul Achaearum* in 98-99. The exception is remarkable precisely because of the technical-polemical nature of the essay that defends "the other philosophers" who had been under attack in Colotes' book;

¹⁶ ZIEGLER (1951) 658-659.

¹⁷ Exceptions are *De communibus notitiis* 1059 d (a biting saying of Cato Minor), *Quaestiones Platonicae* 1010 c-d (on the Roman language), *De latenter uiuendo* 1129 c (a reference to Camillus).

Colotes had argued that living in conformity to the doctrines of the other philosophers actually makes life impossible. As to the dedication of Plutarch's essay to Herennius Saturninus, it is possible that a literary allusion is involved, Colotes' book being dedicated to Ptolemy II, who was an ally of Athens in the Chremonidean war.¹⁸ The allusion would then also suggest friendly relations between Greece and the proconsul. And I think it explains an element of the diction in the dedication, since Plutarch calls the perusal of his essay "a most *royal* occupation" (βασιλικωτάτην διατριβήν: 1107 d). What we have then, is a friendly flattery addressed to one who is called "lover of all that is excellent and *old* (φιλόρχαιον)", and of "the teachings of the *ancients* (τῶν παλαιῶν)" — which is not exactly the same as "a lover of philosophy". But perhaps this and all the other dedications of Plutarch's writings to prominent Romans are also a discrete suggestion of how Greeks should deal with prominent Romans.¹⁹

b) Rome and Romans are conspicuously present in Plutarch's political writings.²⁰

A first observation is that Romans in those writings are not portrayed in principle differently from Greeks: they provide examples of good or bad conduct just as the Greeks do. What is more: Plutarch seems anxious to always couple a Roman to a Greek when he gives illustrations of attitudes, virtues, or behaviour. Thus in *Ad principem ineruditum* 781 c-d, Cato Minor and Epameinondas are adduced as examples of leaders who have no fear for themselves, but only for those they were guarding; and in 782 f, when mention is made of the calumny about slight shortcomings in men of high repute, reference is

¹⁸ See DE LACY / EINARSON (1967) 154 and 182.

¹⁹ This relevant point is made (in connection with Sosius Senecio, dedicatee of the *Quaestiones Convivales* and of the *Lives*) by KLOTZ (2007) 651-652; it is applauded by PELLING (2011) 208.

²⁰ I adopt the classification of Plutarch's works in ZIEGLER (1951) 702-708 for merely practical reasons.

made to Cimon's drinking, Scipio's excessive sleeping and Lucullus' expensive dinners.

Maxime cum principibus philosopho esse disserendum presents the same situation: we find only a few examples, but with the same tendency. Thus, in order to illustrate how philosophers benefitted many through their commerce with rulers, examples from the Roman as well as from Greek world are adduced in 776 a: Anaxagoras and Pericles, Plato and Dion, Cato and Athenodorus, Scipio and Panaetius (777 a-b).²¹ Now it is tempting to read these examples (and the essay *Ad principem ineruditum*), not so much as illustrations of philosophers advising Greeks and Romans alike, but as symptoms of "an intercultural drama of power and authority. Rome may rule Greece politically, but to do so well necessitates submission to Greek learning".²² Yet it cannot be denied that the Greek philosophers in the illustrations are indeed Greeks, but that they do advise Greeks as well as Romans. Moreover, the essay may well be a philosophical διάλεξις; and its audience would then be Plutarch's pupils.²³ I wonder if it is conceivable that Plutarch is inciting his pupils to get a hold on Roman rulers for the sake of the wellbeing of the whole empire: to kindle that kind of ambition in younger people seems to be at odds with Plutarch's plea for the role of elderly, wise politicians.

An seni respublica gerenda sit is addressed to Euphanes, a friend whom Plutarch met at the Ampictyonic Council.²⁴ If the essay is indeed written by the *elder* Plutarch,²⁵ it can be read as an *oratio pro domo*,²⁶ an old man advising his old friend not to give up, with the consequence that he should not abandon him in being politically active in local matters. Then it is

²¹ The philosopher's pleasure consisting in advising the ruler is illustrated by the carpenter who imagines serving Themistocles or Pompey (779 a).

²² WHITMARSH (2001) 186.

²³ See ROSKAM (2009) 25-28.

²⁴ PUECH (1992) 4849.

²⁵ ZIEGLER (1951) 821: the essay is "zum guten Teil deutlich aus eigenster Erfahrung des Autors geschöpft".

²⁶ RENOIRTE (1951) 34; DESIDERI (1986) 381.

all the more surprising that the essay is full of examples, anecdotes and sayings from the Roman world; but mostly, as in the previous writings, they are paralleled with Greek examples, anecdotes and sayings.²⁷ Thus, e.g., we encounter Cato Maior, Caesar Augustus, Pericles and Agesilaüs as examples of elderly statesmen performing excellently (784 d-e);²⁸ Plutarch sees no reason why Agesilaüs, Numa, Dareius, Solon, Cato, or Pericles should be removed from the political scene because of their old age (790 b-c); and that elderly politicians are good at educating and instructing the younger politicians is illustrated by the couples Aristides — Cleisthenes, Cimon — Aristides, Phocion — Chabrias, Cato — Fabius Maximus, Pompey — Sulla, and Polybius — Philopoemen. In fact, Plutarch explicitly blurs all distinction between Greek and Roman elderly statesmen, when he has an imagined character addressing “a Phocion or a Cato or a Pericles”, and who says, “My Athenian (or Roman) friend (ὁ ξέν’ Ἀθηναῖς ἢ Ρωμαῖς) etc.” (789 c). I cannot but conclude that *An seni respublica gerenda* is about old men in politics, regardless of their Greek or Roman origin.²⁹ And it is also apparent that Plutarch makes no distinction between politics in a city-state and in the Roman empire,³⁰ his interest being in political conduct and instruction rather than in political structures.³¹

c) Of the so-called practical-ethical writings and of the “anti-quarian writings”, I refer only to two essays. Firstly, *De capienda ex inimicis utilitate* is dedicated to Cn. Cornelius Pulcher, *procurator Achaeae*, which makes it immediately clear that the

²⁷ ‘Unparalleled’ are the saying of Cato (748 a), Pompey’s criticism of Lucullus’ luxurious lifestyle (785 d-e), Lucullus as a general (792 a), and the saying of Tiberius (794 c).

²⁸ See also 786 d-e (Epameinondas — Sulla); 791 e (Phocion — Masinissa — Cato); 794 d-f (Appius Claudius — Solon); 797 a (Aristides — Cato — Epameinondas); 797 b-d (Agis — Menecrates — Scipio — Cicero).

²⁹ WHITMARSH (2001) 186 sees the old man as “the site of distillation of Greek wisdom”.

³⁰ VOLKMANN (1869) 227-228.

³¹ See also JONES (1971) 111.

theme of the essay has also strong political connotations.³² And then perhaps we should not be surprised that here as well reference is made to Greeks as well as to Romans, and as illustrations of the same virtue or vice. Thus at a certain moment, suspicion of unmanliness was aroused against Lycades, king of the Argives, Pompey, and Crassus (89 e). The Romans referred to are mostly positive examples of honesty (Cato Minor [91 d], Caesar [91 a], Scaurus [91 d]). Secondly, *Mulierum uirtutes* upholds the thesis that "man's virtues and woman's virtues are one and the same" (242 f), but that there is diversity only because of varying natures and temperaments of persons and because of varying customs (243 c). The historical exposition offers examples of bravery, intelligence etc. of men and women, but also, and without any need for justification, of Greeks and Romans alike!

The conclusion of this section must be as follows. When Plutarch in his *Moralia* casually refers to historical anecdotes or famous sayings of historical persons in order to illustrate an ethical or political thesis, he adduces Greek and Roman material alike and often mixed together, without questioning this practice. It follows that to Plutarch's (uncritical) mind Greeks and Romans are equally capable of implementing ethical virtues and political skills; there is no hint at any animosity against Romans, rivalry with them, or any feelings of superiority of Greeks or Romans in this respect. On the other hand, this rhetorical practice appeals to what is apparently the collective cultural repertoire of Plutarch's Greek and Roman readers,³³ their shared ideology concerning ethical and political conduct.

³² That is also the case for *De adulatore et amico*, dedicated to Philopappus, a royal prince of Commagene. The Romans referred to in the essay are all important public figures (Marcus Antonius [56 e], Caesar Augustus [68 b], Nero [56 f, 60 e], Tiberius [60 d]).

³³ CARRIÈRE (1984) 56.

3. Plutarchan *Moralia* about Romans

a) *Praecepta gerendae reipublicae* contains some explicit meditations and advices on the situation of Greece under Rome's dominion, albeit we should understand "Greece" in the sense of "the Greek city/cities", since the main theme is indeed how to conduct local politics.³⁴ Consequently, the intended readership³⁵ consists of local Greek aristocrats. The perspective is broadened because in the exercise of political power in the city, the local ruler has to take into account the power and dominance of Rome. Plutarch consecrates §17 b-19 to this topic.

A first counsel is that, just like Pericles' power was limited by the fact that he ruled free men³⁶, so the local politician, whatever office he enters, should always be aware that his power is limited, viz. that he is subject to the proconsul and procurator (813 e). Neglecting this obvious fact can result in death or banishment (813 f-814 a). Plutarch thus simply accepts the historical conditions. In this advice one cannot read any grudge, resentment or bitterness, nor are we to read a "dark picture of Rome"³⁷ here. Plutarch gives the commonsensical advice to respect the powers that be: he advises pragmatic realism.³⁸

The reference to Roman governors, however, returns in *De exilio* 604 b: there it is argued that to be free from the burden of paying one's respect to the governor and from being dependent on his temperament is a consolation for the exile: apparently any argument would do if it offers consolation to the exile! But before concluding that Plutarch thus hints at any

³⁴ JONES (1971) 112.

³⁵ The title of the book of Th. RENOIRTE is telling: *Les "Conseils politiques" de Plutarque: Une lettre ouverte aux Grecs à l'époque de Trajan*.

³⁶ The comparison with Pericles thus takes on a surprising twist: from power limited by the freedom of those ruled to freedom of local governors limited by higher power; another interpretation is to be found in CATANZARO (2009) 84-85.

³⁷ DUFF (1999) 298.

³⁸ CARRIÈRE (1984) 54: "la voie sûre du réalisme"; CAIAZZA (1993) 244: "l'accettazione dignitosa di una libertà condizionata dalla supremazia romana".

unbearable oppressiveness of Rome, one does well to wonder if the deportee would not prefer the Roman magistrate to his exile. To bear the whims of the powerful is certainly unpleasant, especially for aristocrats, but one can live with that.³⁹

The second *praeceptum* (814 a-c) continues the commonsensical argument. Taking into account the present times and conditions, a ruler should be careful in recounting past events. He is not to stir up the masses (τὰ πλῆθη) by urging them to imitate the glorious deeds, ideals and actions of their ancestors. No talk then about Marathon, the Eurymedon, Plataea: this makes the common folk (τοὺς πολλούς) vainly proud, and that kind of talk should be “left to the schools of the sophists”. The examples of the past should mould the character of the contemporaries: the past should serve the politician’s educative role.⁴⁰ I will come back to the “foolish exaltation of the ancestral past”, because that is exactly what Plutarch seems to do in *De gloria Atheniensium*...

The third counsel (814 c-e) advises the local ruler to have a Roman friend among the men in high station, and to use that friendship for the welfare of his home-town — again an advice that Plutarch himself implemented as an official: an argument from personal experience. He assures the dedicatee Menemachus that the Romans are prone to promote the political interests of their friends;⁴¹ one may wonder whether Plutarch is deliberately naïve: the Romans probably did not offer help *propter Jesum tantum*! Anyway, this is an exhortation to have confidence in Rome as an ally. But Plutarch nuances the counsel immediately (814 e-815 b): internal feuds and contentiousness among the foremost citizens forces some to appeal too frequently and about almost every decision to the Romans, and

³⁹ Pace AALDERS (1982) 56: “a Greek magistrate... has to take the whims and fancies of his governor *too* much into account” (my italics).

⁴⁰ This is in conformity with the programmatic statements in the *Lives*: cf. MUCCIOLI (2012) 33.

⁴¹ A concrete example is in *De Pyth. or.* 409 c: L. Cassius Petraeus helping Plutarch in Delphi!

thus they reduce their country to slavery (δουλείαν) — a very strong term —, and destroy all political life (πολιτείαν). Again, Plutarch's warning and exhortation to φιλία among the members of the local élite⁴² are quite *ad rem* in view of the ambitious rivalry between aristocrats, a rivalry also prompted by the system of εὐεργεσία.⁴³

Related to this advice is an important passage to be quoted from the *Praecepta gerendae reipublicae*. In 824 b-c Plutarch expresses the hope that the statesman can prevent factional discord among his fellow-citizens. No statesman is needed to bring peace, for there is now universal peace (the *pax Romana*):⁴⁴ "And of liberty the peoples (τοῖς δῆμοις) have as great a share as our rulers grant them, *and perhaps more would not be better for them*" (my italics). The interpretation of this last clause is much discussed. Are we to discern "a touch of resignation"?⁴⁵ Or is Plutarch alluding to the then universal idea that the *imperium* was a fortunate necessity, since it was impossible to restore the old republic?⁴⁶ Or shall we simply praise Plutarch's realism?⁴⁷ Perhaps we should accept that the situation of peace and prosperity brought about by the Roman empire is, in Plutarch's honest opinion, the best possible condition for the peoples, and that he regards the loss of a certain amount of liberty as a justified and gladly paid price for that.⁴⁸

⁴² On the theme of friendship in politics, cf. VAN DER STOCKT (2002).

⁴³ CUVIGNY (1984) 51-53.

⁴⁴ CUVIGNY (1984) 210 observes that the reference to the *pax Romana* is expressed in a personal tone, "où un peu de tristesse se mêle à la satisfaction". I see no "tristesse" in Plutarch's reference, nor do I see why this peace would be "un peu prosaïque". Plutarch applauds the *pax Romana* also in *An seni respublica gerenda sit* 784 f, *Praecepta gerendae reipublicae* 805 a, *De Pythiae oraculis* 408 b-c, *De tranquillitate animi* 469 e.

⁴⁵ AALDERS (1982) 54.

⁴⁶ CAIAZZA (1993) 285.

⁴⁷ RENOIRTE (1951) 48; on Plutarch's 'political realism', cf. also MASSARO (1995).

⁴⁸ Maybe one should interpret τοῖς δῆμοις as a reference to the 'masses', the 'mob', the 'common people' in the cities. Plutarch regards that 'people' as an irrational beast to be held under control by the statesman.

b) *De fortuna Romanorum* will explain the reasons for Plutarch's sincere satisfaction with the present situation, including Rome's dominance over Greece. However, before adducing the most relevant passages it is necessary to point to the very rhetorical character⁴⁹ of this epideictic oration. Epideictic orations are often distrusted and regarded as 'mere play'; they allegedly do not convey the serious and sincerely upheld convictions of the author/orator. Thus, e.g., Lamberton⁵⁰ holds that *De fortuna Romanorum* as an epideictic oration does not reflect Plutarch's "genuinely held beliefs"; Swain,⁵¹ however, tries to make sense of this text by comparing the ideas it contains with their occurrence in Plutarch's more 'serious' writings,⁵² thereby taking into account the different contexts that might shade the ideas in a somewhat different way. Moreover, one should remember that epideictic oratory, inasmuch as it praises a person or a people, is also about qualities, values, virtues and thus that it cannot be simply discarded as 'empty rhetoric'.

I must quote the most important passage in full:

Ἐγὼ δέ, ὅτι μὲν, εἰ καὶ πάνυ πρὸς ἀλλήλας αἰὲν πολεμοῦσι καὶ διαφέρονται Τύχη καὶ Ἀρετή, πρὸς γε τηλικαύτην σύμπτῃν ἀρχῆς καὶ δυνάμεως εἰκὸς ἐστὶν αὐτὰς σπεισασμένας συνελθεῖν καὶ συνελθούσας ἐπιτελειῶσαι καὶ συναπεργάσασθαι τῶν ἀνθρωπίνων ἔργων τὸ κάλλιστον, ὀρθῶς ὑπονοεῖν οἶομαι. καὶ νομίζω, καθάπερ Πλάτων φησὶν ἐκ πυρὸς καὶ γῆς ὡς ἀναγκαίων τε καὶ πρώτων γεγονέναι τὸν σύμπαντα κόσμον, ἵν' ὁρατὸς τε γένηται καὶ ἄπτός, γῆς μὲν τὸ ἐμβριθεὲς καὶ στάσιμον αὐτῷ συμβαλομένης, πυρὸς δὲ χρῶμα καὶ μορφήν καὶ κίνησιν· αἱ δ' ἐν μέσῳ φύσεις, ὕδωρ καὶ ἄηρ, μαλάσσας καὶ σβέσσας τὴν ἐκατέρου τῶν ἄκρων ἀνομοιότητα συνήγαγον καὶ ἀνεμίξαντο τὴν ὕλην δι' αὐτῶν· οὕτως ἄρα καὶ ὁ Ρώμην ὑποβαλλόμενος χρόνος μετὰ θεοῦ τύχην καὶ ἀρετὴν ἐκέρασε καὶ συνέζευξεν, ἵν' ἐκατέρας λαβὼν τὸ οἰκεῖον

⁴⁹ KRAUSS (1912) 20-26; FORNI (1989) 10-11.

⁵⁰ LAMBERTON (2001) 97-98.

⁵¹ SWAIN (1989b) 504.

⁵² Related to the question how to value this epideictic text is the problem of its date; those sceptic of its 'seriousness' would classify it as the work of the 'juvenile' Plutarch: cf. e.g. ZIEGLER (1951) 720; a more nuanced opinion on the date of this oration is to be found in FRAZIER (1990) 15-17.

ἀπεργασῆται πᾶσιν ἀνθρώποις ἐστὶαν ἱερὰν ὡς ἀληθῶς καὶ ἀνησι-
δώραν καὶ “πεῖσμα” μόνιμον καὶ στοιχεῖον αἰδίου, ὑποφερομένοις
τοῖς πράγμασιν “ἀγκυρηβόλιον σάλου καὶ πλάνης”, ὡς φησι
Δημόκριτος.

“I believe myself to be right in suspecting that, even if Fortune and Virtue are engaged in a direct and continual strife and discord with each other, yet, at least for such a welding together of dominion and power, it is likely that they suspended hostilities and joined forces; and by joining forces they co-operated in completing this most beautiful of human works. Even as Plato asserts that the entire universe arose from fire and earth as the first and necessary elements, that it might become visible and tangible, earth contributing to it weight and stability, and fire contributing colour, form, and movement; but the medial elements, water and air, by softening and quenching the dissimilarity of both extremes, united them and brought about the composite nature of Matter through them; in this way then, in my opinion, did Time lay the foundation for the Roman State and, with the help of God, so combine and join together Fortune and Virtue that, by taking the peculiar qualities of each, he might construct for all mankind a Hearth, in truth both holy and beneficent, a steadfast cable, a principle abiding forever, “an anchorage from the swell and drift”, as Democritus says, amid the shifting conditions of human affairs (316 f-317 a).”

It will not do to dismiss this text as just epideictic lyrics,⁵³ nor as just a juvenile school exercise. In fact, the author of the oration was old enough⁵⁴ to have already at least a general idea of the course of Roman history; and in the quoted passage the orator knows how to use Plato, notably his *Timaeus* (31 b-32 b), for an interpretation of that history.⁵⁵ Indeed Plutarch parallels the progressive growth of Rome amidst the chaotic turmoil of colliding (Hellenistic)⁵⁶ powers and dominions, until it succeeds in bringing the whole world under its lasting dominance

⁵³ Cf. SIRINELLI (2000) 76: the oration contains “l’essentiel de la pensée de Plutarque sur l’empire”.

⁵⁴ FRAZIER (1990) 16.

⁵⁵ On the relevance of Plato’s *Timaeus* for this passage, cf. DILLON (1997).

⁵⁶ DESIDERI (2005) 8-10.

(317 c), with the way in which the orderly cosmos originated from chaotically colliding elements which finally were brought to order by the Demiurge. This is 'naturalising' Roman world dominion at its truest, also Platonic sense of the word! True, Plutarch's terminology is somewhat slippery, alternating Τύχη with πρόνοια, and suggesting that ἀρετή means "virtue" but later on "bravery". But there cannot be any doubt that for Plutarch the Roman world dominion is the everlasting result of a combination of human virtue and divine providence.⁵⁷ A combination indeed, because Plutarch believes in double causation: throughout the oration τύχη as a guiding, divine force grafts itself upon humanly motivated actions. This means that we cannot uphold the thesis that Plutarch is downplaying the importance of Roman virtue in favour of divine intervention; but at the same time we cannot reduce Τύχη to 'mere luck' and then have Plutarch suggest that things could equally well have turned otherwise. One should keep this in mind also when reading the end of the oration. There Plutarch all but hazards a prophecy, or better: a *uaticinium ex eventu*. For Alexander had planned to invade Italy, but his death prevented him from implementing that plan. Plutarch ascribes his death to Τύχη (326 a). Plutarch muses about the bloodshed the clash between Alexander and the Romans would have caused; then the oration breaks off. This startling end is not in contradiction with the previous argument: divine Τύχη assists the brave ("warlike and intrepid": 326 c) Romans. But at the same time Plutarch pays homage to the Great Greek, whose splendour matches that of Rome.⁵⁸

c) *De gloria Atheniensium* has much in common with *De fortuna Romanorum*: the anecdote about Themistocles (320 f =

⁵⁷ See also *Life of Romulus* 8, 9: "but we should not be incredulous ... when we reflect that the Roman state would not have attained to its present power, had it not been of a divine origin (θεῖαν τινὰ ἀρχήν)..." and BARIGAZZI (1994) 310; SWAIN (1989a) 272-302. On Plutarch's view of divine providence, see especially OPSOMER (1997).

⁵⁸ SIRINELLI (2000) 76.

345 c), the literary technique of evoking two processions (317 c sq. ≈ 348 d), Platonic inspiration (316 e-317 c and 346 f-347 c)⁵⁹, and — but this has to be qualified immediately — the glorification of the deeds of great man. In the case of *De fortuna Romanorum*, this parading of the warlike bravery of the Romans has been read as an implicit criticism of Roman militarism and craving for dominion without benefit for the subjected peoples; in the case of *De gloria Atheniensium* Plutarch's outspoken admiration for the military exploits of Athens, downplaying its cultural merits, has shocked modern interpreters.⁶⁰ Yet it has been argued convincingly that in the latter oration Plutarch is voicing the same opinions as in the rest of his writings.⁶¹ But being construed around the opposition λόγος - ἔργον,⁶² it emphasizes the supremacy of the (patriotic Greek) action, the ultimate service to the *polis*; at the same time, it preludes on the image that the Second Sophistic will create of Greece's past as a symbolic compensation for the Roman political and military supremacy.⁶³ This proud Hellenism, however, shows no signs of any anti-Roman feelings, but, as we have seen, its author is well aware of its limits. And it is generous enough to grant the Romans their share of virtue as it is shown in military action in *De fortuna Romanorum*. The benefit from that bravery, for that matter, was mentioned at the very start of its argument: "an anchorage from the swell and drift <...> amid the shifting conditions of human affairs".

⁵⁹ This latter passage is analysed in VAN DER STOCKT (1992) 26-31. On the Platonism of *De Gloria Atheniensium*, see also GALLO / MOCCI (1992) 9-12. FRAZIER (1990) 168 warns that a declamation does not have to exhibit the most strict philosophical precision.

⁶⁰ Consequently, the oration has been regarded as empty rhetoric, typical for the young and immature Plutarch: cf. ZIEGLER (1951) 726; KRAUSS (1912) 41-48; DI GREGORIO (1979) 11.

⁶¹ FRAZIER (1990) 172-174; THIOLIER (1985) 20-21, and JOHNSON (1972).

⁶² Cf. WARDMAN (1974) 15: "[...] Plutarch remains doggedly faithful to one of his cherished convictions, that action is superior to theory or talk (*logos*)".

⁶³ This is the essence of the argument of FRAZIER (1990) 175-176.

d) The *Quaestiones Romanae*⁶⁴ are part of a triptych together with the *Quaestiones Graecae* and the — now lost — *Quaestiones barbaricae*. The first obvious observation to be made is that the author apparently had a sincere ethnographic interest; the second that he was concerned with positioning Greeks, Romans and barbarians in the historical and cultural landscape of the then known world.

The *Quaestiones Romanae* sketches a rather nuanced, but overall flattering image of the Romans.⁶⁵ The interpretations of the god Janus in *Q.R.* 19, 22, and 41 are a clear illustration of Plutarch's positive evaluation of the Roman people. Janus, a Greek god, has civilized the Roman life-style (ἐξημερώσας τὸν βίον) and thus installed "ordered government" (εὐνομία) (274 f); for formerly, the Romans had lawless customs (ἀνόμοις ἔθουσιν: 269 a). Numa had the year start in January because Janus was "a statesman and a husbandman rather than a warrior" (πολιτικὸν καὶ γεωργικὸν μᾶλλον ἢ πολεμικὸν γενόμενον: 268 c). The suggestion is clearly that the Romans have become civilised peace-keepers; anyhow, they hardly qualify as barbarians (and Plutarch nowhere calls them barbarians)! The explanation for this civilised nature of the Romans is Greek influence. Indeed, Greek authors are omnipresent in these *Quaestiones Romanae*,⁶⁶ and they offer, sometimes even more than Varro, the better explanations to a given problem; in any case, they are never criticised, whilst Roman authors are. Plutarch's appropriation of Roman culture may also imply the claim that a Roman god like Janus is originally Greek⁶⁷ and that the Latin language has Greek origins (e.g. *Q.R.* 46, 276 a, concerning the goddess Horta). If the *Quaestiones Romanae*

⁶⁴ My comments on the *Quaestiones Romanae* rest largely on the invaluable studies of BOULOGNE (1992); BOULOGNE (1994); BOULOGNE (2002); BOULOGNE (1998); BOULOGNE (1987).

⁶⁵ A brilliant essay on the complexity of Plutarch's construction of Greek and Roman identity is to be found in PRESTON (2001); cf. also GOLDHILL (2002) 264-271.

⁶⁶ BOULOGNE (1992) 4701.

⁶⁷ For this kind of *interpretatio Graeca*, see also Plutarch's *De Iside et Osiride*.

have a political purpose, it is in the message that Greeks are intellectually superior to the Romans, even if the latter have a legitimate claim to world dominance given their peace-keeping mission.

This overall positive view of the Romans is confirmed by the results of a study on the question of how Plutarch represents Greeks, Romans and barbarians through Homeric references;⁶⁸ Bréchet convincingly argues that, in Plutarch's mind, a Roman is not a barbarian, nor will he ever become Greek.

4. Plutarch's Hellenism and the *Lives*

That is because in Plutarch's mind the Greeks were obviously, among all the peoples subjected to Nero, "the most noble and most beloved of Heaven" (τὸ βέλτιστον καὶ θεοφιλέστατον γένος: *De sera numinis uindicta* 567 f-568 a); and thus Nero's soul deserved to receive a milder punishment than to be reincarnated in a viper, because he had granted freedom to the Greeks. This claim to a preeminent status of the Greeks occurs in the myth of Thespesius that concludes the essay *De sera numinis uindicta*. Livy would have some reservations here, for in his *Praefatio*, 3 he states that the Romans are the *princeps terrarum populus*. The discussion, however, should not be about who was right, Thespesius or Livy. Plutarch has Thespesius make the claim in a mythical, fictional, non-historical story. Yet such stories "raise the more important questions about motives for adoption and adaptation of the fables, the context in which they were framed, the attitudes they reveal to other cultures, and the role they played in forming a people's sense of cultural distinctiveness".⁶⁹ Deliberately forged fiction, however, in this case goes hand in hand with historical narrative. Indeed in the *Life of Flamininus* 11 Plutarch muses about

⁶⁸ BRÉCHET (2008).

⁶⁹ GRUEN (1993) 4.

the scope and meaning of Flamininus' proclamation of the freedom of the Greeks; he summarizes conversations of the (anonymous) Greeks celebrating the event as follows:

"Greece has fought all her battles to bring servitude upon herself, and every one of her trophies stands as a memorial of her own calamity and disgrace, since she owed her overthrow chiefly to the baseness and contentiousness of her leaders. Whereas men of another race (ἀλλόφυλοι δὲ ἄνδρες), who were thought to have only slight traces of a common remote ancestry, for whom it was astonishing that any helpful word or purpose should be vouchsafed to Greece — these men underwent the greatest perils and hardships in order to rescue Greece and set her free from despots and tyrants."

These stories about the liberation of Greece and Plutarch's comments (through Thespesius and the anonymous Greeks) on them are most revealing. They testify to Plutarch's proud 'patriotism'. After all, to liberate Greece was only the right thing to do; it was the work of a man who was just (δίκαιος), and knew "how to use his successes so as to win legitimate favour and promote the right" (πρὸς χάριν εὐγενῇ καὶ τὸ καλόν): a nice compliment to Flamininus. But at the same time the message is that the Greeks simply deserve to be free. This Greek 'patriotism', although it is not blind — the Greeks are blamed for their self-destructive contentiousness —, appears in various forms in Plutarch's writings.⁷⁰ Thus in the *Life of Marcellus* 21 the hero is spoken of with sympathy because he "adorned the city [of Rome] with objects that had Hellenic grace and charm and fidelity". A Roman who loved Greek culture and language (Ἑλληνικῆς παιδείας καὶ λόγων [...] ἐραστής: *Life of Marcellus* 1) *artes intulit agresti Latio!* Indeed, Greek art is far superior to the Roman art, and the Romans only ruined the originally beautiful Greek pillars for the temple of Jupiter Capitolinus by recutting and scraping them in Rome (*Life of Publicola* 15). The *Comparatio Periclis et Fabii Maximi* 3 is

⁷⁰ Several telling passages are listed in SCUDERI (1988) 140, n. 116; they were extensively discussed by FLACELIÈRE (1963).

very clear on this: the Periclean monuments in Athens are beautiful beyond comparison, and the Roman attempts at grandeur in these matters “are not worthy to be considered”. It is, however, not Greek visual art *stricto sensu*, but Greek culture in general that is superior. Marius (*Life of Marius* 2) is severely criticised because of his fierce temper. It is then suggested that this was due to his contempt of the Greek language and literature; he thought it was “ridiculous to study a literature the teachers of which were the subjects of another people”. Plutarch regards this contempt of “the Greek Muses and Graces” as the cause for his “blasts of passion, ill-timed ambition, and insatiable greed”. Similarly, Coriolanus in his intercourse with his fellow citizens was harsh, ungracious and arrogant (*Life of Coriolanus* 1) because of his lack of Greek *paideia*⁷¹. And Cato Maior (*Life of Cato Maior* 23) was wholly averse to philosophy, and mocked all Greek culture and training; in fact he warned that Rome would lose her empire if she became infected with Greek letters. And Plutarch comments: “But time has certainly shown the emptiness of this ill-boding speech of his, for while the city was at the zenith of its empire, she made every form of Greek learning and culture her own”, thus even suggesting that Rome became a superpower *because* it embraced Greek culture.

But if Plutarch is so convinced of Greece’s cultural superiority, how did he cope with Rome’s dominion in his *Lives*? The question is legitimate and relevant, since in each pair of the *Lives* Plutarch compares a Roman with a Greek, and it is but natural to ask, in those circumstances, if this parallelism serves an agenda other than the explicit ethical program as it is stated in some proems. This is a vexing question, because Plutarch nowhere explains why and for what purpose he compared Romans to Greeks in his *Lives*, and so there is a real danger of *Hineininterpretierung*: reading what is not there and inadvertently projecting one’s own frame of ethical, social, political references. Thus, e.g., it is all but obvious to expect the ancients to cherish our

⁷¹ PRESTON (2001) 116–117.

contemporary sensitivities concerning multiculturalism like the need to understand and respect the other in his legitimate otherness, and to renounce feelings of superiority. These are values that have only recently been upheld in some contemporary societies, and not without hardship and trouble. As a rule, understanding probably goes simply and inadvertently along the lines of the Thomistic 'wisdom': *quidquid recipitur recipitur in modum recipientis*. And thus, as an ancient Greek Plutarch will spontaneously understand Rome in Greek terms. The Latin language now and then is actually Greek, Roman gods tend to be originally Greek, Roman political institutions are translated into Greek terms and institutions.⁷² Plutarch thus creates a unified Greco-Roman cultural world from a Hellenocentric point of view, and, if we take into account the historicity of this 'narrowness', there is nothing wrong with that.

In the *Lives*, this Hellenocentrism implies that Roman and Greek 'heroes' are judged by the same Greek standards of moral and political behaviour.⁷³ And, going by the formal comparisons (*synkriseis*) that, as a rule, conclude the paired lives, and as we observed also in the *Moralia*, there is no clear 'winner': the 'heroes' "emerge fairly equal".⁷⁴ Plutarch's *synkriseis*, like the *Lives* themselves, are not intended to rate and rank, and to answer the question "who is the better one, the Roman or the Greek?",⁷⁵ but to bring out the differences between the two incarnations of a particular virtue (or vice) in political and military deeds. In short, the *Lives* have an ethical-educational purpose, not so much a cultural-political — conciliatory — one.⁷⁶

⁷² DUFF (1999) 302-303, with references to the publications of PELLING.

⁷³ DUFF (1999) 302. The same goes for the *Quaestiones Romanae*: cf. GOLDHILL (2002) 267.

⁷⁴ DUFF (1999) 260.

⁷⁵ DUFF (1999) 250; TATUM (2010) 12-13 points out that the rhetorical *synkrisis* is, as a rule, not that neutral. WARDMAN (1974) 236 holds that, even if Plutarch's preference would go to the Greek hero, that would not be because he is Greek, and furthermore that the whole question of preference is "a minor matter".

⁷⁶ The question whether they intend to sketch a Global History has to be answered in a nuanced, but altogether negative way: cf. PELLING (2010).

Up till now, all seems peace and quiet. Rome, as an obedient pupil of Greece, has become Greek, that is, civilised; Greece knows the limits of its political ambitions. But there might be some disturbing *Lives*. Firstly, the *Life of Romulus*. The most founding of Rome's founding fathers disappeared in a mysterious way, and was believed to be, soul and body, dwelling in heaven. Plutarch, to put it somewhat more impolitely than he does, thinks this is rubbish. What he actually says is that this story resembles the fables which the Greeks tell (*Life of Romulus* 28)! Anyway, bodies are mortal and one should not "violate nature by sending the bodies of good men with their souls to heaven". But 'Plutarch took his theology seriously' and that implies that the cult of Romulus/Quirinus was, according to Plutarch, founded on a lie.⁷⁷ If the *Life of Romulus* is indeed "une enquête ethnologique et sociologique sur Rome",⁷⁸ then this study threatens to undermine one of its sacred foundational myths.

But things get even worse, namely in the *Life of Numa*. "Against his better judgement, Plutarch casts doubts on the chronology of Numa. He knew perfectly well that Rome was founded in 753, and that Numa was king from 715 to 673, and on the other hand that Pythagoras (ca. 580-500) "lived as many as five generations" (*Life of Numa* 1, 2) after Numa. So Plutarch knew that it would be an anachronism to suggest that Numa was inspired by Pythagoras. Yet that is exactly what Plutarch does! Although he acknowledges that "the chronologies seem to be made out accurately" (ἀκριβῶς) (*Life of Numa* 1, 1), he ventures to cast doubts on the chronology — making a certain chronographer Clodius his ally, or being sceptical about the list of victors in the Olympic games, published by Hippias of Elis — only to conclude that "chronology is hard to fix" (*Life of Numa* 1, 4: τοὺς χρόνους ἐξακριβῶσαι χαλεπὸν ἐστὶ). This worrying observation sounds like the serious concern of a biographer, but it is actually a hypocritical manoeuvre to make

⁷⁷ LAMBERTON (2001) 82.

⁷⁸ DEREMETZ (1990) 72.

the anachronism acceptable, for Plutarch wanted to leave open the possibility that Greek philosophy and παιδεία were present in the heart of Rome from its very beginning.⁷⁹ It must be said that Plutarch, throughout the *Numa* [...], shows an uneasy conscience, like in 8, 10: “however, since the matter of Numa’s acquaintance with Pythagoras is involved in much dispute, to discuss it at greater length, and to win belief for it, would savour of youthful contentiousness (μειρακιώδους φιλονεικίας)”. Still, his final plea for the possibility of Numa’s acquaintance with Pythagoras sounds like this: “we may well be indulgent with those who are eager to prove, on the basis of so many resemblances between them, that Numa was acquainted with Pythagoras” (22, 4).⁸⁰

In the *Comparison Lycurgus — Numa*, 1, Plutarch leaves aside this vexed question of Pythagorean influence on Numa, but that this founding father of Rome is one of his darlings, and why that is so, becomes clear when he grants him the most honorific title of being ‘Hellenic’: “Numa’s muse, however, was gentle and humane, and he converted his people to peace and righteousness, and softened their violent and fiery tempers. And if we must ascribe to the administration of Lycurgus the treatment of the Helots, a most savage and lawless practice, we shall own that Numa was far more Hellenic as a lawgiver etc.”. ‘Hellenic’, then, is not he who is Greek by birth, but who is humane, gentle, peaceful, righteous. These Greek values Numa embodied, and thus the ethical-cultural foundation of Rome is Greek. The *Life of Numa* thus threatens to undermine the very Roman character of Rome, or, to put it in P. Desideri’s terms:⁸¹ “la revincita greca era sottile ma crudele: ai Romani veniva sottratta la propria identità culturale”.

⁷⁹ On the tradition of this idea and the resistance against it, see already FLACELIERE (1948) 407, and, recently PRESTON (2001) 103-104.

⁸⁰ VAN DER STOCKT (2009) 206-207. My interpretation differs from that of PRESTON (2001) 104.

⁸¹ DESIDERI (1992) 4486.

5. Conclusion

Now to cast doubt on a foundational myth and to call a founding father of Rome “very Greek” is not a totally innocent procedure. But I would not call the procedure “cruel”. That would imply a deliberate attack, a premeditated hostile plan to harm the other, and I see no indication for that. The need to attack and to harm would testify to a hostility that I simply cannot see elsewhere in Plutarch. But if there is no hostility, there is no need to talk about ‘a reconciliatory attitude’ either, unless we would understand this ‘reconciliation’ in a very pragmatic sense. The appropriation of Roman religion, language and history as a part of Greek culture is for Plutarch one side of the deal with the Romans. It is the side that spares the Greek pride, and Plutarch indeed insists on the Greek cultural supremacy and on Rome’s debt to it — to Rome’s own advantage, for that matter! The other side of the deal is that the Greeks will accept Rome’s dominion without defying it — and to Greece’s advantage, for that matter. This pragmatic deal — a kind of *entente cordiale* — allowed Plutarch to be at the same time a proud Greek, and a Greek loyal to Rome. After all, the deal was also to his own advantage.

Works cited

- AALDERS, G.J.D. (1982), *Plutarch’s Political Thought* (Amsterdam-Oxford-New York).
- BABBITT, F.C. (1968 [=1931]), *Plutarch’s Moralia in Fifteen Volumes. III (The Loeb Classical Library)*, London-Cambridge MA).
- BARIGAZZI, A. (1994 [=1984]), “Plutarco e il corso futuro della storia”, in A. BARIGAZZI, *Studi su Plutarco*, A. CASANOVA (ed.) (Firenze), 303-330 [= *Prometheus* 10:264-286].
- BECK, M. (2002), “Plutarch to Trajan: The Dedicatory Letter and the Apophthegmata Collection”, in Ph.A. STADTER / L. VAN DER STOCKT (ed.), *Sage and Emperor: Plutarch, Greek Intellectuals, and Roman Power in the Time of Trajan (98-117 A.D.)* (Leuven), 163-174.

- BOULOGNE, J. (1987), "Le sens des *Questions Romaines* de Plutarque", *REG* 100:471-476.
- BOULOGNE, J. (1992), "Les *Questions Romaines* de Plutarque", in *ANRW* II.33.6 (Berlin-New York), 4682-4708.
- BOULOGNE, J. (1994), *Plutarque: Un aristocrate grec sous l'occupation romaine* (Villeneuve d'Ascq).
- BOULOGNE, J. (1998), "Les *Étiologies romaines*: Une herméneutique des mœurs à Rome", in P. PAYEN (éd.), *Plutarque: Grecs et Romains en questions* (Saint-Bertrand-de-Comminges), 31-38.
- BOULOGNE, J. (2002), *Plutarque. Œuvres morales. IV* (CUF, Paris).
- BRÉCHET, CH. (2008), "Grecs, Macédoniens et Romains au 'test' d'Homère: Référence homérique et hellénisme chez Plutarque", in A.G. NIKOLAIDIS (ed.), *The Unity of Plutarch's Work* (Berlin-New York), 85-109.
- CAIAZZA, A. (1993), *Plutarco. Precetti politici (Corpus Plutarchi Moraliū 14, Napoli)*.
- CARRIÈRE, J.-C. (1984), *Plutarque. Œuvres morales. XI.2* (CUF, Paris).
- CATANZARO, A. (2009), *L'attore e il regista: l'uomo politico nei Moralia di Plutarco* (Firenze).
- CUVIGNY, M. (1984), *Plutarque. Œuvres morales. XI.2* (CUF, Paris).
- DE LACY, PH. / EINARSON, B. (1967), *Plutarch's Moralia (The Loeb Classical Library, Cambridge MA-London)*.
- DE LACY, PH. / EINARSON, B. (1994 [=1959]), *Plutarch's Moralia in Fifteen Volumes. VII (The Loeb Classical Library, Cambridge MA-London)*.
- DEREMETZ, A. (1990), "Plutarque: Histoire de l'origine et genèse du récit", *REG* 103:54-78.
- DESIDERI, P. (1986), "La vita politica cittadina nell'impero: Lettura dei *Praecepta gerendae reipublicae* e dell' *An seni res publica gerenda sit*", *Athenaeum* 64:371-381.
- DESIDERI, P. (1992), "La formazione delle copie nelle *Vite* plutarchee", in *ANRW* II.33.6 (Berlin-New York), 4470-4486.
- DESIDERI, P. (2005), "Impero di Alessandro e impero di Roma secondo Plutarco", in A. CASANOVA (ed.), *Plutarco e l'età ellenistica* (Firenze), 3-21.
- DI GREGORIO, L. (1979), "Lettura diretta e utilizzazione di fonti intermedie nelle citazioni plutarchee dei tre grandi tragici. I", *Aevum* 53:11-50.
- DILLON, J.M. (1997), "Plutarch and the End of History", in J. MOSSMAN (ed.), *Plutarch and His Intellectual World* (London), 233-240.
- DUFF, T. (1999), *Plutarch's Lives: Exploring Virtue and Vice* (Oxford).
- FLACELIÈRE, R. (1948), "Sur quelques passages des *Vies* de Plutarque. II, Lycurgue - Numa", *REG* 61:391-429.

- FLACELIÈRE, R. (1963), "Rome et ses empereurs vus par Plutarque", *AC* 32:28-47.
- FORNI, G. (1989), *Plutarco. La fortuna dei Romani (Corpus Plutarchi Moraliū 4, Napoli)*.
- FRAZIER, F. (1990), *Plutarque. Œuvres morales. V.1 (CUF, Paris)*.
- GALLO, I. / MOCCI, M. (1992), *Plutarco. La Gloria di Atene (Corpus Plutarchi Moraliū 11, Napoli)*.
- GOLDHILL, S. (2002), *Who Needs Greek? Contests in the Cultural History of Hellenism* (Cambridge-New York).
- GRUEN, E.S. (1993), "Cultural Fictions and Cultural Identity", *TAPhA* 123:1-14.
- JOHNSON, J.L. (1972), *Plutarch on the Glory of the Athenians: A Reassessment*. Diss. (Los Angeles).
- JONES, C.P. (1971), *Plutarch and Rome* (Oxford).
- KLOTZ, F. (2007), "Portraits of the Philosopher: Plutarch's Self-presentation in the *Quaestiones Convivales*", *CQ* 57:650-667.
- KÖNIG, J. (2011), "Self-promotion and Self-effacement in Plutarch's *Table Talk*", in F. KLOTZ / K. OIKONOMOPOULOU (ed.), *The Philosopher's Banquet: Plutarch's Table Talk in the Intellectual Culture of the Roman Empire* (Oxford), 179-203.
- KRAUSS, F. (1912), *Die rhetorischen Schriften Plutarchs und ihre Stellung im Plutarchischen Schriftenkorpus* (Nürnberg).
- LAMBERTON, R. (2001), *Plutarch* (New Haven-London).
- MASSARO, D. (1995), "I *Praecepta gerendae reipublicae* e il realismo politico di Plutarco", in I. GALLO / B. SCRADIGLI (ed.), *Teoria e prassi politica nelle opere di Plutarco* (Napoli), 235-244.
- OPSOMER, J. (1997), "Quelques réflexions sur la notion de Providence chez Plutarque", in C. SCHRADER / V. RAMÓN / J. VELA (ed.), *Plutarco y la historia* (Zaragoza), 343-356.
- PATON, W.R. / POHLENZ, M. (1929, repr. 1972²), *Plutarchi Moralia*. Vol. III (*Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana*, Leipzig).
- PELLING, C. (2010), "Plutarch's 'Tale of Two Cities': Do the Parallel Lives Combine as Global Histories?", in N. HUMBLE (ed.), *Plutarch's Lives: Parallelism and Purpose* (Swansea 2010), 217-235.
- PELLING, C. (2011), "Putting the -viv- into 'Convivial': The *Table Talk* and the *Lives*", in F. KLOTZ / K. OIKONOMOPOULOU (ed.), *The Philosopher's Banquet: Plutarch's Table Talk in the Intellectual Culture of the Roman Empire* (Oxford), 207-231.
- PRESTON, R. (2001), "Roman Questions, Greek Answers: Plutarch and the Construction of Identity", in S. GOLDHILL (ed.), *Being Greek under Rome: Cultural Identity, the Second Sophistic and the Development of Empire* (Cambridge), 86-119.

- PUECH, B. (1992), "Prosopographie des amis de Plutarque", in *ANRW* II.33.6 (Berlin-New York 1992), 4831-4893.
- RENOIRTE, Th. (1951), *Les Conseils politiques de Plutarque: Une lettre ouverte aux Grecs à l'époque de Trajan* (Louvain).
- ROSKAM, G. (2009), *Plutarch's Maxime cum principibus philosopho esse disserendum: An Interpretation with Commentary* (Leuven).
- RUSSELL, D.A. (1973), *Plutarch* (London).
- SCHEID, J. (2012), *À Rome sur les pas de Plutarque* (Paris).
- SCUDERI, R. (1988), "Alcuni riferimenti alla vita politica di Roma nelle *Quaestiones Romanae* di Plutarco", in *Studi di storia e storiografia antiche per Emilio Gabba* (Como), 117-142.
- SIRINELLI, J. (2000), *Plutarque de Chéronée: Un philosophe dans le siècle* (Paris).
- STROBACH, A. (1997), *Plutarch und die Sprachen: Ein Beitrag zur Fremdsprachenproblematik in der Antike* (Palingenesia 64, Stuttgart).
- SWAIN, S. (1989a), "Plutarch: Chance, Providence, and History", *AJPh* 110:272-302.
- SWAIN, S. (1989b), "Plutarch's *De fortuna Romanorum*", *CQ* 39:504-516.
- TATUM, W.J. (2010), "Why Parallel Lives?", in N. HUMBLE (ed.), *Plutarch's Lives: Parallelism and Purpose* (Swansea), 1-22.
- THIOLIER, J.C. (1985), *Plutarque. De Gloria Atheniensium* (Paris).
- VAN DER STOCKT, L. (1987), "Plutarch's Use of Literature: Sources and Citations in the *Quaestiones Romanae*", *AncSoc* 18:281-292.
- VAN DER STOCKT, L. (1992), *Twinkling and Twilight: Plutarch's Reflections on Literature* (Brussel).
- VAN DER STOCKT, L. (2002), "Καρπὸς ἐκ φιλίας ἡγεμονικῆς (Mor. 814C): Plutarch's Observations on the Old-boy Network", in Ph. A. STADTER / L. VAN DER STOCKT (ed.), *Sage and Emperor: Plutarch, Greek Intellectuals and Roman Power in the Time of Trajan (98-117 A.D.)* (Leuven), 115-140.
- VAN DER STOCKT, L. (2009), "‘Never the Twain Shall Meet’? Plutarch and Philostratus' *Life of Apollonius*: Some Themes and Techniques", in K. DEMOEN / D. PRAET (ed.), *Theios Sophistes: Essays on Flavius Philostratus' Vita Apollonii* (Leiden-Boston), 187-208.
- VAN DER STOCKT, L. (2012), "Plutarch and Apuleius: Laborious Routes to Isis", in W. KEULEN / U. EGELHAAF-GAISER (ed.), *Aspects of Apuleius' Golden Ass. Volume II, The Isis Book: A Collection of Original Papers* (Leiden-Boston), 168-182.
- VAN HOOFF, L. (2010), *Plutarch's Practical Ethics: The Social Dynamics of Philosophy* (Oxford).

- VERNIÈRE, Y. (1974), *Plutarque. Œuvres morales*. VII.2 (CUF, Paris).
- VOLKMAN, R. (1869), *Leben und Schriften des Plutarch von Chaeroneia*. II (Berlin).
- WARDMAN, A. (1974), *Plutarch's Lives* (London).
- WHITMARSH, T. (2001), *Greek Literature and the Roman Empire: The Politics of Imitation* (Oxford).
- ZIEGLER, K. (1951), "Plutarchos", in *RE* XXI.1 (Stuttgart), 636-962.

DISCUSSION

A. Heller: Il me semble que tous les 'intellectuels' grecs qui ont fait l'éloge de Rome et de la *pax Romana* trouvent leur intérêt à accepter, voire exalter l'ordre romain en partie parce que celui-ci garantit aux élites sociales (dont ils sont issus) une position dominante au sein des cités. La domination romaine s'est accompagnée d'une oligarchisation croissante des sociétés civiques, dont elle n'est pas seule responsable mais qu'elle a sans nul doute encouragée.

L. Van der Stockt: I totally agree. When Plutarch says that the Romans are "eager to help" the local magistrates in the Greek cities, he knows perfectly well that the Romans expect something in return from the local aristocrats: loyalty to Rome and keeping peace and order among their citizens. After all, Rome ruled Greece through the agency of the local elite, and in this respect one is tempted to use the term 'collaboration', if that term were not negatively coloured by our more recent history. Conversely, the local elites knew perfectly well that Rome was very useful in securing their social position. One could speak of an *entente cordiale* between Roman and Greek aristocrats, inspiring the latter to praise Rome.

T. Whitmarsh: I am not sure that we should be thinking simply in terms of praise or blame, promotion or criticism, positive or negative. Literary works can be subtle, allusive, complex, multi-layered — especially on big issues, like those of empire and religion. Some of Plutarch's writing is highly suggestive, without being anti-Roman as such. *De fortuna Romanorum* is a case in point. The opening sentence of the passage you quote claims it as a universal (note ἀεί) truth that fortune and

virtue are at war. The situation at Rome, where they have come to a truce, is thus a distortion of cosmic law, or perhaps even a temporary suspension. Similarly, the ending seems challenging: Plutarch alludes to the well-known question of what would have happened had Alexander headed towards Rome, but refuses to predict who would have won. He simply says "there would have been a lot of bloodshed"! If the ending has not been lost, this seems to be deliberately aporetic, and so provocative. I would read *DFR* as neither pro- nor anti-Roman; rather, it opens up an experimental space of possibilities, playing inconclusively with these powerful questions.

L. Van der Stockt: I agree that some literature, and in particular also epideictic oratory, can be subtle and multi-layered. But precisely in the case of *De fortuna Romanorum* I think the tendency of the quoted beginning of its §2 is most clear, and it is an unequivocal praise of the everlasting Roman empire. Let us first look at the generation of that empire. The Roman empire is the most beautiful exception (note γε) to what is the general rule (ἀε), namely that Fortune and Virtue are continually at war with each other. Their truce, however, creating the Roman empire, is not a distortion of cosmic law. The comparison with the generation of the cosmos, inspired as it is by Plato's *Timaeus* 28b (cf. also *De facie in orbe lunae*), makes it clear that the harmony of the cosmos is the result of the agency of the demiurg (in Plutarch's text: μετὰ θεοῦ), who through persuasion made the elements to give up their 'natural' position so as to function perfectly in the harmonious cosmos. Secondly, the Roman empire is everlasting. It would be merely transitory if it were generated only by Fortune whose gifts are unreliable (ἄπιστα) and who is instable (ἀβέβαιον). But the empire is also the fruit of Virtue. Thus, being the result of the cooperation of both Virtue and Fortune, it is a "principle abiding for ever" (ἄδιον), whose stability is reflected in the repeated ἰδρυθῆναι, ἰδρυσιν, as F. Frazier observed in her edition of the text. So, if we take into account the *whole* passage *and* its philosophical

background, we must conclude that we deal with an outspoken praise of the Roman empire.

As to the abrupt end of the oration: we simply do not know what happened here. *If* the ending of the text is abrupt because of an accident in the process of the text transmission, there is nothing provocative here. *If* the ending is abrupt because Plutarch never finished the oration, there is nothing provocative either. Only *if* the ending is deliberately abrupt so as to provoke speculation in spite of the course of history, we have a timid provocation. But this is too many *if*'s, and I refrain from speculating on the consequences of mere speculation.

U. Gärtner: In Ihrem Vortrag haben Sie für eine ganze Reihe von Schriften Plutarchs das jeweils anvisierte Publikum benannt, das ganz unterschiedlich zu sein scheint: prominente Römer (*Aduersus Colotem*), griechische Schüler (*Maxime cum principibus*), griechische lokale Aristokraten (*Praecepta gerendae reipublicae*). Zum Teil haben Sie darauf hingewiesen, dass auch andere von der Lektüre profitieren konnten und sollten (z.B. griechische Leser konnten gleichzeitig diskret belehrt werden, wie sie mit diesen prominenten Lesern umzugehen hatten). Es stellt sich daher die Frage, ob und wie sich im Text festmachen lässt, an welche (und welche unterschiedlichen) Leser er sich richtet, d.h. auch ob der Sprecher sich jeweils entsprechend 'stilisiert' bzw. eine bestimmte 'Rolle' übernimmt (Sie selbst sprechen davon, dass Plutarch bisweilen "deliberately naïve" sein konnte). Ebenso lässt sich fragen, ob wir außerhalb des Texts etwas über eine entsprechende Reaktion des Publikums finden können.

L. Van der Stockt: The question who was the primordially intended reader/audience and who — if any — was the implied reader/audience 'by extension' (as e.g. of the *Consolatio ad uxorem*, a letter of consolation to his wife, but an 'open letter' to a much larger audience as well) should of course be discussed in connection with each singular essay or oration or biography.

Obviously and as a general rule, apart from the formal address, the way in which the subject is treated may give an indication, although it must be said that the Plutarchan 'style' is to a large degree uniform (in its use of anecdote, its tendency to comparatism, its fondness of quoting literature etc.). But indeed there is to some degree a relation between theme, intended audience, and Plutarchan 'style' — I consciously avoid the term 'role' because it might unduly suggest 'lack of identity', a notion which seems to me to be rather postmodern; *possible* and *deliberate* irony is a play that still implies awareness of identity. The *Quaestiones Romanae* and the *Quaestiones Graecae* provide a good example. The former writing is, as Preston and Duff have argued, clearly primordially intended for a Greek audience. Its style is exclusive: the 'they' are the Roman others. The writing also explains terms and customs that beg an explanation only for Greeks. But of course Romans can read this piece and be satisfied with the 'sérieux' with which a Greek treats Roman customs. By contrast, the *Quaestiones Graecae* are inclusive: the 'we' are the 'we Greeks'. Another example would be the *Adversus Colotem*. The polemic tone and the detailed discussion of philosophical arguments make it clear that, apart from Herennius Saturninus, Plutarch's intended reader is a 'professional philosopher', whether he be Greek or Roman.

As to the historical reaction of his contemporary readers/audience, unfortunately we do not have detailed information. But from the fact that Plutarch had a readership for over 50 years during his lifetime, and from the promotion of his social position to which his writings must have contributed, we can in general terms surmise that he was successful and authoritative as an author.

T. Whitmarsh: The question of the dedication of Plutarch's works seems to get to the heart of many of the issues. There are many ways of reading a Plutarchan dedication to a Roman: at one extreme it might signify an intimate friendship, rather like a private letter; at the other, it might be a conventional, even

(in a sense) a 'fictitious' performance of intimacy for the benefit of a general audience who do not know any better. So my wider question is this: should we *believe* Plutarch when he presents this image of a friendly, international 'republic of letters' based around a traditional ideal of absolute equality (κοινὰ τὰ τῶν φίλων)? Or do we take this as Plutarch's own idealized projection, which in fact conceals the harsher, more hierarchical realities of political interaction?

L. Van der Stockt: The dedications of Plutarch's writings indeed deserve closer examination, and particularly a close reading of each one of them separately, since it can be expected that they do not all function in the very same way. Plutarch dedicates writings to historical persons whom he wants to please (by expressing, through the dedication, friendly feelings and/or respect). The dedication will in some cases imply the acknowledgement of the superior social status of the dedicatee (e.g. Sosius Senecio, dedicatee of the *Lives*), sometimes it will offer advice to someone in an equal position (e.g. Marcus Sedatius, a father like Plutarch himself, in *De audiendis poetis*), or to a colleague in office (Flavius Euphanes in *An seni respublica gerenda sit*). Admittedly, depending on the status of the dedicatee, the prestige of Plutarch himself is more or less involved: the very suggestion of a more or less intimate relation may heighten that prestige (e.g. if the dedication is to a royal prince: Antiochus Philopappus in *De adulatore et amico*). If Plutarch was free to dedicate some of his writings to historical persons, dedication to historical persons nevertheless also imposes limits. On the one hand, one cannot dedicate just anything to a particular person. On the other hand, the dedication does not assure Plutarch of symmetrical feelings on the part of the dedicatee: that symmetry is only implicitly suggested. And there indeed is the twilight zone where Plutarch can to a certain extent idealize his relation to the dedicatee, albeit on the condition that he does not offend him by imposing on him an intimacy that would annoy the dedicatee. Furthermore, to a

certain extent the dedication may also be an excuse to attract a broader audience. Be that as it may, the practice of dedicating writings to friends does not seem to me to be a mere idealizing façade in view of Plutarch's well attested network of (also Roman) friends. But then again, we do not have to think of a 'republic of letters' where all are equal. Here as well, there is a deal, the dedicatees being honoured by the dedication, and Plutarch establishing or reinforcing his philosophical/cultural/political authority.

A. Heller: À propos des dédicataires, le jeu est parfois plus subtil qu'il n'y paraît: ainsi, Cn. Cornelius Pulcher, le dédicataire du *De capienda ex inimicis utilitate*, est très probablement l'homonyme connu par des inscriptions de Corinthe, qui a certes fait une brillante carrière équestre, mais qui est un Grec d'origine. Sa famille provient d'Épidaure, cité avec laquelle lui-même entretient encore des liens, puisqu'il y a été agonothète des Asklépieia et y a même probablement été enterré. Les Romains à qui Plutarque dédie ses traités sont donc parfois aussi des Grecs, ce qui complique l'interprétation de la dédicace.

L. Van der Stockt: I don't think there are many instances of Roman dedicatees actually being Greek, but Cn. Cornelius Pulcher is indeed a case in point. I am not sure if I would use the word 'play' in connection with the practice of dedicating writings. 'Game/παίδι' implies disengaged fun, even childish pastime. But the practise of dedicating writings has 'serious' social implications. Thus, in case the dedicatee is, in spite of his Roman name, originally a Greek, the dedication can still be a gracious acknowledgement of the superior political status of the dedicatee, and a mark of due respect. But on top of that it can express a feeling of, or a claim to a degree of common experience as Greeks with intense Roman connections. According to B. Puech, in Plutarch's view Cornelius Pulcher incarnated an ideal: that of a Greek with Roman relations and active in local politics. Very much like Plutarch...

H.-G. Nesselrath: Plutarch entwickelt einen sehr idealisierten Begriff des 'Hellenischen' (dies steht vielleicht in der Tradition des *Panegyrikos* des Isokrates, wo 'hellenisch' bereits nicht mehr in ethnischem Sinn, sondern als ein Begriff von 'Bildung' definiert wird: Isocr. *Or.* 4). In welchem Umfang richtet sich dieser idealisierte Begriff vielleicht nicht nur an Römer, sondern auch an Griechen, die — jedenfalls in ihrer Geschichte (die Plutarch gut kannte) — einem solchen Ideal bei weitem nicht immer entsprochen haben?

L. Van der Stockt: You are quite right in observing that Plutarch develops and applies an idealised, if not flattering notion of 'Hellenicity', even if, as I observed, he criticises e.g. the endemic contentiousness of the Greeks. That idealised notion of 'Hellenicity' is rather ethically tinged (although it is also about *παιδεία* in general); it comprises philanthropy, mildness, self-constraint and the like. Whilst Plutarch obviously does not invite his Roman reader to question this interpretation of the notion of 'Hellenicity' — even if that Roman reader may have had a somewhat disappointing experience with actual Greeks — the constant epideictic use of *Ἑλληνικός* is a strong appeal to his Greek reader to realize the virtues implied in the term. Many of Plutarch's ethical writings are, for that matter, exhortations in that direction. And in view of Plutarch's fair judgement on the Roman's capability of implementing ethical values, it comes as no surprise that in *De cohibenda ira* a Roman is actually an ethical model.

J.-L. Charlet: La position de Plutarque telle que vous la dégagez dans votre conclusion me fait penser à la position bien connue d'Horace: la Grèce conquise a conquis son vainqueur.

L. Van der Stockt: That is indeed what I suggested when I quoted the famous *artes intulit agresti Latio* — the irony involved in the fact that I had the *Roman* Marcellus introducing Greek art into Rome is, by the way, entirely mine. Horace's position,

however, is only one part of Plutarch's deal with Rome: Rome's implicit confession that Greece civilized Rome makes the Romans acceptable for Plutarch, all the more since this civilizing process is completed in Plutarch's days. But beyond Horace's adage I also stress the lasting Roman political and military dominion and Plutarch's acceptance of it. Both parties acknowledge the other's supremacy, albeit in a different field.

A. Heller: La différence entre Horace et Plutarque ne tient-elle pas à la chronologie qui sous-tend leurs conceptions respectives de l'influence civilisatrice de la Grèce sur Rome? Il me semble que le célèbre vers d'Horace implique que cette influence a été une conséquence de la conquête de la Grèce par Rome (conquise en retour dans le domaine littéraire et artistique), alors que Plutarque la place à la source même de l'histoire romaine (Numa inspiré par Pythagore).

L. Van der Stockt: What you say is correct; but some nuance is in order. On the one hand, according to Plutarch the process of Hellenising, that is: of civilizing Rome may have started with Pythagorean inspiration, but it took some time before the process was completed, and some resistance, such as that of Cato, had to be overcome. It follows that the process was completed "when Rome reached its zenith", that is: certainly in Plutarch's days. On the other hand, the chronological shift was a daring act on the part of Plutarch: he neglected the contemporary (patriotic) Roman speculations of a non-Greek origin of Rome.

P. Schubert: Lorsque Plutarque suggère qu'Alexandre aurait pu envahir l'Italie, mais en a été empêché par la *τύχη*, on ne peut s'empêcher de penser à la vision polybienne de la conquête romaine, selon laquelle Rome a précisément surpassé l'empire d'Alexandre par le fait qu'elle a dominé à la fois l'Occident et l'Orient (Polyb. 1, 2, 4). Aelius Aristide reprend d'ailleurs le motif dans son *Éloge de Rome* (24). Plutarque est-il en train de répondre à Polybe?

L. Van der Stockt: It is indeed possible, if not likely that Plutarch had Polybius' comments on the Roman empire in mind; and he could expect Polybius' history to belong to the literary frame of reference of his more cultivated audience. So it is possible, if not likely that a degree of intertextuality is going on. But Plutarch is not merely entering into 'a literary game of intertextuality'; he is musing on a serious issue, and one of importance for the fame and glory of Alexander, and for his own self-understanding as a Greek. Hence Plutarch's timid wondering if Alexander as well would have ruled East and West. But hence also Plutarch's conviction that divine Τύχη prevented the actual clash with Rome: it was clearly not the (divine) intention that there would be a chance that Alexander would win the battle, or that blood would be shed.

U. Gärtner: Der Gehalt der Aussage Plutarchs über seine Lateinkenntnisse ist äußerst umstritten; ich würde vielleicht nicht so weit gehen wie Sie zu behaupten, dass er an den stilistischen Feinheiten nicht interessiert war. Könnte es nicht auch eine kunstvolle Tiefstapelei sein? Immerhin scheint er ja der Sprache eine gewisse Schönheit zuzusprechen.

L. Van der Stockt: In his *De audiendis poetis*, but also in his *De tranquillitate animi*, and actually throughout all his writings, Plutarch downplays the importance of 'belles-lettres' vis-à-vis the ethical content of poetry and/or of his own writings. He regards "linguistic embellishment" as merely instrumental: it should attract the reader, but only to give way to the appreciation of useful ethical content and instruction. In the same way, I think, when it comes to Plutarch's dealing with Latin texts, he is perhaps not interested in the linguistic embellishment, but only in the information they afford and which he needs for the redaction of his *Lives*. That is in agreement with the (to my mind honest) astonishment he expresses at the very fact that he was able to *understand* what was written in Latin. It is, by the way, striking that he never quotes any Latin 'belles-lettres' *par*

excellence, namely poetry. But apart from that, it is correct to observe that Plutarch seems to implicitly acknowledge that the Latin language at least *has* some beauty.

H.-G. Nesselrath: Wie ernst kann man es nehmen, wenn Plutarch in den *Praecepta gerendae reipublicae* davor warnt, vor großen Volksmengen griechische historische Triumphe zu evozieren, um in ihnen nicht antirömische Stimmungen zu erzeugen? Es handelt sich doch um eine historische Topik, die den meisten Griechen bekannt sein konnte? Hier hängt natürlich viel davon ab, wie vertraut solche Reden den 'Massen' der Griechen waren: Wie groß waren die Auditorien, die solchen 'sophistischen' Reden mit solcher Topik zuhörten?

L. Van der Stockt: The triumphs mentioned by Plutarch have to do with the war against the Persians. Now we know that sophists in Plutarch's days were fond of the theme of the war against the Persians, and that they treated that theme in public orations before large audiences. The broader audience may thus well have *known* the topic; but that does not exclude the *emotional* impact an adroit orator could have when treating this patriotic theme. Be that as it may, we do not know what exactly Plutarch means here with ἐν ταῖς σχολαῖς τῶν σοφιστῶν. We cannot know if he is talking about a small circle of elitist pupils (as opposed to the illiterate masses) who make school exercises, or about sophistic declamations before large audiences. But we do know that Plutarch looks down on sophists. And I suggest that he opposes to them the politician with a sense of 'sérieux' and responsibility: he won't indulge in such frivolous (and possibly dangerous) rhetoric.

E. Thomas: You mention the passage from Plutarch's *Life of Demosthenes* where he claims that he had no leisure to practise in Latin when he was in Italy owing to his public duties there and the number of his pupils. But I wonder if Plutarch is being somewhat disingenuous here as surely this must have involved

speaking in Latin. Should we assume that his teaching was conducted only in Greek, and, as regards his 'public duties', if this, as one might assume, involved public speaking, does he mean therefore by "practising in Latin" something more than public speaking or daily activities, perhaps the study of Latin literature as a cultural form?

L. Van der Stockt: Concerning Plutarch's teaching we can be fairly confident that his conferences were exclusively in Greek, the language of philosophy. Needless to say that his Roman 'pupils'/audience understood Greek. The language used in his official capacities and dealings with Roman officials is another matter. Most probably Latin was involved here, if not in conversations, then at least in written documents. The redaction of such documents could have taken place in Greece, and with the help of a native speaker. In the period of his visits to Rome, then, Plutarch's active mastery of the Latin language (τὴν Ῥωμαϊκὴν διάλεκτον) was indeed probably rather poor. That would explain why he was so astonished that, later on (presumably when he was about 50 years), when he started reading Latin texts (Ῥωμαϊκοῖς γράμμασιν) as a source of information for the redaction of his Roman *Lives*, he understood what was written because he was familiar with it from previous reading of Greek texts.

H.-G. Nesselrath: Wenn Plutarch in *De exilio* es als wünschenswert darstellt, durch Verbannung von der Herrschaft eines römischen Gouverneurs befreit zu sein, ist dies vielleicht nicht nur ein rein rhetorisches Argument, sondern fasst zumindestens die Möglichkeit eines Machtmissbrauchs durch römische Provinzgouverneure ins Auge, wie es auch in Plutarchs Zeit immer noch vorkam (vgl. das zeitgenössische Zeugnis solcher Vorfälle in *Satiren* Juvenals)?

L. Van der Stockt: The argument that an advantage of exile consists in being free from the oppressive power of the Roman

governor may indeed very well imply a reference to a painful experience or painful experiences 'in the real world'. My point was only that the argument is not very convincing. Formulated in general terms (the need to pay respect, having to deal with fits of temper), and put in the balance against exile, it does not weigh enough as a consolation for such a disastrous experience as exile. All depends, of course, on the capability of the individual subjects to cope with an ill tempered governor, or, to put more precisely, on the degree of pride and strength of the subjects.

P. Schubert: Vous avez évoqué l'idée d'un processus de réconciliation entre les Grecs et les Romains. On peut se demander si le paradigme, certes présent à la période augustéenne, est encore d'actualité du vivant de Plutarque. Ce dernier, dans le passage cité de la *Vie de Démosthène* paraît plutôt condescendant envers Rome, laquelle entretient un réseau diversifié d'amis'. Dans ce contexte quel intérêt Plutarque peut-il avoir à écrire autant sur les Romains, hormis la satisfaction d'une certaine forme de *pax Romana*?

L. Van der Stockt: In connection with the *Quaestiones Romanae*, I pointed to Plutarch's ethnographical interest. That interest was, however, not just a scholarly hobby. Even if the times of hostility and, consequently, of need for reconciliation were over, the close interaction with the Romans continued to confront (especially) the Greek elite with the question of the Greeks' position in the empire. And even if Plutarch is not dreaming of a kind of Graeco-Roman condominium, there remained a need for understanding the Romans and for positioning the Greeks somewhat alongside them: that was a matter of satisfying Greek pride as well as securing the more practical advantages I mentioned.

II

TIM WHITMARSH

RESISTANCE IS FUTILE?

GREEK LITERARY TACTICS IN THE FACE OF ROME

Did Greeks resist Rome? Which Greeks, and which Romans? When, where, why, how? What would 'resistance' mean in an ancient context, and where should we look for it? These are the kinds of questions that have haunted scholarship on the cultures of the Roman Empire since the 18th century, but particularly since the rise of Nazism and Fascism. It is no coincidence that Harald Fuchs' *Der geistige Widerstand gegen Rom* — an extraordinary book, a mere 24 pages long (but with 76 pages of notes) — was based on lectures first delivered in 1933, and placed a heavy emphasis on Jewish resistance. Fuchs was himself involved with a number of German scholars who became Nazi refugees: he was close to Werner Jaeger, and replaced first Paul Maas at Königsberg in 1934 then Felix Jacoby at Kiel in 1935, then Kurt Latte at Göttingen in 1938.¹ (*Der geistige Widerstand* was published in book form in 1938.) These questions of resistance are — as Momigliano pointed out in his contribution to the 1987 *Entretiens*, on *Opposition et résistances à l'Empire d'Auguste à Trajan* — our questions, the questions of the age of empires and their decolonisation.²

¹ FUCHS (1938).

² MOMIGLIANO (1987).

Since the concept of resistance is overdetermined by imperial, nationalistic and postcolonial concerns, we had better begin by working out exactly what we think we are looking for. There is, after all, no Greek or Latin word that would serve as an adequate translation: 'resistance', for moderns, is more than a specific instance of hostility towards a dominant order (for which ἀντιμαχεῖν *uel sim.* might do); while we might use the term of a specific *manifestation* of disquiet — an 'act of resistance' — the term in English implies an underlying position of enduring hostility rooted in ideological antipathy.

What exactly, then, is 'resistance'? We can sharpen the question by looking to postcolonial criticism, which has developed (broadly) two different versions of resistance, under the twin pressures of political oppositionalism (as embodied in the work of, say, Franz Fanon) and deconstruction (imagined as, in effect, a resistance to dominant cultural or linguistic orders). This intellectual bifurcation can be decocted into two types of leftist political narrative of resistance, which are not necessarily compatible: one is based around violent insurrection, the other around the quest for utopian anarchism³ (a division that underlies the celebrated face-off between Slavoy Žižek and Simon Critchley).⁴

It is worth holding onto this distinction between two forms of resistance. Classicists, with their characteristic distaste for abstraction, have in general tended to associate resistance more with the first type, which is to say political opposition. The 1987 *Entretiens* volume I noted earlier — with its interestingly slippery distinction in the title between *résistance* and *opposition* — contains much discussion of the supposed manifestations of activity against the emperor and his agents (among the urban plebs and senators; among the provincial elites). But there is relatively little on strategies adopted for adapting and refiguring the linguistic and cultural *representation* of Empire, for

³ JEFFERESS (2008) adds a third form, based in 'transformation'.

⁴ Initiated by ŽIŽEK (2007).

those adjustments to dominant discursive structures. Timpe's paper addresses the interesting (if familiar) question of anti-imperial historiography in the first century, but with more focus on who was writing it than how.

Only in the study of Jewish and Christian religion, in (again) Momigliano's chapter, do we get any sense that the field of representation itself might be a space for resistance. I do not wish to contest Momigliano's claims, but I do think that we should be *prima facie* suspicious of the *restriction* of 'discursive resistance' to that of the monotheistic religions; this suggests a too neat (and ultimately self-serving) polarisation of Judaism and Christianity, on the one hand, and Roman imperialism on the other.

If we focus only on the violent, direct mode of resistance, then it is perhaps right to agree with scholars like Clifford Ando, who argue that the distinctive feature of the Roman Empire as a system is the *absence* of resistance, the result of an exceptionally high degree of integration and manufactured consensus.⁵ The limited number and circumscribed nature of the provincial revolts under the Principate are indeed worth noting. And indeed it is true that the Empire as a whole projected an image of highly reticulated cohesion, through such mechanisms as the imperial cult (which in fact not only generated the impression of homogeneity, but also accommodated and thereby diffused inter-*polis* differentiation through competitive display), public buildings and monuments, and law. But we should be aware that this impression of cohesion is in no sense 'true', i.e. impartial and non-rhetorical. If our evidential base for what the Empire was 'really' derives entirely from the instruments of Empire themselves — from official structures and representations, from bureaucratic appurtenances, from decrees, and above all from Aelius Aristides' laudatory speech *To Rome* (which Ando cites repeatedly) — then we will, self-evidently, end up with a picture of a highly functional and

⁵ ANDO (2000) 49-70.

integrated state. There is no question but that the Roman state sought to perpetuate an experience of 'governmentality',⁶ via the incessant interpellation of the individual, and indeed the individual community, into imperial structures of ever-spiralling intricacy. But this does not mean that history should be written only from the top down, that 'the history of the ancient city *was* the history of empire'.⁷ Methodologically speaking, it stands to reason that imperial apparatuses will never be good sources for the *reception* of imperial apparatuses on the ground; for the microstrategies of resistance, the local bricolages, the biopolitics.

There are many issues at stake here: is the proper subject of history the study of institutions and systems, or of individual subjectivities? Do we give more weight to macrostrategies or microtactics? Structures or particulars? The musical 'score' or the improvisation? The answer is, in one sense, obvious: that no historical account should privilege one side to the exclusion of the other. But I would in this paper like to propose that there is indeed a case for promoting the emphasis upon the improvisatory, the tactical, the local over the structural and the abstract: partly because political structures have no 'reality' except insofar as they are acceded to (or indeed contested) by a set of individuals; but my central reason is in fact because whereas systemic analysis can exist in the abstract and need take no account of local specificities, the converse is not true. We can never deal with local tactics in isolation from larger processes, since the local is always defined at its point of contingency with the supralocal.⁸ Or, if we prefer, the history of the individual, is never the history of the individual in isolation — her "bare life", to use Agamben's phrase⁹ — but of the individual as she emerges in social life, bartering her own needs with the wider abstraction of the community.

⁶ ANDO (2010) 40-45.

⁷ *Ibid.* 45.

⁸ WHITMARSH (2010), with further bibliography.

⁹ AGAMBEN (1998).

Where then should we look for such finely granulated cultural-historical data? The Greek literature of the Roman period gives us a rare glimpse into an alternative cognitive space, since it is (exceptionally among our sources for imperial cultural history) largely untrammelled by political institutions. Greek literary texts of the imperial period were not, by and large, directly implicated in the processes of empire: there are exceptions of course, such as the patronal poetry of Antipater of Thessaloniki, Crinagoras of Mitylene, Mesomedes of Crete, Dionysius the Periegete and ps-Oppian,¹⁰ and the laudations of Rome by Dio Chrysostom¹¹ and the afore-mentioned Aelius Aristides. In general, however, Greek literary production seems strikingly free from political institutionalisation. Of course we must concede that we have desperately little firm knowledge about the realities of production and reception of imperial literature; we are always working with what Martin Bernal calls “competitive plausibilities”. Even so, it is striking that there is, to my knowledge, not a single recorded instance (except in the cases of direct sponsorship mentioned above) of intervention of any kind by the Roman authorities in the composition of Greek literature (contrast the situation in Rome itself, where — if we are to believe Tacitus — the recording of history in particular was highly politicised).¹²

It will be noted that most of the Greek authors who survive from the first three centuries of the common era were not

¹⁰ I do not mean to imply that such texts are equally patronal, or patronal in the same way; merely that each adopts traditional forms of Greek patronal poetics (honed by the tradition since Pindar and Bacchylides), and adapts them in addressing, implicitly or explicitly, a powerful Roman.

¹¹ Although I have argued that Dio’s kingship orations make much better sense as fictional ‘re’enactments of an encounter with the emperor than as verbatim records of a real encounter: WHITMARSH (2001) 325–327.

¹² The one exception might be the famous passage of Plutarch warning against the use of Persian war themes, which can vex Roman authorities (*Praec. Ger. Reip.* 813 e); this suggests at least the possibility that Romans might act in response to the content of Greek literature. But this refers to civic oratory, presumably delivered in full view of such authorities, and not to written texts that will have circulated more discreetly.

independent of Rome, and therefore cannot be expected to 'resist'. This is true enough up to a point. Greek literary writers were by definition members of the elite, and the elite is (almost) by definition implicated in existing structures of power. We know for certain that many such writers (e.g. Dio Chrysostom, Plutarch, Favorinus, Arrian, Lucian, Philostratus) were Roman citizens; in other instances (e.g. Pausanias) this may be strongly suspected; and in no case, to my knowledge, do we have certain information that an author is *not* also Roman. But such interstitial identities in no way reduce the interest of a subject; quite the contrary, it is precisely the process of negotiation of multiple identities that is of interest. For once we broaden the meaning of resistance beyond openly proclaimed hostility, then we see precisely why discursive negotiation was the preferred route for such figures: not only because it is 'safer' (less open, less directly hostile), but also because it can attach to a safely demarcated area of mental activity that does not (necessarily) conflict with e.g. political duties. It is moreover (I submit) naïve to expect to find Greek opposition that is 'authentic', in the sense of disimplicated, and detached from Roman power; for all forms of imperialism (including that of global capitalism) operate precisely by dividing subjects' loyalties, by setting their affective loyalties against their pragmatic commitments. It is precisely the *inauthenticity* of the imperial subject, the Janus-faced complicity, that is under investigation.

In the remainder of this paper, I want to discuss three different varieties of discursive resistance, set in three distinct types of ectopic space.

1) Localism

In a time of accelerating 'globalisation', we can expect local spaces to become sites of maximal resistance; the threat of absorption and subsumption into a larger, homogeneous cultural

space is countered by an emphasis upon the regional, the diverse, the specific, the particular.¹³

For our purposes, the most important author here is Pausanias, whose vision of Greece as a space of apparently limitless heterogeneity can be seen as a deliberate attempt to contest the image of a seamlessly unified, non-diverse empire described in (e.g.) Aristides' speech *To Rome*: "The whole inhabited world, as it were attending a national festival, has laid aside its old dress and weapons, and has been authorised to turn to adornments and all kinds of pleasures."¹⁴ Let me take but one example, his description of Hadrian's temple of Olympian Zeus in Athens (1, 18, 6-9).¹⁵ Athens, Olympia and Delphi are the most significant spaces in the *Periegesis* in terms of both Hellenism and religious aura; to reflect this, they are strategically placed at the beginning, middle and end. So we should expect Athens to be a place where questions of ownership gather with particular intensity.

The account begins as follows:

πρὶν δὲ ἐς τὸ ἱερὸν ἵεναι τοῦ Διὸς τοῦ Ὀλυμπίου — Ἀδριανὸς ὁ Ῥωμαίων βασιλεὺς τὸν τε ναὸν ἀνέθηκε καὶ τὸ ἄγαλμα θεᾶς ἄξιον, οὗ μεγέθει μὲν, ὅτι μὴ Ῥοδίοις καὶ Ῥωμαίοις εἰσὶν οἱ κολοσσοί, τὰ λοιπὰ ἀγάλματα ὁμοίως ἀπολείπεται, πεποίηται δὲ ἕκ τε ἐλέφαντος καὶ χρυσοῦ καὶ ἔχει τέχνης εὖ πρὸς τὸ μέγεθος ὁρῶσιν —, ἐνταῦθα εἰκόνες Ἀδριανοῦ δύο μὲν εἰσι Θεοῦ λίθου, δύο δὲ Αἰγυπτίου· χαλκαὶ δὲ ἐστᾶσι πρὸ τῶν κιόνων ὥς Ἀθηναῖοι καλοῦσιν ἀποίκους πόλεις. ὁ μὲν δὴ πᾶς περίβολος σταδίων μάλιστα τεσσάρων ἐστίν, ἀνδριάντων δὲ πλήρης· ἀπὸ γὰρ πόλεως ἐκάστης εἰκὼν Ἀδριανοῦ βασιλέως ἀνάκειται, καὶ σφᾶς ὑπερεβάλλοντο Ἀθηναῖοι τὸν κολοσσὸν ἀναθέντες ὀπισθε τοῦ ναοῦ θεᾶς ἄξιον.

¹³ Discussion at WHITMARSH (2010).

¹⁴ Καὶ γὰρ ὥσπερ πανηγυρίζουσα πᾶσα ἡ οἰκουμένη τὸ μὲν παλαιὸν φόρημα, τὸν σίδηρον, κατέθετο, εἰς δὲ κόσμον καὶ πάσας εὐφροσύνας τέτραπται σὺν ἔξουσίαι, ARISTID. 26, 97. Pausanias' relationship to Rome has been endlessly discussed: see esp. HABICHT (1985); BINGEN (1996); ELSNER (1992); ARAFAT (1996); SWAIN (1996) 330-356; ALCOCK / CHERRY / ELSNER (2001); HUTTON (2005).

¹⁵ Discussion of Pausanias' account in relation to the real monument at ARAFAT (1996) 172-178.

"Before entering the sanctuary of Olympian Zeus — Hadrian the Roman emperor set up the temple and the statue, one worth seeing, which in size exceeds all other statues save the colossi at Rhodes and Rome, and is made of ivory and gold with an artistic skill which is remarkable when the size is taken into account — there stand likenesses of Hadrian, two of Thasian stone, two of Egyptian. Before the pillars stand bronze statues which the Athenians call 'colonies'. The whole circumference of the precincts is about four stades, and they are full of statues; for every city has dedicated a likeness of the emperor Hadrian, and the Athenians have surpassed them in dedicating, behind the temple, the remarkable colossus." (1, 18, 6)

Despite Pausanias' celebrated recessive narratorial voice ("Pausanias rarely indicates his aim, and never explicitly"),¹⁶ this passage contains a host of telling pointers. Pausanias is here in 'itinerary' mode,¹⁷ which places heavy emphasis upon the sequence of events. Note how the statues are said to come "before" (πρὶν) the entrance into the temple; this sense of interruption of a sacred itinerary is mirrored syntactically, as the parenthetic "Hadrian the Roman emperor dedicated ..." disrupts the reader's expectation that a main sentence will follow the subordinated temporal clause.¹⁸ The emperor's presence is thus marked as an intrusion, a derailment of the sacred narrative. After all, this is the temple of Olympian Zeus: the Greek genitive suggests not just denomination, but also possession.

Yet the temple 'of' Olympian Zeus is itself, of course, a Hadrianic construction. There are two primary emphases in the passage: the issue of agency, and that of cost / size / impressiveness. It is the emperor who is first credited with the creation of this particular space ("Hadrian the Roman emperor dedicated the temple and the statue"). This implies that, despite the space

¹⁶ HABICHT (1985) 22.

¹⁷ HUTTON (2005) 96-110.

¹⁸ There does exist a standard topographical description of a similar but not identical kind: "when x arrived at y, there is a z ..." (cf. SOPH. *Trach.* 752-753, EUR. *Hipp.* 1198-1200, and e.g. EASTERLING (1982) 167. The sense of interruption is not, however, materially weakened by the existence of these parallels.

belonging to Zeus, it is also (in a different register) Hadrianic. Hadrian, as is well known, assimilated himself to Zeus, partly through titles such as *κοσμοκράτωρ*. Pausanias is asking us to consider how well the analogy works: how like Zeus Hadrian really is, how compatible the two registers are. But he is also asking us more searching questions about the processes that underlie the creation of this kind of space. What does it mean to say Hadrian “set up” (*ἀνέθηκε*) the temple? Presumably he did not physically place one block upon another, as the Greek verb in its most literal rendering would imply. Was he even physically present in Athens at all to mandate the dedication, or did he do it remotely (much as “Claudius invaded Britain”)?

Note, in this connection, that Pausanias has another narrative of agency here, whereby the impetus for the dedication of statues at any rate comes from local cities (*ἀπὸ γὰρ πόλεως ἐκάστης εἰκὼν Ἀδριανοῦ βασιλέως ἀνάκειται*), with the magnitude of the Athenians’ dedication down to their success in this inter-*polis* competition (*σφᾶς ὑπερεβάλοντο Ἀθηναῖοι τὸν κολοσσὸν ἀναθέντες*). Despite the overweening (and intrusive, or at least ‘interruptive’) dominance of the figure of Hadrian in this grandiose space, we are reminded that Athenians too make decisions in Athens, even if (here) at the level of assent to imperial domination rather than autonomous decision-making. Even more powerful is the act of naming described in the reference to the “bronze statues which the Athenians call ‘colonies’”: this points not only to the power of local tradition (a power to create consensus around the description of monuments and history in a particular), but also to the opacity of such traditions to outsiders. Modern critics have no idea what these “colonies” (*ἀποικοὶ πόλεις*) are;¹⁹ would ancient readers have known any better? There is a hierarchy of knowing being dramatized here:

¹⁹ There is a conventional assumption that the *apoikoi* have to do with the Panhellenion, mentioned at 1, 18, 9; interpretations are surveyed by ARAFAT (1996) 174-175; but that, it should be noted, is a separate building, and in any case Pausanias at any rate seems to understand the ‘colonies’ (rightly or wrongly) as part of an older cultural memory system.

the imperial presence is explicit and unmistakeable, but the local knowledge is more recondite, mysterious, and — perhaps — privileged.

The temple of Olympian Zeus, then, is the focus for a series of characteristically Pausanian questions, aligning principally along three major axes: Is sacred space owned by gods or by mortal dedicators? What are the exact dynamics behind the creation of the magnificent temple (how much imperial 'push', how much local 'pull')?²⁰ And is the 'truth' of this sacred site to be located in its explicit, outward-facing, imperial-propagandistic message, or in the deeper, more elusive cultural memory guarded by locals?

Let us now turn to the remainder of the account:

ἔστι δὲ ἀρχαῖα ἐν τῷ περιβόλῳ Ζεὺς χαλκοῦς καὶ ναὸς Κρόνου καὶ Ῥέας καὶ τέμενος Γῆς τὴν ἐπὶ κλησιν Ὀλυμπίας. ἐνταῦθα ὅσον ἐς πῆχυν τὸ ἔδαφος διέστηκε, καὶ λέγουσι μετὰ τὴν ἐπομβρίαν τὴν ἐπὶ Δευκαλίωνος συμβᾶσαν ὑπορρυῆναι ταύτῃ τὸ ὕδωρ, ἐσβάλλουσί τε ἐς αὐτὸ ἀνὰ πᾶν ἔτος ἄλφιτα πυρῶν μέλιτι μίζαντες. κεῖται δὲ ἐπὶ κίονος Ἴσοκράτους ἀνδριάς, ὃς ἐς μνήμην τρία ὑπελίπετο, ἐπιπονώτατον μὲν ὅτι οἱ βιώσαντι ἔτη δυοῖν δέοντα ἑκατὸν οὐποτε κατελύθη μαθητὰς ἔχειν, σωφρονέστατον δὲ ὅτι πολιτείας ἀπεχόμενος διέμεινε καὶ τὰ κοινὰ οὐ πολυπραγμονῶν, ἐλευθερώτατον δὲ ὅτι πρὸς τὴν ἀγγελίαν τῆς ἐν Χαιρωνείᾳ μάχης ἀλγῆσας ἐτελεύτησεν ἐθελοντής. κεῖνται δὲ καὶ λίθου Φρυγίου Πέρσαι χαλκοῦν τρίποδα ἀνέχοντες, θέας ἄξιοι καὶ αὐτοὶ καὶ ὁ τρίπους. τοῦ δὲ Ὀλυμπίου Διὸς Δευκαλίωνα οἰκοδομῆσαι λέγουσι τὸ ἀρχαῖον ἱερόν, σημεῖον ἀποφαίνοντες ὡς Δευκαλίων Ἀθήνησιν ὥκησε τάφον τοῦ ναοῦ τοῦ νῦν οὐ πολὺ ἀφεστηκότα.

"Within the precincts are antiquities: a bronze Zeus, a temple of Cronus and Rhea and an enclosure of Earth surnamed Olympian. Here the floor opens to the width of a cubit, and they say that along this bed flowed off the water after the deluge that occurred in the time of Deucalion, and into it they cast every year wheat meal mixed with honey. On a pillar is a statue of

²⁰ We should note here the mysterious absence of any recognition on Pausanias' part that the temple was only *completed* in Hadrianic times, having been begun in the sixth century BCE (*ibid.* 173). If Pausanias knew this, and expected his readers to know this, then the agency plot thickens considerably.

Isocrates, whose memory is remarkable for three things: his diligence in continuing to teach to the end of his ninety-eight years, his self-restraint in keeping aloof from politics and from interfering with public affairs, and his love of liberty in dying a voluntary death, distressed at the news of the battle at Chaeronea. There are also statues in Phrygian marble of Persians supporting a bronze tripod; both the figures and the tripod are worth seeing. The ancient sanctuary of Olympian Zeus the Athenians say was built by Deucalion, and they cite as evidence that Deucalion lived at Athens a grave which is not far from the present temple." (1, 18, 7-8)

As ever with Pausanias, topography is an index of cultural value. We now move from the outside to "within the precinct" (ἐν τῷ περιβόλῳ); and here we move not only find no imperial (or even Roman) markers, but also move sharply backwards in time. Here are the ἀρχαῖα, the ancient things; and, at the end of the passage, the allusion to the "ancient sanctuary" (τὸ ἀρχαῖον ἱερόν) contrasts strongly if implicitly with Hadrian's contemporary building programme. Indeed, there is a strongly *primaevae* feel to this space: the temple of Cronus and Rhea predates even the establishment of the Olympian order, and Deucalion's flood was thought to have marked an early stage in the mythical cycle (note again that this Deucalionic connection is associated with Athenian cultural memory: λέγουσι ... λέγουσι). In keeping with this atmosphere of extreme antiquity, we find weird cultic practice: the honeyed cakes that Pausanias tends to associate with chthonic religion.

This air of antiquity also has repercussions beyond the religious, thanks to the statues of Isocrates and the Persians. Both allude to decisive moments in Greece's (and Athens') struggles with foreign, imperial domination. The statue of the Persians is obscure and underinterpreted (although it cannot but evoke the fifth-century conflicts); but in the case of Isocrates we are given a strong hermeneutic steer, with the tricolon of notable features culminating in his "most free" (ἐλευθερώτατον: translated paraphrastically above with the phrase "love of liberty") decision to commit suicide after the battle of Chaeronea, where

the Athenians lost out to the Macedonians. Isocrates gifts to collective memory (ἐς μνήμην) a close identification of personal identity, rooted in ethical liberality, with political liberty. There are important and obvious reasons why this kind of message could not have been presented outside the *peribolos*, in the vicinity of the markers of Roman imperial domination.

This one brief example, then, shows how local spaces could become a site for symbolic resistance to Roman power; how, that is, in the realm of discourse the imperial-Roman and the local-Greek can be marked out as distinct from each other, and laden with culturally asymmetrical values.

2) The Cosmos

At the other extreme, Roman domination could be contested by appealing to the structures that exceed the boundaries of the empire: the world, or even the cosmos. The two modes, the local and the cosmic, are evidently connected by the emphasis on finding spaces that elude imperial control, whether by moving inwards into protected interior spaces or proceeding beyond the outer borders. We should recall just how fundamental to the rhetoric of empire was the conception of space (as Claude Nicolet has shown),²¹ and in particular the fiction that Rome dominated the entire world.

The cosmic strain can be found in a number of texts, particularly those inflected through Stoicism, which has a complex and ambivalent relationship to the rhetoric of empire: the idea of a providentially governed cosmos could of course easily be co-opted as an analogy for the benign functioning of empire, but it could just as well function as a counterpoint, indicating by contrast just how unstable and capricious mortal governance is. (This ambivalence relates to a duality present in Greek thought on the gods, right from the start of the tradition: we

²¹ NICOLET (1991).

might think of how Hesiod's *Theogony* offers Zeus' rule as a paradigm of mortal βασιλεία, while in book 1 of the *Iliad* Zeus' total control over the other gods serves as a *contrast* with Agamemnon's weakness in the face of the other βασιλῆες.) An excellent example of such a stoicising 'reframing' of empire would be Dio's 36th oration, the *Borystheniticus*, which (a) marks its anti-imperial tenor from the start with a reference to the author's exile (1), and soon proceeds to note how one of the locals was mocked for shaving (!) out of flattery of the Romans (16); and (b) purveys a cosmic myth, attributed to the Magi (but transparently Stoic in origin), which focuses on the rationality of the cosmos (30-61).

The list of Greek literary texts we could discuss that probe the limits of Roman power includes many fictional works, particularly Antonius Diogenes' *Wonders beyond Thule*, Lucian's *True Stories*, and Heliodorus' *Charicleia and Theagenes*. It also includes works relating to Alexander's eastern conquests, such as Plutarch's and Arrian's accounts, and also the *Alexander Romance* (a text with Hellenistic strata, but which seems to have achieved a relatively stable form only in the imperial era). We know from Livy that there were "trivial Greeks" (*leuissimi e Graecis*) who liked to contrast Alexander's conquests with those of the Romans, and speculate as to what might have happened had the two met (as indeed Plutarch does, albeit inconclusively, at the end of *De Fortuna Romanorum*).²² The particular interest in the Indian ventures and the questing after the edges of Ocean no doubt played to a consciousness that Rome had conspicuously failed to extend its empire eastwards.

Such considerations underpin Philostratus' *Apollonius of Tyana*, as I have discussed on several occasions.²³ Here, the idealised sage of the title undergoes his philosophical initiation among the Brahmins of India, passing beyond the borders of

²² Liv. 9, 17-19; MORELLO (2002).

²³ Especially WHITMARSH (2007); KÖNIG / WHITMARSH (2007); WHITMARSH (2012).

Roman control already in book 1. The act of boundary-crossing is carefully and deliberately marked. When he reaches the borders (ὅρια) of Babylon, he meets a guardpost (φρουρά, 1, 21, 1). This is the limit of Sassanid control, but also (at least in Philostratus' time) of Roman.²⁴ He is asked to declare his identity, but refuses to acknowledge royal authority, replying instead that "all the world is mine (ἐμῇ ... παῖσα ἡ γῆ), and it is open to me to travel through it" (1, 21, 2). This emphasis on travel beyond Roman control, to the edges of the earth, balances and contrasts with (as Jas' Elsner has shown) the climactic book 8, set right in the heart of Domitian's court.²⁵ Yet Apollonius also exceeds *Greek* space, by passing beyond the "limit" (τέρμα) of Alexander's empire, marked monumentally by altars (2, 43). What is more, his education in India — which involves the apprehension of cosmic knowledge (cf. 3, 43, 3 for the cosmic νοῦς) teaches him also how limited the Greek conception of the world is (see esp. 3, 25, where Apollonius is taught the limitations of the 'Greek' view that justice consists in the avoidance of injustice).

The complexity of *Apollonius*, which seems *both* to play the Greek philosophical tradition off against the Roman imperial system, *and* (more subtly) to assimilate the two as limited ways of knowing the world, makes it a special case. But such complexity, I have argued, does not limit a literary work's status as 'resistance literature', for identity politics are always embattled and multiform. The crucial point is that the text describes a world outside and beyond the empire, at times painting marvellously sublime (and, to my knowledge, unparalleled) panoramic vistas sweeping across the heavens (2, 5, 3), the Caucasus mountains (2, 2, 1) and the west coast of Africa (5, 1).²⁶ The

²⁴ Mesopotamia was annexed under Septimius. Philostratus acknowledges this shift with the reference in the previous chapter to the 'Arab' lands through which Apollonius has travelled, "which were not yet (οὐδ' ... πω) under the Romans" (1, 20, 3).

²⁵ ELSNER (1997) 32.

²⁶ WHITMARSH (2012).

text as a whole points up the limitations of mortal (including, especially, imperial) boundaries; so Apollonius' escape from Domitian's clutches in the final book is only the physical embodiment of a grandiose elusivity that has been built up to throughout.

3) The body

My third area of resistance is the representation of the body, particularly the body that endures state violence. This trope is associated in modern criticism primarily with early Christianity, whose martyr acts are peppered with lurid descriptions of violence ineffectively perpetrated on devout bodies. Such martyrologies are often post-Constantinian, which means that they are not so much mimetic of contemporary life as engaged in a process of imaginative reconstruction of Christian identity through an anachronistic, exaggerated, and perhaps even fictitious fantasy of persecution.²⁷ Like the elite Greeks discussed elsewhere in this paper, post-Constantinian Christians were working out, in the realm of discourse, an identity distinct from Roman imperialism *precisely because* they were implicated in it.

Yet Christianity did not, of course, invent this persecution discourse as much as refine it and accentuate it. We can already find in the Hellenistic²⁸ 2 and (particularly) 4 *Maccabees* an account of the gruesome torture of seven Jewish brothers by Antiochus IV, with the same emphasis on the embrace of punishment as an opportunity to display one's steadfast commitment: "On that day virtue was the umpire and the test to which they were put was a test of endurance. The prize for victory was incorruption in life without end" (4 *Macc.* 17, 11).

²⁷ POTTER (1993); SHAW (1996); GRIG (2004).

²⁸ 4 *Maccabees* may be imperial: arguments are surveyed (without commitment) by DESILVA (1998) 14-18.

It is also found in non-monotheistic contexts, and not just in paraliterary texts such as the so-called *Acts of the Pagan Martyrs*. In Philostratus' *Apollonius*, the philosopher is threatened with torture (βαρβαριζέειν) by the Parthian border guard mentioned in the previous section (1, 21, 2), and indeed fettered and imprisoned by Domitian's men (7, 22-8). The failure of tyrannical states to inflict their violence on the elusive Apollonius figures the protagonist's moral and cultural superiority, his "freedom" (ἐλευθερία) in that distinctively Greek double sense that merges political autonomy with ethical self-control. The Greek novelists too frequently represent their protagonists as suffering at the hands of brutal oppressors: either actual imperial systems, like the Persian apparatus that condemns Chariton's Chaereas to hard labour and (eventually) crucifixion, or surrogates like Achilles Tatius' Thersander, "tyrannical" in a metaphorical sense, who threatens Leucippe with violence (she responds by inviting him to torture her), and has Clitophon imprisoned, and threatened with torture.²⁹

This emphasis on the body as a site of resistance to overweening violence is, as Brent Shaw has argued, the result of a demonstrable shift occurring in the first century CE towards the celebration of endurance (ὑπομονή / Latin *patientia*) as a virtue.³⁰ Shaw's analysis is plotted along the axis of gender: he shows decisively that (i) 'endurance' is a masculine virtue, linked to stoicising conceptions of fortitude; (ii) yet violence is associated with the abasing, even the 'feminising' of the recipient body; (iii) the discourse of bodily violence thus tells a complex story of gendered virtues, whereby both masculine and feminine elements are integrated into a single ideal.

Even more notable in the sources, however, is a continual renegotiation of the language of slavery. The importance of slavery in ancient Jewish thought as a metaphor for wrongful

²⁹ See 6, 1 for Clitophon's imprisonment, 6, 18-20 for the Leucippe scene (with Thersander said to be 'tyrannizing' at 6, 20, 3), and 7, 12, 1-2 for the announcement of Clitophon's impending torture. See KING (2012).

³⁰ SHAW (1996).

subordination to another mortal has been well discussed,³¹ but it is found in polytheist sources too. Take in particular Achilles Tatius' Leucippe passage, mentioned above. Thersander thinks that Leucippe is his slave, and on this basis attempts to dominate her sexually ("you refuse to accept that it's a great privilege to kiss your master (δεσπότην) ... since you are unwilling to submit to me as a lover, try me as a master (δεσπότης)!", 6, 20, 3). Yet Thersander's adoption of this position of overweening authority also serves, from both Leucippe's and the narrator's (Clitophon's) perspective, to demote him to the status of slave. Leucippe: "You are not acting as a free man (ὡς ἐλεύθερος), a noble, should; you are mimicking [Thersander's slave] Sosthenes; the slave merits his master" (6, 18, 6). The narrator: "Thersander was no longer free (ἐλεύθερος) ... he was entirely Leucippe's slave (ὅλος δοῦλος)" (6, 19, 5 and 7). The critical point here is that correct ethical behaviour is truer and stronger than, and hence can subvert, socio-political categories. The true ἐλεύθερος is not one who possesses the legal status, but one who acts, in Leucippe's words, "as a free man (ὡς ἐλεύθερος)": that little word "as" (ὡς) marks the crucial point that the compatibility of ethics and status is not to be taken for granted.

For our purposes, however, most significant of all is the political dimension: each of these stories centres upon a power asymmetry that is, or can be allegorised as, imperial. They all thus offer themselves as metaphors for resistance, however abstract, to imperial Rome. From the time of Augustus, power was ever-increasingly concentrated, both symbolically and practically, in the figure of the emperor. For provincials in particular (cut off as they were from any vestiges of senatorial decision-making at Rome), the homology between emperor and subjects, on the one hand, and master and slaves, on the other, presented itself with ever more clarity. And given that the right to inflict violence on another was enshrined in Roman

³¹ HEZSER (2005) 341-344.

law in the distinction between master and slaves,³² the discourse that we have been tracing — the reencoding of the abased body as ethically superior — serves as a powerful metaphor for the (cathected) reversal of imperial hierarchies.

Let me, finally in this section, point very briefly to a pair of speeches by the sophist Polemo. These classicizing, historical *controversiae* have nothing explicitly to do with Rome: the personae are assumed of the fathers of Cynegirus and Callimachus, who died at Marathon; each argues to the Athenians that his son is worthy of the greater honour. Yet as we shall see, the deployment of parallel tropes suggests an analogy between Persia and Rome.

Cynegirus died through blood loss when he laid first one hand then the other on the prow of a Persian ship; Callimachus when he was pin-cushioned with so many arrows and spears that his corpse remained erect.³³ The grotesque subject-matter is mirrored by comically florid rhetoric: in one chapter (1, 34), Cynegirus' father apostrophises his son's severed hands or hand in the vocative 15 times ("O Marathonian hands, hands most dear, reared by these hands of mine; o hands that saved Greece, o hands that fought in the first ranks of the Athenians ..." [etc.]). Yet this is not simply lurid slasher-flick entertainment; it is also an iconic celebration of the mutilated body as resistance to foreign invasion. Cynegirus' father imagines the Persians reporting back to their king: "King, we sailed against men of adamant [the Greek word of course implies 'unconquerable'], who do not even care if their hands are cut off; against right hands that were a match for entire ships. It was only with difficulty that we escaped Cynegirus and set out to sea" (1, 43). This image of adamantine endurance is revived in Callimachus' father's response:

³² Other categories were also distinguished by rights of violence, e.g. *honestiores* and *infames*.

³³ Details in READER / CHVALA-SMITH (1996).

ἐνθα πολλὰ μὲν βελῶν καὶ κοντῶν καὶ ξιφῶν καὶ παντοδαπῶν βλημάτων ὑπεδέξατο, πάσας δὲ αὐτῶν ὑπέμεινε τὰς προσβολὰς ὥσπερ ἐξ ἀδάμαντος ὦν πύργος ἢ τεῖχος ἄρρηκτον ἢ ἀντίτυπος πέτρα ἢ θεὸς ἀνθρώποις μαχόμενος, ἕως πάντα ἀνήλωσε τὰ τῆς Ἀσίας βέλη καὶ καμῆν ἐποίησε τὴν πολλὴν δύναμιν τοῦ βασιλέως.

"There he received many missiles and spears and swords and all types of shots, and he endured (ὑπέμεινε) all their attacks like a tower of adamant or an unbreakable wall or a beaten-against stone or a god fighting mortals, until he used up all the missiles of Asia and he wearied the king's entire force." (2, 10)

Callimachus' self-sacrifice thus becomes a parable of endurance (ὑπομονή) in the face of foreign imperial domination; his martyred body becomes a symbol of Greece's unbreakability (the tower, wall and rock similes implicitly compare him to a Sophoclean protagonist, and thus lock him intertextually too into a vision of eternal Greekness). Yet the punctured, wounded body is also — contrariwise — a symbol of vulnerability, of the damage that can be inflicted on an individual by imperial forces (despite the fact that the Persians were, of course, defeated at Marathon). Cynegirus and Callimachus exist not as total, integrated bodies, but as divided, anatomised parts. Callimachus' father opines that:

ὁ μὲν τὴν χεῖρα μόνην, ὁ δὲ ὅλα τὰ μέρη τοῦ σώματος· πᾶσι γὰρ μεμάχεται καὶ τοῦ πολέμου πάντα μερίζονα.

"The one [Cynegirus] gave³⁴ his hand alone, the other all the parts of his body; he fought which each of these parts, and all were too much for the fight."

The damaged body is thus a symbol simultaneously of strength and of weakness; it represents a site of conflict between the foreign invader and the resisting Greek. More than this, it plays out a hierarchy of values: though punished, brutalised, abased, it nevertheless displays its ethical supremacy. "Callimachus was a paradigm of virtue (ἀρετῆς)" (2, 32); "through the superiority of

³⁴ This or a similar verb should be supplied for sense.

his virtue (ἀρετῆς περιουσίαν) he mastered (ἐκράτησε) the whole battle and became the reason for the honour that is now being undertaken" (2, 49). Note here in particular the language of supremacy (περιουσία, κρατεῖν) applied, paradoxically, to the defeated body. This ambivalence points to the central ideological work enacted by this text: the creation of two distinct spheres, the military/political and the ethical spheres, and the use of shared language of evaluation to allow the second to be assessed as superior to the first.

Conclusion

These three spaces — the protected interior of the local, the 'beyond', the corporeal — should be understood in terms of their relationship not to physical reality as such, but to the imagination as it is projected onto that reality. But whereas the realm of the imagination is usually understood as an abnegation of reality, I would see it here rather as a modification of the *perception* of reality. The sites of conflict I have identified are not simply escapist fantasies; they are testing-grounds for an alternative 'truth', whereby ethics and values are assessed as superior to military dominance. This is what I mean by 'discursive' resistance: imaginative literature has the power to shift our perspectives, so that the reach of imperial control no longer seems infinite, but bounded and contained; and the defeated can become victors. As I hope I have made abundantly clear, such attempts to define an imaginary space that resists imperial control should be seen not as directly mimetic of oppositional ideology (these are not the works of political separatists) but as attempts to forge distinct identities *precisely on the part of those whose identities are most confused*. 'Resistance', that is to say, should not be thought of merely as the materialisation of political ideology; it exists, too, in the sphere of the emotional and the intellectual, the space of literature.

Works cited

- AGAMBEN, G. (1998), *Homo Sacer: Sovereign Power and Bare Life* (Stanford).
- ALCOCK, S.E. / CHERRY, J.F. / ELSNER, J. (2001) (ed.), *Pausanias: Travel and Memory in Roman Greece* (New York).
- ANDO, C. (2000), *Imperial Ideology and Provincial Loyalty in the Roman Empire* (Berkeley-Los Angeles-London).
- ANDO, C. (2010), "Imperial Identities", in T. WHITMARSH (ed.), *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World* (New-York-Cambridge), 17-45.
- ARAFAT, K. (1996), *Pausanias' Greece: Ancient Artists and Roman Rulers* (Cambridge).
- BINGEN, J. (1996) (ed.), *Pausanias historien: Huit exposés suivis de discussions* (Vandœuvres-Genève).
- DESILVA, D.A. (1998), *4 Maccabees* (Sheffield).
- EASTERLING, P.E. (1982), *Sophocles. Trachiniae* (Cambridge).
- ELSNER, J. (1992), "Pausanias: A Greek Pilgrim in the Roman World", *P&P* 135:3-29.
- ELSNER, J. (1997), "Hagiographic Geography: Travel and Allegory in the *Life of Apollonius of Tyana*", *JHS* 117:22-37.
- FUCHS, H. (1938), *Der geistige Widerstand gegen Rom in der antiken Welt* (Berlin).
- GRIG, L. (2004), *Making Martyrs in Late Antiquity* (London).
- HABICHT, C. (1985), *Pausanias' Guide to Ancient Greece* (Berkeley-Los Angeles-London).
- HEZSER, C. (2005), *Jewish Slavery in Antiquity* (Oxford).
- HUTTON, W. (2005), *Describing Greece: Language and Literature in the Periegesis of Pausanias* (Cambridge).
- JEFFERESS, D. (2008), *Postcolonial Resistance: Culture, Liberation and Transformation* (Toronto).
- KING, D. (2012), "'Taking it Like a Man': Gender, Identity and the Body in Achilles Tatius' *Leucippe and Clitophon*", in M.P. FUTRE PINHEIRO / M.B. SKINNER / F.I. ZEITLIN (ed.), *Narrating Desire: Eros, Sex, and Gender in the Ancient Novel* (Berlin), 147-157.
- KÖNIG J. / WHITMARSH, T. (2007), "Introduction", in J. KÖNIG / T. WHITMARSH (ed.), *Ordering Knowledge in the Roman Empire* (Cambridge), 3-39.
- MOMIGLIANO, A. (1987), "Some Preliminary Remarks on the 'Religious Opposition' to the Roman Empire", in A. GIOVANNINI (éd.), *Opposition et résistances à l'Empire d'Auguste à Trajan* (Vandœuvres-Genève), 103-129.

- MORELLO, M.-R. (2002), "Livy's Alexander Digression (9.17-19): Counterfactuals and Apologetics", *JRS* 92:62-85.
- NICOLET, C. (1991), *Space, Geography, and Politics in the Early Roman Empire* (Ann Arbor).
- POTTER, D. (1993), "Martyrdom as Spectacle", in R. SCODEL (ed.), *Theater and Society in the Classical World* (Ann Arbor), 53-88.
- READER, W.W. / CHVALA-SMITH, A.J. (1996), *The Severed Hand and the Upright Corpse: The Declamations of Marcus Antonius Polemo* (Atlanta).
- SHAW, B.D. (1996), "Body/Power/Identity: Passions of the Martyrs", *J ECS* 4:269-312.
- SWAIN, S. (1996), *Hellenism and Empire: Language, Classicism, and Power in the Greek World, AD 50-250* (Oxford).
- WHITMARSH, T. (2001), *Greek Literature and the Roman Empire: The Politics of Imitation* (Oxford).
- WHITMARSH, T. (2007), "Prose Literature and the Severan Dynasty", in S. SWAIN / S. HARRISON / J. ELSNER (ed.), *Severan Culture* (Cambridge), 29-51.
- WHITMARSH, T. (2010), "Thinking Local", in T. WHITMARSH (ed.), *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World* (New-York-Cambridge), 1-16.
- WHITMARSH, T. (2012), "Philostratus", in I.J.F. DE JONG (ed.), *Space in Ancient Greek Literature* (Leiden), 463-479.
- ŽIŽEK, S. (2007), "Resistance Is Surrender", *London Review of Books* 29 (22):7.

DISCUSSION

H.-G. Nesselrath: Polemons Darstellung des Kallimachos als "lanzengespickter" Körper, der einen feindlichen Angriff aufhält, ist mindestens zu einem großen Teil ein Topos. Im sechsten Buch der *Pharsalia* (*Phars.* 6, 118-262) verwendet Lucan diesen Topos, um die Widerstandskraft von Caesars Centurio Scaeva zu zeigen, der ebenfalls mit seinem von vielen Geschossen durchbohrten Körper den Angriff der Gegner (in diesem Fall der Truppen des Pompeius) aufhält; aber Scaeva ist kein Bewahrer von Freiheit gegen einen fremden Gegner, sondern ein Vertreter Caesars, der die römische Freiheit zerstören wird. Deshalb die Frage: Wie naheliegend ist es im Fall Polemons, den Topos metaphorisch auf "Widerstand" gegen Rom zu beziehen?

T. Whitmarsh: Yes, one might see the punctured body as a *topos*, although it is not the most *commun* of *lieux communs*. The question then is what one makes of this topicality. To dismiss it as a 'mere' topos would be hasty. Motifs become *topoi* only if they have the capacity to be reworked to bear new meaning in new contexts. So there is no problem in seeing Lucan and Polemo as operating in very different ways. I would not claim, incidentally, that the Polemo case is directly metaphorical of resistance to Rome; Polemo was after all hardly a freedom fighter. It is about the body as a site of resistance to foreign military invasion; this is a powerful and suggestive image that makes available the anti-Roman allegory, but can just as well be read literally in connection with historical Persians.

A. Heller: Le corps violenté dans le roman grec a fait l'objet d'autres interprétations, en particulier à travers le prisme du

genre: je pense au livre de Sophie Lalanne,³⁵ qui souligne que la violence touche le corps des héroïnes bien plus que des héros et développe l'idée que cette violence joue un rôle de *paideia* et de rite de passage, destiné à préparer la jeune fille à son rôle social et à la contrainte que la société (et les hommes) feront peser sur elle. Que pensez-vous de cette interprétation et, le cas échéant, comment l'articulez-vous avec celle d'une allégorie de la résistance au pouvoir politique et à l'autorité de Rome?

T. Whitmarsh: It is true that in the Greek novels violence is much more commonly directed at the female body than at the male, although I think scholarship has focused on the former at the expense of the latter. I agree broadly with Sophie Lalanne and others that the famous 'sexual symmetry' of the novels is compromised by strong undercurrents of asymmetrical violence, and a full account of the representation of the body in this genre would certainly focus in this area. Does this mean that gender is the only power dynamic at work here? I don't think so. Part (I stress, part!) of the reason why the female body is emphasized is because it is seen as both vulnerable and, as the bearer of virginity, virtuous. The threat of violence, particularly sexual violence, against women should be taken both literally — with all its deeply disturbing consequences — and as potentially figurative of a political struggle between overweening political authority (and note that aggressors are almost always foreign) and innate, traditional virtue.

L. Van der Stockt: Thank you for the workable analysis of the notion of 'resistance'! Can that analysis help us in determining if and to what degree Plutarch's oeuvre shows signs of resistance?

³⁵ LALANNE, S. (2006), *Une éducation grecque: Rites de passage et construction des genres dans le roman grec ancien* (Paris).

T. Whitmarsh: I can see little reason to dispute your conclusion that Plutarch is, overall, a pretty conservative figure whose primary concern is to negotiate a consensual 'deal' between Greeks and Romans. However, we should take his works on a case-by-case basis. I do think, as I mentioned in the discussion of your paper, that *De fortuna Romanorum* is more provocative than conciliatory, perhaps because its rhetorical context encourages experimentation. It is also interesting to consider at the microanalytical level what linguistic choices he makes when he speaks of Roman institutions. Which terms does he translate, which does he transliterate (e.g. in the *Quaestiones Romanae*). Such decisions tell us much about what aspects of Roman society Plutarch feels comfortable with, and which he does not. I have always been struck by his refusal to use the available Greek terms for patronage, for example: although he seems in favour of the institution (in *Romulus*), I think it jars heavily with his belief that friendship should be non-hierarchical.

U. Gärtner: In Ihrer Behandlung der Pausaniaspassage konnte besonders die Betonung der narrativen Beschreibung überzeugen, indem offensichtlich wurde, wie der Weg von außen nach innen, von Gegenwart zur Vorzeit, von römisch zu griechisch instrumentalisiert wurde, d.h. wie der intellektuelle Ort den realen überlagerte. Es stellt sich mir hier die Frage zum einen nach dem Freiraum der Darstellungsart; d.h. war es nicht naturgemäß, den Leser auf einen Gang von außen nach innen mitzunehmen? Zum anderen ließe sich fragen, ob und wie dies für den Rezipienten als Stilisierung zu erkennen war. Lassen sich für eine solche Erzählstrategie weitere Belege bei Pausanias finden?

T. Whitmarsh: Yes, I think so. Here I am resting heavily on the interpretation of my colleague Jas' Elsner, who has influentially argued that Pausanias' narrative mode is that of a pilgrim, that he sees the place of maximal sacred and cultural values as the innermost point, and hence by definition the point most

protected from the external gaze. I find this very convincing, although in my view (and William Hutton's recent book reinforces this) Pausanias was also a heterogeneous writer who experimented with multiple modalities. The question of the reception of the actual Athenian temple is of course more inscrutable, but we do know that at least one ancient viewer saw it in this way!

H.-G. Nesselrath: Pausanias' Darstellung des Isokrates (in 1, 18, 7-8) bedient sich bekannter "Fakten" der biographischen Isokrates-Überlieferung und interpretiert sie neu: Isokrates' überlieferte Ängstlichkeit und schwache Stimme wird hier positiv zu lobenswerter Zurückhaltung vor politischer Vielgeschäftigkeit (πολυπραγμοσύνη) umgedeutet und sein freiwilliges Aus-dem-Leben-Scheiden durch Nahrungsverweigerung nach der Schlacht von Chaironeia als Akt des Widerstandes, wie er einem Demosthenes gut zu Gesicht gestanden hätte. Könnte man hierin Hinweise sehen, wie sich Pausanias die Haltung griechischer Redner/Sophisten zu seiner Zeit gegenüber der römischen Macht wünschte?

T. Whitmarsh: Thank you for this point, which is very interesting. I am not aware of any systematic studies of the biographical traditions surrounding Isocrates. It looks a very promising area.

P. Schubert: On pourrait être surpris de prime abord par la manière dont Pausanias dépeint — dans le cadre de la description du temple de Jupiter érigé par Hadrien — l'activité d'Isocrate, lequel se serait abstenu d'une activité politique et ne se serait pas mêlé des affaires publiques. Certes il n'a pas mené une activité de premier plan dans l'Assemblée athénienne, mais ses écrits affichent néanmoins un programme politique très vaste. Ce paradoxe ne suggère-t-il pas que le contre-modèle implicite auquel pense Pausanias est représenté par Démosthène? Et le cas échéant, en quoi cela pourrait-il nous éclairer

sur les limites de l'activité politique en Grèce à l'époque de Pausanias?

T. Whitmarsh: I like this idea very much. Perhaps, to push it a little further, we could see Pausanias as reimagining Isocrates as the idealized fantasy of a 'second sophistic' intellectual: compensating for the absence of political influence (the Demosthenic mode) by employing discursive resistance instead.

J.-L. Charlet: À propos de votre paragraphe sur "the homology between emperor and subjects... master and slaves", ne faudrait-il pas introduire le problème du titre de *dominus* qu'Auguste n'a pas voulu prendre, mais que Domitien, lui, avait voulu, non sans opposition, se faire attribuer?

T. Whitmarsh: This too is a very interesting point. Domitian's title *dominus et deus* — wonderfully rhythmic and alliterative, and apparently punning on the very name Domitianus — does indeed suggest a double homology: emperor is to subjects as master is to slaves, as god is to mortals. Perhaps power can only be described by analogy or pleonasm, as Barthes famously said of beauty. We have Greek sources too (e.g. Philostratus' *Apollonius*) suggesting that δεσπότης was the Greek translation of *dominus* in this context.

A. Heller: Le concept de résistance discursive tel que vous le développez me paraît très séduisant et pertinent. Mais à mon avis sa portée ne se limite pas à l'espace de la littérature, et il y a place pour de telles stratégies discursives dans certains documents officiels, ainsi que dans les discours politiques tenus devant les Assemblées et les Conseils civiques. Par exemple, certaines inscriptions honorifiques convoquent les grandes figures du passé grec pour faire l'éloge des notables locaux dans le présent; elles établissent ainsi implicitement une continuité par-delà le passage sous domination romaine, qui se trouve de cette manière occulté, voire nié — alors même que le pouvoir

impérial est abondamment célébré dans les mêmes inscriptions. De manière similaire, les discours bithyniens de Dion de Pruse (sur la rivalité entre Nicée et Nicomédie, entre Pruse et Apamée) suggèrent que les luttes pour l'obtention de statuts privilégiés de la part de l'empereur se fondent en partie sur une sorte de négation de la réalité de l'Empire romain. Un statut de centre juridique (comme celui de capitale de *conuentus*) ou de centre religieux (comme celui de cité néocore) attise les conflits car il est interprété à la lumière des paradigmes de l'époque classique sur l'hégémonie: se rendre dans une autre cité pour accéder à la justice, y envoyer des délégués pour un sacrifice commun et lui verser des contributions financières, ce sont aux yeux des Grecs des signes de dépendance politique; inversement, la cité où la justice est rendue, où les fêtes sont célébrées, se voit reconnaître une position de supériorité par rapport aux autres. Que la justice soit rendue par le gouverneur et les fêtes célébrées en l'honneur de l'empereur n'empêche en rien les provinciaux d'inscrire dans ces événements des rapports de force locaux. Il me semble que cette attitude s'apparente à une forme de résistance discursive, les Grecs continuant à s'affronter symboliquement selon les mêmes schémas que par le passé, bien qu'ils soient par ailleurs conscients que le monde a changé.

T. Whitmarsh: I take your point; it is certainly a fault characteristic of literary scholars to superelevate their texts! I would not want to rule out the possibility of discursive resistance in other media, and the epigraphic examples you point to are rich. My point was really about the apparent absence of institutional determination for much pre-Constantinian imperial Greek literature: for Plutarch, Philostratus *et al.* there is apparently no equivalent to the patronal structures of the court of Hieron or the Alexandrian museum, or even the public festivals of the poets. Nor are there any cases I know of where provincial Greeks are chastised for anti-Roman utterances (in spite of Plutarch's Roman boot). Of course, there are always constraints of some form on expression — no one can truly

sentire quae uelis et quae sentias dicere — but in general, imperial Greek literary writers seem to have been relatively free from direct political pressure.

H.-G. Nesselrath: Hadrians Leistung beim athenischen Olympeion (in 1, 18, 6) wird als beeindruckend nur in monumentalen Ausmaßen (μέγεθος), nicht aber unbedingt aufgrund seines künstlerischen Wertes beurteilt. Kann man darin eine implizite Hadrian-Kritik entdecken?

T. Whitmarsh: I am not sure: there is, after all, a mention of a high level of artistic accomplishment (τέχνη) too, even if this is phrased in a guarded way (it is technically good *if you consider its size*). Pausanias is as a rule very nice about Hadrian: I think it is hard to explain away all his encomia in ironic terms. I would not see Pausanias as *anti-imperial*, still less anti-Roman, any more than Plutarch; what he resists, rather, is the imperial attempt to dominate all space. Discursive resistance is not necessarily oppositional or aggressive; it operates by imagining (utopian) spaces that are beyond imperial control, qualitatively different, protected from foreign intervention.

III

URSULA GÄRTNER

Πιερίδες, τί μοι ἀγνὸν ἐφωπλίσσασθε Μάρωνα;

DAS GRIECHISCHE EPOS DER KAISERZEIT UND DIE BEZÜGE ZUR LATEINISCHEN LITERATUR

I. Einleitung

Der in der Überschrift zitierte Vers entstammt einem Gedicht der *Anthologia Palatina*, welches wohl vor dem Ende des 4. Jh.s n. Chr. entstanden ist und sich unter den vorgeblichen Kunstbeschreibungen finden lässt (16, 151)¹:

Ἀρχέτυπον Διδοῦς ἐρικυδέος, ὃ ξένε, λεύσσεις,
εἰκόνα θεσπεσίῳ κάλλει λαμπομένην.
τοίη καὶ γενόμεν, ἀλλ' οὐ νόον, οἷον ἀκούεις,
ἔσχον ἐπ' εὐφήμοις δόξαν ἐνεγκαμένη.
οὐδὲ γὰρ Αἰνείαν ποτ' ἐσέδρακον, οὐδὲ χρόνοισι 5
Τροίης περθομένης ἤλυθον ἐς Λιβύην·
ἀλλὰ βίας φεύγουσα Ἰαρβαίων ὑμεναίων
πῆξα κατὰ κραδίης φάσγανον ἀμφίτομον.
Πιερίδες, τί μοι αἰνὸν ἐφωπλίσσασθε Μάρωνα;
οἷα καθ' ἡμετέρης ψεύσατο σωφροσύνης. 10

Sieh meine wahre Gestalt; ich bin die gefeierte Dido,
und ein göttlicher Glanz strahlt aus dem Bilde, mein
Freund.

¹ Das Gedicht ist übersetzt bei PS.-AUSON. (*Ep.* 118 = 2 p. 420 = *Epigr. Bob.* 45 Munari); vgl. REICHMANN (1943) 9 f.; BECKBY (1965²) IV, 560; BALDWIN (1982) 93; D'IPPOLITO (1985a) 801; CITTI (1984a) 198.

die Anklage an die Musen, den 'gewaltigen' Vergil 'bewaffnet' zu haben. Bemerkenswert ist, dass es die griechischen Pieriden² sind, die den lateinischen Dichter so gefährlich werden ließen. Und nun soll er die Gaben der Musen zur Lüge verwendet haben.³ Denn er hat die Unwahrheit über Didos Anstand (σωφροσύνης 10) verbreitet. Schuld sind demnach die Musen.

Das Epigramm ist liebenswert, allerdings nicht von größter Subtilität. Sicher musste der Rezipient mit dem Stoff der *Aeneis* vertraut sein, aber musste er sie auch gelesen haben? Unbekannt ist, wo und für welches Publikum das Gedicht entstand. Doch genügte zum Verständnis auch das Wissen, dass der große lateinische Dichter den Dido-Mythos *behandelt* hatte.

Sicherlich beschwert sich Dido aus 'persönlichem' Grund, doch ließe sich fragen, ob nicht grundsätzlich die Verteilung der Musengaben an einen *lateinischen* Dichter beanstandet werden soll. Interessant ist ferner, dass die hier an Vergil geäußerte Kritik offensichtlich später missfiel, so dass aus αἰνόν ("furchtbar") das m.E. im Gedichtzusammenhang störende, aber der Verehrung Vergils entgegenkommende ἄγνόν ("heilig, rein") wurde.⁴ Ich habe diese Version in den Titel übernommen, um auf das Problem hinzudeuten, ob nicht die Verherrlichung Vergils in späterer Zeit sowie unsere heutige Vergilsicht, d.h. seine unangezweifelte Vorrangstellung, unseren Blick auf die griechische Epik der Kaiserzeit zu sehr bestimmt.⁵

Dass man 200 Jahre nach der Abfassung des Epigramms Vergil im griechischen Sprachbereich durchaus kannte, belegt Christodoros, der in seiner Beschreibung der Statuen im Gymnasium des Zeuxippos der Vergilstatue die Ehre der Schlussstellung zukommen lässt (*Anth. Pal.* 2, 414 ff.):

² Dies ist hier gezielt statt des unverfänglichen 'Musen' gesetzt.

³ Dieses Motiv kann man bis Hesiod zurückverfolgen: *Theog.* 27 f.: ἔδμεν ψεύδεα πολλὰ λέγειν ἐτύμοισιν ὁμοῖα, | ἔδμεν δ' εὖτ' ἐθέλωμεν ἀληθέα γηρύσασθαι; zu den Pieriden vgl. *Theog.* 53 ff.

⁴ Zur Textkritik: αἰνόν Brunck; ἄγνόν ex ἀγ- *Anthologia Planudea* (= Marci-anus 481); ἄγνόν cet.; s. BECKBY (1965²) IV, 772.

⁵ S.u. IV.3.

Καὶ φίλος Αὐσονίοισι λιγύθροος ἔπρεπε κύκνος,
 πνείων εὐεπίης Βεργίλλιος, ὃν ποτε Ῥώμης
 Θυβριάς ἄλλον Ὀμηρον ἀνέτρεφε πάτριος ἡχώ. 415

Und es erglänzte der singende Schwan, der, lieb den
 Ausoniern,
 herrliche Worte geatmet, Vergil, den die drüben am
 Tiber 415
 heimische Sprache dereinst zum zweiten Homeros
 geschaffen.
 [H. Beckby]

Die Verleihung des Namens "zweiter Homer" an einen lateinischen Dichter ist aus griechischem Mund einzigartig⁶ wie auch die Bezeichnung πνείων εὐεπίης (415). Vielleicht sollte man aber nicht übersehen, dass der hellklingende Schwan ausdrücklich — nur (?) — den Ausoniern lieb ist und dass seine Muttersprache (πάτριος ἡχώ 416) besonders erwähnt ist.⁷ Es ließen sich noch so manche Stellen anführen, aus denen hervorgeht, dass Griechen römische Literatur durchaus schätzten⁸ und sich zum Teil direkt auf die *Aeneis* bezogen.⁹ Verallgemeinernde Rückschlüsse sind hieraus allerdings nicht zu ziehen.

Die Aufgabe dieses Beitrags war es, der möglichen Rezeption lateinischer Literatur in der griechischen Epik der Kaiserzeit nachzugehen. Hierbei ergibt sich schon von vornherein eine Reihe von Problemen. Erstens ist die Stärke der alten Gattung Epos im 3.-6. Jh. an sich keineswegs selbstverständlich.¹⁰ Zweitens trifft man auf eine Reihe alter und neuer Vorurteile:

⁶ Für griechische Dichter war dies in der Kaiserzeit nicht unüblich; vgl. z.B. Nikanor, P. Aelius Pompeianus Paion oder Heraklit von Rhodiapolis; vgl. BOWIE (1989) 202 f.

⁷ Dass dort auch Figuren, die in der *Aeneis* auftreten, beschrieben werden wie etwa Aineias und Kreusa (143 ff.), Dares und Entellos (222 ff.), könnte auf eine Bekanntheit des Stoffs verweisen; vgl. Alan CAMERON (1965) 470 ff.; BALDWIN (1976) 367 f.; BALDWIN (1982) 82 f.; ROCHETTE (1997) 274 f.; GÄRTNER (2005) 21 u. 277 f.

⁸ Vgl. z.B. DION. HAL. *Orat. vet.* 3.

⁹ S.u. II.2.

¹⁰ Vgl. Alan CAMERON (2004) 328: "Indeed the resurgence of poetry after centuries of hibernation is one of the most intriguing features of the literary

Die Epen selbst galten (und gelten z.T. bis heute) als minderwertig und wurden oft als Motivquelle bzw. -steinbruch angesehen oder im Vergleich mit ihren Vorbildern wie z.B. Homer, Apollonios Rhodios oder ggf. Vergil abgewertet.¹¹ Die Frage nach einer möglichen Kenntnis von, geschweige denn Auseinandersetzung mit lateinischen Werken wurde lange als abwegig angesehen; es galt geradezu als Gesetz, dass griechische Dichter wie Leser lateinische Literatur nicht zu berücksichtigen hatten.¹² Heute hingegen scheint man schon beinahe in das andere

culture of Late Antiquity". Der Eindruck mag freilich täuschen, da vorher viel verloren sein kann.

¹¹ Man hielt z.B. Quintus für einen "puerilen" Poeten (BETHE [1910] 327) und "armen Dichterling" (KEYDELL [1931] 75); sprachgewaltig war das Verdikt durch WILAMOWITZ-MOELLENDORFF (1905) 216: "In trauriger Weise prostituiert sich das kindisch gewordene Greisenalter des heroischen Epos in den Posthomerica des Quintus aus Smyrna. Er setzt die trivialen Abrisse der Heldensage, die in der Schule gelesen wurden, in homerische Verse um, und das öde Nachplappern müßte einschläfern, wenn nicht zuweilen die Albernheiten so stark würden, daß man lachen müßte." Vergleichbar noch LLOYD-JONES (1969) 101: "Among the late Greek epic poets Quintus is by far the worst. Nonnus, tasteless and turgid beyond measure as he is throughout the immense length of the *Dionysiaca* and the *Paraphrase*, has a ghastly vitality that carries the reader — or at least some readers — along with him. But the anaemic pastiche served up by Quintus is utterly devoid of life". — Freilich lassen sich insbesondere vor dem 20. Jh. auch positive Stimmen finden wie z.B. HERMANN (1840) 257: "Quintus von Smyrna gehört zu den am wenigsten gelesenen Schriftstellern, obgleich sein Gedicht unter den uns noch übrigen epischen Gedichten der Griechen nach Homer das beste ist." — Ähnlich zwiespältig fallen die Urteile zu Kolluthos aus; vgl. z.B. WEST (1970) 657 f.: "Colluthus is one of the very worst ancient poets to have come down to us [...] his only notion of the art is to arrange in hexameters phrases borrowed from his predecessors, with little sense of their appropriateness or of narrative coherence. It is as if a parrot had learnt to fit his pseudo-speech to the metre of Shakespeare"; LIVREA (1968) XIV: "la frigida inabilità dello schema compositivo, il maldestro uso delle fonti letterarie e mitografiche, l'incerta padronanza del linguaggio epico"; KEYDELL (1975a) 543: "Kolluthos [...] ist, wenn man von Dioskoros von Aphrodito absieht, der schlechteste Dichter der griechischen Spätzeit"; dagegen GIANGRANDE (1974) 129: "Colluthos was a *poète savant*, who delighted in skillfully borrowing, often with felicitous 'humour' and 'malice', from his epic models, and who dexterously applied *oppositio in imitando* within the framework of *arte allusiva*".

¹² MAAS (1935) 385; vgl. ferner z.B. KROLL (1902) 168 f.: "Da konnte man es von den Hellenen nicht verlangen, daß sie der römischen Literatur irgendwelche Beachtung schenkten, und wirklich haben sie diese, insofern sie eine künstlerische Leistung darstellen wollte, so gut wie ganz ignoriert, auch dann noch, als

Extrem zu verfallen, denn nun wird die Vertrautheit der griechischen Dichter (und ihrer Leser) mit Vergil häufig als gegeben vorausgesetzt und mit dem Instrumentarium der Intertextualität gearbeitet; d.h. dass nun z.B. sogar *das Fehlen* von Spuren der *Aeneis* in den griechischen Epen als *Hinweis* auf *bewusste Missachtung* gedeutet wird.¹³ Drittens lassen sich Beobachtungen zu einzelnen Autoren kaum verallgemeinern, da die Entstehung dieser Epen nicht lokal eingeschränkt, freilich aber je lokal kulturell bestimmt ist. Hier sollte man mit Ausdrücken wie "die Griechen" vorsichtig umgehen.¹⁴ Hinzu kommt, dass wir in vielen Fällen wenig über den empirischen Autor und sein damaliges Publikum wissen. Viertens blicken wir in der Spätantike auf 1000 Jahre Literatur zurück, von der uns zudem viel verloren ist, sodass man generell nur mit Vorsicht von direkter Anspielung sprechen sollte;¹⁵ in vielen Fällen haben sich die Motive zu Topoi normiert oder bilden schlicht 'noise',¹⁶ das als Tradition zu erkennen, aber nicht mehr aufzulösen ist. Fünftens und letztens muss man klären, wie die Frage lautet: Geht es darum, ob die Dichter (und ihre Rezipienten)

römische Literatur Werke hervorbrachte, denen die gleichzeitige griechische nichts Ebenbürtiges an die Seite zu stellen hatte. Es war schlimm genug, daß man um der sachlichen Belehrung willen manche lateinisch geschriebenen Werke lesen mußte, wie es z. B. Dionysios von Halikarnaß und Plutarch mit römischen Historikern taten: aber Genuß bereitete ihnen diese Lektüre nicht und sie schränkten sie daher auf das notwendigste Maß ein. [...] Aber sich um die Belletristik, vor allem die Dichtung der Römer zu kümmern, durfte man einem Griechen nicht zumuten. Er hatte gar nicht das Bedürfnis, sich außerhalb der reichen Literatur des eigenen Volkes umzusehen, und hätte er es gewollt, so waren seine Sprachkenntnisse nicht ausreichend, um römische Poesie wirklich mit Genuß zu lesen."

¹³ Z.B. CUYPERS (2005) 607: "We should therefore perhaps entertain the possibility that the large discrepancies between Q[uintus] and Virgil in story matter, and the scant evidence for allusion, are not the result of ignorance but of a well-considered 'political' scheme to ignore the Romans' national epic and supplant it with a Greek account of the end of the Trojan war, viewed from Greek perspective"; vgl. BAUMBACH / BÄR (2007) 21; BÄR (2009) 31. Zum Methodenproblem s.u. IV.3.

¹⁴ Zur lokalen Bedeutung vgl. WHITMARSH (2010).

¹⁵ Zum grundsätzlichen Problem der 'Anspielung' s.u. IV.3.

¹⁶ Vgl. HINDS (1998) 19: "the variety of kinds of background noise which can get in the way of the rigorous study of 'direct imitations'."

‘Zugang zu den lateinischen Texten’ hatten? Geht es um den Nachweis einer ‘Kenntnis’ oder ‘Benutzung’, d.h. z.B. um Übernahme in Inhalt, Ausdruck, Form oder Gehalt, wobei die Rolle des Lesers offen bleibt? Will man intertextuelle Bezüge im eigentlichen Sinn aufspüren, wie sie etwa im Verhältnis der *Aeneis* zur *Ilias* wirksam sind; ist die *Aeneis* ein Subtext, den der Leser abrufbereit haben musste? Oder geht es lediglich um den Nachweis einer Prägung der Texte durch die zeitgenössische Politik und Kultur, die auch im griechischen Sprachbereich römisch bestimmt bzw. beeinflusst war?

Im Folgenden wird nach einer kurzen Einführung zunächst ein Überblick gegeben, zu welchen Ergebnissen man mit welchen Methoden bei den einzelnen Werken gelangt ist;¹⁷ anschließend soll, ausgehend von einem Forschungsbericht zu Quintus Smyrnaeus, über Methodisches reflektiert und dies schließlich an einem Beispiel demonstriert werden.

Was die möglicherweise rezipierte lateinische Literatur betrifft, wird aus Raumgründen Vergil im Zentrum stehen.¹⁸

II. Einführung¹⁹

II.1. *Sprach- und Literaturkenntnisse als Voraussetzungen für eine mögliche Rezeption lateinischer Werke durch griechische Autoren*

Über die sprachlichen Voraussetzungen herrscht weitgehend Einigkeit.²⁰ Da die Kenntnisse über die Verbreitung der

¹⁷ Die Abschnitte stützen sich auf die Ergebnisse in GÄRTNER (2005).

¹⁸ Die ist auch sachlich gerechtfertigt; andere Dichter kommen weniger in Betracht; ins Spiel gebracht wurden u.a.: Ovid (Nonnos, Quintus Smyrnaeus) und Seneca (Quintus Smyrnaeus); Iuvenal (Lukian); die römische Liebeselegie (*P.Oxy.* 3723); Catull, Horaz, Properz, Tibull und Ovid (*Anthologia Palatina*).

¹⁹ Vgl. hierzu GÄRTNER (2005) 13 ff.

²⁰ Vgl. HAHN (1906); HAHN (1907); HAHN (1912); REICHMANN (1943); SCHMITT (1983); ROCHETTE (1990); ROCHETTE (1993); ROCHETTE (1994); ROCHETTE (1995a); und insbesondere ROCHETTE (1997), mit umfassender Bibliographie; ADAMS / JANSE / SWAIN (2002); ADAMS (2003); GÄRTNER (2005)

lateinischen Sprache und Literatur im griechischen Sprachbereich des 3.-6. Jh.s wie erwähnt wenig Rückschlüsse auf einzelne Texte und ihre Rezipienten zulassen und der Erziehung ein eigener Beitrag gewidmet ist,²¹ sei hier nur einiges in Grundzügen umrissen. Die lateinische Sprache hatte zwar im Vergleich mit den anderen 'barbarischen' Sprachen bei den Griechen eine Sonderstellung inne, erreichte aber nie die Bedeutung, die das Griechische mitsamt seiner Literatur bei den Römern besaß. Freilich war Latein Amtssprache und für diejenigen, die einen Senatsitz anstrebten, unabdingbar, doch war dies nur eine sehr kleine Gruppe, und die Handhabung der Sprachregelung war in griechischen Gebieten durchaus locker; im 6. Jh. war Latein im Osten kaum mehr in den Amtsstuben in Gebrauch. Die Kommandosprache im Heer blieb Latein, doch hatte das so gut wie keine Auswirkung auf die Literatur. In den Schulen wurde Latein gelehrt, intensiver jedoch nur in einzelnen Zentren wie Beirut, Ägypten oder Konstantinopel. Belege hierfür sind auch die bilingualen Texte und Wortlisten zumeist des 4. und 5. Jh.s aus Ägypten sowie der Coltpapyrus des 7. Jh.s aus Palästina.²² Aus ihnen kann man schließen, dass Latein offensichtlich (auch) anhand der *Aeneis* gelernt wurde.

Aussagen antiker Autoren über die Kenntnis lateinischer Literatur im griechischen Sprachbereich hat Rochette ausführlich behandelt.²³ Verwiesen sei zumindest auf die bekannten Stellen bei Plinius und Gellius, denen zu entnehmen ist, dass (in Rom lebende) Griechen so viel lateinische Literatur kannten, dass sie sich zu literarischen Urteilen befähigt fühlten.²⁴

13 ff.; CRIBIORE (2003-2004); HIDBER (2006); CRIBIORE (2007) 60 ff.; TILG (2010) 279 ff. — Zur soziologischen Komponente des Bilinguismus vgl. HORSLEY (1989), 6 ff.; BECHERT / WILDGEN (1991); MYERS-SCOTTON (1993), mit ausführlichen Literaturhinweisen; WENSKUS (2001).

²¹ S. den Beitrag in diesem Band von H.-G. NESSELRATH. — Der Aspekt der Sprachen wird in dem neueren Buch von WATTS (2006) nicht berücksichtigt.

²² Zu den Papyri vgl. den Beitrag in diesem Band von P. SCHUBERT; vgl. ferner SCHUBERT (2005) 1-11 u. Tafel 1.

²³ ROCHETTE (1997); GÄRTNER (2005) 18 f.

²⁴ PLIN. *Epist.* 4, 7, 9: *legitur describitur cantatur etiam, et a Graecis quoque, quos Latine huius libelli amor docuit, nunc cithara nunc lyra personatur*; GELL. 19,

II.2. Verweise auf Vergillektüre

Nur vereinzelt finden wir in griechischen Texten dezidierte Aussagen über eine Vergillektüre.²⁵ Auf einige sei verwiesen: Der Grieche L. Cestius Pius, der zur Zeit des Augustus in Rom Rhetorik lehrte, habe berühmte Vorbilder der lateinischen Literatur imitiert, um seine lateinischen Formulierungen aufzubessern. Seneca d. Ä., unser Gewährsmann, nennt dafür eine Vergilstelle (*Aen.* 8, 26 f.; *Contr.* 7, 1, 27).²⁶ Für einen Rhetoriklehrer, der in dieser Zeit in Rom weilte, ist dies vielleicht nicht allzu erstaunlich. Auch Dio Cassius lebt in Rom, und zwar als hoher Staatsbeamter im 3. Jh. n. Chr., so dass es nicht verwundert, Paraphrasen dreier Aeneisverse in seiner römischen Geschichte zu finden, allerdings in griechischer Sprache (75, 10, 2; *Aen.* 11, 371 ff.).²⁷ Über Paianios, der wohl um 380 eine Eutropübersetzung vorlegte, wissen wir kaum etwas; vielleicht ist er mit dem bei Libanios auftretenden Paianios identisch; er scheint mit der *Aeneis* vertraut zu sein, da er den dort genannten Vers (*Aen.* 6, 365) übersetzt und sowohl Palinurus als Sprecher wie auch Aeneas als Angesprochenen hinzufügt (9, 13, 1). Ein Platonscholion (*Phaidr.* 244b) verweist auf *Aen.* 6, 36.²⁸ Erwähnt sei, dass Lukian in seinem Dialog über die Pantomime zusammenfassend mögliche Themen aufführt (46),

9, 7: *tum Graeci plusculi, qui in eo conuiuio erant, homines amoeni et nostras quoque litteras haut incuriose docti [...] linguae exercitationes doceret, quae nullas uoluptates nullamque mulcedinem Veneris atque Musae haberet [...] ecquis nostrorum poetarum tam fluentes carminum delicias fecisset, 'nisi Catullus' inquit 'forte pauca et Caluus itidem pauca. nam Laeuius implicata et Hortensius inuenusta et Cinna inlepidia et Memmius dura ac deinceps omnes rudia fecerunt atque absona'* (7). Selbst wenn diese Texte nicht wahrhaftige Begebenheiten wiedergeben, gehörten die Aussagen in den Bereich des Vorstellbaren, waren allerdings doch wohl die erwähnenswerten Ausnahmen.

²⁵ Zum Überblick vgl. BALDWIN (1976); BALDWIN (1982); BALDWIN (1983); BALDWIN (1987); ROCHETTE (1997) 269 ff.

²⁶ Ob Cestius, der aus Smyrna stammte, auch dort seine Ausbildung erhielt, ist unklar. Vgl. ROCHETTE (1997) 234 f.

²⁷ Vgl. BALDWIN (1976); BALDWIN (1982); BALDWIN (1983); BALDWIN (1985) 238; BALDWIN (1987); ROCHETTE (1997) 275.

²⁸ Datierung und Lokalisierung ist hier noch unbestimmter. Zur Sibylle ist vermerkt: Βιργίλιος δὲ ὁ Ῥωμαίων ποιητῆς Δηιοφύβην αὐτὴν ὀνομάζει.

die von der Entführung Helenas über die Nostoi bis zur Irrfahrt des Aeneas und der Liebe der Dido reichen, was durch Macrobius' Aussage über Vergils Aeneas-Dido-Erzählung bestätigt wird (*Sat.* 5, 17, 5: *histrionum perpetuis et gestibus et cantibus celebratur*).

Auch in frühbyzantinischer Zeit finden sich Spuren von Vergillektüre: Johannes Malalas, wohl in Antiocheia geboren, zitiert in seiner byzantinischen Weltchronik aus dem 6. Jh. die Verse 4, 302 f. lateinisch in griechischer Umschrift, um sie anschließend zu übersetzen (285, 5 ff. Dind.); dies könnte auf eine Originalektüre verweisen.²⁹ Zu vermerken ist die thematische Beschränkung auf die Eroberung Troias, das Hölzerne Pferd und die Beziehung Didos zu Aeneas, d.h. Episoden, die entweder von der griechischen Perspektive oder von romantischen Aspekten bestimmt sind.³⁰ Johannes Lydos, der ebenso aus dem 6. Jh. stammt, zitiert bzw. paraphrasiert Vergilverse z.T. mit Buchangabe auf Griechisch.³¹ Verweisen könnte man noch auf hagiographische und spätere byzantinische historische Schriften.³²

²⁹ Bisweilen bezieht er sich sogar auf Servius (z.B. 162, 14 ff.; 181: ὁ σοφὸς Σέρβιος ὁ Ῥωμαίων συγγραφεύς), doch liefert er an anderen Stellen, obwohl er auf die *Aeneis* verweist, eine abweichende Version, die auch Servius nicht nennt: z.B. 162: Aeneas habe Karthago aus Furcht vor Iarbas verlassen; ROSSBACH (1917) 30 f., der die Lateinkenntnisse des Malalas für 'unleugbar' hielt, glaubte hieraus auf eine Lücke bei Servius schließen zu können; BALDWIN (1982) 85 f., hielt dagegen Malalas' Vergilkenntnisse für eher bescheiden und wollte auch eine Kenntnis durch Übersetzung nicht ausschließen. Hierbei wären aber die griechischen Lateinumschriften merkwürdig. Vgl. ferner KOERTING (1874) 19 ff. u. 60; ROCHETTE (1997) 273 f. u. 283; WENSKUS (2001) 72.

³⁰ Vgl. BALDWIN (1982) 85.

³¹ Vgl. z.B. *Mag.* 1, 7; 12; 25; 34; 50; *Mens.* 4, 118; vgl. BALDWIN (1982) 83 ff. Zu seinen Lateinkenntnissen vgl. DUBUISSON (1992); ROCHETTE (1997) 253 f., 282 f., 286 ff.

³² Vgl. PEETERS (1930), zur Passion des alexandrinischen Märtyrers Pansophios und der Katharina von Alexandria; vgl. ferner BALDWIN (1982). — Photios (9. Jh.) schließlich kennt durch Vermittlung von Phlegon v. Tralleis Vergils Geburtsjahr (*Bibl. cod.* 97); vgl. D'IPPOLITO (1985a) 801.

Bekannt ist ferner, dass es auch ansprechende literarische Übersetzungen Vergils ins Griechische gab.³³ In der Suda ist zu lesen, ein gewisser Arrian habe Vergil, und zwar dessen *Georgica*, 'auf epische Weise' in die griechische Sprache übertragen.³⁴ Freilich wurde auch die *Aeneis* übersetzt; oft zitiert ist die Aussage in Senecas Trostschrift an Polybios, der sowohl Homer ins Lateinische wie auch Vergil ins Griechische übertrug; interessant ist, dass es sich hierbei um eine Übertragung handelte, die die Vorzüge des Originals möglichst gut wiedergeben sollte und in Prosa abgefasst war (*carmina, quae tu ita resoluisti ut, quamuis structura illorum recesserit, permaneat tamen gratia (sic enim illa ex alia lingua in aliam transtulisti ut, quod difficillimum erat, omnes uirtutes in alienam te orationem secutae sint)*; *Dial.* 11, 11, 5 f.). Berühmt ist schließlich die ziemlich freie Übertragung der vierten Ecloge bei Euseb (*Vita Const.* 4, 29 ff.; *Oratio Constantini Magni ad sanctorum coetum* 19 ff.).³⁵

Der Nachweis griechischer Vergilübersetzungen erschwert die Frage nach einer direkten Kenntnis. In jedem Falle aber bezeugt das Vorhandensein dieser Texte das literarische Interesse zumindest einer kleinen Schicht (und gerade derjenigen,

³³ Vgl. WEBER (1835-1852); REICHMANN (1943), 28 ff.; FISHER (1982). Dies bezeugt ein Interesse an der Literatur als solcher und weist Vermutungen zurück, man habe Vergil nur um des Spracherwerbes willen gelesen, so KRAMER (1996) 2 f. — Zur Übersetzung in der griechisch-lateinischen Antike allgemein vgl. ROCHETTE (1995b) 254 ff. u. 259 ff.

³⁴ α 3867: 'Ἀρριανός, ἐποποιός, μετάφρασιν τῶν Γεωργικῶν τοῦ Βεργιλίου ἐπικῶς ποιήσας; zur Datierung in das frühe 3. Jh. n. Chr. und die Lokalisierung in Pergamon vgl. SWAIN (1991). — Dies ist nicht der einzige Hinweis auf eine Rezeption der *Georgica* im griechischen Sprachbereich: Sie scheinen auch in den *Geoponica* des Kassianos Bassos Scholastikos wohl aus dem 6. Jh. herangezogen, doch sind die den Kapiteln zugefügten Autorenbeischriften umstritten; unklar ist, ob hier der lateinische Text oder eine Übertragung verwendet wurde. Vgl. ROCHETTE (1997) 271 f.

³⁵ Vgl. z.B. REICHMANN (1943) 58 ff.; BALDWIN (1976) 362 ff.; FISHER (1982) 177 ff.; CORONATI (1984). Es war nicht zuletzt die christliche Deutung dieses Gedichts, die für die Verehrung des Dichters in der Folgezeit sorgte; vgl. ROCHETTE (1997) 276 ff.

die kein Latein konnten) und muss umgekehrt den Griff zum Originaltext nicht für alle ausschließen.

Vergil und seine Werke waren demnach im griechischen Sprachbereich zumindest dem Namen nach bekannt. Man konnte die Texte im Original wie auch in Übersetzungen lesen. Bezeugt ist dies vor allem in den östlichen Provinzen der kleinasiatischen Küste, Syrien, Palästina und Ägypten. Konkrete Schlüsse und insbesondere Verallgemeinerungen lassen sich hiervon aber nicht ableiten.³⁶ Die Stellen, die hier vermerkt sind, bleiben vielleicht eher die — erwähnenswerten — Ausnahmen.

III. Überblick: Griechische Epiker und Vergil³⁷

Der folgende, chronologisch angelegte Abschnitt soll einen Überblick geben, bei welchen Epikern man in der Forschung an eine Kenntnis oder Auseinandersetzung mit Vergils Werken gedacht hat. Dies kann nur summarischen Charakter haben; dezidiert Methodisches ist dem nächsten Abschnitt vorbehalten.

III.1. *Quintus Smyrnaeus*

Bei wohl keinem Epiker wurde die Frage nach der Einbeziehung lateinischer Werke so ausführlich und kontrovers diskutiert wie bei Quintus Smyrnaeus. Da sich bei ihm exemplarisch zeigen lässt, wie sich das methodische Vorgehen mit welchen Ergebnissen änderte, soll der Forschungsbericht an späterer Stelle erfolgen. Hier sei nur Grundsätzliches skizziert.

³⁶ Z.B. IRMSCHER (1984); IRMSCHER (1985); IRMSCHER (1986); Irmscher hat hier vorschnell von einer wechselseitigen Wirkung der beiden Literaturen gesprochen.

³⁷ Vgl. GÄRTNER (2005) 273 ff.

Quintus Smyrnaeus verfasste wahrscheinlich Ende des 3. Jh. n. Chr. ein Epos in 14 Büchern, das die Lücke zwischen *Ilias* und *Odysee* schließen sollte und heute meist als *Posthomerica* bezeichnet wird.³⁸ Für ein Werk, das sich dezidiert 'homerisch' gibt, sind die beiden Epen, was Vokabular, Sprache, Syntax, Formelverse, Gleichnisse, typische Szenen etc. betrifft, als Subtexte ständig präsent. Ähnliches gilt für Apollonios Rhodios' *Argonautika*. Auch auf andere Gattungen sind deutliche Anspielungen festzustellen, so auf die Tragödie (Aischylos, Sophokles und Euripides) oder auch auf andere Formen (z.B. Kallimachos).³⁹ Umstritten ist jedoch die Frage, worauf sich der Dichter als stoffliche Quellen stützte. Der Stoff selbst war seit über tausend Jahren bekannt und immer wieder literarisch geformt worden. Angesichts der Tatsache, dass wir unzählige Werke, die den Troiastoff behandelten, verloren haben, kann man zwar gewisse Motivstränge bzw. -traditionen erkennen, doch stößt eine Argumentation, die sich *allein* auf die Quellenforschung stützt, schnell an ihre Grenzen. Es sei nur auf das Problem verwiesen, dass unklar ist, ob bzw. bis wann und wo und wenn ja in welcher Form der epische Kyklos noch bekannt war.⁴⁰ Man hat insbesondere in den Büchern 11, 12 und 13 Bezüge zum zweiten Buch von Vergils *Aeneis* zu erkennen geglaubt, darüber hinaus auch in der Zeichnung einzelner Figuren wie etwa Penthesileias (Camillas) oder sogar eine vergilische Färbung der gesamten Darstellungsweise.⁴¹ Die Geringschätzung der gestalterischen Fähigkeiten des Epikers hat dazu geführt, dass man seine Dichtung oft fast ausschließlich auf *imitatio* beschränkt sah. Inhaltlich hat man an folgende Quellen gedacht: ein mythologisches Handbuch nach der Art etwa von Ps.-Apollodor oder Proklos, das Quintus dadurch zum Leben

³⁸ Zum Leben vgl. GÄRTNER (2005) 23 ff.; GÄRTNER (2010) IX f.; BAUMBACH / S. BÄR (2007) 1 ff.

³⁹ Vgl. MACIVER (2012) 64 ff.

⁴⁰ Vgl. GÄRTNER (2005) 28 f.; BÄR (2009) 78 ff.

⁴¹ Zum Überblick s.u. IV.

erweckt habe, dass er daneben auf Dichtungen zurückgriff;⁴² ferner hellenistische Epen oder Epyllien über den troischen Stoff,⁴³ doch ist von diesen nichts erhalten, und schon Servius oder Macrobius u.a. vermerken an entsprechenden Stellen nichts von solchen Werken. Nur gestreift sei das Problem, dass Macrobius (*Sat.* 5, 2, 4) behauptet, jeder wisse, dass das zweite Buch der *Aeneis ad uerbum paene* nach Peisandros geschrieben sei, der aber erst im 3. Jh. n. Chr. *Heroikai Theogamiai* dichtete, die in 60 Büchern die gesamte Zeit umfassten. Es ist wohl Keydell zuzustimmen, der vermutete, dass Macrobius hier in der chronologischen Reihenfolge ein Irrtum unterliefe.⁴⁴

Neuere Arbeiten wie etwa der ausführliche Kommentar Bärs zu Teilen von Buch 1 haben jedoch gezeigt, dass insbesondere im Verhältnis zu den homerischen Epen, aber auch zur Gattung Epos an sich Quintus' Affinität zum alexandrinischen Dichtungsideal deutlich wird. Die intertextuellen Bezüge bieten reiche Interpretations- und Leseanleitungen, die aber für das einfache Textverständnis nicht unverzichtbar sind. "Die Intertextualität des Quintus erweist sich vielmehr als *arte allusiva* in alexandrinischer Manier, welche dem *lector doctus* ein beständiges Rezeptionsangebot zur Verfügung stellt, das von Stelle zu Stelle genützt werden *kann*, aber nicht *muss*, während die *enarratio qua enarratio* als solche ihren Gesamtsinn nicht einbüßt. Dem Text wohnt somit das Potential inne, sowohl einem intellektuell anspruchsvollen, gebildeten Publikum [...] als auch einer breiteren, weniger gebildeten Rezipientenschicht

⁴² Vgl. KEYDELL (1963) 1273, u.a.

⁴³ Vian hielt nicht nur eine hellenistische Penthesileia-Darstellung, sondern auch eine hellenistische *Iliupersis*, die von der kyklischen *Thebais* beeinflusst war, oder eine hellenistische *Thebais* und hellenistische *Nostoi* für Vorbilder.

⁴⁴ Vielleicht war Keydells These (KEYDELL [1935a]; KEYDELL [1975a]) eine "simplification illusoire", so VIAN (1959) 99; allerdings konnte Vians These ebenso wenig überzeugen: Er glaubte in diesem Peisandros den Verfasser der verlorenen hellenistischen gemeinsamen Quelle für Quintus und Vergil erkannt zu haben. — Zustimmend zu Keydell GARSTAD (2003), mit darauf aufbauenden Thesen zu Vergil und Nonnos, s.u. III.3.

gerecht zu werden.”⁴⁵ Wenn diesem Verständnis auch grundsätzlich zuzustimmen ist, muss man sich methodisch vorsehen, wenn man sich der Frage zuwendet, wie das Verhältnis von *Posthomerica* und *Aeneis* zu beurteilen ist. Denn mit dem Eingeständnis, dass manche von uns (als späten Lesern) ‘entdeckte’ Anspielung in der Antike nicht von allen als solche erkannt werden *musste*, schwindet die — an sich schon vage — Beweiskraft postulierter intertextueller Bezüge als Argument für eine Heranziehung der *Aeneis*.

III.2. *Triphiodor*

Chronologisch folgt vermutlich das knapp 700 Verse umfassende Kurzepos Triphiodors über die Einnahme Ilions (Ἰλίου ἄλωσις), das neben den *Posthomerica* des Quintus Smyrnaeus in unserem Zusammenhang am häufigsten behandelt wurde, und zwar seit über 300 Jahren.⁴⁶ Triphiodor stammt aus Ägypten, vielleicht aus Panopolis.⁴⁷ Die Auffassung, er gehöre in die ‘Schule des Nonnos’, ist nach dem entscheidenden Papyrusfund (*P.Oxy.* XLI 2946) aufgegeben; er ist in das 3. Jh. n. Chr. zu datieren.⁴⁸ Von seinen sonstigen Werken, die er nach dem Sudavermerk verfasst hat, wie etwa ein episches Gedicht *Marathonika*, eines über Hippodameia, eine *Odysseia leipogrammatos*, ist nichts erhalten. Angeblich war er von Beruf Grammatiklehrer.⁴⁹ Vergleicht man dies mit den oben skizzierten Befunden, kann man eine Kenntnis der *Aeneis* nicht ausschließen.⁵⁰

⁴⁵ BÄR (2009) 69.

⁴⁶ Schon MERRICK (1739) LXII ff., konnte einen Forschungsbericht bieten. Merrick meinte, dass Triphiodor Vergil folgte, wollte eine gemeinsame Quelle aber nicht ausschließen.

⁴⁷ Vgl. GERLAUD (1982) 6 ff.; D’IPPOLITO (1990) 268 ff.; DUBIELZIG (1996) 1 ff.

⁴⁸ Vgl. D’IPPOLITO (1990) 268 ff.; DUBIELZIG (1996) 7 ff.

⁴⁹ Zum Problem der zwei Sudalemmata unter dem Namen Triphiodor s. DUBIELZIG (1996) 1 ff.

⁵⁰ Vgl. ALAN CAMERON (1965) 494 ff.

Es gibt thematische Übereinstimmungen seines Epyllions sowohl mit den Büchern 12, 13 und 14 der *Posthomericæ* des Quintus Smyrnaeus wie auch mit dem Buch 2 der *Aeneis*. Diskutiert wurde vor allem die Sinonepisode, die bei Triphiodor und Vergil einerseits große Ähnlichkeiten aufweist, bei der Triphiodor andererseits aber den bei Vergil so entscheidenden Laokoon nicht erwähnt. Erschwert wurde die Frage durch motivische Parallelen und Unterschiede zwischen Vergil, Triphiodor und Quintus in jeweils unterschiedlichen Paarungen.

Die Frage, ob Triphiodor die *Aeneis* kannte und wenn ja wie er damit umging, wurde ähnlich wie bei allen hier vorzustellenden Texten unterschiedlichst beantwortet. In der Regel wurden die gleichen Möglichkeiten wie bei Quintus in Betracht gezogen: Triphiodor kannte die *Aeneis*, Triphiodor war von der *Aeneis* abhängig;⁵¹ oder es lagen gemeinsame Quellen zugrunde, die Vergil und Triphiodor oder Vergil und Quintus vorlagen, den wiederum Triphiodor heranzog,⁵² oder alle drei Dichter griffen auf unterschiedliche Quellen zurück, die wiederum ihrerseits Gemeinsamkeiten aufwiesen.⁵³ In der neueren Forschung wurde eine Kenntnis der *Aeneis* häufig abgelehnt, die

⁵¹ NOACK (1892a); CASTIGLIONI (1926); CESAREO (1928); CESAREO (1929); KEYDELL (1931); CATAUDELLA (1932) 334; FUNAIOLI (1939); KEYDELL (1939), in seinem bis heute einflussreichen RE-Artikel; KEYDELL (1941); BÜCHNER (1961) 453; FERRARI (1962) 67 ff.; ALAN CAMERON (1965) 495; KEYDELL (1975b); BALDWIN (1976) 367; D'IPPOLITO (1976); PERRET (1977); LENAERTS (1978); HAMBLÉNNE (1979); HÖRANDNER (1979); HUNTER (1983); IRMSCHER (1985) 283; GONZÁLEZ SENMARTÍ (1985) 203 ff.; DIHLE (1989) 437; D'IPPOLITO (1990).

⁵² KNIGHT (1932a) 188 f., sprach z.B. von zwei oder mehr poetischen Quellen, von denen die einen von Quintus und Vergil, die anderen von Triphiodor und Vergil benutzt wurden. Es ist zwar *communis opinio*, dass Triphiodor nach Quintus schrieb, doch ist ein Beweis für eine direkte Beziehung des einen zum anderen und ihre genaue zeitliche Relation noch nicht erbracht. Nach LEONE (1968), spricht vielleicht manches für die Unabhängigkeit der beiden Autoren, doch kann Triphiodor z.B. durchaus die *Posthomericæ* gekannt haben, ihnen aber nur in manchen Details gefolgt sein. Ferner hat CUARTERO (1994) 288 ff., die Unterschiede als bewusste Opposition Triphiodors gegen Quintus gedeutet.

⁵³ Vgl. z.B. ZINTZEN (1979) 31 Anm. 74, 53 Anm. 128 u.ö.

Frage galt als "definitivamente chiusa".⁵⁴ Die methodische Offenheit hat aber auch hier die Vertreter einer Kenntnis oder Auseinandersetzung nicht verstummen lassen. D'Ippolito wollte die Diskussion methodisch auf eine sicherere Stufe bringen und hat daher zu differenzieren versucht: Seiner Meinung nach muss man drei verschiedene Stufen der Verwandtschaft zweier Texte unterscheiden, die Kenntnis, die Benutzung und die Imitation;⁵⁵ methodisch versuchte er die bisher meist zugrunde gelegte Motiv- und Quellendiskussion durch Aufdeckung definitiv römisch/vergilischer Züge im griechischen Text zu festigen. Daher verwies er zum einen auf die römische Färbung gemeinsamer Motive (z.B. Triph. 286 – *Aen.* 2, 148 f.;⁵⁶ Triph. 559 ff. – *Aen.* 2, 604 ff.⁵⁷), ferner auf die Erklärbarkeit einzelner Passagen allein durch die vergilische Vorlage (z.B. Triph. 281 f. – *Aen.* 2, 176 ff.)⁵⁸ und drittens auf die Analogien der Struktur in Einleitung und Erzählung (z.B. Triph. 1 ff. – *Aen.* 2, 10 ff.).⁵⁹ Daneben führte D'Ippolito eine große

⁵⁴ LEONE (1984) 15. Vgl. LEVI (1906); HEINZE (1915³) 52 ff. u. 78 ff.; MACKAIL (1929); KNIGHT (1932a); KNIGHT (1932b); VIAN (1959) 61 ff.; LEONE (1968); CAMPBELL (1981) 1 ff., 37 ff., 115 f. u.ö.; GERLAUD (1982) 41 ff.; CHUVIN (1985) 126; CUARTERO (1988) 51 ff.; DUBIELZIG (1996) 22 ff.

⁵⁵ Vgl. z.B. D'IPPOLITO (1976) 11 ff.; D'IPPOLITO (1985b) 24 ff.; D'IPPOLITO (1990) 268 ff.

⁵⁶ ἡμέτερος φίλος ἔσσεαι — *noster eris*. Vgl. NOACK (1892a) 458; FUNAIOLI (1939) 6 f., hatte schon auf SERV. *Aen.* 2, 148 zu LIVIUS (Frg. 71) verwiesen; dagegen HEINZE (1915³) 80; GERLAUD (1982) 133, mit dem Hinweis auf *Od.* 19, 253 f. Vgl. LEONE (1984) 9 ff.; DUBIELZIG (1996) 23 f.

⁵⁷ Zum Motiv der Götter während der Eroberung Troias vgl. QUINT. SMYRN. 13, 415 ff. Vgl. NOACK (1892a) 459; CASTIGLIONI (1926) 502 ff.; FUNAIOLI (1939) 3; dagegen u.a. LEONE (1984) 10; DUBIELZIG (1996) 24 ff.

⁵⁸ Laut D'Ippolito werde allein in der Sinonrede Vergils die Rückkehr der Griechen durch die — römische — *instauratio auspiorum* verständlich; bei Triphiodor fehle dieser Anachronismus, und damit sei unverständlich, wieso Sinon auf einen Wiederausbruch des Krieges verweise. Vgl. KEYDELL (1931) 131; KEYDELL (1939) 179; KEYDELL (1961) 282; dagegen VIAN (1959) 63 f.; MANUWALD (1985) 197 Anm. 55; DUBIELZIG (1996) 22 ff.

⁵⁹ Wichtig war D'Ippolito hierbei vor allem die Parallele *ταχείη* [...] *ἀοιδῇ* (5) — *breuiter* (11), weil er hinter der Formulierung Vergils eine Auseinandersetzung mit der homerischen Erzählweise annahm (διηγεσέως *Od.* 7, 241 ff.; vgl. MACR. *Sat.* 5, 5, 2), mit der sich Triphiodor polemisch gegen Quintus wende; vgl. D'IPPOLITO (1976) 15 ff.; dagegen LEONE (1984) 12 f.

Zahl von Parallelen im Ausdruck an.⁶⁰ All dies wurde von Leone mit Hinweisen auf gemeinsame Quellen zurückgewiesen.⁶¹ 'Beweisen' lässt sich m.E. methodisch hier wenig. Zu beachten ist, dass sich das Werk in seiner Konzeption als Epyllion grundsätzlich von dem Großepos des Quintus unterscheidet, der eher auf unterschiedliche Quellen und Motivvarianten zurückgriff. Leone lässt es durchaus als plausibel erscheinen, dass Triphiodor eine Variante aufgriff, die älter als die Vergilische war, d.h. dass er sein Werk nicht aus der *Aeneis* 'entwickelt' hat.⁶² Freilich kann die These nicht alle Fragen lösen wie etwa die Widersprüchlichkeit der Sinonrede;⁶³ vor allem aber hat der Ansatz methodisch betrachtet einen grundsätzlichen Mangel: Er beruht allein auf Motivparallelen⁶⁴ und zieht nicht in Betracht, dass spätere Dichter, anders als Kopisten, eigene Dichtungsprinzipien haben und somit frei über die Motive verfügen können; zudem bleibt die Frage, ob der Leser hier Bezüge erkennen konnte oder nicht, außerhalb der Betrachtung.

Die Frage scheint bei Triphiodor zur Zeit zu ruhen. Neuere Arbeiten nehmen kaum Stellung.⁶⁵

III.3. *Nonnos*

Nonnos aus Panopolis schrieb im 5. Jh. in 48 Büchern ein Epos mit dem Titel *Dionysiaka*. Da für ihn sowohl Alexandria (1, 13) als Wohnort wie auch ein Aufenthalt in Berytos

⁶⁰ D'IPPOLITO (1990) 270 f.

⁶¹ Nach anfänglicher Unsicherheit ebenso DUBIELZIG (1992) 495; DUBIELZIG (1996) 22 ff.

⁶² Genauso ist Cesareos Ansatz (CESAREO [1928], CESAREO [1929]) zurückzuweisen, die Unterschiede seien durch das stümperhafte Vorgehen Triphiodors entstanden.

⁶³ 281 f. u. 296 ff.; vgl. DUBIELZIG (1996) 22 f.

⁶⁴ Die These der — verschiedenen — gemeinsamen Quellen aller drei Dichter wirkt dabei häufig sehr konstruiert.

⁶⁵ Oberflächlich z.B. YPSILANTI (2007) 93 Anm. 1 u. 94 Anm. 3, die unkritisch davon ausgeht, dass alle (Quintus, Triphiodor und Vergil) "material from the *Aethiopis*, the *Little Iliad* and *Iliou Persis*" gebrauchten.

bezeugt (41) sind, konnten durchaus die äußeren Voraussetzungen gegeben sein, lateinische Literatur kennenzulernen. Auch der weite Kreis der nachweislich herangezogenen griechischen Literatur und der Umgang mit ihr könnten dies vermuten lassen. Hier kommt nicht nur Vergil, sondern thematisch und von Anlage, Konzeption und Gehalt vor allem Ovid in Frage.⁶⁶ Braune war es, der die Phaeton-, Kadmos-, Aktaion- und Daphnegeschichte bei Nonnos als gezielte Auseinandersetzung mit Ovids Darstellung interpretierte. Er berücksichtigte dabei nicht nur 'wörtliche' Parallelen, sondern auch Auslassungen, Umstellungen und Wiederaufnahmen in anderem Zusammenhang.⁶⁷ Man hat in Einzelheiten sogar Bezüge zur *Aeneis* erkennen wollen.⁶⁸ Vor kurzem hat Mazza versucht zu zeigen, dass Nonnos durch die Form des Mythos die Realität seiner eigenen Zeit darstelle: das römische Imperium des Ostens mit Konstantinopel als neuem Rom. Hierbei sehe er dies in seiner Kontinuität und nicht auf Rom begrenzt.⁶⁹ Mazza verwies aber

⁶⁶ CATAUDELLA (1932) 333; BRAUNE (1935); KEYDELL (1935b); LENZ (1937); BRAUNE (1948); D'IPPOLITO (1964); VIAN (1964); Alan CAMERON (1965) 495; KEYDELL (1966) 26 f. (mit Einschränkungen); SCHULZE (1966); DIGGLE (1970) 180 ff.; PETERSEN (1974) 177 f.; BALDWIN (1976) 367; SCHULZE (1985); HARRIES (1994) 64; DUC (1994) 38 ff.; FRANGOULIS (1999). Bei Nonnos schien es VIAN (1976) XLVI f., eher möglich, dass der griechische Dichter auch lateinische Literatur heranziehen konnte. Dagegen: CASTIGLIONI (1932) 325 ff.; MAAS (1935); KNOX (1988). — Daneben wird auch das Verhältnis zu Nemesian diskutiert; vgl. VIAN (1995) 199-214 (= *L'épopée posthomérique* 556 ff.); MAGAÑA ORÚE (1997), zu NEMES. 3, 333 ff. — NONN. *Dion.* 12.

⁶⁷ Vgl. ferner FAUTH (1981) 75: "in jenen von Ovid poetisch vorgeprägten Dunstkreis von mythisch belebter Vegetation und erotisch motivierter 'Verwandlung'; vgl. FAUTH (1981) 39, zu Marsyas: NONN. *Dion.* 1, 41 ff.; 19, 118 ff.; *Ov. Met.* 6, 387 ff., u. 108, zur Bestrafung der Tyrrhener: NONN. 45, 95 ff. 245 ff.; *Ov. Met.* 3, 605 ff. — NEWBOLD (2008), der die Aktaionepisode bei Nonnos ausführlich behandelte, ging auf eventuelle Parallelen oder gar Bezüge zu Ovid nicht ein.

⁶⁸ Vgl. CATAUDELLA (1932) 334. Zu den Motiven vgl. D'IPPOLITO (1964) 310 f. u. 317; D'IPPOLITO (1987); D'IPPOLITO (1991); GARSTAD (2003), bes. zur Kadmos-Episode (*Dion.* 13) und *Aen.* 4, der allerdings von Peisander als intermediärer Quelle ausging. Gegen einen Rückgriff auf Ovid oder Vergil: CASTIGLIONI (1932) 325 ff.; GERLAUD (1982) 235.

⁶⁹ MAZZA (2010) 145; vgl. 148.

nicht nur auf politische Strömungen, sondern glaubte, ohne dies zu diskutieren, wohl auch deutliche Bezüge zu Vergils *Aeneis* zu finden.⁷⁰ Freilich sind viele Darstellungen der römischen Macht sehr allgemein, so dass man hier höchstens gemeinsames Gedankengut vermuten mag.⁷¹

Erwähnt sei immerhin, dass einmal bei Nonnos das Lateinische genannt wird, denn bei der Geburt der Beroe erscheint Hermes mit einer 'latinischen Tafel', die die Zukunft verkündet und mit dem Hinweis auf die 12-Tafeln den Charakter der Stadt Beirut als Zentrum der Rechtswissenschaft aufgreift. Dies ist mit der Macht Roms, die 'mit dem Zepter des Augustus' begonnen habe, verbunden.⁷²

Auch hier ist die Forschung bis heute geteilter Meinung, was Bezüge zur lateinischen Dichtung betrifft. Als einer der neueren sei Shorrock genannt: "it must be pointed out that there exists no definitive evidence for Nonnus' familiarity with Ovid. Indeed, it is by no means certain that Nonnus read any Latin literature at all. [...] Nonnus [...] belonged to an élite literary coterie, steeped in the sophistication of Hellenistic poetry; whatever contact he may have had with Latin language, the poetry of Ennius, Lucretius, Virgil and Ovid appears to have meant nothing to him. It is upon the city of Athens that his gaze is symbolically fixed, not the city of Rome. And it is

⁷⁰ Z.B. zur Gründung Dardanias durch Dardanos in 3, 189 ff.; hier meinte MAZZA (2010) 145f., über *Il.* 20, 215 ff., wo Aineias seine Familie auf Dardanos, den Gründer Dardanias, zurückführt, eine Beziehung zu sehen: "Nonno con tale allusione omerica fa dunque specifico riferimento alla linea che da Dardano porta ad Anchise ed Enea, *genus unde Latinum, Albanique patres et alta moenia Romae*."

⁷¹ Man denke z.B. an die Horen bei NONN. 3, 198 f.: ὦραι | κοιρανῆς ἀλύτοιο προμάντιες Αὐσονύηων, was an Vergils *imperium sine fide dedi* (*Aen.* 1, 279) erinnern kann, aber nicht muss.

⁷² Vgl. 41, 159 ff.: φθάμενος δέ μιν ὠκέϊ ταρσῶ, | ἔσσομένων κήρυκα, Λατ-
ινίδα δέλτον, αἰέρων, | εἰς Βερόης ὠδῖνα μογροστόκος ἤλυθεν Ἑρμῆς, | καὶ Θέμις
Εἰλειθυια, καὶ οἰδαλέου διὰ κόλπου | στεينوμένης ὠδῖνος ἀναπτύξασα καλύπτρην |
ὁδὺν βέλος κούφιζε πεπαινομένου τοκετοῖο, | θεσμὰ Σόλωνος ἔχουσα; 389 ff.:
σκῆπτρον ὅλης Αὔγουστος ὅτε χθονὸς ἡνιοχέυσει, | Πῶμη μὲν ζαθέη δωρήσεται
Αὐσόνιος Ζεὺς | κοιρανίην, Βερόη δὲ χαρίζεται ἡνία θεσμῶν, | ὅππότε θωρηχθεῖσα
φερεσσακέων ἐπὶ νηῶν | φύλοπιν ὑγρομόθοιο κατευνήσει Κλεοπάτρης.

Homer, not Ovid (or Virgil) whom he calls by the name of Father.”⁷³ Mag man einer solch generellen Betrachtung auch zustimmen, bleibt dennoch die Schwierigkeit, Parallelen zu erklären; hier greift man dann oft wieder zum Argument der gemeinsamen (hellenistischen) Quellen.⁷⁴

III.4. *Kolluthos*

Bei Kolluthos hat man an einen Bezug zu Ovid gedacht. Er stammt wie Nonnos aus Ägypten, und zwar aus Lykopolis. Seine Blütezeit lag in den Jahren um 500 n. Chr. Er scheint einer der am umfassendsten an der griechischen Literatur geschulten Leser und Dichter seiner Zeit gewesen zu sein; wie Nonnos geht es auch ihm darum, den Mythos neu zu beleben. Nicht erhalten sind sechs Bücher *Kalydoniaka*, Preisgedichte und *Persika*. Das Epyllion über den Raub der Helena, Ἀρπαγὴ Ἑλένης, seine einzige Hinterlassenschaft, ist aber in der Verbindung von hellenistischer Form und homerisch/kyklischem Inhalt für ihn kennzeichnend. Hier nach inhaltlichen Vorbildern zu suchen gestaltet sich als höchst kompliziert;⁷⁵ kaum ein Stoff war so beliebt wie das Parisurteil und die sich anschließende Entführung. Ob und wenn ja, bis wann und wo die kyklischen Epen, d.h. hier die Kyprien, noch gelesen wurden, ist wie gesagt ganz ungewiss. Behandelt wurde der Stoff, insbesondere die Schuldfrage Helenas, auch in Prosa, man denke nur an Herodot (2, 112 ff.), Thukydides (1, 9), die Reden des Gorgias und Isokrates; die Bühnenstücke des

⁷³ SHORROCK (2001) 110 f.; vgl. KNOX (1988): “The Roman poets had very clear reasons, rooted in the development of their culture, for their deep and fruitful interest in Greek poetry. The onus of proof continues to lie with those who maintain that Nonnus had a similar interest in Ovid.”

⁷⁴ Vgl. HARRIES (1994) 60 Anm. 16, der von “undeniable community of spirit between the two poems” sprach und dies durch “a similar temperament and a liking for the same kinds of Hellenistic poetry” erklären wollte; vgl. HOPKINSON (1994) 3.

⁷⁵ Vgl. z.B. MAGNELLI (2008) 163 ff.

Sophokles, Kratinos und Euripides griffen den Stoff auf. Wir wissen nicht, ob es ein hellenistisches Epyllion gab; Lykophron ließ jedenfalls seine *Alexandra* mit der Entführung Helenas anfangen. Dennoch hat z.B. Rocca bei der Behandlung der Frage, welche Rolle die Überredung Helenas im Rhetorikunterricht spielte, auf Ovid verwiesen.⁷⁶ Da sie bei Nonnos von deutlichen Bezügen zu Vergil ausging, glaubte sie, dass die 'Verbreitung der rhetorischen Schule des Nonnos' auch eine Verbreitung der verwandten lateinischen Werke mit sich bringen konnte. Dies war für sie die Grundlage, von einem direkten Bezug zu Ovids 16. Heroidenbrief ausgehen zu können.⁷⁷ In der Überredung der Helena durch Paris glaubte sie, sowohl einzelne Motive wie die Person des Paris auf Ovids Darstellung zurückführen zu können.⁷⁸ Mag das schon methodisch nicht überzeugen, so scheint mir die Erklärung der 'Abweichungen' kaum mehr haltbar: Kolluthos habe nur einen Teil des ovidischen Briefes gekannt.⁷⁹

Gerade bei einem Stoff, der sowohl in der Dichtung wie im rhetorischen Schulbetrieb so beliebt war, scheint eine 'Benutzung' kaum beweisbar, ganz zu schweigen davon, ob man hier von einer Anspielung sprechen und welche Funktion diese haben könnte.

III.5. *Musaïos*

Von Musaïos, der wohl zwischen Nonnos und Kolluthos anzusetzen ist, stammt das Epyllion über Hero und Leander,

⁷⁶ ROCCA (1995); sie stützte sich für ihre allgemeineren Aussagen relativ unkritisch vor allem auf CATAUDELLA (1932).

⁷⁷ Die Parallelen hat schon ZÖLLNER (1892) 55 ff., auf eine verlorene gemeinsame alexandrinische Quelle zurückgeführt.

⁷⁸ Vorher z.B. WEST (1970) 658.

⁷⁹ ROCCA (1995) 46: "Certamente se Colluto avesse conosciuto tutta l'epistola XVI di Ovidio se ne sarebbe servito anche altrove (e come si potrebbe negarlo nel poeta tardo greco che raffazzona senza discenimento tutto quanto la tradizione gli offre?), cosa che non è avvenuta."

Τὰ καθ' Ἡρώ καὶ Λέανδρον, in 343 Hexametern. Auch wenn der Einfluss des Nonnos unbestreitbar ist, nimmt Musaios doch in Form und Intention eine deutliche Gegenposition ein, indem er die Darstellung auf Weniges reduziert: Liebe, heimliche Ehe, Tod.

Obwohl die neuzeitliche Rezeption des Stoffs stark von Musaios geprägt wurde, ist zu beachten, dass er schon in der Antike zu den bekanntesten zählt. Die älteste uns erhaltene Darstellung des Mythos in Vergils *Georgica* (3, 258-263) kommt ohne Namensnennung aus (*iuuenis* 3, 258; *uirgo* 3, 263), wozu Servius vermerkt: *Leandri nomen occultauit quia cognita erat fabula*. Ovid hat das Thema mehrmals behandelt;⁸⁰ es ist nun die Frage, ob Musaios dessen Heroidenbriefe 18 und 19 heranzog, wie neuerdings wieder Giebel vermutete.⁸¹ Sie meinte ferner, dass die gebildeten Leser⁸² sich an Apuleius' *Goldenen Esel* erinnern fühlen konnten, wo im Märchen von Amor und Psyche eine Lampe eine vergleichbare Rolle spielt. Während Giebel hier nicht zwischen griechischen und lateinischen Lesern unterschied, schrieb sie beiden später verschiedene mögliche Assoziationen zu, ließ aber offen, ob diese vom Text intendiert sind: Der Dichter, der sich als Liebesratgeber geriere, beziehe sich auf den Roman des Achilles Tatios, der römische Leser hingegen fühle sich an Ovids Liebeskunst erinnert.⁸³ Die Kenntnis der *Aeneis* allgemein setzte sie voraus, wenn sie behauptete: "Und wenn Musaios seine Geschichte zum bitteren Ende hin wendet, dunkelt er sie ab mit düsteren Farben aus Vergils *Aeneis*: Eine Hochzeit ist es ohne die übliche Einbettung in die segnenden Riten der Gemeinschaft — so wie Dido und Aeneas in Karthago auf der Jagd bei einem Gewitter in einer Höhle Zuflucht suchen und dort eine unter

⁸⁰ Vgl. neben *Her.* 18 u. 19: *Am.* 2, 16, 31 ff.; *Trist.* 3, 10, 41 f.

⁸¹ GIEBEL (2009) 34. Grundsätzlich dagegen: SCHOTT (1957).

⁸² GIEBEL (2009) 37, ging von einer — nicht weiter differenzierten — gebildeten Leserschaft aus: "Die gebildeten Leser, schon vom Schulunterricht her mit griechischer wie lateinischer Literatur vertraut".

⁸³ GIEBEL (2009) 38.

unheilvollen Vorzeichen stehende Hochzeit feiern.”⁸⁴ Doch fehlen Marker, um Ovids oder Vergils Text als Subtexte unverzichtbar zu machen.

Man hat auch hier wieder an eine verlorene gemeinsame Quelle aus dem Hellenismus gedacht.⁸⁵ M.E. ist uns zu viel verloren, um eine fundierte Aussage machen zu können — dies wird durch die Vergilstelle samt Serviuskommentar überdeutlich.

III.6. Oracula Sibyllina

Auch in den *Oracula Sibyllina* hat man Verbindungen zur *Aeneis* erblickt. Ihre heutige Form erhielten diese wohl erst im 5. Jh. n. Chr., doch gehen sie z.T. auch in vorvergilische Zeit zurück. Eine Beziehung zum vergilischen Text ist in diesem Falle also noch komplizierter. Schon Kurfess glaubte beweisen zu können, dass Beeinflussungen in beide Richtungen festzustellen seien, dass nämlich zum einen Vergil ältere Teile der *Oracula Sibyllina* aufgriff,⁸⁶ zum anderen selbst von jüngeren Passagen aufgegriffen wurde.⁸⁷ Relevant ist das elfte Buch (z.B. 11 (= 9), 144 ff. zu *Aen.* 2, 721 ff.) sowie das siebte und achte Buch (7, 139 ff. zu *Ecl.* 4, 40 f.; 8, 474 ff. zu *Ecl.* 4, 50 ff.). Die erstgenannte Stelle ist besonders interessant, denn nicht nur die Vorhersage, dass ein Sohn des Assarakos-Hauses aus Troia fliehen, das Meer überqueren und eine Stadt gründen wird, lässt uns sogleich an die *Aeneis* denken; daneben wird auch ein Bild des Aeneas vorgestellt, in dem er — den Vater auf den Schultern und den Sohn an der Hand — Troia verlässt. Doch hat Vian auf Übereinstimmungen der *Oracula* mit der entsprechenden Passage in den

⁸⁴ GIEBEL (2009) 38.

⁸⁵ Vgl. z.B. KEYDELL (1969).

⁸⁶ Vgl. z.B. *Or. Sib.* 3, 726 – *Aen.* 3, 700 f.; *Or. Sib.* 3, 271. 675. 714 – *Ecl.* 4, 39; allg. *Or. Sib.* 3, 652 ff. 663 ff. 702 ff. – *Ecl.* 4.

⁸⁷ KURFESS (1951); vgl. KURFESS (1954); KURFESS (1955).

Posthomeric des Quintus (13, 315 ff.) gegenüber der *Aeneis* aufmerksam gemacht.⁸⁸ So haben wir auch hier ein nahezu undurchdringliches Geflecht von Motivsträngen.⁸⁹

III.7. Weitere Werke

Der 'orphanische' Bologna-Papyrus (*P.Bon.* 4) hat mit seinen Parallelen zur Unterweltsbeschreibung im sechsten Buch der *Aeneis* ähnliche Überlegungen hervorgerufen.⁹⁰

Seltener hat man den Einfluss Vergils auf die Lehrgedichte unter dem Namen Oppians vermutet. Die fünf Bücher *Halieutika* sind Marc Aurel und Commodus gewidmet; bekannt ist, dass dieser Dichter in Rom am Kaiserhof verkehrte.⁹¹ Ferner schrieb er insgesamt dem Imperium und dem Kaiserhaus die Rolle des Garanten für Frieden und Gerechtigkeit zu. Doch ist dies zu allgemein, als dass man hier Bezüge z.B. zur *Aeneis* herstellen könnte.

Deutlich anderen Charakter haben die dem Kaiser Caracalla gewidmeten vier Bücher *Kynhegetika*. Capponi hat an einen möglichen Einfluss Vergils gedacht.⁹² Hierzu führte er eine ganze Reihe paralleler Ausdrücke, Phrasen und Junktoren an, gab aber selbst zu, dass sich eine Nachwirkung nicht zweifelsfrei beweisen lässt. Die Frage, welche Rolle die Bezüge für den Rezipienten haben könnten, wird nicht gestellt, scheint auch nicht ergiebig zu sein.

Noch weniger lässt sich zu nicht erhaltenen Werken sagen; gleichwohl ist zu vermerken, dass viel verloren ist, wo sich

⁸⁸ VIAN (1969) 122 f. u. 142 (228) Anm. 1 f.

⁸⁹ Vgl. GÄRTNER (2005) 243 ff.

⁹⁰ Zur Veröffentlichung vgl. MERKELBACH (1951) u. LLOYD-JONES / PARSONS (1978). Das zeitliche Verhältnis und die sich daraus ergebenden möglichen Beziehungen sind umstritten; zumeist wird eine gemeinsame Quelle oder Tradition vermutet; vgl. TREU (1954); SETAIOLI (1970); HORSFALL (1993); MARINČIĆ (1998) 55.

⁹¹ *Suda* s.v.; ATHEN. 1, 13c.

⁹² CAPPONI (1988).

schon rein thematisch eine Beziehung denken ließe. So hat der — in seiner Zeit sehr angesehene — Nestor von Laranda zur Zeit des Septimius Severus eine *Ilias leipogrammatos*, *Metamorphosen*, eine *Alexandreis*, *Alexikepos*, *Panakeia* u.a. verfasst. Wichtiger ist sein oben schon erwähnter Sohn Peisandros. Dessen Epos *Heroikai Theogamiai*, das in 60 Büchern sämtliche Mythen umfasste und den epischen Kyklos endgültig verdrängte, hatte so deutliche Parallelen mit Vergils *Aeneis*, dass Macrobius (*Sat.* 5, 2, 4 f.) ihn wohl fälschlicherweise für eine Quelle des lateinischen Dichters hielt. Doch kann hier nur spekuliert werden.⁹³

Mein Beitrag war auf das Epos beschränkt, daher sei auf andere Gattungen nur verwiesen:

Hervorzuheben ist der Roman: Chariton hat vielleicht Aspekte der Beziehung zwischen Dido und Aeneas aufgegriffen.⁹⁴ Bei Longos hat man wegen des Hirtenmilieus an die *Bucolica* und *Georgica* Vergils gedacht⁹⁵ und bei Heliodor an die Herrscherethik, die in den Worten des Anchises zum römischen Herrschaftsauftrag wurde (*Aen.* 6, 853).⁹⁶

Daneben ist die kaiserzeitliche Lyrik zu beachten. Hose vermutete eine mögliche Rezeption von Elementen der römischen

⁹³ S.o. III.1. – GARSTAD (2003) 13 ff., sah z.B. in Peisander die intermediale Quelle für Nonnos in seiner Kadmosdarstellung und Vergils 1. u. 4. Aeneisbuch.

⁹⁴ Vgl. CATAUDELLA (1927); CATAUDELLA (1932) 333 f.; zustimmend BÜCHNER (1961) 453; IRMSCHER (1985) 282; u.a. RUIZ-MONTERO (1994) 1009, wollte eine „gemeinsame alexandrinische Vorlage nicht ausschließen“. TILG (2010) bes. 271 ff., hat sich dezidiert für eine deutliche Bezugnahme des Romans auf die *Aeneis* ausgesprochen; vgl. 281 f. zum Verhältnis der anderen griechischen Romane zur *Aeneis*.

⁹⁵ Vgl. z.B. 2, 3, 3 – VERG. *Georg.* 4, 127 ff.; 2, 7, 6 – *Ecl.* 1, 1; 2, 32 f. – *Ecl.* 2, 28 ff.; 3, 3, 2 – *Georg.* 4, 135 f.; 3, 3, 4 – *Georg.* 3, 300 f., 320 f. Vgl. EDMONDS (1916) VII; VALLEY (1926); SCHÖNBERGER (1989⁴) 190 f.; neuerdings wieder HUBBARD (2006). — Für eine lediglich thematische Verwandtschaft plädierten: MITTELSTADT (1970) 215; BOWIE (1985) 80 f.; DUQUESNAY (1981); HUNTER (1983) 76 ff.; VIELLEFOND (1987) CXXIX ff.; CRESCI (1987).

⁹⁶ HLD. 9, 21, 1: νικᾶν γὰρ καλὸν τοὺς ἐχθροὺς ἐστῶτας μὲν ταῖς μάχαις πεπτωκότας δὲ ταῖς εὐποιαῖς. Vgl. HOLTORF (1959) 79.

Liebeselegie.⁹⁷ Die Datierung des Romhymnus der Dichterin Melinno ist umstritten; die Topoi der *Roma aeterna* sind jedoch so auffällig, dass man an eine Beziehung zur *Aeneis* gedacht hat.⁹⁸ Schließlich sind die Gedichte der *Anthologia Palatina* zu untersuchen.⁹⁹

Bewusst ausgeklammert wurde hier die christliche Literatur, um den Rahmen nicht zu sprengen.

IV. Methoden und Argumentationsmuster am Beispiel einer möglichen Vergilrezeption in den *PosthomERICA* des Quintus Smyrnaeus

IV.1. *Quellenforschung*

Die früheren Arbeiten gingen zumeist quellenkritisch vor; auch wenn dies heute oft despektierlich betrachtet wird, muss man zumindest dankbar für die Aufarbeitung der Parallelen sein. Wer sich einmal zu einem Motiv auf die Verfolgung sämtlicher Variationen eingelassen hat, wird zudem vorsichtig sein, schnell von direkten Beziehungen zu sprechen, denn irritierend bleiben häufig die wechselnden gemeinsamen Abweichungen immer wechselnder Textpaarungen gegenüber weiteren verwandten Darstellungen.

Den Ansatzpunkt bildeten in der Regel Parallelen im Ausdruck, in Motiven sowie in Szenen. Die Forscher, die gegen eine Kenntnis der *Aeneis* plädierten, erklärten diese Übereinstimmungen durch eine oder mehrere gemeinsame Quellen. Sachliche Unterschiede und Abweichungen in der Erzählweise galten als

⁹⁷ HOSE (1994).

⁹⁸ *Anth. Lyr. Graec.* II 315 f. (II² 6, 209 f.). Vgl. BOWRA (1957); WEST (1978); GAUGER (1984); ZUNTZ (1992) 53 ff.

⁹⁹ Zum Überblick vgl. CITTI (1984a); vgl. ferner: CATAUDELLA (1982) 84 ff.; CITTI (1984b); WILLIAMS (1978) 125 ff.; HUBBARD (2006) 510 f., plädierte für eine Bezugnahme von *Anth. Pal.* 6, 96, 1 f. (Erykos) auf *Ecl.* 7, 3 f. — Neuerdings hat DE STEFANI (2006) für Paulus Silentiarius Vertrautheit mit der lateinischen Dichtung angenommen.

Argument gegen eine Kenntnis; dass Quintus sich bewusst absetzen wollte, wurde gar nicht in Betracht gezogen¹⁰⁰ oder als "nicht methodisch", so Norden, abgelehnt.¹⁰¹ Die Forscher, die sich für eine Kenntnis aussprachen, verwiesen vor allem auf die auffallenden wörtlichen Parallelen sowie auf die Tatsache, dass sich auch außerhalb des thematisch verwandten zweiten Aeneisbuchs Entsprechungen fänden, so vor allem Noack.¹⁰² Becker meinte, die These der gemeinsamen Quelle schwächen zu können, indem er bei einer von anderen als 'sichere gemeinsame Quelle' erkannten Schrift auf gemeinsame Abweichungen bei Quintus und Vergil zu eben dieser Quelle verwies und ferner Quintus nicht "sklavisch" den Vorbildern folgen ließ.¹⁰³

IV.2. Struktureller Vergleich

Häufig beschränkte man sich dabei freilich nicht nur auf Einzelheiten, sondern verglich die Strukturen der jeweiligen Erzählungen. Gegen eine Kenntnis des vergilischen Textes wurde etwa von Kroll und Heinze vorgebracht, dass für Vergil typische Ausprägungen in der Anlage bei Quintus fehlten und dass Quintus auch dann häufig abweiche, wenn Vergil "eine vortreffliche Erzählung" böte, "an der ein Nachahmer nicht hätte vorbeigehen dürfen",¹⁰⁴ so dass Quintus in der Regel die weniger gute und somit frühere Fassung der Sage wiedergebe.¹⁰⁵ Ferner wurde angeführt, dass die Darstellung in der *Aeneis* komplizierter sei oder die vergleichbaren Motive bisweilen bei Vergil auf zwei verschiedene Passagen verteilt seien, sodass Quintus bei einem Rückgriff auf die *Aeneis* diese in einen Textzusammen-

¹⁰⁰ So etwa KÖCHLY (1853) XIII ff.

¹⁰¹ NORDEN (1901) 329 Anm. 1.

¹⁰² HEYNE (1832); KEHMPTZOW (1891); NOACK (1892b).

¹⁰³ BECKER (1913).

¹⁰⁴ KROLL (1902) 162 ff.; HEINZE (1915³).

¹⁰⁵ So auch später wieder LEONE (1968) u. (1984) zum Verhältnis von Triphiodor, Quintus und Vergil.

hang vereinigt haben müsste.¹⁰⁶ Als gemeinsame Quellen wurden kompendiöse Handbücher und/oder eine bzw. mehrere verlorene Epen angenommen.¹⁰⁷ Vian baute diesen Ansatz in seinen zahlreichen Untersuchungen weiter aus. Parallelen erklärte er durch nicht erkannte gemeinsame Vorbilder (Homer, Apollonios Rhodios, Theokrit u.a.) und insbesondere durch mehrere nicht erhaltene gemeinsame Quellen (vor allem hellenistische Epen, die wiederum in einem komplizierten Abhängigkeitsverhältnis zueinander standen).¹⁰⁸ Grundannahme war für ihn wie schon z.B. für Kroll: "Si QS s'inspirait de l'*Énéide*, la loi de l'imitation épique l'obligerait ici de suivre scrupuleusement son modèle".¹⁰⁹ Auch Zintzen, dessen Ziel es war, die Besonderheit der vergilischen Komposition darzulegen, argumentierte ähnlich: "Eine gemeinsame Vorlage beider kann man nur postulieren, wenn man zugleich einräumt, daß entweder QS oder Vergil selbständig geändert hat."¹¹⁰ Entscheidend war für ihn, "ob Färbung und Darstellung bei QS in verwandten Szenen sich sinnvoll aus der vergilischen Schilderung entwickelt zu erkennen geben." Da man dies nicht finden könne, lehnte er die These eines Bezugs auf den vergilischen Text ab.¹¹¹

Die Befürworter glaubten häufig, diese vergilischen Charakteristika sowohl im Ausdruck oder Motivischen als auch in der Struktur gefunden zu haben, so schon Noack,¹¹² nach ihm Duckworth, der in der Erzähltechnik des "foreshadowing and suspense" Parallelen sah,¹¹³ und Buchheit, der auf die Aeolusszene verwies.¹¹⁴ Ausführlich hat sich Keydell in einer

¹⁰⁶ Vgl. z.B. die Darstellung der *testudo* in QUINT. SMYRN. 11, 358 ff. und *Aen.* 2, 440 ff. u. 9, 505 ff., wobei die Parallelen zur zweiten Darstellung Vergils enger sind, die gerade nicht die Eroberung Troias behandelt, sondern später den Kampf um das Lager in Italien; vgl. GÄRTNER (2005) 114 ff.

¹⁰⁷ Vgl. KNIGHT (1932a) u. (1932b).

¹⁰⁸ VIAN (1959) 95 ff.; *passim*.

¹⁰⁹ VIAN (1959) 57.

¹¹⁰ ZINTZEN (1979) 39.

¹¹¹ ZINTZEN (1979) 30 Anm. 71.

¹¹² NOACK (1892b) 795.

¹¹³ DUCKWORTH (1936).

¹¹⁴ BUCHHEIT (1963) 193 ff.

Reihe von Arbeiten befürwortend zu Quintus' Vergilkennntnis geäußert; er erweiterte nicht nur die Parallelensammlung, sondern versuchte, die Unterschiede durch die Arbeitsweise des Quintus zu erklären. Seiner Meinung nach zog der Dichter zu seiner stofflichen Grundlage, einem mythologischen Handbuch, dichterische Werke zur Ausschmückung heran, unter diesen auch die *Aeneis*. Keydell fand Unterstützung durch Erbse, der 'methodisch' die Beweislast auf Seiten derer sah, die eine Kennntnis grundsätzlich bestritten¹¹⁵ bzw. deutliche Parallelen auf eine mögliche gemeinsame Quelle zurückführten.¹¹⁶

Ich selbst habe in meiner Untersuchung versucht, die quellenkritischen Untersuchungen insofern zu berücksichtigen, als möglichst viele vermutete Parallelen zusammengestellt und jede Passage chronologisch in der Erzählfolge der *Posthomericæ* behandelt wurde. Erkennbar wurde, dass jeder Einzelfall neu zu prüfen ist. Die *eine* gemeinsame Quelle konnte dabei recht deutlich ausgeschlossen werden; ferner wurde immer deutlich, dass Quintus sehr eigenständig mit dem Stoff umgeht.¹¹⁷ Ein

¹¹⁵ Da dieses 'Argument' von beiden Seiten immer wieder angeführt wird, sollte man inzwischen besser gänzlich darauf verzichten — es hat keine Aussagekraft.

¹¹⁶ ERBSE (1961); ERBSE (1971). Ähnlich FERRARI (1962), der *die* gemeinsame hellenistische Quelle in Frage stellte, da sie nach den Argumenten Vians u.a. der Darstellung des Quintus so sehr geähnelt haben müsste, dass man sich frage, warum Quintus sich der Aufgabe noch einmal gestellt habe.

¹¹⁷ Leider wurde in der englischsprachigen Forschung ein zentraler Satz offensichtlich missverstanden; vgl. JAMES (2006) 329; MACIVER (2009) 151 Anm. 4, zu GÄRTNER (2005) 286: "Mag Vergil 'genial' sein und Quintus ein 'armer Dichterling', so muß man sich bei unserer Fragestellung von diesen — subjektiven — Urteilen frei machen, denn selbst ein 'pueril' Poet hat seine Dichtungsprinzipien, und diese sind bei Quintus erst in neueren Arbeiten zumindest zu einem kleinen Teil beleuchtet worden. Dort wie in dieser Untersuchung wurde deutlich, daß man mit einer weitaus freieren Gestaltung durch Quintus rechnen muß, als bisher zumeist angenommen wurde." Dies bedeutete nicht, dass ich Quintus für pueril etc. hielt, sondern es handelte sich, wie durch die altertümliche Sprache deutlich und zudem durch Anmerkungszeichen markiert, um Verweise auf Urteile älterer Forscher, nämlich KEYDELL (1931) 75, u. BETHE (1910) 327; umgekehrt bringt der Satz im Deutschen zum Ausdruck, dass ich die Eigenleistung *im Gegensatz* zu diesen Meinungen durchaus schätze.

Beweis, dass für die *Posthomerica* — für den Rezipienten erkennbar — die *Aeneis* als Subtext fungiert, konnte jedoch nicht geliefert werden; methodisch fundiert war lediglich festzuhalten: “Man wird sich Quintus nicht ‘abhängig’ von Vergil, die *Posthomerica* nicht aus der *Aeneis* ‘entwickelt’ denken, nicht sämtliche in der vorliegenden Arbeit diskutierten Parallelen aus der *Aeneis* erklären und auch nicht von gezielten Anspielungen sprechen wollen — hier hat man die Bedeutung des Βεργίλλιος als ἄλλος Ὀμηρος sicherlich überschätzt; Kenntnis aber sowie Übernahme und Umsetzung einzelner Motive oder Szenen wie auch eine gewisse Auseinandersetzung mit dem Nationalepos der Römer wird man dem Dichter der *Posthomerica* nicht gänzlich absprechen können.”¹¹⁸ Weitere Überlegungen zur Intertextualität schienen aus wissenschaftlicher Vorsicht nicht fundiert. Dies wurde bisweilen kritisiert,¹¹⁹ doch werden meine Vorbehalte im Folgenden dargelegt.

Eher Überblickscharakter hat der neuere Aufsatz von James, der von Vorurteilen gegen eine Vergilkenntnis spricht, aber methodisch keine neuen Argumente für einen Bezug liefert.¹²⁰

IV.3. *Die Aeneis — ein Subtext der Posthomerica? Die Frage der Intertextualität*

Schon D’Ippolito versuchte in einer Vielzahl von Arbeiten die Frage nach dem Bezug der späten griechischen Epiker zu Vergil zu differenzieren. Er verwies darauf, dass man verschiedene

¹¹⁸ GÄRTNER (2005) 286 f.; vgl. JAMES (2006); ROCHETTE (2006); ROCHETTE (2008); grundsätzlich zustimmend BÄR (2009) 31, der jedoch “die Frage [...] auf einer allgemeineren, über die Evaluation einzelner Textstellen hinausgehenden Ebene nach wie vor unbeantwortet” sah; ähnlich LOVATT (2006).

¹¹⁹ MACIVER (2009) 150 f.: “G.’s interpretative parameters are based on principles that one might be tempted to call outdated — namely, the search to prove or disprove direct knowledge of the *Aeneid* on the part of Quintus. [...] As it is, a search for authorial intention is always bound to prove fruitless, and any answer can only be a ‘perhaps’ or an ‘in my opinion’.”

¹²⁰ JAMES (2007) 145-157.

Stufen im Verhältnis eines Autors zu seiner Vorlage beachten müsse, was Übernahme von Ausdrücken, den Inhalt und die Erzählweise u.a. betreffe: Kenntnis, Benutzung und schließlich Imitation. Seiner Meinung nach sei bei Quintus mehr als nur Kenntnis anzusetzen.¹²¹

Dezidiert auf Intertextualität berufen haben sich in neuerer Zeit Cuypers und vor allem Maciver.¹²² Auf das Konzept als solches und seine Anwendungsmöglichkeiten auf antike Texte braucht nicht allgemein eingegangen zu werden.¹²³ Auf einige grundlegende Aspekte muss aber hingewiesen werden. Wir sind uns selbstverständlich bewusst, dass wir die Intention eines Autors niemals wirklich erfassen können und dass es der Rezipient ist, der sich den Autor aus dem Text schafft — und somit auch den Autor, der auf einen anderen Text Bezug nimmt.¹²⁴ Eine gänzliche Privilegierung des Lesers jedoch öffnet der willkürlichen Assoziation Tür und Tor; dies ist unter einem kulturwissenschaftlichen Gesichtspunkt gerechtfertigt, für eine philologische Untersuchung der Intertextualität im engeren Sinne — zumindest für mich — keine Prämisse. Für die Interpretation der Beziehung zwischen zwei Texten brauchen wir den anspielenden Autor und seine Intention, auch wenn er von uns konstruiert ist. Ferner müssen wir von uns identifizierte Bezüge als überprüfbar belegen, d.h. Markierungen im Text nachweisen, auch wenn dieses Vorgehen natürliche Grenzen hat, da Allgemeingut, Topoi und schließlich für uns nicht mehr entzifferbares Hintergrundgeräusch eine dezidierte Festlegung kaum erlauben.

Freilich ist auch bei unserem Thema der Leser zentral, doch muss man dessen kulturelle Bedingtheit berücksichtigen. Dies betrifft nicht nur die schwierige Frage nach dem Leser der *Posthomerica* in der Antike und nach seiner tatsächlichen Vertrautheit mit der lateinischen Literatur, sondern vor allem uns

¹²¹ D'IPPOLITO (1976); D'IPPOLITO (1985a); D'IPPOLITO (1988).

¹²² M. CUYPERS (2005); MACIVER (2011); MACIVER (2012).

¹²³ Vgl. z.B. CONTE (1986); HINDS (1998).

¹²⁴ Vgl. z.B. HINDS (1998) 48 ff.

selbst. Für uns ist die *Aeneis* einer bzw. der zentrale Text der lateinischen Literatur, wir lernen i.d.R. zuerst Latein, dann Griechisch, lesen die *Aeneis* meist vor Homer, wohl in jedem Falle vor den *Posthomericas*, d.h. wir sind in einem Maße vor-geprägt, das häufig nicht beachtet wird.

Wenn z.B. Maciver sich gegen 'historicising parameter' wendet und für seine intertextuelle Vorgehensweise auf Conte verweist, so kann dies nicht ganz überzeugen. Denn er selbst zitiert z.B. Pucci, doch spricht dieser durchaus von Nachweis und Autorintention: "The literary allusion is the verbal moment in a subsequent text of a *specific* and *verifiable* moment in a prior text, generated through the collusion of *authorial and readerly intent*, neither controlled nor limited by the language that constitutes it, in which a bundle of potential meanings obtains, retrievable at any given time only in part."¹²⁵ Widersprüchlich erscheint es auch, wenn Maciver dann fortfährt: "An allusion is activated by the reader and depends on his/her reading background, and any notion of 'author' is a constructed, unnecessarily historical, one",¹²⁶ zumal er dazu Hinds zitiert: "For us as critics, the alluding poet is ultimately and necessarily a figure whom we ourselves read out from the text", doch fehlt dessen Einleitung wie Fortsetzung (!): "Therefore, *while conceding the fact that*, for us as critics the alluding poet is ultimately and necessarily a figure whom we ourselves read out from the text, let us *continue to employ our enlarged version of 'allusion', along with its intention-bearing author, as a discourse which is good to think with — which enables us to conceptualize and to handle certain kinds of intertextual transaction more economically and effectively than does any alternative.*"¹²⁷ Maciver räumt ein, keinen neuen Beweis der 'nicht zu beantwortenden Frage' liefern zu wollen, geht aber von folgender Prämisse aus: "There is no

¹²⁵ PUCCI (1998) 47; Hervorhebungen von mir.

¹²⁶ MACIVER (2011) 692 Anm. 12; vgl. seine Kritik an der Frage nach der Autorintention in MACIVER (2009) 150 f., s.o. Anm. 119. Gleichwohl verwendet er unkritisch Begriffe wie 'allusion', die eine Intention miteinschließen.

¹²⁷ HINDS (1998) 50. Hervorhebungen von mir.

evidence beyond any doubt to suggest that Quintus did *not* use the *Aeneid*".¹²⁸ Durch die Fokussierung auf die Leserrolle meint er folgern zu können: "Virgil necessarily exists within the Homeric template that forms the mainframe of the *Posthomeric*, both as supplementary code model — since the *Aeneid*, too, forms part of the mass of epic material that feeds into *our* reading of the *Posthomeric* — and as exemplary model."¹²⁹ Dies ist kaum überzeugend, da zum einen der Nachweis eines Bezuges Voraussetzung ist und zum anderen *wir* als Leser (zu) stark 'vergilisch' vorgeprägt sind, als dass wir unser Bild des epischen Codes ohne weiteres auf den Leser des 3. Jh.s übertragen könnten.

Die von Maciver vorgestellte Passage ist paradigmatisch und soll daher hier am Schluss diskutiert werden. Im letzten Buch der *Posthomeric* versöhnen sich Menelaos und Helena; hierbei entschuldigt sich Helena wie folgt (14, 154 ff.):

Πρώτη δ' αὖθ' Ἑλένη τοῖον ποτὶ μῦθον ἔειπε·
 "Μή νύ μοι, ὦ Μενέλαε, χόλον ποτιβάλλεο θυμῷ.
οὐ γὰρ ἐγὼν ἐθέλουσα λίπον σέο δῶμα καὶ εὐνήν,
ἀλλὰ μ' Ἀλεξάνδροιο βίη καὶ Τρώιοι υἱες
 σεῦ ἀπὸ νόσφιν ἐόντος ἀνηρεῖψαντο κιόντες.
 Καὶ μ' <ἄμοτον> μεμαυῖαν διζυρῶς ἀπολέσθαι
 ἢ βρόχῳ ἀργαλέῳ ἢ καὶ ξίφεϊ στονόεντι
 εἶργον ἐνὶ μεγάροισι παρηγορέοντες ἔπεσσι
 σεῦ ἔνεκ' ἀχνομένην καὶ τηλυγέτοιο θυγατρός·
 τῆς νύ σε πρὸς τε γάμου πολυγηθείος ἡδὲ σεῦ αὐτοῦ
 λίσσομαι ἄμφ' ἐμέθεν στυγερῆς λελαθέσθαι ἀνίης."

Als Erste nun sprach Helena Folgendes:

"Fasse jetzt nicht, Menelaos, gegen mich Groll in
 deinem Herzen! 155

Nicht nach meinem Willen nämlich verließ ich dein
 Haus und Bett,
 sondern mich raubten des Alexandros Gewalt und
 die troischen Söhne,
 als sie kamen, da du in der Ferne warst.

Und als ich unaufhörlich beabsichtigte, jämmerlich
 zugrunde zu gehen

¹²⁸ MACIVER (2011) 692; zum Argument s.o. Anm. 115.

¹²⁹ Ebd.

entweder durch die schreckliche Schlinge oder das
 jammerbringende Schwert, 160
 hielten sie mich in ihren Häusern zurück und über-
 redeten mich mit Worten,
 die ich deinetwegen Leid trug und wegen der vielge-
 liebten Tochter;
 bei ihr nun und bei unserer Ehe, der freudenreichen,
 und bei dir selbst
 bitte ich dich, die meinetwegen erlittene schreckliche
 Qual zu vergessen.”

[U. Gärtner]

Zu Recht hat Maciver darauf hingewiesen, dass im Ausdruck der Verse 156 f. eine Parallele zu den berühmten Worten des Aeneas an Dido vorliegt (*Aen.* 6, 465 ff.):¹³⁰

infelix Dido, uerus mihi nuntius ergo 465
uenerat extinctam ferroque extrema secutam?
funeris heu tibi causa fui? per sidera iuro,
per superos et si qua fides tellure sub ima est,
inuitus, regina, tuo de litore cessi.
sed me iussa deum, quae nunc has ire per umbras, 470
per loca senta situ cogunt noctemque profundam,
imperiis egere suis;

Freilich sind gerade diese Vergilverse, was die Deutung der intertextuellen Bezüge betrifft, durchaus umstritten, da hier eine Vielzahl (allein erhaltener) Vorgänger festzustellen ist, so dass m.E. kaum mehr eine intendierte Anspielung auf *einen* Text nachzuweisen ist.¹³¹

Eine Auswahl verwandter Stellen, in denen die Sprecher das Argument aufrichtig wie unaufrichtig einsetzen, sei hier vorgestellt, um zu zeigen, wie wichtig Motivforschung als Grundlage jeder weiteren Interpretation ist.¹³²

¹³⁰ Nicht behandelt in GÄRTNER (2005); schon diskutiert z.B. bei NORDEN (1957⁴) 248 f.; vgl. ausführlich PELLICCIA (2010-2011) 152 ff., der die *inuitus*-Passagen umfassend bespricht.

¹³¹ Vgl. z.B. GRIFFITH (1995); WILLS (1998); PELLICCIA (2010-2011).

¹³² Die *inuitus*-Formel ist jeweils fett gedruckt, die 'aber'-Begründung/ bzw. -Folgerung unterstrichen, der Eid unterpunktet.

Bei Quintus selbst finden wir in Situation wie Ausdruck eine weitere sehr ähnliche Passage. Paris möchte Oinone zu seiner Heilung bewegen (10, 284 ff.):¹³³

ὦ γύναι αἰδοίη, μὴ δὴ νῦ με τειρόμενόν περ
ἐχθήρης, ἐπεὶ ἄρ σε πάρος λίπον ἐν μεγάροισι 285
χήρην οὐκ ἐθέλων περ ἄγον δέ με Κῆρες ἄφουκτοι
εἰς Ἑλένην, ἣς εἴθε πάρος λεχέεσσι μιγῆναι
σῆσιν ἐν ἀγκοίνῃσι θανῶν ἀπὸ θυμὸν ὄλεσσα.

Verehrungswürdige Frau, hasse mich nun nicht
in meiner Qual, weil ich dich zuvor vereinsamt in den 285
Gemächern
zurückließ, obwohl ich es nicht wollte! Es lenkten
mich die unausweichlichen Keren
zu Helena. Wäre ich doch in deiner Umarmung
gestorben und hätte mein Leben verloren,
bevor ich mich mit ihr auf ihrem Lager verband!

[U. Gärtner]

Erwähnt sei, dass die Formel bei Quintus noch in einem ganz anderen Zusammenhang auftaucht: Bei den Leichenspielen für Achill überreicht Thetis ein Trinkgefäß, das Hephaist für Dionysos schuf, als dieser Ariadne heiratete, welche Theseus gegen seinen Willen verlassen habe (4, 387 ff.):

δῶρον, ὅτ' εἰς Οὐλύμπον ἀνήγαγε δῖαν ἄκοιτιν
Μίνωος κόουρην ἐρικυδέα, τὴν ποτε Θησεὺς
κάλλιπεν οὐκ ἐθέλων <γε> περικλύστῳ ἐνὶ Δίῃ·

als Geschenk, als er auf den Olympos als göttliche Gemahlin
führte

des Minos berühmte Tochter, die einst Theseus
zurückgelassen hatte gegen seinen Willen auf der meerumtosten

Insel Dia.

[U. Gärtner]

¹³³ Es ist durchaus erwägenswert, ob es ein hellenistisches Epyllion über Paris und Oinone gab: Lykophron behandelt den Stoff (*Alex.* 57 ff.), und bei PARTH. (*Amat. narr.* 4) finden wir zwar nicht die *inuitus*-Formel, dafür aber die Entschuldigung des Paris: πρὸς αὐτῆς μόνῃς οἶόν τε εἶναι ἰαθῆναι, κήρυκα πέμπει δεησόμενον, ὅπως ἐπειγθεῖσα ἀκέσῃται τε αὐτὸν καὶ τῶν παροιχομένων λήθην ποιῆσῃται, ἅτε δὴ κατὰ θεῶν βούλησιν [τε] ἀφικομένων.

Bekannt war die Passage bei Apollonios, wo Medea (unauf-
richtig) ihr Handeln gegenüber Arete erklärt (4, 1021 ff.):

μη μὲν ἐγὼν ἐθέλουσα σὺν ἀνδράσιν ἀλλοδαποῖσιν
κεῖθεν ἀφωρμήθην, στυγερὸν δέ με τάρβος ἐπεισεν
τῆσδε φυγῆς μνήσασθαι, ὅτ' ἤλιτον οὐδέ τις ἄλλη
μητις ἔην' ...

Keineswegs freiwillig bin ich mit den fremden Männern
von dort aufgebrochen, sondern schreckliche Furcht bewegte
mich,
auf diese Flucht zu sinnen, weil ich frevelte und es keinen
anderen
Rat gab;...

[U. Gärtner]

Erwähnt werden muss schließlich Catulls *Locke der Berenike*
(66, 39 f.):¹³⁴

inuita, o regina, tuo de uertice cessi
inuita: adiuro teque tuumque caput...

Als unbekannte Größe kommt die Darstellung bei Kallimachos ins Spiel (frg. 110 Pf. = 122 ff. Asper). Hier muss Vergleichbares gestanden haben, denn offensichtlich schwur die Locke wie im Catullgedicht bei Berenikes Haupt und Leben, nicht freiwillig dem Eisen gewichen zu sein, dem auch Gebirge weichen (frg. 110,40 Pf. = 125 Asper):

σὴν τε κάρην ὥμοσθα σὸν τε βίον

bei deinem Haupt habe ich geschworen und bei deinem Leben
[U. Gärtner]

Dass sich Vergil mit seiner Formulierung an Catulls Text orientiert, ist offensichtlich, die Deutung freilich umstritten; dass Vergil die Zeile aus einem heiter-ironischen Zusammenhang bei Catull in eine Passage von höchstem Pathos versetzt,

¹³⁴ Ohne dies weiter zu begründen, sieht MACIVER (2011) 701, offensichtlich eine Anspielung der *Posthomeric* zum Catullgedicht: "Just as the *Posthomeric* alludes to the *Aeneid* in Helen's words of exoneration, so too does it allude to Catullus 66.39".

hat man als Zeichen von Vergils Fähigkeit, das beinahe Unmögliche erfolgreich zu tun, wie auch als unbewusste Reminiscenz angesehen.¹³⁵

Das Motiv lässt sich in anderen Gattungen noch weiter zurückverfolgen. Den ältesten Beleg liefert Sappho; hier spricht wohl ein Mädchen (94 LP):

τεθνάκην δ' ἀδόλως θέλω·
 ἃ με ψισδομένα κατελίμπανεν
 πόλλα καὶ τόδ' ἔειπ.[
 ὦιμ' ὡς δεῖνα πεπ[όνθ]αμεν,
 Ψάπφ', ἦ μάν σ' ἀέκοισ' ἀτυλιμπάνω. 5

Tot sein aber — ehrlich — will ich;
 die mich weinend verließ,
 viel und auch dies sagte sie:
 Ach, wie Schlimmes erleiden wir,
 Sappho, wirklich gegen meinen Willen verlasse ich dich. 5
 [U. Gärtner]

Ferner findet man schon sehr früh Ironisierungen der Formel, die ja überhaupt nur wirken können, wenn das Motiv als Argumentationsmuster verbreitet war. Bei Archilochos lässt der Sprecher seinen Schild in der Schlacht zurück und liefert eine heitere Erklärung (5 W):

ἄσπιδι μὲν Σαίων τις ἀγάλλεται, ἦν παρὰ θάμνωι,
 ἔντος ἀμώμητον, κάλλιπον οὐκ ἐθέλων·
 αὐτὸν δ' ἐξεσάωσα. τί μοι μέλει ἄσπις ἐκείνη;
 ἐρρέτω· ἐξαῦτις κτήσομαι οὐ κακίω.

Mit dem Schild brüstet sich ein Saier, den ich beim Strauch,
 die tadellose Waffe, zurückließ gegen meinen Willen;
 mich selbst aber rettete ich. Was kümmert mich jener Schild?
 Fort solle er sein! Ich werde mir wieder einen besorgen, der
 nicht schlechter ist.

[U. Gärtner]

¹³⁵ Hierauf kann nicht eingegangen werden; vgl. z.B. WILLIAMS (1972) 488; AUSTIN (1977) 164; für eine gezielte Parallelisierung und somit politische Implikation vgl. PELLICCIA (2010-2011) 207 ff.

Bei Aristophanes schließlich muss der Paphlagonier seinen Ehrenkranz an einen Wurstverkäufer abtreten (*Eg.* 1248 ff.):

Οἷμοι, πέπρακται τοῦ θεοῦ τὸ θέσφατον.
Κυλίνδετ' εἴσω τόνδε τὸν δυσδαίμονα.
ὦ Στέφανε, χαίρων ἅπιθι, **καὶ σ' ἄκων ἐγὼ** 1250
λείπω· σὲ δ' ἄλλος τις λαβὼν κεκτῆσεται,
κλέπτῃς μὲν οὐκ ἂν μάλλον, εὐτυχῆς δ' ἴσως.

Ach weh, es ist der Götterspruch erfüllt.
Wälzt hinein mich Unglückseligen.
Kranz, lebe wohl, und dich verlasse ich 1250
gegen meinen Willen; dich aber wir ein anderer
nehmen und besitzen,
wohl kein größerer Dieb, aber vielleicht glücklicher.
[U. Gärtner]

Selbst in der Tragödie taucht das Motiv auf, wobei der Sprecher es einmal nicht ehrlich verwendet (Orest zu Hermione; Eur. *Andr.* 979 ff.),

κἀγὼ ταπεινὸς ὢν τύχαις ταῖς οἴκοθεν
ἤλγουν μὲν ἤλγουν, συμφορὰς δ' ἠνειχόμεν,
σῶν δὲ στερηθεὶς ὠιχόμεν ἄκων γάμων. 980

Und ich, erniedrigt durch das Unglück vom Hause
her,
litt Leid auf Leid, die Unglücksfälle aber ertrug ich, 980
der Ehe mit dir beraubt aber ging ich gegen meinen
Willen fort.
[U. Gärtner]

einmal aber auch in einem ganz ernststen Zusammenhang (Alkestis zu Admet; Eur. *Alc.* 385 ff.):

Αλ. καὶ μὴν σκοτεινὸν ὄμμα μου βαρύνεται. 385
Αδ. ἀπωλόμην ἄρ', εἴ με δὴ **λείψεις**, γύναι.
Αλ. ὥς οὐκέτ' οὔσαν οὐδὲν ἂν λέγοις ἐμέ.
Αδ. ὄρθου πρόσωπον, μὴ **λίπηις** παῖδας σέθεν.
Αλ. **οὐ δῆθ' ἐκοῦσα γ'· ἄλλ'α χαίρετ'**, ὦ τέκνα.
Αδ. βλέψον πρὸς αὐτούς, βλέψον. Αλ. οὐδέν εἰμ' ἔτι. 390
Αδ. τί δρᾷς; προλείπεις; Αλ. χαῖρ'. Αδ. ἀπωλόμην
τάλας.

Al. Und wahrlich dunkel wird mein Auge schwer. 385

Ad. So bin ich verloren, wenn du mich verlässt, Gattin.

Al. So dürftest du mich, die ich nicht mehr bin, nicht
nennen.

Ad. Richte dein Gesicht auf, verlass nicht deine Kinder!

Al. Freilich gegen meinen Willen, aber lebt wohl, ihr
Kinder!

Ad. Blicke hin zu ihnen, blicke hin. Al. Ich bin nicht
mehr. 390

Ad. Was tust du? Gehst du fort? Al. Leb wohl! Ad.

Ich bin verloren,
ich Unglücklicher.

[U. Gärtner]

Wenn nun Helena bei Quintus zu Menelaos spricht, spricht sie wie Medea als Frau, die ihre Heimat verlassen hat; Maciver hat hier zu Recht gezeigt, dass Helena in sicherer Absicht, Menelaos wieder für sich zu gewinnen und sich von Schuld zu befreien, unaufrichtig spricht, was für den Leser durch die intertextuellen Bezüge zu Homer (*Il.* 3, 174 ff.; 6, 349 u. 357; *Od.* 4, 259 ff.) und Euripides (*Tro.* 919 ff.) erkennbar wird.

Was ergibt sich nun bei Heranziehung der Vergilstelle? Es sei eingeräumt, dass die Grundkonstellation bei Vergil und Quintus anders ist als bei Apollonios, denn es begegnen sich zwei Protagonisten *wieder* — doch haben wir dies *mutatis mutandis* auch bei Kallimachos' bzw. Catulls Locke und Berenike sowie bei Quintus in der Paris/Oinone-Begegnung in Buch 10.¹³⁶ Es scheint mir daher wenig begründet zu behaupten: "There is sufficient evidence to suggest that the *Posthomerica* alludes here to the words of Aeneas to Dido".¹³⁷ Maciver betont im Folgenden "the dissimilarity of contexts": Aeneas muss in seiner Mission eine Stadt gründen und Dido für immer verlassen, Menelaos zerstört eine Stadt, um mit Helena wieder vereinigt zu sein. "The verbal parallelism builds similarities and

¹³⁶ PELLICCIA (2010-2011) hat hier sogar auf eine mögliche Nachwirkung der Konstellation im Protesilaos-Laodamia-Mythos verwiesen; hier käme auch der Aspekt der Unterwelt hinzu.

¹³⁷ MACIVER (2011) 699.

points to the interpretable potentiality of differences".¹³⁸ Aeneas ändere seine Aussage nicht, nenne abstrakte Gründe, Helena ändere gezielt und schiebe die Schuld personalisiert auf Paris etc. Die Unterschiede können hier nicht i.E. erörtert werden — Maciver sieht sie allesamt als gezielte Veränderungen, deren Bedeutung sich erst vor der Folie des Vergiltextes erschließe. Ist jede Abweichung der *Posthomerica* zu *nachgewiesenen* Bezugstexten (Homer, den Tragikern, Apollonios, Kallimachos etc.) selbstverständlich als Aussage des Textes mitzulesen, so ist m.E. aus methodischen Gründen eine Abweichung im vorliegenden Falle schlicht ohne Aussagekraft in Hinblick auf die Intention des Textes.¹³⁹ Ich selbst habe immer auf das Argument einer gemeinsamen Quelle aus gutem Grund verzichtet; doch könnte ein Vertreter dieser Theorie gerade bei vorliegendem Beziehungsgeflecht die Frage stellen, ob *wir* nicht vorschnell Beziehungen zu uns erhaltenen Texten 'erkennen' und dabei nicht berücksichtigen, dass z.B. Helenas Entführung und Verteidigung zu einem der meist behandelten Themen gehörte;¹⁴⁰ es gab seit dem epischen Kyklos sicher nicht nur ein Epos, das den Stoff ausführlich darstellte; es ist daher durchaus *möglich*, dass ein Text vor Apollonios bereits eine vergleichbare Szene zwischen Helena und Menelaos oder auch Oinone und Paris brachte, in der die Formel des unfreiwilligen Verlassens auftrat; Apollonios hätte es durch die Übertragung auf Medea (mit aussagekräftigen Abweichungen) immerhin in einem vergleichbaren Kontext gelassen, Kallimachos/Catull hingegen den Kontrast zum Heiter-Ironischen vollzogen, Vergil schließlich mit dem Motivrepertoire virtuos gespielt. Dann müsste man nicht die Unterschiede der *Posthomerica* zu Vergil als aussagekräftig interpretieren, sondern die Abweichungen der *Aeneis* zu dem älteren Epos und der ihm folgenden Tradition. Dieses Gedankenspiel à la Norden, Vian

¹³⁸ Ebd.

¹³⁹ Dies betrifft auch die Argumentation von CUYPERS (2005); s.o. Anm. 13.

¹⁴⁰ S.o. III.4. zu Kolluthos.

oder Zintzen sei nur als *advocatus diaboli* vorgebracht.¹⁴¹ Allerdings sei nachdrücklich auf Pelliccia verwiesen, der für die *inuitus*-Passagen eine lange Tradition rekonstruieren konnte; durchaus bedenkenswert ist ferner seine Vermutung, dass Euripides' Behandlung des Protesilaos-Laodamia-Mythos dabei gerade für Vergil eine zentrale Rolle spielte, so dass die Kallimachos/Catull-Stelle für Vergil bzw. den Leser nur ein "window reference" darstellt.¹⁴² Wie sich freilich die verschiedenen Ausformungen des Motivs untereinander verhalten, d.h. was code model und was exemplary model war,¹⁴³ lässt sich m.E. hier nicht mehr mit Sicherheit klären.

Um nicht missverstanden zu werden sei abschließend betont, dass es hier um verschiedene Prämissen geht, die durchaus beide ihre Berechtigung haben. Stellt man die Leserseite in den Mittelpunkt, gilt das Interesse dem literarischen Beziehungskosmos; durch Assoziationen kann man — wie z.B. Maciver — zu durchaus faszinierenden Interpretationen gelangen, die unseren Blick für diesen literarischen Kosmos öffnen. Bei unserer speziellen Fragestellung ist jedoch ohne die Annahme einer (wie auch immer modifizierten) Textintention nicht zu operieren; dabei sind die Beweise, die man notwendigerweise in den Texten sucht, nicht immer und ab einem gewissen Überangebot durchgehend zur Verfügung stehender Muster oft nicht mehr definitiv zu erbringen; dies bleibt eine ernüchternde Feststellung.

V. Schluss

Versuchen wir die anfangs aufgeworfenen Fragen zu beantworten: Dichter wie Rezipienten konnten 'Zugang' zu lateinischen Texten haben — hieraus lässt sich jedoch wenig folgern;

¹⁴¹ NORDEN (1957⁴) 248 f., dachte z.B. an eine hellenistische Paris-Oinone-Darstellung; s.o. Anm. 133; vgl. PELLICCIA (2010-2011), 153 ff.

¹⁴² PELLICCIA (2010-2011) 201, der allerdings bei der Frage nach dem Verhältnis von Vergil und Quintus offen bleibt.

¹⁴³ Vgl. CONTE (1986) 31; HINDS (1998) 34 ff., bes. 41 f.

keinesfalls spielte die lateinische Dichtung im griechischen Sprachbereich eine Rolle, die auch nur ansatzweise der der Rezeption griechischer Literatur durch die Römer entspricht. 'Kenntnis' oder gar 'Unkenntnis' lässt sich grundsätzlich nicht belegen. 'Benutzung' scheint in so manchem Fall plausibel, ließ sich aber bisher kaum definitiv beweisen. Die viel geschmähte Quellenforschung konnte die Frage nach einer Rezeption Vergils in den griechischen Epen der Kaiserzeit nicht lösen. Gerade die Tatsache, dass die meisten Überschneidungen bei Themen auftraten, die wie die Eroberung Troias, das Parisurteil, die Entführung Helenas, deren Verteidigung, Hero und Leander zu den am meisten behandelten und bekannten Themen der Antike gehörten, mahnt Vorsicht an. Ansätze dagegen, die die Intertextualität in diesem Zusammenhang in den Vordergrund stellen, machen für unsere Frage m.E. den zweiten Schritt vor dem ersten oder räumen dem Rezipienten eine (zu) große (da subjektive) Rolle ein, insbesondere dann wenn Abweichungen als signifikant interpretiert werden. Allgemeine Spuren der römischen Kultur sind freilich zu finden, doch das verwundert auch keinen.

Die berechtigte Berücksichtigung der Poetologie der späteren Epiker in neuerer Zeit hat gezeigt, wie subtil diese Texte ihre Leser tausend Jahre griechische Literatur mitlesen lassen. Ob freilich die lateinische dazugehören muss, bleibt m.E. in Einzelfällen denkbar, aber in einer Verallgemeinerung kaum beweisbar.

Literaturverzeichnis

- ADAMS, J.N. (2003), *Bilingualism and the Latin Language* (Cambridge).
- ADAMS, J.N. / JANSE, M. / SWAIN, S. (2002) (ed.), *Bilingualism in Ancient Society: Language Contact and the Written Text* (Oxford).
- AUSTIN, R.G. (1977), *P. Vergili Maronis Aeneidos Liber Sextus* (Oxford).
- BALDWIN, B. (1976), "Vergilius Graecus", *AJPh* 97:361-368.
- BALDWIN, B. (1982), "Vergil in Byzantium", *AcA* 28:81-93.

- BALDWIN, B. (1983), "An Early Byzantine Echo of Vergil?", *Hermes* 111:127-128.
- BALDWIN, B. (1985), "Latin in Byzantium", in V. VAVRINEK (ed.), *From Late Antiquity to Early Byzantium* (Praha), 237-241.
- BALDWIN, B. (1987), "Dio Cassius and John Malalas: Two Ancient Readings of Virgil", *Emerita* 55:85-86.
- BÄR, S. (2009), *Quintus Smyrnaeus Posthomericus 1: Die Wiedergeburt des Epos aus dem Geiste der Amazonomachie. Mit einem Kommentar zu den Versen 1-219* (Göttingen).
- BAUMBACH, M. / BÄR, S. (2007), "An Introduction to Quintus Smyrnaeus' *Posthomericus*", in M. BAUMBACH / S. BÄR / N. DÜMLER (ed.), *Quintus Smyrnaeus: Transforming Homer in Second Sophistic Epic* (Berlin-New York), 1-26.
- BECHERT, J. / WILDGEN, W. (1991), *Einführung in die Sprachkontaktforschung* (Darmstadt).
- BECKBY, H. (1965-1967²), *Anthologia Graeca. Griechisch-Deutsch* (München).
- BECKER, P. (1913), "Vergil und Quintus", *RhM* 68:68-90.
- BETHE, E. (1910), "Die griechische Poesie", in A. GERCKE / E. NORDEN (Hrsg.), *Einleitung in die Altertumswissenschaft*. I (Leipzig-Berlin), 275-328.
- BOWIE, E.L. (1985), "Theocritus' Seventh Idyll, Philetas and Longus", *CQ* 35:67-91.
- BOWIE, E.L. (1989), "Poetry and Poets in Asia and Achaia", in S. WALKER / Averil CAMERON (ed.), *The Greek Renaissance in the Roman Empire: Papers from the Tenth British Museum Classical Colloquium* (London), 198-205.
- BOWRA, C.M. (1957), "Melinno's Hymn to Rome", *JRS* 47:21-28.
- BRAUNE, J. (1935), *Nonnos und Ovid* (Greifswald).
- BRAUNE, J. (1948), "Nonno e Claudiano", *Maia* 1:176-193.
- BUCHHEIT, V. (1963), *Vergil über die Sendung Roms: Untersuchungen zum Bellum Poenicum und zur Aeneis* (Heidelberg).
- BÜCHNER, K. (1961), *Vergilius Maro: Der Dichter der Römer* (Stuttgart) (= *RE* VIII A. 2. [1958], 1265-1486).
- CAMERON, Alan (1965), "Wandering Poets: A Literary Movement in Byzantine Egypt", *Historia* 14:470-509.
- CAMERON, Alan (2004), "Poetry and Literary Culture in Late Antiquity", in S. SWAIN / M. EDWARDS (ed.), *Approaching Late Antiquity: The Transformation from Early to Late Empire* (Oxford), 327-354.
- CAMPBELL, M. (1981), *A Commentary on Quintus Smyrnaeus Posthomericus XII* (Leiden).
- CAPPONI, F. (1987), "Oppiano", in *EV* 3 (Roma), 859-860.

- CASTIGLIONI, L. (1926), "Tryphiodorea: Trifiodoro e Virgilio", *RFIC* 54:501-517.
- CASTIGLIONI, L. (1932), "Epica Nonniana", *RIL* 65:309-337.
- CATAUDELLA, Q. (1927), "Riflessi virgiliani nel romanzo di Caritone", *Athenaeum* 5:302-312.
- CATAUDELLA, Q. (1932), "Sulla fortuna di Virgilio nel mondo greco-egiziano", *CE* 7:332-334.
- CATAUDELLA, Q. (1982), "Influssi di poesia classica anche latina negli epigrammi cristiani greci", in *Studi in onore di Aristide Colonna* (Perugia), 79-92.
- CESAREO, E. (1928), "Trifiodoro e l'*Iliupersis* di Virgilio", *SIFC* 6:231-300.
- CESAREO, E. (1929), "Qua ratione Tryphiodorus Vergili nyctomachian, necem Priami, nonnullos praeterea locos imitatione prosecutus sit", *SIFC* 7:265-304.
- CHUVIN, P. (1985), Rez. v. GERLAUD (1982) u. E. LIVREA (1982), *Triphiodorus. Ilii excidium*, *RPh* 59:125-128.
- CITTI, V. (1984a), "Antologia Greca", in *EV* 1 (Roma), 196-198.
- CITTI, V. (1984b), "Una eco delle *Georgiche* in un epigramma di Apollonide (AP IX 244)", in R. UGLIONE (ed.), *Atti del convegno nazionale di studio su Virgilio, Torino, 1-2 maggio 1982* (Torino), 165-169.
- CONTE, G.B. (1986), *The Rhetoric of Imitation: Genre and Poetic Memory in Virgil and Other Latin Poets*. Transl. from the Italian, ed. and with a foreword by C. SEGAL (Ithaca-London).
- CORONATI, L. (1984), "Osservazioni sulla traduzione greca della IV Ecloga di Virgilio", *CCC* 5:71-84.
- CRESCI, L.R. (1987), "Longo", in *EV* 3 (Roma), 245-246.
- CRIBIORE, R. (2003-2004), "Latin Literacy in Egypt", *KODAI* 13/14:111-118.
- CRIBIORE, R. (2007), "Higher Education in Early Byzantine Egypt: Rhetoric, Latin, and the Law", in R.S. BAGNALL (ed.), *Egypt in the Byzantine World 300-700* (Cambridge), 47-66.
- CUARTERO, F.J. (1988), *Trifiodor. La Presa de Troia. Text revisat i traducció* (Barcelona).
- CUARTERO, F.J. (1994), "Poesía épica de época imperial y paideia griega", in J.A. LÓPEZ FÉREZ (ed.), *La épica griega y su influencia en la literatura española* (Madrid), 283-312.
- CUYPERS, M. (2005), Rez. v. A.W. JAMES / K. LEE (2000), *A Commentary on Quintus of Smyrna Posthomeric V* (Leiden), *Mnemosyne* 58:605-613.
- D'IPPOLITO, G. (1964), *Studi nonniani: L'epillio nelle Dionisiache* (Palermo).

- D'IPPOLITO, G. (1976), *Trifiodoro e Vergilio: Il proemio della Presa di Ilio e l'esordio del libro secondo dell'Eneide* (Palermo).
- D'IPPOLITO, G. (1985a), "Fortuna di Virgilio nella Grecia antica", in *EV* 2 (Roma), 801-804.
- D'IPPOLITO, G. (1985b), *L'approccio intertestuale alla poesia: Sondaggi da Vergilio e dalla poesia cristiana greca di Gregorio e di Sinesio* (Palermo).
- D'IPPOLITO, G. (1987), "Nonno", in *EV* 3 (Roma), 758-761.
- D'IPPOLITO, G. (1988), "Quinto Smirneo", in *EV* 4 (Roma), 376-380.
- D'IPPOLITO, G. (1990), "Trifiodoro", in *EV* 5* (Roma), 268-271.
- D'IPPOLITO, G. (1991), "Nonno e Virgilio", in *Studi di filologia classica in onore di G. Monaco*. I, *Letteratura Greca* (Palermo), 527-532.
- DE STEFANI, C. (2006), "Paolo Silenziario leggeva la letteratura latina?", *JÖByz* 56:101-112.
- DIGGLE, J. (1970), *Euripides. Phaeton. Edited with prolegomena and commentary* (Cambridge).
- DIHLE, A. (1989), *Die griechische und lateinische Literatur der Kaiserzeit. Von Augustus bis Justinian* (München).
- DUBIELZIG, U. (1992), *Rez.* v. CUARTERO (1988), *Gnomon* 64:493-499.
- DUBIELZIG, U. (1996), *Τριφιοδώρου Ἰλίου ἄλωσις = Triphiodor. Die Einnahme Ilioms: Ausgabe mit Einführung, Übersetzung und kritisch-exegetischen Noten* (Tübingen).
- DUBUISSON, M. (1992), "Jean le Lydien et le latin: Les limites d'une compétence", in *Serta Leodiensia secunda* (Liège), 123-131.
- DUC, TH. (1994), *Le De raptu Proserpinae de Claudien: Réflexion sur une actualisation de la mythologie* (Bern).
- DUCKWORTH, G.E. (1936), "Foreshadowing and Suspense in the *Posthomeric* of Quintus of Smyrna", *AJPh* 57:58-86.
- DUQUESNAY, I.M. LE M. (1981), "Vergil's First Eclogue", in F. CAIRNS (ed.), *Papers of the Liverpool Latin Seminar* 3 (Liverpool), 29-182.
- EDMONDS, J.M. (1916), *Daphnis & Chloe. By Longus, with the English translation of G. THORNLEY. Revised and augmented* (The Loeb Classical Library 69, London-New York).
- ERBSE, H. (1961), *Rez.* v. VIAN (1959), *ByzZ* 54:368-370.
- ERBSE, H. (1971), *Rez.* v. VIAN (1969), *Gnomon* 43:563-568.
- FAUTH, W. (1981), *Eidos poikilon: Zur Thematik der Metamorphose und zum Prinzip der Wandlung aus dem Gegensatz in den Dionysiaka des Nonnos von Panopolis* (Göttingen).
- FERRARI, L. (1962), *Sulla Presa di Ilio di Trifiodoro* (Palermo).
- FISHER, E.A. (1982), "Greek Translations of Latin Literature in the Fourth Century A.D.", *YCLS* 27:173-215.

- FRANGOULIS, H. (1999), *Nonnos de Panopolis. Les Dionysiaques*. Tome XIII, *Chant XXXVII* (CUF, Paris).
- FUNAIOLI, G. (1939), "Virgilio e Trifiodoro", *RhM* 88:1-7.
- GARSTAD, B. (2003), "The Assyrian Hero's Romantic Interlude in Libya: A 'Topos' from Virgil in Pisander of Laranda, the Picus-Zeus Narrative, and Nonnus of Panopolis", *Eranos* 101:6-16.
- GÄRTNER, U. (2005), *Quintus Smyrnaeus und die Aeneis: Zur Nachwirkung Vergils in der griechischen Literatur der Kaiserzeit* (München).
- GÄRTNER, U. (2010), *Quintus von Smyrna. Der Untergang Trojas: Griechisch und deutsch*. 2 Bde (Darmstadt).
- GAUGER, J.-D. (1984), "Der Rom-Hymnos der Melinno (Anth. Lyr. II² 6, 209f.) und die Vorstellung von der 'Ewigkeit' Roms", *Chiron* 14:267-299.
- GERLAUD, B. (1982), *Triphiodore. La prise d'Iliou* (CUF, Paris).
- GIANGRANDE, G. (1974), Rez. v. P. ORSINI (1972), *Collouthos. L'enlèvement d'Hélène* (CUF, Paris), *CR* 24:129-131.
- GIEBEL, M. (2009), *Musaios. Hero und Leander* (Frankfurt-Leipzig).
- GONZÁLEZ SENMARTÍ, A. (1985), "Virgili a la poesia grega tardana", in *Studia Virgiliana: Actes del VI^e simposi d'estudis clàssics* (Barcelona), 199-205.
- GRIFFITH, R.D. (1995), "Catullus' *Coma Berenices* and Aeneas' farewell to Dido", *TAPhA* 125:47-59.
- HAHN, L. (1906), *Roms Sprache und der Hellenismus zur Zeit des Polybios* (Leipzig).
- HAHN, L. (1907), *Zum Sprachenkampf im römischen Reich bis auf die Zeit Justinians* (Leipzig).
- HAHN, L. (1912), "Zum Gebrauch der lateinischen Sprache in Konstantinopel", in A. DYROFF (Hrsg.), *Festgabe für Martin von Schanz zur 70. Geburtstagfeier* (Würzburg), 173-183.
- HAMBLENNÉ, P. (1979), Rez. v. D'IPPOLITO (1976), *RBPh* 57:168-169.
- HARRIES, B. (1994), "The Pastoral Mode in the *Dionysiaca*", in HOPKINSON (1994), 63-85.
- HEINZE, R. (1915³), *Virgils epische Technik* (Leipzig-Berlin).
- HERMANN, G. (1840), Rez. v. F. SPITZNER (1839), *Observationes criticae et grammaticae in Quinti Smyrnaei Posthomericæ* (Lipsia) u. H. KÖCHLY (1838), *Emendationes et adnotationes in Quintum Smyrnaeum*, *ZAW* 7.31-33:257-275.
- HEYNE, CHR. G. (1832⁴), *Publius Virgilius Maro uarietate lectionis et perpetua adnotatione illustratus*. Vol. II, *Aeneidis Libri I-VI* (Lipsiae-Londini).
- HIDBER, TH. (2006), "Vom Umgang der Griechen mit lateinischer Sprache und Literatur", *Paideia* 61:237-254.

- HINDS, S. (1998), *Allusion and Intertext: Dynamics of Appropriation in Roman Poetry* (Cambridge).
- HOLTORF, E. (1959), *P. Vergilius Maro. Die größeren Gedichte. I. Einleitung. Bucolica* (Freiburg-München).
- HOPKINSON, N. (1994) (ed.), *Studies in the Dionysiaca of Nonnus* (Cambridge).
- HÖRANDNER, W. (1979), Rez. v. D'IPPOLITO (1976), *JÖByz* 28:401.
- HORSFALL, N. (1993), "P. Bonon. 4 and Virgil, *Aen.* 6, yet again", *ZPE* 96:17-18.
- HORSLEY, G.H.R. (1989), *New Documents Illustrating Early Christianity*. Vol. 5, *Linguistic Essays* (North Ryde).
- HOSE, M. (1994), "Die römische Liebeslegie und die griechische Literatur: Überlegungen zu *P. Oxy.* 3723", *Philologus* 138:67-82.
- HUBBARD, TH. K. (2006), "Virgil, Longus, and the Pipes of Pan", in M. FANTUZZI / Th. PAPANGHELIS (ed.), *Brill's Companion to Greek and Latin Pastoral* (Leiden-Boston), 499-513.
- HUNTER, R.L. (1983), *A Study of Daphnis & Chloe* (Cambridge).
- IRMSCHER, J. (1984), "Die Einheit der antiken Literatur im Bas-Empire", in J. HARMATTA (éd.), *Actes du VII^e congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Études classiques*. II (Budapest), 275-282.
- IRMSCHER, J. (1985), "Vergil in der griechischen Antike", *Klio* 67:281-285.
- IRMSCHER, J. (1986), "Wechselwirkungen zwischen den beiden antiken Literaturen im ausgehenden Altertum", *ACD* 22:87-98.
- JAMES, A. (2006), Rez. v. GÄRTNER (2005), *CR* 56:328-329.
- JAMES, A. (2007), "Quintus of Smyrna and Virgil: A Matter of Prejudice", in M. BAUMBACH / S. BÄR / N. DÜMLER (ed.), *Quintus Smyrnaeus: Transforming Homer in Second Sophistic Epic* (Berlin-New York), 145-157.
- KEHMPTZOW, F. (1891), *De Quinti Smyrnaei fontibus ac mythopoeia* (Kiliae).
- KEYDELL R. (1931), "Literaturbericht über die griechische Poesie der Kaiserzeit: Bis 1929", *JAW* 230:41-161.
- KEYDELL, R. (1935a), "Die Dichter mit Namen Peisandros", *Hermes* 70:301-311.
- KEYDELL, R. (1935b), Rez. v. BRAUNE (1935), *Gnomon* 11:597-605.
- KEYDELL, R. (1939), "Triphiodoros", in *RE* VII A.1:178-181.
- KEYDELL, R. (1941), "Die griechische Dichtung der Kaiserzeit: Bericht über das Schrifttum der Jahre 1930-1939", *JAW* 272:1-71.
- KEYDELL, R. (1961), Rez. v. VIAN (1959), *Gnomon* 33:278-284.
- KEYDELL, R. (1963), "Quintus von Smyrna", in *RE* XXIV:1271-1296.

- KEYDELL, R. (1966), Rez. v. D'IPPOLITO (1964), *Gnomon* 38:25-29.
- KEYDELL, R. (1969), "Musaïos", in *KLP* 3:1479-1480.
- KEYDELL, R. (1972), "Peisandros 8.-10.", in *KLP* 4:588.
- KEYDELL, R. (1975a), Rez. v. P. ORSINI (1972), *Collouthos. L'enlèvement d'Hélène (CUF, Paris)*, *Gnomon* 47:543-548.
- KEYDELL, R. (1975b), "Triphiodoros", in *KLP* 5:962.
- KNIGHT, W.F.J. (1932a), "Iliupersides", *CQ* 26:178-189.
- KNIGHT, W.F.J. (1932b), *Vergil's Troy: Essays on the Second Book of the Aeneid* (Oxford).
- KNOX, P.E. (1988), "Phaethon in Ovid and Nonnus", *CQ* 38:536-551.
- KÖCHLY, A. (1853), *Quinti Smyrnaei Posthomericonum libri XIV* (Lipsiae).
- KOERTING, G. (1874), *Dictys und Dares: Ein Beitrag zur Geschichte der Troja-Sage in ihrem Uebergange aus der antiken in die romantische Form* (Halle).
- KRAMER, J. (1996), "Der lateinisch-griechische Vergilpalimpsest aus Mailand", *ZPE* 111:1-20.
- KROLL, W. (1902), "Studien über die Komposition der Aeneis", *Jahrbücher für das classische Altertum (Fleckeisens Jahrbücher)* 27 Suppl.:135-169.
- KURFESS, A. (1951), "Vergil und die Sibyllen", *ZRGG* 3:253-257.
- KURFESS, A. (1954), "Vergils vierte Ekloge und die *Oracula Sibyllina*", *HJ* 73:120-127.
- KURFESS, A. (1955), "Vergils 4. Ekloge und christliche Sibyllinen", *Gymnasium* 62:110-112.
- LENAERTS, J. (1978), Rez. v. D'IPPOLITO (1976), *CE* 53:378-380.
- LENZ, F. (1937), Rez. v. BRAUNE (1935), *PhW* 57:96-99.
- LEONE, P. (1968), "La *Presa di Troia* di Trifiodoro", *Vichiana* 5:59-108.
- LEONE, P. (1984), "Ancora sulla *Presa di Troia* di Trifiodoro", *QC* 6:5-15.
- LEVI, M. (1906), "Le fonti della Ἰλίου ἄλωσις di Trifiodoro", *CN* 2:153-166.
- LIVREA, E. (1968), *Colluto. Il Ratto di Elena. Introduzione, testo critico, traduzione e commentario* (Bologna).
- LLOYD-JONES, H. (1969), Rez. v. F.M.N. COMBELLACK (1968), *The War at Troy* (Norman), *CR* 19:101.
- LLOYD-JONES, H. / PARSONS, P.J. (1978), "Iterum de 'Catabasi Orphica'", in H.G. BECK / A. KAMBYLIS / P. MORAUX (Hrsg.), *Kyklos: Griechisches und Byzantinisches; Festschrift für Rudolf Keydell zum 90. Geburtstag* (Berlin-New York), 88-100.
- LOVATT, H. (2006), Rez. v. GÄRTNER (2005), *JRS* 96:255-257.
- MAAS, P. (1935), Rez. v. BRAUNE (1935), *ByzZ* 35:385-387.

- MACIVER, C.A. (2009), Rez. v. GÄRTNER (2005), *AAHG* 62:149-151.
- MACIVER, C.A. (2011), "Reading Helen's Excuses in Quintus Smyrnaeus' *Posthomerica*", *CQ* 61:690-703.
- MACIVER, C.A. (2012), "Representative Bees in Quintus Smyrnaeus' *Posthomerica*", *CPh* 107:53-69.
- MACKAIL, J.N. (1929), Rez. v. CESAREO (1928), *JRS* 19:107-108.
- MAGAÑA ORÚE, E. (1997), "Una nueva fuente latina de Nono de Panópolis: Nemesiano", *CFC(L)* 13:83-89.
- MAGNELLI, E. (2008), "Colluthus' 'Homeric' Epyllion", *Ramus* 37:151-172.
- MANUWALD, B. (1985), "Improvisi aderunt: Zur Sinon-Szene in Vergils *Aeneis* (2, 57-198)", *Hermes* 113:183-208.
- MARINČIČ, M. (1998), "Der 'orphanische' Bologna-Papyrus (Pap. Bon. 4), die Unterweltsbeschreibung im *Culex* und die lukrezische Allegorie des Hades", *ZPE* 122:55-59.
- MAZZA, D. (2010), "KOIPANIH AYΣONIHΩN: l'impero romano nelle *Dionisiache* di Nonno di Panopoli (III 188-201, 358-371 e XLI 155-184, 387-399)", *RCCM* 52:145-163.
- MERKELBACH, R. (1951), "Eine orphische Unterweltsbeschreibung auf Papyrus", *MH* 8:1-11.
- MERRICK, J. (1739), *The Destruction of Troy. Being the Sequel of the Iliad. Translated from the Greek of Tryphiodorus. With Notes* (Oxford).
- MITTELSTADT, M.C. (1970), "Bucolic-lyric Motifs and Dramatic Narrative in Longus' *Daphnis and Chloe*", *RhM* 113:211-227.
- MYERS-SCOTTON, C. (1993), *Duelling Languages: Grammatical Structure in Codeswitching* (Oxford).
- NEWBOLD, R.F. (2008), "Curiosity and Exposure in Nonnus", *GRBS* 48:71-94.
- NOACK, F. (1892a), "Die Quellen des Tryphiodoros", *Hermes* 27:452-463.
- NOACK, F. (1892b), Rez. v. KEHMPTZOW (1891), *GGA* 20:769-812.
- NORDEN, E. (1901), "Vergils Äneis im Lichte ihrer Zeit", *NJA* 7:249-282, 313-334 (= *Kleine Schriften* [Berlin 1966], 358-421).
- NORDEN, E. (1957⁴), *P. Vergilius Maro. Aeneis Buch VI* (Stuttgart).
- PEETERS, P.P. (1930), "Une légende de Virgile dans l'hagiographie grecque", in *Mélanges Paul Thomas* (Bruges), 546-554.
- PELLICCIA, H. (2010-2011), "Unlocking *Aeneid* 6.460: Plautus' *Amphitryon*, Euripides' *Protesilaus* and the Referents of Callimachus' *Coma*", *CJ* 106:149-221.
- PERRET, J. (1977), Rez. v. D'IPPOLITO (1976), *REL* 55:517.
- PETERSEN, U. (1974), *Goethe und Euripides: Untersuchungen zur Euripides-Rezeption in der Goethezeit* (Heidelberg).

- PUCCI, J. (1998), *The Full-knowing Reader: Allusion and the Power of the Reader in the Western Literary Tradition* (New Haven).
- REICHMANN, V. (1943), *Römische Literatur in griechischer Übersetzung* (Leipzig).
- ROCCA, S. (1995), "Il potere della parola: la persuasione d'Elena e la scuola di retorica", *Aufidus* 25:31-48.
- ROCHETTE, B. (1990), "Les traductions grecques de l'*Énéide* sur papyrus: Une contribution à l'étude du bilinguisme gréco-latin au Bas-Empire", *LEC* 58:333-346.
- ROCHETTE, B. (1993), "La diversité linguistique dans l'Antiquité classique: Le témoignage des auteurs de l'époque d'Auguste et du I^{er} siècle de notre ère", in L. ISEBAERT (éd.), *Miscellanea linguistica Graeco-Latina* (Namur), 219-237.
- ROCHETTE, B. (1994), "Traducteurs et traductions dans l'Égypte gréco-romaine", *CE* 69:313-322.
- ROCHETTE, B. (1995a), "Grecs et Latins face aux langues étrangères: Contribution à l'étude de la diversité linguistique dans l'antiquité classique", *RBPh* 73:5-16.
- ROCHETTE, B. (1995b), "Du grec au latin et du latin au grec: Les problèmes de la traduction dans l'antiquité gréco-latine", *Latomus* 54:245-261.
- ROCHETTE, B. (1997), *Le latin dans le monde grec: Recherches sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l'Empire romain* (Bruxelles).
- ROCHETTE, B. (2006), Rez. v. GÄRTNER (2005), *AC* 75:327-329.
- ROCHETTE, B. (2008), Rez. v. GÄRTNER (2005), *Latomus* 67:245-249.
- ROSSBACH, O. (1917), "Servius bei Johannes Malalas", *BPhW* 37:30-32.
- RUIZ-MONTERO, C. (1994), "Chariton von Aphrodisias: Ein Überblick", in *ANRW* II. 34. 2 (Berlin), 1006-1054.
- SCHMITT, R. (1983), "Die Sprachverhältnisse in den östlichen Provinzen des Römischen Reiches", in *ANRW* II. 29. 2 (Berlin), 554-586.
- SCHÖNBERGER, O. (1989⁴), *Longos. Hirtengeschichten von Daphnis und Chloe. Griechisch und deutsch* (Berlin).
- SCHOTT, G. (1957), *Hero und Leander bei Musaios und Ovid* (Köln).
- SCHUBERT, P. (2005), "93. Fragments d'hexamètres relatifs à Rome", in A. JÖRDENS / P. SCHUBERT (Hrsg.), *Griechische Papyri der Cahiers P. 1 und P. 2 aus der Sammlung des Louvre (P. Louvre II)* (Bonn), 1-11.
- SCHULZE, J.-F. (1966), "Zur Geschichte von Dionysos und Aura bei Nonnos (Dionys. 48, 238-978)", *WZ Halle* 15, 3:369-374.

- SCHULZE, J.-F. (1985), "Nonnos' *Dionysiaka* 11, 356-359 und Ovids *Remedia* 483-486", *WZ Halle* 34, 6:78-82.
- SETAIOLI, A. (1970), "Nuove osservazioni sulla 'descrizione dell'oltretomba' nel papiro di Bologna", *SIFC* 42:179-224.
- SHORROCK, R. (2001), *The Challenge of Epic: Allusive Engagement in the Dionysiaca of Nonnus* (Leiden-Boston-Köln).
- SWAIN, S. (1991), "Arrian the Epic Poet", *JHS* 111:211-214.
- TILG, S. (2010), *Chariton of Aphrodisias and the Invention of the Greek Love Novel* (Oxford).
- TREU, M. (1954), "Die neue 'orphanische' Unterweltsbeschreibung und Vergil", *Hermes* 82:24-51.
- VALLEY, G. (1926), *Über den Sprachgebrauch des Longus* (Uppsala).
- VIAN, F. (1959), *Recherches sur les Posthomériques de Quintus de Smyrne* (Paris).
- VIAN, F. (1964), Rez. v. D'IPPOLITO (1964), *REG* 77:369-371.
- VIAN, F. (1969), *Quintus de Smyrne. La suite d'Homère. Tome III, Livres X-XIV* (CUF, Paris).
- VIAN, F. (1976), *Nonnos de Panopolis. Les Dionysiaques. Tome I, Chants I-II* (CUF, Paris).
- VIAN, F. (1995), "L'invention de la vigne chez Nonnos", in L. BELLONI / G. MILANESE / A. PORRO (ed.), *Studia classica Iohanni Tarditi oblata* (Milano), 199-214 (= *L'épopée posthomérique: Recueil d'études*, D. ACCORINTI (éd.), [Alessandria 2005], 551-564).
- VIEILLEFOND, J.-R. (1987), *Longus. Pastorales. (Daphnis et Chloé)* (CUF, Paris).
- WATTS, E.J. (2006), *City and School in Late Antique Athens and Alexandria* (Berkeley-Los Angeles-London).
- WEBER, K.F. (1835-1852), *De Latine scriptis quae Graeci ueteres in linguam suam transtulerunt*. I-IV (Cassellis).
- WENSKUS, O. (2001), Rez. v. ROCHETTE (1997), *Gnomon* 73:70-72.
- WEST, M.L. (1970), Rez. v. LIVREA (1968), *Gnomon* 42:657-661.
- WEST, M.L. (1978), "Die griechischen Dichterinnen der Kaiserzeit", in H.G. BECK / A. KAMBYLIS / P. MORAUX (Hrsg.), *Kyklos: Griechisches und Byzantinisches; Festschrift für Rudolf Keydell zum 90. Geburtstag* (Berlin-New York), 101-115.
- WHITMARSH, T. (2010), "Thinking Local", in T. WITHMARSH (ed.), *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World* (Cambridge), 1-16.
- WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, U. VON (1905), "Die griechische Literatur und Sprache. 1, Die griechische Literatur des Altertums", in P. HINNEBERG (Hrsg.), *Die Kultur der Gegenwart: Ihre Entwicklung und ihre Ziele*, Teil 1, Abt. VIII. *Die griechische und lateinische Literatur und Sprache* (Berlin-Leipzig), 1-236.

- WILLIAMS, G. (1978), *Change and Decline: Roman Literature in the Early Empire* (Berkeley-Los Angeles-London).
- WILLIAMS, R.D. (1972), *The Aeneid of Virgil: Books I-VI* (London).
- WILLS, J. (1998), "Divided allusion: Virgil and the *Coma Berenices*", *HSP* 98:277-305.
- YPSILANTI, M. (2007), "Triphiodorus Homericus: People in the 'Ιλίου Ἀλωσις and their Forbears in the *Iliad* and *Odyssey*", *WS* 120:93-114.
- ZINTZEN, C. (1979), *Die Laokoonepisode bei Vergil* (Wiesbaden).
- ZÖLLNER, F. (1892), *Analecta Ovidiana* (Lipsiae).
- ZUNTZ, G. (1992), *Αἰὼν in der Literatur der Kaiserzeit* (Wien).

DISCUSSION

J.-L. Charlet: J'ai beaucoup apprécié votre exposé, votre sens de la mesure et la prudence de vos conclusions que j'approuve. J'avais une suggestion et une question. La suggestion concerne Colluthos: à l'époque où l'on place son *Rapt d'Hélène*, un poète latin d'Afrique, Dracontius, écrit lui aussi un *De raptu Helenae* (Rom. 8). Sans entrer dans la question d'éventuels rapports entre ces deux textes (question abordée par mon élève A. Stoehr-Monjou dans sa thèse en cours de publication), il peut être intéressant de noter, par rapport à la thématique de ces *Entretiens*, ce parallèle entre un écrivain grec d'Égypte et un poète latin d'Afrique. La demande m'est suggérée par une observation que m'avait faite il y a fort longtemps F. Vian qui pensait que Nonnos connaissait Claudien. Vous rapportez le point de vue de R. Shorrock qui exclut toute connaissance de la littérature latine chez Nonnos. Les poèmes latins de Claudien, grec venu d'Alexandrie et chantre de la cour d'Orient, étaient sûrement connus à Constantinople et à Alexandrie: est-il impossible que Nonnos les ait connus?

U. Gärtner: Vielen Dank für den Hinweis auf Dracontius; auf die angekündigte Arbeit muss man gespannt sein. Hier sei nur so viel vermerkt: Es ist deutlich, dass der überaus häufig behandelte Stoff in dieser Zeit zum allgemeinen Traditionsgut gehört und die Neubelebung und Akzentuierung noch immer eine offensichtlich reizvolle Herausforderung darstellte; die Tatsache, dass zwei Dichter mehr oder minder zeitgleich in verschiedenen Sprachbereichen und Gegenden des Imperiums ihn wieder aufgriffen, wäre für unsere Fragestellung von besonderem Interesse, wenn man etwas mehr über die Intention der Texte wüsste; die Funktion des Mythos und seine

eigenwillige Ausformung ist bei Dracontius sehr umstritten, es ließe sich m.E. immerhin sehr allgemein vermuten, dass die Vereinnahmung der Mythologie, d.h. die Einordnung in die griechisch-römische Kulturgeschichte auch der Selbstvergewisserung oder Selbststilisierung eines gebildeten *römischen* Katholiken gegen die eher bildungsfremde arianische Umwelt darstellen könnte.

Bei Nonnos ist in der Tat die Frage einer Vertrautheit mit lateinischer Literatur komplexer. Aber auch für das Verhältnis zu Claudian bleibt das methodische Problem; ob er die Werke kannte, lässt sich kaum widerlegen; doch hätte ich gerne einen für den Rezipienten erkennbaren Hinweis im Text selbst, dass man auch als Leser aufmerken und die entsprechenden Passagen mitlesen sollte.

H.-G. Nesselrath: Vielen Dank für die sehr beherzigenswerten methodischen Überlegungen. Ich habe eine Nachfrage zum Phänomen der Anspielungen: Ein Text (wie z.B. eine Aristophanes-Komödie oder ein Asterix-Comic) 'funktioniert' (d.h. bietet einen verständlichen Sinn) auch, wenn nicht jeder Rezipient jede vom Autor eingebaute Anspielung erkennt. Gibt es Kriterien, die uns zu unterscheiden helfen, ob eine (nicht von jedem Leser notwendig erkannte) Anspielung tatsächlich vom Autor intendiert ist oder ob ein späterer Leser (aufgrund bestimmter Voraussetzungen seines eigenen biographischen oder kulturellen Hintergrundes) eine Anspielung vielleicht nur in den Text hineinliest, ohne dass diese Anspielung wirklich beabsichtigt gewesen wäre?

U. Gärtner: Auch wenn wir einmal eine leserzentrierte Herangehensweise zurückstellen und an dem (von uns als Leser konstruierten) Autor mit seiner Intention festhalten, bleibt dies für die vorgetragenen Überlegungen ein entscheidendes Problem (das freilich andernorts schon häufig ausführlich diskutiert wurde). Die Bezüge zu einem anderen Text sind in unterschiedlich auffälliger Markierung möglich. Eindeutige Kriterien werden sich

nicht als Regel aufstellen lassen. Diskutiert wird dies jedoch in der Regel, wie z.B. bei Hinds, bei Autoren, wo eine solche Bezugnahme grundsätzlich gegeben bzw. anzunehmen ist. Die Besonderheit in unserem Fall ist, wie ich zu zeigen versuchte, dass man erst einmal dies eindeutig nachweisen müsste (z.B. durch *einen* unzweideutigen Hinweis), bevor man weitere, dann durchaus berechnete Anspielungen diskutieren könnte. D.h. aber auch umgekehrt, dass Argumente, die sich auf intertextuelle Bezüge als Argument für eine *Kenntnis* stützen, m.E. methodisch nicht zu halten sind. Schon in der Antike hat man sich Fragen dieser Art gestellt (vgl. z.B. Macr. *Sat.* 5, 18, 1; 6, 1, 7; Sen. *Suas.* 3, 7).

H.-G. Nesselrath: Bei den diversen Fällen von Vergil-Übersetzungen, die Sie erwähnt haben, wäre es vielleicht gut, wenn sich etwas über die (vielleicht unterschiedlichen) Intentionen dieser Übersetzungen herausfinden ließe. Hat z.B. der von Seneca in der *Consolatio ad Polybium* angesprochene Polybios seine Übersetzung des Vergil ins Griechische (wie vielleicht auch seine Übersetzung des Homer ins Lateinische) nur gemacht, um sich selber zu beschäftigen, oder strebte er mit diesen Übertragungen einen größeren Leserkreis an? Und könnten andere Vergil-Übersetzungen, von denen wir noch wissen, zum Teil auch einfach nur 'Schülerhilfen' gewesen sein, weil Vergil für Griechischsprecher, die Latein lernen wollten, nachweislich ein zentraler Schultext war?

U. Gärtner: Da wir die erwähnten literarischen Vergilübersetzungen des Polybios und Arrian nicht erhalten haben, lässt sich auch hier nur spekulieren. Der Kontext bei Seneca lässt zunächst an 'Therapie' denken, doch schließt dies ja größere Ambitionen nicht aus. Leider wissen wir nichts über die Rezeption und Verbreitung dieser Übersetzungen. Für die Übersetzungen als 'Schülerhilfen' verweise ich auf den Vortrag von Paul Schubert; nur so viel: Die Papyrusfunde, insbesondere die bilingualen Vergiltex te sprechen genau für einen solchen Zweck;

freilich kann man daraus auch nicht schließen, dass die Leser *kein* Interesse an der *Aeneis* als Literatur hatten.

H.-G. Nesselrath: Sie erwähnen Hinweise, "dass Griechen römische Literatur durchaus schätzten", wie z.B. Dionys von Halikarnass in seiner *Vorrede zu den alten Rednern* sich äußert. Wie ernst dürfen oder müssen wir solche Äußerungen nehmen? Können sie auch dazu gedacht gewesen sein, den Römern — aus bestimmten Gründen — zu schmeicheln?

U. Gärtner: Dem stimme ich völlig zu; häufig wird bei den Passagen, die als Beleg für oder gegen eine Kenntnis der lateinischen Literatur zitiert werden, zu wenig Rücksicht auf den Kontext und die jeweilige Intention genommen; manche sind als die berühmten Ausnahmen anzusehen, manche als gezielte Übertreibungen und manche, wie hier, sicher auch als Schmeichelei. Freilich müssen sie, um irgendwie ernstgenommen zu werden, einen gewissen Grad an Wahrheit enthalten.

T. Whitmarsh: Hind's book also argues that intertextuality in literary works tends to prompt reflection on intertextuality. I wonder whether we could read your passage from Quintus 14 in similar terms, as diagnosing its own intertextuality in relations to the *inuitus* topos; this might give us a stronger case for seeing a dialogue with the *Aeneid* (among other texts, to be sure). It begins (154) by claiming that Helen was the 'first' to say this *muthos*: is that a playful way of saying that she said it before Dido (and perhaps Medea too)? More specifically, in line 157 she says that it was the 'violence of Alexander and the sons of the Trojan' who abducted her: perhaps this means that the Alexandrians and the Romans (i.e. Trojan descendants) 'abducted' the phrasing? In other words, by putting the *inuitus* topos in Helen's ('Homeric') mouth, Quintus is playfully claiming priority over Apollonius and Virgil.

U. Gärtner: Manche Passage in den *Posthomerica* legen in der Tat metapoetische Deutungen bzw. Reflexionen über Bezüge zu

anderen Texten nahe (vgl. z.B. Bär zur Leerstelle des Proömiums und zur Musenweihe). Insofern spräche zunächst nichts gegen eine solche — brillante — Deutung. Freilich bleibt der grundsätzliche Zweifel, ob wir überhaupt von einer Kenntnis ausgehen können; ferner funktioniert eine solche Deutung, zumindest in manchen Zügen, auch ohne den Vergiltext; außerdem wissen wir zu wenig über andere Darstellungen der Helena-Menelaos- bzw. Paris-Oinone-Begegnung und weitere Varianten der *inuitus*-Formel. Hier lässt sich auf das prominente Beispiel der 'viele Mündel'-Formel verweisen, das Hinds in seinem Buch anführt, wo gerade deutlich wird, dass wir von einem gewissen Punkt an nicht mehr von einem *einzigsten* Bezug sprechen können, was durch den Topos der vielen Mündel selbst reflektiert wird. Schließlich bin ich mir nicht sicher, ob man bei dem im Epos für Paris üblichen Namen Alexander in Kombination mit dem häufigen Ausdruck 'Söhne der Troer' für Troer (und nicht speziell Aeneaden) an 'Alexandrer' und 'römische Autoren' denken kann.

T. Whitmarsh: I found your remarks about the novel very interesting and suggestive. Stefan Tigl's new book on Chariton argues the *Callirhoe* makes extensive use of Vergil. I think also that books 1-2 of Achilles Tatius use a number of elegiac topoi. Daniel Jolowcz is writing a very interesting Oxford PhD on the question of the novelists' use of Roman poetry. It seems that the novel, as a post-classical genre, was freer to reinvent its own heritage than was epic. But even so, imperial epic does periodically use novelistic material. Musaeus' *Hero and Leander* is the best known case, but even your passage from Quintus 14 looks a little like Callirhoe's letter to Chaereas in Chariton, and its imitation in Achilles Tatius; it also has a classical 'novelistic' instance of frustrated suicide. Is there, do you think, any evidence that imperial epic writers turn to novelistic motifs when they want more generic, or even cultural latitude? That 'the novelistic' is associated with a certain freedom and formal elasticity?

U. Gärtner: Aus Raumgründen habe ich hier den Schwerpunkt auf das Epos gelegt. Wie kurz umrissen, ist die Frage bei anderen Gattungen wie eben dem Roman oft und viel behandelt; auch wenn die Gattung Roman sicherlich offener ist, stellen sich für mich methodisch die gleichen Probleme, was die Bezüge zur lateinischen Literatur betrifft, d.h. Übereinstimmungen in typischen Szenen bzw. Topoi, nicht erhaltene gemeinsame Quellen, die Frage nach Kenntnis, Benutzung und Markierung für den Leser usw. Und natürlich muss man auch hier den Einzelfall prüfen und sich vor Verallgemeinerungen hüten. Ihre Frage zur Einbeziehung des Romanhaften im Epos ist natürlich sehr allgemein gehalten und insofern schwer zu beantworten, zumal, insbesondere bei Quintus, neuere Elemente durch die Homerisierung wieder eingebunden werden. Aber als eine gewisse Tendenz lässt sich Ihre Vermutung wohl behaupten.

A. Heller: Je précise d'emblée qu'en tant qu'historienne, je ne suis pas rompue aux subtilités de la Quellenforschung et de l'intertextualité, et je pose donc ma question avec une certaine naïveté. Les difficultés que l'on rencontre à affirmer que tel auteur grec a lu (ou n'a pas lu) tel auteur latin, lui a fait (ou ne lui a pas fait) un emprunt, ne proviennent-elles pas du fait qu'à l'époque concernée, la tradition littéraire grecque et la tradition littéraire latine se sont en quelque sorte fondues en une tradition littéraire gréco-latine — les mêmes thèmes, les mêmes figures stylistiques et rhétoriques, les mêmes images étant travaillés par les auteurs des deux langues? Et dans ce cas, ne peut-on pas soutenir que les poètes grecs ont peut-être (cela reste, comme vous m'en avez convaincue, indémontrable) été héritiers des poètes latins seulement dans la mesure où les poètes latins ont d'abord été héritiers des Grecs?

U. Gärtner: Für die lateinischen Dichter trifft das Bild einer Gesamtheit der griechisch-lateinischen Tradition, in die sie sich stellen, sicher zu. Bei dem zweiten Punkt wäre ich jedoch

vorsichtiger, denn die lateinische Literatur verstand sich ja von Anfang an als Rezeptionsliteratur, die von den Gedanken der *imitatio* und *aemulatio* bei der Auseinandersetzung mit der griechischen Literatur bestimmt war. Für diese dezidierte Ausrichtung kann ich bei der griechischen Literatur keine gleichwertige Entsprechung finden.

P. Schubert: Si l'on prend en considération les poètes grecs de la période impériale, et que l'on examine non pas la forme, mais le contenu, peut-on identifier des éléments que l'on puisse rattacher directement à l'Empire romain? Autrement dit, ces poètes auraient-ils pu fonctionner de la même manière dans un contexte séparé du monde romain?

U. Gärtner: Auch diese Frage ist in ihrer Allgemeinheit schwer zu beantworten. Es gibt selbstverständlich immer wieder Bezugnahmen auf die Gegebenheiten des römischen Reichs wie z.B. in den erwähnten Ausblicken bei Nonnos oder in der Prophezeiung des Kalchas bei Quintus über das weitere Schicksal des Aeneas und seiner Nachkommen. Aber allein die Themenwahl, d.h. die starke Bevorzugung mythologischer Themen, lässt zumindest eine Tendenz erkennen, nach der man Ihre Frage in aller Allgemeinheit eher bejahen möchte.

IV

EDMUND THOMAS

TRANSLATING ROMAN ARCHITECTURE INTO GREEK REGIONAL IDENTITIES

Inventing Roman imperial architecture in the Greek world

In the year 47 the Greek city of Miletus experienced a devastating earthquake.¹ Substantial financial assistance for the restoration was provided by a Roman equestrian official, Gnaeus Vergilius Capito, who had served as procurator of the emperor Claudius in Asia and would leave that year to be Prefect of Egypt.² The impact of his contribution was particularly visible in the civic theatre, which then received a new stage building,³ and three blocks of the city grid which lay between the Archaic sanctuary of Apollo Delphinios and the Hellenistic gymnasium of Eudemos, prominently sited off the east side of the processional road leading to the Delphinion from the vast South Agora of the late Hellenistic period (Fig. 1). The site was redeveloped afresh and in a way which would reshape the appearance of the old Greek city. A portico of the Ionic order fronting the building along the processional way struck a note of familiarity. But an inscription on the architrave announced

¹ For the date, see HABICHT (1960) 162-163.

² PFLAUM (1960) 32-33 no. 13bis; DEMOUGIN (1999) 605 no. 130. He is known to have been in Egypt by January 48 at the latest: *CIL* III 6024.6 = *ILS* 2282; BASTIANINI (1975) 272.

³ According to the inscription on the entablature over the central intercolumniation of the stage building, as restored by MCCABE (1986); cf. ALTENHÖFER (1986) and HERRMANN (1986).

a larger project. The portico fronted a row of shops behind the north end of which opened a colonnaded court, the Palaestra. Beyond that, and screened by a curvilinear colonnade behind an open-air swimming bath (*natatio*), extended a new bath building with cold and heated pools. It was built with construction techniques entirely unfamiliar in the old city: courses of rubble concrete, faced with small stone blocks, in the manner of Italian buildings, especially thermal structures. Particularly striking was a domed rotunda nine metres in diameter on the south side of the building (Fig. 2) which resembled round bathing halls constructed in Italy, using horizontal layers of rubble concrete.⁴

It used to be common to describe cases like this as an explicitly 'Roman' element in the architecture of formerly Greek cities and as material signs of the 'Romanization' of the province.⁵ But how this entered the provincial repertoire is a moot point. The term 'Romanization' was once used to denote the application to provincial urban space of an alien system of forms and techniques associated with the centre of power.⁶ But it is now generally accepted that using such a term imposes a rigid and unilateral model of the relationship between centre and periphery, with the former seen as an agent of far-reaching, 'top-down' cultural change and the latter as a passive recipient of unfamiliar ideas; and few today would mourn its absence from current critiques of provincial culture.⁷ Capito's project should certainly be seen in connection with wider restoration activity

⁴ VON GERKAN / KRISCHEN (1928) 31; KLEINER (1968) 95-96. The room is usually interpreted as a *laconicum*; YEGÜL (1992) 386, however, suggests that this was a "heated pool room".

⁵ E.g. WARD-PERKINS (1981) 274: "it was such buildings that were among the earliest and most distinctively Roman contributions to the established Hellenistic repertory"; NIELSEN (1990) I, 98 (Asia Minor, "one of the first provinces to be 'romanized'").

⁶ MACMULLEN (2000).

⁷ MATTINGLY (2011) 41. See notably the condemnation of the word by SYME (1983) 35 ("vulgar and ugly, worse than that, anachronistic and misleading"), and the more detailed discussions by HINGLEY (2005); LAURENCE / BERRY (1998); MILLETT (1990); and KEAY / TERRENATO (2001).

after the earthquake attributed to the Emperor Claudius at Miletus and in the area.⁸ Dedicated to the Emperor, his new baths would have been one of the principal flagships of the new "Caesarea Miletus", as the city would briefly be known, like others in the province restored by imperial authority after an earthquake.⁹ It was Capito who, as high-priest, had established a cult of the Emperor Gaius (Caligula) at Miletus in 40-1.¹⁰ So his restoration of these central blocks of the civic centre appear to suggest a typical pattern of "natural disaster, petition and imperial response", with private donors sharing in the cost of reconstruction led by the imperial government.¹¹

The particular circumstances of the case, however, suggest a much less clear-cut phenomenon. In the first place, the architectural forms imposed and the construction techniques are not so much Roman as typical of the region of Campania where Capito's family had land and may have originated. The domed room not only replicates a Campanian tradition of domed *laconica* extending back over a century, but, now complete with modern underground heating system, mirrors current developments, as at the Central Baths at Pompeii, erected in the years immediately after the earthquake of 62.¹² The open-air *natatio* is also typical of contemporary planning in Campania, and its

⁸ Claudius' restoration of the Temple of Dionysus with title of 'New Founder': *IGR* IV 1711; cf. HERRMANN (1960) 95 and 120; FREIS (1985). Restoration at Miletus, Ephesus and Smyrna: MALALAS *Chron.* 246D.

⁹ Dedication: *I.Milet* 328, with HERRMANN (1997) 211. Caesarea Miletus, known only from the ethnic of a Milesian buried at Athens (*IG* II² 9475, dated only to the first or second century CE); ROBERT (1977). For others, starting with Tralles under Augustus and several restored by Tiberius after the earthquake of 17 CE, see ROBERT (1949) 213-214.

¹⁰ *I.Didyma* 148; SHERK (1988) 81-82 no. 43. The date is given by DIO CASS. 59, 28. See further ROBERT (1949); HERRMANN (1994) 227-228. For the cult and its planned location in no less a building than the Temple of Apollo at Didyma, see BURRELL (2004) 55-56.

¹¹ MITCHELL (1987) 22.

¹² VON GERKAN / KRISCHEN (1928) 32; cf. MAU (1877) 220. The absence of a water outlet confirms the identification of the room at Miletus as a *laconicum*, *pace* YEGÜL (1992) 386, who suggests that it may have been a "heated pool room" on the supposed analogy of the later conversion of the first-century BCE

position at the rear of the palaestra closest to the bathing block is analogous to the example in the same Pompeian baths which was still unfinished at the time of the 79 eruption.¹³ Since it is likely that Capito would have commanded the labour and expertise of building workers and architects from that region, the introduction of such techniques represented assimilation not so much to “Roman” as to Campanian culture. Secondly, however, this was not the culture of a foreign power. Capito was a resident at Miletus, whose father had settled there around the turn of the era in the second wave of Italian immigration to Asia Minor and married into the Iulii, one of the most established of local families in the late Republic and early Empire.¹⁴ Acquiring some of the best agricultural land in the fertile Maeander Valley, the Vergilii were by Capito’s time among the wealthiest families in the area.¹⁵ Capito himself would arguably become the object of a hero cult, with games held in his honour, the *Capitoneia*, which continued to be celebrated until at least the end of the second century.¹⁶ The palaestra was restored

laconica in the Stabian Baths at Pompeii into a frigidarium (ESCHBACH [1979] 60), as also happened at the Forum Baths in the same town.

¹³ MAU (1877) 217; KRENCKER (1929) 256-257 fig. 386; cf. NIELSEN (1990) I, 107 n. 82; II, C47 fig. 79.

¹⁴ For Italian immigration to Asia Minor, see KIRBIHLER (2007) 23-28. The main indication for his Milesian origin suggested by PFLAUM (1960) I, 33 — that, unlike other foreigners, no ethnic is given after his name in the inscription establishing the cult of Caligula at Miletus — is not in itself conclusive, since the list of ethnics for the following names is probably to be explained by the status of these men as delegates of the principal towns of the assizes, from whom he is to be regarded as separate: ROBERT (1949). Yet Capito was nephew of Julia the daughter of C. Iulius Epicrates, posthumously honoured with a statue in a gymnasium (*SEG* 44, 938), who was third in a line of eponymous *stephanephoroi* at Miletus, of whom the eldest was Julius Caesar’s friend Epicrates, who collected the ransom for Caesar at Miletus after his capture by pirates.

¹⁵ THONEMANN (2011) 252.

¹⁶ Cult: *I.Didyma* 149; games: *I.Didyma* 278.5-6; HABICHT (1960) 162-163. The connection with this Capito is not secure. EHRHARDT (1984) 391 suggests that the cult related to a descendant of the Hadrianic period (see next note). At any rate, this was not “the last attested cult of a Roman official of any kind other than the Emperor”, as claimed by BOWERSOCK (1965) 120: for the cults of Rufinus at Pergamon and Vedius Antoninus at Ephesus, see PONT

by a later member of the family, probably in the Hadrianic period;¹⁷ and the Ionic street-side colonnade extended to provide a unified frontage linking the new project to the earlier gymnasium.¹⁸

In the third place, the forms of the new buildings were not entirely alien, but moulded by indigenous practices and concepts. The most obvious sign of this is the Ionic portico, which faced onto and blended into the processional road, the principal axis of the Hellenistic city.¹⁹ Erected at the same time as the Palaestra,²⁰ the portico formed a prelude to it, offering a cultural statement by repeating the order of the Hellenistic gymnasium and its propylon, unifying the old with the new project by running along the whole length of both spaces, and announcing the dedication of the Italian *balaneion* behind. But this was combined with Italic features. Above the regionalist statement of the capitals is a frieze of acanthus tendrils, an ornament that had been given particular political significance under Augustus and the Julio-Claudians in Italy and beyond.²¹ A close parallel from the so-called 'Hellenistic villa' at Kastro Tigani, Samos, which should probably be dated rather to the early Empire, might also be the product of restorations after

(2010) 326, who, however, follows Ehrhardt in the suggestion that the cult at Miletus may have referred to a later member of the family.

¹⁷ Inscription on the architrave of the palaestra: *I.Milet* 329. Although it has been suggested that the name Capito here is the same as the patron of the baths (McCABE [1986] 189), the letter forms suggest a second-century date, so the name (if it does not refer to the original donor) should perhaps rather be identified with a civic official of the Hadrianic period: EHRHARDT (1984) 390 n. 60; HERRMANN (1997) 211; PONT (2010) 141-142. The gentilicium Vergilius is written at the start of an architrave block, if not necessarily at the start of the line, but whether it followed the same form of dedicatory formula as the text on the Ionic portico is by no means clear.

¹⁸ VON GERKAN / KRISCHEN (1928) 36-47.

¹⁹ KLINKOTT (1996) 182-184.

²⁰ The architecture of the palaestra belongs to the same period as the rest of the complex: see KÖSTER (2004) 42 against alternative datings of the front portico either earlier or later.

²¹ KÖSTER (2004) 42-46, fig. 9, pls. 23.4, 24.5-7; for the symbolism of the acanthus more generally, see above all SAURON (2000).

the earthquake.²² Within the Palaestra the entablature also repeats the motif of the Hellenistic gymnasium, with lion's head water spouts, a balustrade adorned with plant imagery, Corinthian capitals, and a frieze of plant scrolls above. In front of the bath building, this was embellished with an upper gallery with central broken pediment (Fig. 3).²³ The latter distinctive and novel feature also occurs in the first theatre stage (Fig. 4), apparently dedicated to the Emperor Nero, which has likewise been attributed to Capito's restoration.²⁴ A precursor of this form can be seen at Nabataean Petra in the Khasneh and Deir (Fig. 5), dated to the late first century BCE and the first century CE respectively. But, perhaps more significantly, it was around the same time an innovative element of grotto architecture and domestic mural decoration in Campania.²⁵ One particular instance shows how this was visualized in a spatial setting: a small vignette of a stage-like painted 'vestibule' on the upper south wall of the triclinium of the "Casa del Porcellino", or "Casa di Sulpicius Rufus", at Pompeii (IX.9.c) (Fig. 6).²⁶ Resembling the stage-building of the theatre at Aphrodisias funded by Iulius Zoilus two generations earlier, the entry into the baths from the new palaestra, like the centre-

²² RUMSCHEID (1994) I, 292; II, 25, cat. 80.22, pl. 55.4-5: with spirally fluted caulicoli, as at Miletus, Delphinion: *Milet* 1.3. For Claudius' restoration of the Temple of Dionysus on Samos, see FREIS (1985).

²³ KÖSTER (2004) 33-42.

²⁴ SEG 36, 1057. A rasura before *Καίσαρι* and the amount of space available in the reconstruction of the block point to Nero as the dedicatee. The donor's name is not preserved in the fragmentary inscription, but Capito's name is restored by MCCABE (1986).

²⁵ Grotto: the 'Ninfeo Dorico' on the shore of Lake Albano at Castelgandolfo: CHIARUCCI (1981) 194. Murals: a wall painting on the north wall of Cubiculum 11 of the Villa at Oplontis (Torre Annunziata), omitting the left-hand pediment because of the doorway into the room: TYBOUT (1989) 242 pl. 39; MCKENZIE (1990) 40-50.

²⁶ Drawing in the DAI Rome: FÖRTSCH (1993) pl. 41.5. Photo of remains by BOB and JACKIE DUNN, <<http://www.pompeiiinpictures.com>>, IX.9.c, Part 4.

piece of the new theatre stage building, was modelled on a theatrical and quasi-palatial Roman domestic entrance.²⁷

When the baths were discovered in 1906-8, they were seen as "of especial architectural interest ... a type transitional between a Hellenistic gymnasium and a Roman bath".²⁸ But it may be better to see the design as a representation of the latter in terms of the former: unlike the linear sequences of late Hellenistic bathing complexes or late Republican examples at Pompeii, its axial plan suggests an attempt to project a model derived from Campanian architecture onto a local Hellenistic design.²⁹ Although on the *Forma Urbis* the *πυριατήριον Λακωνικόν* (Dio Cass. 53, 27, 1) of Agrippa's Baths at Rome shows a more symmetrical arrangement than the row-type complexes of that name in Campanian bath architecture (such as the Stabian Baths at Pompeii, where a *laconicum* was dedicated in the 70s BCE³⁰), it lacks the axiality of Capito's baths. At Miletus what was adopted was not so much a pre-conceived semi-symmetrical "block arrangement"³¹ as a Campanian bath design imposed upon a local East Greek axial and symmetrical scheme already evident in the Gymnasium of Eudemos, the Bouleuterion, and the North Agora (Fig. 1).³² The resulting composition has been regarded as possibly the earliest example of bilateral symmetry and axiality in ancient bath architecture, preceding the imperial *thermae* of Rome.³³ The result of such

²⁷ Aphrodisias: THEODORESCU (1996). Completed before 29 BCE, the theatre at Aphrodisias may have been the inspiration for the Theatre of Marcellus in Rome, which is reconstructed with a similar broken pediment above the regia and hospitalia entrances by MONTERROSO (2010) 49 fig. 17.

²⁸ DAWKINS (1910) 361.

²⁹ NIELSEN (1990) I, 102-103: a "transitional form" comparable to Campanian baths.

³⁰ Rome: *FUR*, fr. 38 Stanford. Pompeii: ESCHEBACH V-VI = NIELSEN VI-VII: NIELSEN (1990) II, C40 fig. 36.

³¹ FARRINGTON (1987) 53.

³² The design was "marked by symmetry and axiality and a certain monumentality before these features were found in the Roman *thermae*": NIELSEN (1990) I, 103.

³³ NIELSEN (1990) I, 103; YEGÜL (1992) 254.

negotiation between local and 'imperial' practice would prove influential on the form of baths in both the province of Asia and the metropolis. Axial and symmetrical layouts were replicated in the later Hume-i Tepe Baths at Miletus and further afield, at Salamis in Cyprus and at Ephesus and Aphrodisias, while at Rome within a very few years the gymnasium of Nero produced a grander, axial and symmetrical version of the combination of baths and gymnasium which maintained an emphasis on the open palaestra court.³⁴

In the past the influence of Roman rule on the architecture of Greece and Asia Minor has been considered analogously to other transformations of the eastern Mediterranean like coinage, entertainments and the military presence or with particular attention to distinctive new forms like the temples of the imperial cult.³⁵ The question was studied closely at a seminar of the British Society of Antiquaries in 1985 and in its subsequent publication, now some twenty-five years ago, by Sarah Macready and F.H. Thompson.³⁶ Individual contributions to that volume investigated the 'impact' of Roman architectural design on Greek forms and spaces or searched for new Roman building types or techniques and local adaptations of metropolitan materials, or for features which might indicate Roman influence as opposed to an enduring "Hellenistic legacy".³⁷ Such an exercise was inevitably susceptible to the problems that attend larger considerations of 'Romanization', above all the assumption that the process in question involved a unilateral transformation of

³⁴ Hume-i Tepe Baths: YEGÜL (1986) 151. Harbour Baths, Ephesus, and Baths of Faustina: YEGÜL (1992) 256, and figs. 306-7. Salamis: YEGÜL (1992) 308-309 fig. 403. Rome: TAMM (1970); TUCHELT (1974) 168. As the name on the emperor is not preserved in the inscription, it is also possible that the baths at Miletus were dedicated to Nero, leaving an even shorter interval between the provincial project and the metropolitan one: MCCABE (1986); see further below.

³⁵ MILLAR (1987) ix-x; cf. CRAWFORD (1974); HÄNLEIN-SCHÄFER (1985).

³⁶ MACREADY / THOMPSON (1987).

³⁷ 'Impact': THOMPSON (1987); nymphaeum: WALKER (1987); building techniques: WAELKENS (1987); materials: DODGE (1987); "Hellenistic legacy": LYTTELTON (1987) 43.

the urban landscape from one kind of appearance to another. Moreover, behind such considerations of cultural influence lies the spectre of Josef Strzygowski's *Orient oder Rom*, to which John Ward-Perkins responded, arguing that to regard "the art or architecture of the empire as the product of two contrasting elements — whether it be Rome and the Orient, the Eastern and Western Empires ... [or] Romanism and Hellenism ... is to invite trouble".³⁸ But despite Ward-Perkins' alternative emphasis on the diversity of traditions and the peripheral and reciprocal influences on the architecture of the Roman East, his attention to form and structure have encouraged subsequent scholars and students to characterize the differences between East and West through a series of opposites: walls in ashlar or in concrete or mortared rubble; trabeated architecture or vaults and arches; linear plans or curvilinear design; horizontality or verticality; irregularity or axiality.³⁹

The phenomenon of "Roman architecture in the Greek world" should not, however, be seen as something imposed absolutely, nor in terms of cultural polarities, but as the result of a process of negotiation of cultural difference. It is a measure of how far perceptions of this process of cultural change have altered, that in a second conference on the theme held twenty years later, at the Institute of Classical Archaeology in Vienna in 2005, which was published also twenty years after the British publication, it was strongly emphasized that the architectural forms of Roman Asia Minor manifested a range of complex cultural processes, identified as persistence, accommodation, selection, adaptation, invention, acceptance, substitution, or assimilation.⁴⁰ Yet the applicability to architecture of these labels designed to categorize the wider relations between societies and cultures remains questionable. It is not quite adequate to describe the bath and palaestra complexes of imperial Roman

³⁸ WARD-PERKINS (1947) 181. For the influence of Strzygowski on later views of Roman art, see ELSNER (2002).

³⁹ YEGÜL (1991) 345. This is still partly evident in HUEBER (2007) 52.

⁴⁰ MEYER (2007) 11.

Asia Minor simply as an "instance of the fusion (*Verschmelzung*) of Greek and Roman culture", as if there were two distinct cultural groupings which somehow collided and merged with the construction of a new spatial hybrid.⁴¹ Nor, at the other extreme, can it be correct to claim that material culture played "a very marginal role" in Greek self-definition in the light either of explicit statements of affiliation to the Parthenon and other buildings of Periclean Athens or of the abundant collections of sculpture in both civic and private contexts.⁴² In the baths of Capito at Miletus, which may be the first known instance of the bath-gymnasium form,⁴³ we see an architectural model deriving from Italian practice, yet emerging in the Greek East not in the same form but re-interpreted within the local language. The Campanian model of bathing suite around a *laconicum* is adapted into a civic layout based upon axial, symmetrical design. The entrance from the Palaestra with broken pediment is transferred from a Roman domestic or theatrical context to a Greek civic one. One can speak of these adjustments of Roman architectural practice when inserted into a Greek physical and cultural environment in linguistic terms, as the 'translation' of an Italic or Roman device into a manner comprehensible in the local region. What matters here is how the 'translated' concept is 'read' by the receiving population. As Egon Flaig has argued in an extreme form: "Das Rezipient eines kulturellen Produktes ist im Prozess der Aneignung ein ebenso wichtiger Faktor wie der Produzent. Wenn es um interkulturellen Austausch geht, dann ist der Rezipient noch wichtiger. Er bestimmt dann die Bedeutung, er allein und kein anderer".⁴⁴

⁴¹ STESKAL (2007) 116.

⁴² WOOLF (1994) 128.

⁴³ At the very least, the building "occupies a key position in the formation of the bath-gymnasium type", being the earliest example of axial bilateral symmetry in bathing architecture in Asia Minor and probably also in the West: YEGÜL (1992) 254.

⁴⁴ "The recipient of a cultural product is just as important a factor in the process of adoption as the producer. If it is a question of intercultural exchange,

Modern literary and cultural critics now apply theory on linguistic translation beyond the realm of language, referring more broadly to the 'translatability of cultures'.⁴⁵ For antiquity too Greek and Roman patterns of cultural behaviour in the late Republic have been seen as deliberative stances, adopted at will like language and used interchangeably through a practice of 'code switching' so that one can speak to some extent of cultural bilingualism.⁴⁶ This applies to architecture as well as to dress and speech. Furthermore, it was practised by provincials, as well as by Romans. The erection by Herod the Great of a three-aisled basilica in Roman style on the Temple Mount at Jerusalem can be seen just as much as a form of 'code switching' as the building of a Corinthian *oecus* in a Roman house.⁴⁷ But this is to consider 'Greek' and 'Roman' architectural usages, of basilica versus stoa, atrium versus peristyle, or triclinium versus *oecus*, as the application of unchanging, absolute, and opposed categories and does not take account of efforts to mediate between the two cultures by translating a form from one language into the other.

Esra Akcan has lately studied the role of architecture as 'translation' in the practice of German-speaking architects designing cities in Turkey from the 1920s to the 1950s. In her recent book she writes:

"Bi- and multilateral international transportation of people, ideas, technology, information, and images generates processes of change that I am defining as *translations* — a term I particu-

then the recipient is even more important. It is what defines the meaning, it alone and no other." FLAIG (1999) 94, supported with reference to bath gymnasia complexes in Asia Minor by STESKAL (2007) 121.

⁴⁵ BUDICK / ISER (1996).

⁴⁶ WALLACE-HADRILL (1998).

⁴⁷ For the basilica on the Temple Mount, see BALTZ (1991) 289-290; HESBERG (2002). For the Corinthian *oecus* as an example of "code switching", see WALLACE-HADRILL (1998) 90. In this particular case, the code switching becomes more complex, as the Corinthian *oecus* described by VITR. 6, 3, 8-9 was itself emulated in Herod's third palace at Jericho and the very similar "palace complex" at Petra: KROPP (2009) 46.

larly find accessible since it is a common experience, whether one has translated between two languages, mediums, or places. Translation, as it is conceptualized in this book, takes place under any condition where there is a cultural flow from one place to another. It is the process of transformation during the act of transportation.”⁴⁸

In adopting such an approach Akcan is concerned not only with historical societies, but also with the potential of architecture as a contemporary discipline to promote in the future mutually beneficial exchange of knowledge between different geographic regions. The transmission of a work of architecture in translation is understood not as a second-hand copy where the original gets lost, but as a positive and creative force:

“it is through translations that a place opens itself to what was hitherto foreign, modifying and enriching its political institutions and cultural forms while simultaneously negotiating local norms with the other. ... Translations establish a contact zone that not only makes cultural exchanges possible, but also reveals the tensions and conflicts created by the perceived inequalities between places.”⁴⁹

Akcan’s work therefore develops a terminology for architecture based upon analyses of linguistic translation. It is possible, for example, to consider the transfer of alien architectural concepts to new contexts in terms of their “smooth translatability” or “untranslatability”, which lead respectively to the “appropriation” of translation — “the tendency to assimilate or absorb a foreign idea or artifact into the local norms” — or to its ‘foreignizing’, “the tendency to resist domestication, to expose the differences between two places, and to introduce a new idea, a discontinuity”; bearing in mind that “every actual translation exists somewhere between these two ends of the spectrum”.⁵⁰ Alternatively, one may speak of “translations for

⁴⁸ AKCAN (2012) 3–4.

⁴⁹ AKCAN (2012) 4.

⁵⁰ AKCAN (2012) 16.

the sake of hybridity and for the sake of a cosmopolitan ethic". In this way the model of translation offers "an alternative to indistinct concepts such as hybrid and transculturation, and to passive metaphors such as import, influence and transfer — all of which deny agency to the receiving location".⁵¹ Just as the postcolonial theories of Jacques Derrida and others have demystified the idea of linguistic translation as a neutral bridge between cultures,⁵² so considering the transfer of architectural ideas between cultures in this way can help to refine understanding of the processes of cultural influence upon the built environment. In particular, it encourages interpreters to avoid three over-simplifying narratives that are common in the study of colonial architecture or of any architecture that involves the interaction of western and eastern cultures: first, the perpetuation of "colonial terms of cultural criticism such as *civilized* and *backward*, *progressive international style* and *regressive regionalism*"; second, "the myth of problem-free modernization and the westernization of the world, which is predicated on the premise of smooth translatability"; and, third, "convictions of untranslatability that glorify traditional origins and closed borders".⁵³ It is not hard to see that these three perceptions of twentieth-century architecture are very similar to traditional ways of interpreting the emergence of Roman culture in the eastern Mediterranean.

Language is here treated not as a precise analogy for architecture, but as a conceptual metaphor, and there is no attempt to analyse buildings as artefacts that can be read with the same methods as applied to a linguistic text. In translation from a written text the source has a hierarchical status, prized for its 'untranslatability', and the translation is correspondingly measured by its ability to 'transport', or rewrite, the original in the receiving language despite the always contestable definitions of

⁵¹ AKCAN (2012) 5.

⁵² DERRIDA (2001); AKCAN (2012) 9-14.

⁵³ AKCAN (2012) 5.

what constitutes “fidelity”.⁵⁴ But, whereas “modern literary translation aims at the maximum possible closeness to the original, ... architectural translation more often than not aims at a distance, distortion, or transmutation”.⁵⁵ Architectural translation is not burdened by fidelity in the same way as literary translation. Instead, the architect faces a question of appropriation. Should he absorb the foreign into the local as much as possible “in order to maintain continuity in the existing context, or intentionally preserve its foreignness as much as possible to implement a radical discontinuity?”⁵⁶ Hence, while linguistic creolization is very rare, if an architectural hybrid is defined “as an artefact whose sources can be traced back to different places, there is hardly anything more common than an architectural hybrid”.⁵⁷ In fact, when architecture in a colonial environment is separated from the notion of imperialist intentions, it helps us to see that “translation is the process through which each place is opened to and enriched by its outside. ... Things do not get lost in translation, but they get multiplied through displacement and replacement.”⁵⁸

These issues concerning the translatability of colonial ideas are easily applicable to the introduction of ‘Roman architecture’ in the Greek East. We are well aware today that both private and public buildings in the ancient world had a communicative function.⁵⁹ But up to now the study of Roman provincial architecture has been overshadowed by assumptions on the one hand imperialist or on the other hand regionalist.⁶⁰ It

⁵⁴ AKCAN (2012) 11-12; DERRIDA (2001).

⁵⁵ AKCAN (2012) 8.

⁵⁶ AKCAN (2012) 16.

⁵⁷ AKCAN (2012) 22.

⁵⁸ AKCAN (2012) 25.

⁵⁹ This has been most prominently established for public architecture by HÖLSCHER (1984) and for private by WALLACE-HADRILL (1988). The principle is applied more extensively to both spheres by GROS (1996-2001).

⁶⁰ For the two assumptions together, leading to a distinction, in treating the architecture of Roman Greece, between “the conventional repetition of traditional lessons” and the forms introduced by “the new settlers”, see WARD-PERKINS (1981) 255.

is possible to understand the many varieties of provincial Roman architecture as determined by the ways in which a 'Roman' architectural discourse is presented in 'translated' form for residents of different regions. Certain basic typological forms used in the imperial East such as the podium temple with frontal stairway, the triumphal arch, the aqueduct with arcades, and, more rarely, the amphitheatre have clearly western origins, and their occurrence in eastern cities would have been obviously 'foreignizing', if not necessarily alienating.⁶¹ At a general level of perception, the translatability of Agrippa's baths is called into question for us by the variation in its naming: Agrippa's Campanian *laconicum* had by the end of the first century CE acquired for Frontinus the status of imperial Roman *thermae*, yet for the easterner Cassius Dio they were still a *gymnasion* over a century later.⁶² What was put in place in first-century Miletus involved the transportation of an Italian *laconicum* system to an axial Greek design and the translation of Italic symbolic ornamentation to a local decorative context. In terms of construction techniques a vaulting system executed with Italian pumice and mortar and faced with brick was not reproduced perfectly, but translated into a local medium of rubble concrete and a facing of small stones. At a smaller level of architectural detail the transfer of designs and motifs between Rome and Asia Minor in the first and second centuries is now better seen as a process of absorption of ideas, with decorative motifs from one region incorporated into a basic design format determined by the other; such new ideas were probably communicated through pattern books and solid models, transported from place to place, rather than executed through the physical movement of a migratory human work-

⁶¹ PLATTNER (2007) 125-126. Podium temples: e.g. Temple of Augustus, Pisidian Antioch; Traianeum, Pergamon; "Temple of Serapis", Ephesus; Temples of "Jupiter" and "Bacchus", Baalbek. Triumphal arch: e.g. South Gate of the Agora, Ephesus (dedicated by Mazaeus and Mithridates). Aqueducts: e.g. Ephesus, Aspendus. Amphitheatres: e.g. Pergamon.

⁶² TUCHELT (1974) 165; after KRAUSE.

force.⁶³ The alien architectural model thus resembled a foreign text requiring translation by local workmen to an indigenous context. Provincial architects implementing its inclusion into local environments had to decide how far to maintain links with existing building style and how far to emphasize discontinuities.

This approach to architecture as translation also helps to understand the other major building project attributed to Capito. The new stage building differed from the usual scheme in Asia Minor with a column display in front of a linear back wall. What occurs at Miletus, and differs from other theatres in Roman Asia Minor, is an attempt to translate to that rectilinear stage a practice of curvilinear design which had appeared in Italy a century earlier and, after a period of experimentation in the last years of the Republic and early Augustan era, starting perhaps with Pompey's Theatre at Rome, had by the late Augustan period become *de rigueur* in the Roman colonies of the western empire. The theatres at Gubbio in Umbria, Arles and Orange in Gallia Narbonensis, and Merida in Spain have a rounded niche at the centre of the stage; and the latter two examples show an orthodox pattern with a central semi-circular niche and two lateral rectangular niches which was widely followed in Italy, Spain and Africa and in the East at Herodian Caesarea Maritima.⁶⁴ But at Miletus the translation process is imperfect (Fig. 7). The single rounded niche at the centre of the stage is shallower and is preceded by four freestanding columns on podia.⁶⁵ The Italian model is reconciled with a Greek dramatic tradition of five

⁶³ PLATTNER (2004); contrast the earlier arguments of, in particular, STRONG (1953) and STROCKA (1988), who envisaged the influence of Trajan's Forum on civic architecture in Asia Minor as having been carried out through the large-scale migration of actual workmen and architects from Rome.

⁶⁴ SEAR (2006) 83-86, with Plans 63, 208-9, 230 and 280. In the Augustan period this curvilinear design was not, however, the only form practised in the West: for the rectilinear *scaenae frons* of the Theatre of Marcellus and the Augustan theatres at Ostia, Casinum and Tauromenium, see PENSABENE / DE NUCCIO (2010).

⁶⁵ ALTENHÖFER (1986).

entrances, rather than the three used in the Latin theatre, and at the same time with the linear Asiatic mode of column display as the four freestanding columns in front of the regia are aligned with the columns of the straight wings of the stage façade. The new form thus represents a translation of a Latin theatrical and architectural practice into a local idiom.

The Roman model was adapted in a similar way in the early second century, when the more voluminous, redeveloped scaena of the Theatre of Pompey (Fig. 8) with two lateral semicircular niches around the *hospitalia*, newly rebuilt after the fire of 80 CE, was translated to theatres in the Greek East. In several theatres in Italy, Spain and North Africa this was commuted to three semicircular niches, an adjustment which has been described as “a compromise between the old orthodox type and the more elaborate Theatre of Pompey type”.⁶⁶ In the Greek East the foreignness of the western feature was generally not directly imitated, but incorporated through the addition of indented podia with freestanding columns, instead of a continuous wall, so that the essential rectilinear stage wall was preserved behind (Figs. 9-10). At the Roman colony of Corinth, however, uniquely in Roman Greece, the Hadrianic stage building (Fig. 11) presented a complete sequence of three semicircular niches, complete even with basilicas on either side of the stage.⁶⁷ We can see here a clear distortion of the archetype, first in the West and at Corinth with the introduction of the central semicircular niche, and then elsewhere in the eastern provinces, with the manipulation of the visual effect through column displays instead of solid walls, which shows the essential untranslatability of the Roman model.

In architecture the process of translation is never a matter of mere reproduction of the original. It is also a creative process. The process of translation from metropolitan archetype to provincial building in baths and theatres alike encouraged a

⁶⁶ SEAR (2006) 88.

⁶⁷ STILLWELL (1952) pl. VII; SEAR (2006) 114-115 and 393, Plan 419.

cross-fertilization of ideas between the two, as the single curvilinear niche of the theatre at Miletus is replicated in the back wall of the Palaestra with a broken pediment straddling the entrance to the baths behind. The connection between the two buildings has implications for their relative dates. As Donald McCabe perceptively observed, the dedicatory inscription of the theatre is best restored by placing the name of Vergilius Capito in the architrave (Fig. 12) — making his role as dedicatator hierarchically subordinate to the dedicatees in the frieze (emperor, city divinity and people) — and, if the theatre which he funded was dedicated to Nero, it is no longer necessary to restore Claudius' name in the dedication of the bath gymnasium.⁶⁸ One might in any case expect that, after the earthquake, the restoration of the civic theatre, the largest and most important public building of the city, would have preceded the construction of a new thermal installation; and there would be more room for the Milesian Capito to dedicate the two buildings on his return from Egypt in 52 CE at the earliest than before his departure, in January 48 at the latest, when they can scarcely have been completed. In fact, if Nero was already on the throne by the time Capito dedicated the theatre to the new emperor, it is a reasonable inference that he dedicated the new bath-gymnasium after that. But there are additional architectural grounds. Although the evidence is limited, close parallels between the surviving architectural ornament of the Palaestra colonnade and the decoration of the theatre stage buildings strongly suggest that the two buildings were contemporary.⁶⁹ Capito's recent stay in Alexandria and experience of 'baroque' architecture there might also help to explain the appearance of a broken pediment feature a few years later in the upper (and later) levels of both these Milesian building commissions, although, as we have seen, Italian parallels provide a sufficient

⁶⁸ MCCABE (1986) 188.

⁶⁹ KÖSTER (2004) 55-56.

explanation.⁷⁰ Moreover, if the baths were in fact designed and dedicated *after* the theatre, it would better explain the channels of influence in the process of design: it is easier to see the introduction of a curved exedra and baroque broken pediment entrance first in the stage design of a theatre, from where they had been derived and where they would naturally enhance the theatrical setting, and subsequently experimentally deployed in the entrance behind the curvilinear end of the Palaestra, rather than the other way around. In the same way the introduction in the *caldarium* of the new baths of the unprecedented formula of a semi-circular niche between two rectangular ones might more naturally have occurred *after* its implementation in the new stage building in emulation of western *scaenae*.⁷¹

Thus the projects of Vergilius Capito at Miletus neither reflect a pattern of 'resistance' or 'regressive regionalism' on the part of local builders clinging fast to indigenous traditions nor indicate a scenario of imperialist 'westernization' or 'modernization' in imposing the forms or technologies of an alien culture. Instead, they illustrate a creative process of translation of one set of architectural forms, distorted and reconciled with another, but not without the input of others again, so that the home culture is enriched by 'foreign' elements from outside. But there is also a further implication for the relations between 'metropolitan' and 'colonial' architectural cultures which may seem counter-intuitive. Given that Capito's bath gymnasium was most likely dedicated *early* in Nero's reign, it may not be too bold to suggest that it was the model which influenced the axial symmetrical design of Nero's bath gymnasium at Rome, dedicated only in 60 or 62 CE,⁷² and so too that of the future imperial *thermae*, rather than the other way around.

⁷⁰ MCKENZIE (1990) 75 nos. 41-2, and (2007) 94.

⁷¹ On the novelty of this feature in a bathing context, see YEGÜL (1992) 419.

⁷² Dated to 62 according to TAC. *Ann.* 14, 47 and to 60 according to DIO CASS. 61, 21, 1.

The re-invention of Greek architecture under Rome and the incorporation of the Roman

Already a century before the works of Capito another architectural project by a Roman patron in 'old Greece' offers further cause for reflection on the notion of translation. In February 50 BCE Cicero learned that his colleague in the augural college at Rome, Appius Claudius Pulcher, was "building a *propylon* at Eleusis".⁷³ The Greek term he uses highlights that Appius' project was one of cross-cultural negotiation, the construction of a consciously Hellenic form. Indeed, nowhere more than here, at the entrance to an ancient Greek sacred site allegedly going back to the reign of King Erechtheus, would one expect the persistence of Hellenic forms.⁷⁴ Yet the new, so-called "Inner Propylaea", completed by his nephews after his death,⁷⁵ was no replication of traditional local religious architecture. It avoided the obvious and exalted paradigm of the "celebrated" Athenian Propylaea with its almost identical outer and inner faces, although, two centuries later, this would be adopted as a model for the outer gateway by the Antonine emperors.⁷⁶ Instead, it has been observed that the architecture with its narrow portal and open forecourt (Fig. 13) recalls the 'vestibule' of a Roman house, that "empty space" between the front door and the street, bordered by walls on each side, where, in the words of the later writer Aulus Gellius, "those who had come to greet the master of the house stopped before they were admitted, standing neither in the street nor within the house".⁷⁷ This enclosed space between projecting side walls in front of the house door is precisely that visualized in the

⁷³ Cic. *Att.* 6, 1, 26.

⁷⁴ MYLONAS (1972).

⁷⁵ *ILLRP* 401 = *CIL* 1² 775 = *ILS* 4041. Dated to 44 BCE by HESBERG (1994) 42.

⁷⁶ Cic. *Rep.* 3, 44; cf. SAURON (2000) 169-70. For the Antonine outer propylaea, see CLINTON (1989) 1526-1527.

⁷⁷ GELL. 16, 5, 2-3, 9; FÖRTSCH (1993) 129.

painting of the House of Sulpicius Rufus, which dates to around the same era, and where the idealized figures in the intercolumniations of the upper colonnade suggest the image of a dramatic palace (Fig. 6).

Yet there were further meanings to be read in the inner gateway at Eleusis. Its north-south orientation had ulterior significance for the Roman augur Appius as the axial framework of a Roman *templum*.⁷⁸ The distinctive architectural ornament — capitals without calathos, so that the monstrous creatures in place of the upper row of acanthus leaves appear to support a weightless superstructure with their wings, and helices taking the form of plant tendrils — has parallels in the work of neo-Attic sculptors in Italy inspired by models from Hellenistic Asia Minor, but is unknown in earlier Attic art.⁷⁹ Similarly, the very detailed iconography of the entablature expressed a complex of religious-political ideas prevalent at Rome through the matrix of a Hellenic style. The Doric frieze is converted into a symbol of Demeter with, remarkably, a *Latin* dedicatory inscription on the architrave below.⁸⁰ The mouldings of the Attic-Ionic column bases followed an idealizing form modelled on the most outstanding monument of Attica's classical heritage which encapsulated the sanctuary's own mythic origins, the Erechtheum. The neo-Attic caryatids on the inner face are a more obvious visual reference to the Erechtheum, but the details of their dress and coiffure are not direct copies of the latter, showing instead more similarity to the stylized urbanity of the Muses at the Theatre of Pompey.⁸¹ The form of the inner gateway at Eleusis can thus in several respects be understood in terms of a process of translation, its Italian layout, orientation and symbolic ornament adapted to the indigenous religious and cultural context and presented as a traditional Greek structure. To a Roman viewer like Cicero the structure

⁷⁸ For Appius' special distinction as augur, see Cic. *Div.* 1, 105.

⁷⁹ MASCHEK (2008) 187.

⁸⁰ *ILLRP* 401 = *CIL* 1² 775 = *ILS* 4041.

⁸¹ SAURON (2000) 170.

was described by a foreign word, πρόπυλον, in Greek characters; but on the building inscription this term was given in unfamiliar Latin letters, *propylum*. The building was presented as a revival of Classical Attic art, but instead of straightforwardly imitating genuine local works it moulded Roman replications of a cliché of Classical Greek architectural culture — the Erechtheum — and applied an Italian vestibule form to a local sanctuary entrance. It was not an exact repetition of authentic Attic culture, but a version intended to meet Roman expectations of how it should look and blended with alien features. Likewise, the incorporation of foreign elements in the building's plan was adapted to a local Greek environment. There was no exact displacement of Roman architectural forms to a Greek setting, since the specific elements introduced by Appius' patronage were neither perfectly translatable nor wholly untranslatable.

A different approach to the problem of translation was taken thirty years later with the construction of the Odeion of Agrippa, ca. 15 BCE, in the Athenian Agora.⁸² Here the 'normal' Corinthian capitals with kalathos and fleuron show the transportation from Rome to Greece of what was now becoming a standardized element of architectural vocabulary.⁸³ This too cannot be regarded as a straightforward transposition of a Roman model to a colonial ambit. The acanthus imagery already had iconic local significance in buildings like the Lysicrates Monument and, combined with classical forms of the Attic-Ionic base, as at Eleusis, and with classicizing images adorning the stage, it provided a stereotypical token of the city's classical past.⁸⁴ But what is most remarkable about the Odeion is its architectural form and urban context, which represent a mediated version of a

⁸² See, most recently, BALDASSARRI (1998) 115-142, with earlier bibliography.

⁸³ HEILMEYER (1970). For the capitals' resemblance to those of the Temple of Mars Ultor, see BALDASSARRI (1998) 137.

⁸⁴ For the herms decorating the *scaena* with female heads following models by Alcamenes and other Classical sculptors, see BALDASSARRI (1998) 122.

metropolitan model adjusted to its provincial setting. Its dominating position near the site of the ancient open-air orchestra and across what would henceforth become the Agora's principal axis has been recognised as an urban configuration jarring to Greek eyes; resembling a Roman temple with its raised octastyle Corinthian façade surrounded by side porticoes (Fig. 14), it was analogous in location to the Temple of Divus Julius at Rome, which straddled the Roman Forum facing the rostra, and to the new imperial fora of Caesar and Augustus.⁸⁵ But this grand temple front, comparable to the Temple of Mars Ultor then under construction in the capital, perhaps even by the same workmen, was translated to an ulterior context, masking a secular building for recitals.⁸⁶

Inside too, what was nominally a recreation of Classical Athens — Pericles' Odeion at the south-eastern foot of the Acropolis — was physically closer in conception to recent constructions in Italy. Of buildings that survive today the Covered Theatre at Pompeii is most similar;⁸⁷ but, as Agrippa's Odeion probably originated during or after his visit to Athens in the winter of 16/15 BCE,⁸⁸ it was more likely inspired by his new technological conceptions in Rome: the now lost Diribitorium, famous for its innovative roof supported by beams a hundred foot long, and, one may venture, perhaps even an Odeum in the Campus Martius, a predecessor of Domitian's.⁸⁹ How much these works owed to the recent restoration of Pericles' Odeion, under the Roman architect brothers Gaius and Marcus, sons of Stallius, and one

⁸⁵ THOMPSON (1987) 7-9.

⁸⁶ For the significance of Pericles' new Odeion in creating a forum for secular musical performances in the democratic city, see MOSCONI (2000) 295-297. The construction of Agrippa's Odeion at the site of the orchestra in the Agora completed this process.

⁸⁷ BALDASSARRI (1998) 131.

⁸⁸ For the date, see BALDASSARRI (1998) 139.

⁸⁹ Diribitorium: PLIN. *Nat.* 16, 201; 36, 102. There is, of course, no record of an earlier Odeum in the Campus Martius, but, for the Flavian emulation of Augustan building projects, see, e.g., HESLIN (2007) 17.

Melanippus, must remain a mystery until further excavation can reveal more about that building.⁹⁰ Agrippa's Odeion, with its roof supported by a giant Corinthian order and boldly spanning some twenty-five metres, would have towered over the Classical Bouleuterion on the west side of the agora.⁹¹ So in this case the translation was of new interior and exterior forms, executed in the medium of traditional local building techniques,⁹² and an alien urban layout, brought together in the central urban context of the city's ancient civic heart. Yet, however foreign this building might have appeared structurally and spatially, it soon became a new site for traditional values, coming to be used as a setting for rhetorical panegyrics of old Athens like the speech by Herodes Atticus, which, we are told, was "compared to an abridgement of a Panathenaic oration".⁹³ The transfer of a spatial configuration from Rome itself did not stop there. The cross-axis was dominated by the transposition, in this case literally a translation from its previous site outside the city, of the Classical temple of Ares, which in its spatial relationship to the Odeion mimicked the perpendicular relation of temples at Rome.⁹⁴ Formal and spatial principles were transferred from the capital to the provincial city, but this took the shape not of simple replication of metropolitan models, but of their adaptation to the existing formal and spatial language of the provincial town: the Classical Doric temple front, crowded with hackneyed images of past Hellenic culture, was placed in direct juxtaposition and con-

⁹⁰ *IG II²* 3426-3427; THOMPSON (1987) 4.

⁹¹ The eventual collapse of the Odeion's roof exposed the imperfection of the translation.

⁹² The use of T-shaped clamps resembles construction techniques of the fifth century and may even have imitated the method of the Classical Temple of Ares transferred during the same period to a site adjacent to the Odeion: BALDASSARRI (1998) 117.

⁹³ PHILOSTR. *VS* 2, 5, 4 (571K).

⁹⁴ THOMPSON (1987) 9. KORRES (1998) now argues that the former location of the temple was at Pallene, rather than Acharnae as usually thought, and that it had originally been dedicated to Athena.

frontation with the new Roman temple-like façade of the Odeion, itself blended with images from the Classical city.⁹⁵

The product of the architectural negotiations that took place in Roman Greece was not so much 'biculturalism' or 'hybridization' as a new synthesis which took both Greek architecture and Roman architecture forward in a different direction. In colonial architecture in general is materialized the transformation of indigenous architectural forms by the adoption of imperial ones. Yet the practice often described as 'Romanization' consists rather of two alternative and diametrically opposed strategies of introducing Roman forms into the local cityscape: 'appropriation' and 'foreignizing'. Appropriation can be described as "the tendency to assimilate or absorb a foreign idea or artifact into the local norms", a way of homogenizing the colonial built environment; by contrast, 'foreignizing' translation is "the tendency to resist domestication, to expose the differences between two places and to introduce a new idea, a discontinuity".⁹⁶ The first strategy can be seen at Eleusis, the second in the Agora at Athens. Yet no single Roman colony follows either of these opposed strategies completely. Every actual colonial establishment is a translation that exists somewhere between these two ends of the spectrum. It may move the world one step towards what is now called 'clonialism' (sameness), brought under one hegemonic power, a state which among Roman colonies never completely existed;⁹⁷ or it may introduce a new and foreign idea to a given context or strengthen the local norms at that given moment if the imported object is assimilated. On the one hand, the premise of absolute translatability may trigger the total assimilation of one place in another and the recognition of a provincial city as 'Roman'. On the other, the belief in *untranslatability* may

⁹⁵ For the various images in and around the temple, see PAUS. 1, 8, 4-5, and, for their nostalgic effect, see ALCOCK (2002) 56.

⁹⁶ AKCAN (2012) 16.

⁹⁷ BISPHAM (2000) and (2006).

draw sharp and fixed borders around places and encourage the persistence of local identity.

If the Roman transformation of the Athenian Agora points to the untranslatability of Roman architectural ideals, with the massive appearance of Agrippa's Odeion indicating a discontinuity in the Athenian city, the new Forum of the Roman colony at Corinth (Fig. 15) suggests the possibility of the smooth translation of architectural forms from one cultural context to another, hinting that buildings, like languages, "are not strangers to one another, but ... interrelated in what they want to express".⁹⁸ The realignment of this central civic space, extended over the site of the ancient agora of the Greek city-state, presents a translation of the Roman forum concept into a local dialect. On the south side the old South Stoa was rebuilt in a form identical to its Classical predecessor up to its roof, apart from minor repairs and the addition of a small bath and latrine and offices.⁹⁹ Extending 164 m alongside the agora, its orientation remained visibly determined by that of the Temple of Apollo above the agora to the north. The east side, however, was taken up entirely by the Augustan "Julian Basilica", in the manner of a western forum, and opposite were ranged a row of small prostyle temples of Etrusco-Italic design, the "Babbius Monument", and the Fountain of Poseidon, with an almost axial view to the larger peripteral Temple E behind, constructed in the Augustan era. Some have seen the latter as the Capitolium of the colony because of its high position and strong east-west axis over the plaza, while others remain more sceptical.¹⁰⁰

Two axes determined the layout of the north side: to the East, the Peirene spring, jutting into the agora; to the West, the more linear Lechaion Road, following the north-south orientation of the centuriation of Caesar's colony.¹⁰¹ The restoration of

⁹⁸ BENJAMIN (1996) 72.

⁹⁹ BRONEER (1954) 100-155; WISEMAN (1979) 515-516.

¹⁰⁰ Identification as Capitolium: WALBANK (1989), followed by STROCKA (2010) 39; but for reservations see HUTTON (2005) 168-169.

¹⁰¹ STROCKA (2010) 39.

the primeval Peirene spring adjacent to both the agora and the Lechaion Road was one of the first building projects of the new colony, showing its importance for the civic identity of the new colonists, preserved as an icon of the city's ancient identity and cult.¹⁰² Now, however, like other buildings of the colony, it followed Roman models. The ancient spring-fed tunnels were maintained behind a two-storey façade with arched openings framed by an engaged Doric order and an ornamental Ionic order above. This idiom of superimposed arcades with half-columns, dating to the early years of the Augustan era, represented a translation of an Italian concept seen in structures like the so-called "Tabularium" at Rome and now also the Theatre of Marcellus.¹⁰³ But here the concept took a local form, once again simulating the Classical archetypes of old Greece with Attic-Ionic bases like those of the Erechtheum;¹⁰⁴ and the superimposed orders of the poros court added in the Augustan period followed the formula of fourth-century BCE colonnaded temple interiors such as the Temple of Zeus at Nemea and the Temple of Athena Alea at Tegea, which had recently been echoed at Rome in the temples of Venus Genetrix, Apollo in Circo and Mars Ultor. These last models may also have inspired the addition of an apse on the long north side opposite the façade, reduplicating the apse of the Augustan Temple F, possibly a Temple of Venus Genetrix.¹⁰⁵

Across the Lechaion Road the first basilica established a clear cross-axis leading to the bema on the other side of the forum.¹⁰⁶ As we noted already in the case of King Herod, the introduction of the basilica into the Greek world in general is, of course, a further instance of the practice of architectural translation. At

¹⁰² ROBINSON (2011) 176.

¹⁰³ ROBINSON (2011) 190-191.

¹⁰⁴ ROBINSON (2011) 184; cf. the Inner Propylon at Eleusis and the Odeion of Agrippa in Athens.

¹⁰⁵ ROBINSON (2011) 193-194. Venus Genetrix: WILLIAMS (1989) 157-158, 162.

¹⁰⁶ FOWLER / STILLWELL (1932) 193-211; STROCKA (2010) 40.

one end of the spectrum the Roman form was almost perfectly reproduced in the Julian Basilica at Corinth or the basilica recently excavated at the Decapolis city of Hippos Sussita, where in the second half of the first century CE an Italian layout was imposed on an eastern city located on a narrow mountain overlooking the Sea of Galilee (Fig. 16).¹⁰⁷ But in neither case is the basilica a precise replication of an Italian form. At Corinth a basilica quadrangle of ten by five columns first built in local poros limestone in the first quarter of the first century CE was rebuilt in marble somewhat over a century later and given a monumental approach from the forum, in the form of a high central stairway at the top of which stood a tetrastyle porch with granite columns.¹⁰⁸ The stairway leading to the basilica located on the short side of the long forum made the building a striking visual focus at the end of the square. A tribunal situated in the centre of the south wall flanked by imperial statues can be reconstructed, developing the model of Vitruvius' basilica at Fanum.¹⁰⁹ But two small exedras added off the rear wall, to either side of an east porch, represent to our knowledge no precise reproduction of an Italian original; they were replicated in the South Basilica, an exact copy of the Julian Basilica built a generation later. The location of the South Basilica behind the South Stoa, instead of directly on the forum, also demonstrates the imperfect translatability of the basilica concept. At Hippos the layout with three entrances on the short side is very similar to that at the Apennine colony of Saepinum. However, the three doorways lead not to the forum, but to a principal thoroughfare (the *decumanus maximus*) which approaches the forum at its north-eastern corner, not unlike Pompeii, with a triumphal arch marking the shift to the larger open civic space. The translation into a local idiom may even be evident in the unusual spirally fluted stucco fluting of the

¹⁰⁷ SEGAL (2010) 24-42.

¹⁰⁸ For the west porch belonging to Phase IV of the building, see SCOTTON (1997) 196-204.

¹⁰⁹ SCOTTON (1997) 265-266.

columns (Fig. 17). In both these cases the transformation of the Italian civic basilica does not replicate a perfectly translatable form, but merges the Roman design with local factors.

At the opposite end of the spectrum, instances of the type from Asia Minor, with elongated nave and aisles and separate hall space at one end, show how the translation of the Roman basilica form was mediated through the traditions of the Greek stoa.¹¹⁰ At Ephesus the Augustan building erected along the north side of the State Agora in the final years of Augustus' reign was labelled in a bilingual dedicatory inscription which reveals a clear case of architectural 'code switching' between the term *Basilica Stoa* in the Greek part and the Latin *Basilica*.¹¹¹ Yet in appearance the building resembled neither a Greek stoa nor a Roman judiciary basilica. Changes in linguistic translation are paralleled by formal ones. Funded by the resident Roman C. Sextilius Pollio (perhaps a relative or heir of the great Augustan merchant and diplomat P. Vedius Pollio, whose freedmen settled in Asia Minor),¹¹² who also financed the city's new aqueduct with its distinctively western arcades, his wife Ofillia Bassa and stepson Ofillius Proculus, also from a high-standing Ephesian family,¹¹³ the building, which replaced a single-aisle stoa of Hellenistic date, mimicked the Roman form with a higher and wider central nave of two stories and two single-storey aisles and was raised five steps above the agora, but, like a Greek stoa, took an elongated form, one stadion in length, along the north side of the "State Agora", open on one side (Fig. 18).¹¹⁴ Like his aqueduct and the earlier, triumphal

¹¹⁰ Aphrodisias: STINSON (2008); Smyrna: NAUMANN / KANTAR (1950).

¹¹¹ Date: c. 11-14. ALZINGER (1974) 26-28. Inscription: *AE* 1993, 1498; ENGELMANN / İPLİKÇİOĞLU / KNIBBE (1993) 148-149 no. 80. Bilingualism: KEARSLEY (2001) 127-129 no. 154.

¹¹² KIRBIHLER (2007) 27-30.

¹¹³ SCHERRER (2007) 67-68. There is, however, no evidence either that the Sextilii and Ofillii held civic office at this time or of their relation to the *conuentus ciuium Romanorum*.

¹¹⁴ *IK* 12-Ephesus 404 with the additional fragment published by KNIBBE in ENGELMANN / İPLİKÇİOĞLU / KNIBBE (1993) 148-149 no. 80; ALZINGER (1974)

temple within the "State Agora", the construction employed the unfamiliar method of laying mortared rubble within ashlar facing, an evident translation of western building techniques into locally available materials and indigenous architectural traditions.¹¹⁵ At the east end a separate hall, or *chalcidicum*, was distinguished which, unlike the Roman tribunal at, for example, Pompeii, was not concealed from the inner colonnades by a transverse ambulatory, but represented an enlargement of the spaces produced by returning side walls at some Hellenistic stoas in Asia Minor.¹¹⁶ In this east room were found large enthroned portraits of Augustus and Livia, but the development of this space can be seen as much as the continuation of an earlier trend towards the interiorization of Greek civic space, as well as the introduction of a specifically Roman idea.¹¹⁷ At Aphrodisias this new model was constructed on a larger scale to produce a form of embellished interior grandeur more in keeping with imperial Roman norms, but which also asserted the city's own status and history with a remarkable series of reliefs illustrating the city's legends;¹¹⁸ at Smyrna the high, wide nave of the Antonine basilica continued uninterruptedly to a tribunal at one end with no transverse columns.¹¹⁹ In Syro-Palestine contrasting solutions were adopted in the basilicas at Ascalon and Samaria Sebaste: the former followed the elongated, hierarchical layout of the basilicas of Asia Minor, while the latter, like Hippos, had a more compact, Italianate plan adjacent to the forum.¹²⁰ I have elsewhere shown the process of negotiation through which a two-aisled Hellenistic stoa at Thera, originally turned towards the forum through an open colonnade,

26-37.

¹¹⁵ ALZINGER (1974) 28-29; WÆLKENS (1987) 96.

¹¹⁶ E.g. Aegae, Assos, Magnesia: STINSON (2007) 94.

¹¹⁷ STINSON (2007) 94; cf. GROS (2005) 186-187. For ALZINGER (1989) 216, this represented an alternative version of the basilica unknown to Vitruvius.

¹¹⁸ STINSON (2008) 99-101; YILDIRIM (2008).

¹¹⁹ NAUMANN / KANTAR (1950); STINSON (2008) 104.

¹²⁰ Ascalon: FISCHER (1995); Samaria Sebaste: REISNER / FISHER / LYON (1924); CROWFOOT / KENYON / SUKENIK (1942).

could become labelled, like the Augustan building at Ephesus, as a *stoa basilikē*, still with two aisles, but closed off from the forum with an axial approach and a hall at one end, as at Ephesus but separated by spur walls and a central column.¹²¹ In this sense one could almost claim that the idea of a Roman *basilica* presented by the new name had become lost in the architectural translation to a Greek version.

Returning to Corinth, the Lechaion Road entered the agora by a monumental stairway at the top of which was a three-bay triumphal arch with gilded chariots carrying Phaethon and Helios which Pausanias called the Propylaea.¹²² Pausanias' choice of vocabulary is revealing. But it is not the Latin word for triumphal arch which raises issues of translatability — there was a common Greek term available, *hapsis* — but the architectural concept. The triple gateway with honorific meaning leading into the forum from a straight, axial street was a formula repeated in many western cities, but to Pausanias it resembled a gateway to a religious sanctuary. The architecture accordingly is a translation. Despite the reliefs with images of weaponry, captured Parthians, and an imperial sacrifice in the presence of divinities, the form of the rebuilt Neronian gateway diverges from the norm of imperial Roman arches in the substantial projection of the central section, which corresponds to the need for the gateway to serve as a formal precinct entrance rather than merely a triumphal archway.¹²³

Built beside the extended Propylaea, as part of a single project, the so-called Captives' Façade, erected along the north side of the agora of the colony, as a façade for the rebuilt first basilica, offers a good example of the negotiation of the translatability of particular built forms.¹²⁴ The display of long-haired, chained figures can on one level be seen to replicate the

¹²¹ THOMAS (2007) 135-139.

¹²² PAUS. 2, 3, 2. FOWLER / STILLWELL (1932) 159-192; STROCKA (2010) 74-78.

¹²³ STROCKA (2010) 74-75 fig. 119.

¹²⁴ FOWLER / STILLWELL (1932). For redating: STROCKA (2010) 39-42.

interior decoration of the Basilica Aemilia in Rome, where the row of statues of 'Phrygians' in pavonazetto along the attic was a visual demonstration of Roman dominion over eastern nations.¹²⁵ It could thus be considered as the kind of alien form which outside Rome would look particularly 'foreign'. But it is not reproduced identically. The concept of 'barbarians' expressed in the Roman basilica is reinterpreted, or 'translated', to correspond to Hellenic tradition both in the ethnic characterization of the figures and in their manner and location. The figures' iconography hinting at a Parthian ethnicity and their exterior position in fronting the upper storey of the basilica, without the conspicuous gesture of support seen in the Basilica Aemilia, follow the model of the Persian Stoa at Sparta.¹²⁶ The latter is described by Vitruvius in a passage directly following his account of the famous Caryatids:

"The Spartans too, after they overcame the infinitely large Persian army at the Battle of Plataea with a handful of soldiers under the leadership of Pausanias son of Agesilas [sic] [Gioc.: "Agesipolis"], celebrated a glorious triumph with the plunder and the spoils and set up a Persian portico from the proceeds (*ex manubiis*) as evidence of the renown and valour of their own citizens and as a victory trophy for posterity. There they arranged likenesses of their prisoners in lavish barbarian dress holding up the roof, their pride punished by well-deserved humiliations, so that their enemies would tremble with fear for what their bravery might achieve and their own citizens, looking at this model of courage, would hold their heads high in glory and be ready to defend their freedom. And so from that time many builders have placed in their works statues of Persians holding up architraves and their mouldings and have thus developed striking variations on that theme. There are other histories too of the same kind of which architects should take note."¹²⁷

¹²⁵ PLIN. *Nat.* 36, 102 with the emendation *columnis e[t] Phrygibus* of SCHNEIDER (1986) 64-67; cf. (1998) 104, with pl. 12.1-2. See now LIPPS (2011) 27 fig. 4, and 140-149.

¹²⁶ STROCKA (2010) 50. KUTTNER (1995) 83 suggested that the figures of Parthian captives in the Basilica Aemilia allude to the Persian Porch in Sparta and referred also to Persian caryatids at the Villa Farnesina.

¹²⁷ VITR. 1, 1, 6.

There have been various imaginings of what this structure looked like, of which the most striking is Joseph Gandy's painting of 1816.¹²⁸ Most plausibly, Hugh Plommer visualized "a two-storey stoa, perhaps with a wholly Doric exterior, and with columns on the ground floor separated by a continuous architrave from Persians on the first floor. A continuous Doric entablature could have provided a handsome crown for the whole work."¹²⁹ However, the new basilica façade at Corinth was not just a copy of the Classical structure, but a negotiation between Roman and Greek form and ideas (Fig. 19). The model of the Persian Stoa provided a convenient inspiration at the time of the Emperor Nero's Parthian campaign. The result was a translation of the imperialistic model of the Roman basilica with its images of Phrygian captives into a façade which played with the Hellenic tradition, from which the Spartan Pausanias' Persians had become Nero's Parthians (Fig. 20-21). It was not the only version introduced into the Roman provinces. In the western empire a very similar idea was presented in a different idiom at the forum basilica at Tarraco where a row of Parthians in relief on the basilica façade looked out onto the *chalcidicum* courtyard.¹³⁰

* * *

This paper has dealt with the processes by which a range of forms were introduced into the public architecture of the Greek East in the first generations of Roman rule. But in the early second century the transmission of Roman forms into the

¹²⁸ "The Persian Porch and place of consultation of the Lacedemonians". Royal Academy Exhibition Catalogue 1816, no. 806, p. 36. Getty Research Institute, Research Library, 910072*. On the painting, see ELSNER (2001) and (2010) 249 no. 9, and, for Gandy's other paintings based on Pausanias, ELSNER (2010) 237-246.

¹²⁹ PLOMMER (1979) 100. For discussions of the location of the agora at Sparta, see STIBBE (1989) 77; MUSTI / TORELLI (1991) 192-193; and TORELLI (1991) 225-226.

¹³⁰ LAMUA et al. (2011) 870 fig. 5.

architecture of Asia Minor was still a matter of incorporating alien elements into a native tradition. Rather than the grand "Ephesian-Pergamene building workshop (*Bauhütte*)" which scholars formerly imagined as responsible for Trajanic and Hadrianic public buildings in western Asia Minor, it is now clear from the close adherence of the detailed execution of the leaves of Corinthian and composite capitals to local traditions that these were the work of much smaller, temporary workshops who adapted the formal syntax of western models to regional architectural language using pattern books and physical models.¹³¹ Some of these western capitals that might have accompanied the official *procurator* in charge of imperial projects like Domitian's new temple at Ephesus have survived, showing very close resemblance to official projects in the capital such as Domitian's new palace, and would have offered local stonemasons a model which was then translated into the local idiom. But the process of translation enabled the alien features to become absorbed into the urban environment. Western Roman decorative idioms presented in a building like the Library of Celsus, which had perhaps been transmitted through pattern books brought from Rome and accessible to the founder as erstwhile *curator operum publicorum*,¹³² became obscured in the local architectural language; new western building techniques of brick construction were concealed behind familiar marble cladding.¹³³ By contrast, explicitly Roman iconography like the eagles of the frieze and the fasces carved within the plant scrolls of the pilasters stood out all the more directly as 'foreignizing'.¹³⁴

What followed after the introduction of western forms was a long creative process during which features that may once have

¹³¹ PLATTNER (2007) 128-129. For earlier views of an "ephesisch-pergame-nische Bauhütte", see STROCKA (1988) and ROHMANN (1998) 109-110.

¹³² As suggested by STROCKA (1978) 900.

¹³³ This is identified by STROCKA (1988) 302 as the earliest use of fired brick masonry at Ephesus.

¹³⁴ PLATTNER (2007) 130.

been perceived as 'Roman', including basilicas, baths and the Latin stage, became more complex cultural markers, particularly on the Greek mainland where cities adopted hybrid forms of memory.¹³⁵ Architectural innovations resulted from intercultural exchanges across the Mediterranean as forms and designs were translated into new contexts.¹³⁶ The fertility and inventiveness of design in Roman Greece can be seen in the second- or third-century baths at Marathon, with two hexagonal *caldaria*, a circular sweating-room with two lobed ends, and an oval swimming pool.¹³⁷ In the fourth century the Peirene fountain at Corinth took a new form with three new arched semi-circular exedras, a "triconch" conception translated from western palatial architecture, itself based on the precocious architecture of Hadrian's Villa.¹³⁸ The development of building techniques in the Greek East continued to carry forward Roman ideas, but Rome was not the only inspiration. Ideas and techniques from other traditions also found translation into new materials. Thus the pitched brick vaulting of a cult hall at Argos employs fired bricks set vertically on end in the manner of contemporary construction in Mesopotamia, a technique modified from earlier, pitched mud-brick prototypes and also adopted in hydraulic structures at Athens and Eleusis and in the substructures of the Antonine basilica at Smyrna and of a third-century basilica at Aspendus.¹³⁹ The introduc-

¹³⁵ STINSON (2007) 97; ALCOCK (2002) 65-95.

¹³⁶ On this theme see further PIRSON / WULF-RHEIDT (2008).

¹³⁷ NIELSEN (1990) C269, fig. 214; ARAPOGIANNI (1993) 139 fig. 8. For the geometric complexity, compare the Antonine Baths at Carthage and the baths at Thanae in Numidia: THOMAS (2007) with references.

¹³⁸ Pace HILL (1964) 93-99, who dated this phase to the second century. For the fourth-century date, based on closer consideration of the stratigraphic record, and for examples of other buildings of this form, see ROBINSON (2011) 252-265. For the triconch form at Hadrian's Villa at Tivoli, see MACDONALD / PINTO (1994) 103-107.

¹³⁹ DODGE (1984) 242-247, and (1987) 113-114, using the word "translation" to describe this adaptation. For the discussion, with references, of the use of vertically set brick in the so-called "Bath A" at Argos, elsewhere in Roman Greece and Asia Minor, and in the Parthian palace at Assur and a burial chamber

tion of western building types gave the impetus to explore old techniques in new ways, giving rise to successors in late antiquity which themselves would be of seminal importance for future architecture, including the Great Palace in Constantinople and the Church of Santa Sophia.¹⁴⁰ The latter, which lays the greatest claim of any building in the eastern empire to the legacy of Roman vaulting, was the work of two Ionians, the Milesian architect Isidorus and Anthemius of Tralles, who relied perhaps on the teachings of the Alexandrian engineer Heron, but also on the transmission of Roman practice.¹⁴¹ It was through these successive acts of architectural translation of western and eastern forms and ideas to renewed Greek contexts that Byzantine and later architecture emerged.

Works cited:

- AKCAN, E. (2012), *Architecture in Translation: Germany, Turkey, and the Modern House* (Durham-London).
- ALCOCK, S.E. (2002), *The Archaeologies of the Greek Past: Landscape, Monuments, and Memories* (Cambridge).
- ALTENHÖFER, E. (1986), "Das erste römische Bühnengebäude des Theaters von Milet", in W. MÜLLER-WIENER (Hrsg.), *Milet 1899-1980: Ergebnisse, Probleme und Perspektiven einer Ausgrabung; Kolloquium, Frankfurt am Main 1980* (Tübingen), 165-173.
- ALZINGER, W. (1974), *Augusteische Architektur in Ephesos* (Wien).
- ALZINGER, W. (1989), "Vitruvs Basilika und der archäologische Befund", in H. GEERTMAN / J. J. DE JONG (ed.), *Munus non ingratum: Proceedings of the International Symposium on Vitruvius' De Architectura and the Hellenistic and Republican Architecture, Leiden, 20-23 January 1987* (Leiden), 212-216.

at Seleucia-on-the-Tigris, and the important distinction between such construction with bricks set vertically on end and the "pitched brick" technique of Egyptian and earlier Mesopotamian mud-brick architecture, see LANCASTER (2009).

¹⁴⁰ On building techniques in the eastern Mediterranean in the late Roman and early Byzantine periods, see WARD-PERKINS (1958); cf. also WARD-PERKINS (1947).

¹⁴¹ MAINSTONE (1988); SVENSHON (2009).

- ARAPOGIANNI, X. (1993), "Τὸ ῥωμαϊκὸ βαλανεῖο στὴν Μπρεξίτσα τοῦ Μαραθῶνος", *AE* 132:133-186.
- BALDASSARRI, P. (1998), *ΣΕΒΑΣΤΩΙ ΣΩΤΗΡΙ: Edilizia monumentale ad Atene durante il Saeculum Augustum* (Roma).
- BALTY, J.-Ch. (1991), *Curia ordinis: Recherches d'architecture et d'urbanisme antiques sur les curies provinciales du monde romain* (Bruxelles).
- BASTIANINI, G. (1975), "Lista dei prefetti d'Egitto dal 30^a al 299^p", *ZPE* 17:263-328.
- BENJAMIN, W. (1996), "The Concept of Criticism in German Romanticism" [1919], in M.P. BULLOCK / M.W. JENNINGS (ed.), *Walter Benjamin. Selected Writings*. 1, 1913-1926 (Cambridge MA), 116-200.
- BISPHAM, E. (2000), "Mimic?: A Case Study in Early Roman Colonisation", in E. HERRING / K. LOMAS (ed.), *The Emergence of State Identities in Italy in the First Millennium BC* (*Accordia Specialist Studies on Italy* 8, London), 157-186.
- BISPHAM, E. (2006), "Coloniam deducere: How Roman was Roman Colonization during the Middle Republic", in G. BRADLEY / J.-P. WILSON (ed.), *Greek and Roman Colonization: Origins, Ideologies and Interactions* (Swansea), 74-160.
- BOWERSOCK, G.W. (1965), *Augustus and the Greek World* (Oxford).
- BRONEER, O. (1954), *Corinth: Results of Excavations*. I.4, *The South Stoa and its Roman Successors* (Princeton).
- BUDICK, S. / ISER, W. (1996) (ed.), *The Translatability of Cultures: Figurations of the Space Between* (Stanford).
- BURRELL, B. (2004), *Neokoroi: Greek Cities and Roman Emperors* (Leiden).
- CHIARUCCI, P. (1981), "Rinvenimenti presso il Lago Albano", in *Archeologia Laziale* 4 (*QuadAEI* 5, Roma), 191-197.
- CLINTON, K. (1989), "The Eleusinian Mysteries: Roman Initiates and Benefactors, Second Century BC to AD 267", in *ANRW* II.18.2 (Berlin), 1499-1539.
- CRAWFORD, M.H. (1974), *Roman Republican Coinage* (London).
- CROWFOOT, J.W. / KENYON, K.M. / SUKENIK, E.L. (1942), *The Buildings at Samaria* (London).
- DAWKINS, R.M. (1910), "Archeology in Greece (1909-1910)", *JHS* 30:357-364.
- DEMOUGIN, S. (1999), "L'ordre équestre en Asie Mineure: Histoire d'une romanisation", in S. DEMOUGIN (éd.), *L'ordre équestre: Histoire d'une aristocratie (II^e siècle av. J.-C. - III^e siècle ap. J.-C.)*; *Actes du colloque international (Bruxelles-Leuven, 5-7 octobre 1995)* (Rome), 579-612.

- DERRIDA, J. (2001), "What is a 'relevant' translation?", transl. by L. VENUTI, *Critical Inquiry* 27,2:174-200.
- DODGE, H. (1984), *Building Materials and Techniques in the Eastern Mediterranean from the Hellenistic Period to the Fourth Century A.D.* PhD dissertation (Newcastle University).
- DODGE, H. (1987), "Brick Construction in Roman Greece and Asia Minor", in MACREADY / THOMPSON (1987), 106-116.
- EDWARDS, C.M. (1994), "The Arch over the Lechaion Road at Corinth and its Sculpture", *Hesperia* 63.3: 263-308.
- EHRHARDT, N. (1984), "Ein milesischer Festkalender aus severischer Zeit", *MDAI(I)* 34:371-404.
- ELSNER, J. (2001), "Coda: A Pictorial Postscript", in S.E. ALCOCK / J.F. CHERRY / J. ELSNER (ed.), *Pausanias: Travel and Memory in Roman Greece* (Oxford), 256-260.
- ELSNER, J. (2002), "The Birth of Late Antiquity: Riegl and Strzygowski in 1901", *Art History* 25:358-379.
- ELSNER, J. (2010), "Picturesque and Sublime: Impacts of Pausanias in Late-Eighteenth- and Early-Nineteenth-Century Britain", *Classical Receptions Journal* 2(2):219-253.
- ENGELMANN, H. / İPLİKÇİOĞLU, B. / KNIBBE, D. (1993), "Neue Inschriften aus Ephesos XII", *JÖAI* 62: 113-150.
- ESCHEBACH, H. (1979), *Die Stabianer Thermen in Pompeji* (Berlin).
- FARRINGTON, A. (1987), "Imperial Bath Buildings in South-West Asia Minor", in MACREADY / THOMPSON (1987), 50-59.
- FISCHER, M. (1995), "The Basilica at Ascalon: Marble, Imperial Art, and Architecture in Roman Palestine", in J.H. HUMPHREY (ed.), *The Roman and Byzantine Near East: Some Recent Archaeological Research. I* (JRA Supplementary Series 14, Portsmouth), 121-150.
- FLAIG, E. (1999), "Über die Grenzen der Akkulturation: Wider die Verdinglichung des Kulturbegriffs", in G. VOGT-SPIRA / B. ROMMEL (Hrsg.), *Rezeption und Identität: Die kulturelle Auseinandersetzung Roms mit Griechenland als europäisches Paradigma* (Stuttgart), 81-112.
- FÖRTSCH, R. (1993), *Archäologischer Kommentar zu den Villenbriefen des jüngeren Plinius* (Mainz).
- FOWLER, H.N. / STILLWELL, R. (1932), *Corinth: Results of Excavations. I.1, Introduction, Topography, Architecture* (Cambridge MA).
- FREIS, H. (1985), "Eine Bauinschrift des Kaisers Claudius aus Samos", *ZPE* 58:189-193.
- GERKAN, A. VON / KRISCHEN, F. (1928), *Thermen und Palaestren (Milet I.9, Berlin)*.

- GROS, P. (1996-2001), *L'architecture romaine du début du III^e siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire*. Vol. 1, *Les monuments publics*. Vol. 2, *Maisons, palais, villas et tombeaux* (Paris).
- GROS, P. (2005), "La ville comme symbole: le modèle central et ses limites", in H. INGLEBERT (ed.), *Histoire de la civilisation romaine* (Paris), 155-232.
- HABICHT, Ch. (1960), Review of A. REHM (1958) (Hrsg.), *Didyma*. II, *Die Inschriften* (Berlin), *GGA* 213(1959):145-166.
- HABICHT, Ch. (1975), "New Evidence on the Province of Asia", *JRS* 65:64-91.
- HÄNLEIN-SCHÄFER, H. (1985), *Veneratio Augusti: Eine Studie zu den Tempeln des ersten römischen Kaisers* (Archaeologica 39, Roma).
- HEILMEYER, W.-D. (1970), *Korinthische Normalkapitelle: Studien zur Geschichte der römischen Architekturdécoration* (Heidelberg).
- HERRMANN, P. (1960), "Die Inschriften römischer Zeit aus dem Heraion von Samos", *MDAI(A)* 75:68-183.
- HERRMANN, P. (1986), "Die Weihinschrift der ersten römischen Bühne in Milet", in W. MUELLER-WIENER (Hrsg.), *Milet 1899-1980: Ergebnisse, Probleme und Perspektiven einer Ausgrabung: Kolloquium, Frankfurt am Main 1980* (Tübingen), 175-189.
- HERRMANN, P. (1994), "Milet unter Augustus: C. Iulius Epikrates und die Anfänge des Kaiserkults", *MDAI(I)* 44:203-236.
- HERRMANN, P. (1997), *Inschriften von Milet*. 1: B, *Nachträge und Übersetzungen zu den Inschriften N. 1-406* (Milet VI.1) (Berlin).
- HESBERG, H. VON (1994), *Formen privater Repräsentation in der Baukunst des 2. und 1. Jahrhunderts v. Chr.* (Köln).
- HESBERG, H. VON (2002), "Die Basilika von Ephesos — Die kulturelle Kompetenz der neuen Stifter", in C. BERNS / H. VON HESBERG / L. VANDEPUT / M. WAELEKENS (Hrsg.), *Patris und Imperium: Kulturelle und politische Identität in den Städten der römischen Provinzen Kleinasien in der frühen Kaiserzeit, Kolloquium Köln, November 1998* (BABesch Supplement 8, Leuven), 149-158.
- HESLIN, P.J. (2007), "Augustus, Domitian and the So-called *Horologium Augusti*", *JRS* 97:1-20.
- HILL, B.H. (1964), *Corinth: Results of Excavations*. I.6, *The Springs: Peirene, Sacred Springs, Glauke* (Princeton).
- HINGLEY, R. (2005), *Globalizing Roman Culture: Unity, Diversity and Empire* (London).
- HÖLSCHER, T. (1984), *Staatsdenkmal und Publikum vom Untergang der Republik bis zur Festigung des Kaisertums in Rom* (Xenia 9, Konstanz).

- HUEBER, F. (2007), "Römischer Einfluss auf die Bautechnik, Bauwirtschaft und Architekturkonzepte in Kleinasien", in MEYER (2007), 45-55.
- HUTTON, W. (2005), *Describing Greece: Landscape and Literature in the Periegesis of Pausanias* (Cambridge).
- KEARSLEY, R.A. (2001), *Greeks and Romans in Imperial Asia: Mixed Language Inscriptions and Linguistic Evidence for Cultural Interaction until the End of A.D. III* (Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien 59, Bonn).
- KEAY, S.J. / TERRENATO, N. (2001) (ed.), *Italy and the West: Comparative Issues in Romanization* (Oxford).
- KIRBIHLER, F. (2007), "Die Italiker in Kleinasien, mit besonderer Berücksichtigung von Ephesos (133 v. Chr. – 1. Jh. n. Chr.)", in MEYER (2007), 19-35.
- KLEINER, G. (1968), *Die Ruinen von Milet* (Berlin).
- KLINKOTT, M. (1996), "Raster, Raum und Sichtverbindungen im Stadtensemble von Milet", *MDAI(I)* 46:179-186.
- KORRES, M. (1998), "Από τον Σταυρό στην Αρχαία Αγορά", *Horos* 10-12:83-104.
- KÖSTER, R. (2004), *Die Bauornamentik von Milet. 1, Die Bauornamentik der frühen und mittleren Kaiserzeit* (Milet VII.1, Berlin).
- KRENCKER, D.M. (1929), *Die Trierer Kaiserthermen. Abt. I, Ausgrabungsbericht und grundsätzliche Untersuchungen römischer Thermen* (Augsburg).
- KROPP, A.J.M. (2009), "Nabataean Petra: The Royal Palace and the Herod Connection", *Boreas* 32:43-59.
- KUTTNER, A.L. (1995), *Dynasty and Empire in the Age of Augustus: The Case of the Boscoreale Cups* (Berkeley-Oxford).
- LAMUÀ, M. / VIVÓ, D. / MAR, R. / RUIZ DE ARBULO, J. (2011), "La fachada oriental de la basílica forense de Tarraco: El monumento de los cautivos y el *chalcidicum* de culto imperial", in T. NOGALES / I. RODÀ (ed.), *Roma y las provincias: Modelo y difusión*. II (Roma), 863-872.
- LANCASTER, L.C. (2009), "Early Examples of So-Called Pitched Brick Barrel Vaulting in Roman Greece and Asia Minor: A Question of Origin and Intention", in M. BACHMANN (Hrsg.), *Bautechnik im antiken und vorantiken Kleinasien: Internationale Konferenz 13.-16. Juni 2007 in Istanbul* (BYZAS 9, Istanbul), 371-391.
- LAURENCE, R. / BERRY, J. (1998) (ed.), *Cultural Identity in the Roman Empire* (London).
- LIPPS, J. (2011), *Die Basilica Aemilia am Forum Romanum: Der kaiserzeitliche Bau und seine Ornamentik* (Wiesbaden).

- LYTTELTON, M. (1987), "The Design and Planning of Temples and Sanctuaries in Asia Minor in the Roman Imperial Period", in MACREADY / THOMPSON (1987), 38-49.
- MACDONALD, W.L. / PINTO, J.A. (1994), *Hadrian's Villa and its Legacy* (New Haven-London).
- MACMULLEN, R. (2000), *Romanization in the Time of Augustus* (New Haven).
- MACREADY, S. / THOMPSON, F.H. (1987) (ed.), *Roman Architecture in the Greek World* (*The Society of Antiquaries, Occasional Papers* N.S. 10, London).
- MAINSTONE, R.J. (1988), *Hagia Sophia: Architecture, Structure and Liturgy of Justinian's Great Church* (London).
- MASCHEK, D. (2008), "Figur und Ornament: Das Tänzerinnenmonument von der Via Prenestina und die Produktion von Architekturdekor im römischen Suburbium des 1. Jahrhunderts v. Chr.", *JÖAI* 77:185-217.
- MATTINGLY, D.J. (2011), *Imperialism, Power and Identity: Experiencing the Roman Empire* (Princeton).
- MAU, A. (1877), "Le terme centrali di Pompei", *Bolletino dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica* 214-223.
- MCCABE, D. (1986), "Die Weihinschrift der ersten römischen Bühne in Milet: Note", in W. MUELLER-WIENER (Hrsg.), *Milet 1899-1980: Ergebnisse, Probleme und Perspektiven einer Ausgrabung; Kolloquium, Frankfurt am Main 1980* (Tübingen), 186-189.
- MCKENZIE, J. (1990), *The Architecture of Petra* (Oxford).
- MCKENZIE, J. (2007), *The Architecture of Alexandria and Egypt, c. 300 BC to AD 700* (New Haven-London).
- MEYER, M. (2007) (Hrsg.), *Neue Zeiten – Neue Sitten: Zu Rezeption und Integration römischen und italischen Kulturguts in Kleinasien* (Wien).
- MILLAR, F. (1987), "Introduction", in MACREADY / THOMPSON (1987), ix-xv.
- MILLETT, M. (1990), *The Romanization of Britain: An Essay in Archaeological Interpretation* (Cambridge).
- MITCHELL, S. (1987), "Imperial Building in the Eastern Roman Provinces", in MACREADY / THOMPSON (1987), 18-25.
- MONTEROSO, A. (2010), "La scaenae frons en los teatros de Roma: Entre liturgia, formas y modelos", in S.F. RAMALLO ASENSIO / N. RÖRING (ed.), *La scaenae frons en la arquitectura teatral roman: Actas del Symposium Internacional celebrado en Cartagena los días 12 al 14 de marzo de 2009 en el Museo del Teatro Romano* (Murcia), 15-55.

- MOSCONI, G. (2000), "La democrazia ateniese e la nuova musica: L'Odeion di Pericle", in A.C. CASSIO / D. MUSTI / L.E. ROSSI (ed.), *Synaulia: Cultura musicale in Grecia e contatti mediterranei* (Napoli), 217-316.
- MUSTI, D. / TORELLI, M. (1991), *Pausania. Guida della Grecia: Libro III, la Laconia* (Roma-Milano).
- MYLONAS, G.E. (1972), *Eleusis: A Guide to its Ruins and its History* (Athens).
- NAUMANN, R. / KANTAR, S. (1950), "Die Agora von Smyrna: Bericht über die in den Jahren 1932-1941 auf dem Friedhof Namazgäh zu Izmir von der Museumsleitung in Verbindung mit der türkischen Geschichtskommission durchgeführten Ausgrabungen", in *Kleinasien und Byzanz: Gesammelte Aufsätze zur Altertumskunde und Kunstgeschichte* (Istanbuler Forschungen 17, Berlin), 69-114.
- NIELSEN, I. (1990), *Thermae et balnea: The Architecture and Cultural History of Roman Public Baths*. 2 vol. (Aarhus).
- NÜNNERICH-ASMUS, A. (1994), *Basilika und Portikus: Die Architektur der Säulenhallen als Ausdruck gewandelter Urbanität in später Republik und früher Kaiserzeit* (Köln).
- PENSABENE, P. / DE NUCCIO, M. (2010), "Frontescene rettilinee nei teatri: I case di Roma (Teatro Marcello), Ostia, Cassino e Taormina", in S.F. RAMALLO ASENSIO / N. RÖRING (ed.), *La scaenae frons en la arquitectura teatral roman: Actas del Symposium Internacional celebrado en Cartagena los días 12 al 14 de marzo de 2009 en el Museo del Teatro Romano* (Murcia), 57-100.
- PFLAUM, H.-G. (1960), *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*. Vol. 1 (Paris).
- PIRSON, F. / WULF-RHEIDT, U. (2008) (Hrsg.), *Austausch und Inspiration: Kulturkontakt als Impuls architektonischer Innovation* (Diskussionen zur archäologischen Bauforschung 9, Mainz).
- PLATTNER, G.A. (2004), "Transfer von Architekturkonzepten und Ornamentformen zwischen Kleinasien und Rom in der Kaiserzeit", *RHM* 46:17-35.
- PLATTNER, G.A. (2007), "Elemente stadtrömischer Bautypen und Ornamentformen in der kleinasiatischen Architektur", in MEYER (2007), 125-132.
- PLOMMER, H. (1979), "Vitruvius and the Origin of Caryatids", *JHS* 99:97-102.
- PONT, A.-V. (2010), *Orner la cité: Enjeux culturels et politiques du paysage urbain dans l'Asie gréco-romaine* (Bordeaux-Paris).
- RATTÉ, Ch. / SMITH, R.R.R. (2008) (ed.), *Aphrodisias Papers. 4, New Research on the City and its Monuments* (JRA Supplementary Series 70, Portsmouth).

- REISNER, G.A. / FISHER, C.S. / LYON, D.G. (1924), *Harvard Excavations at Samaria: 1908-1910* (Cambridge MA).
- ROBERT, L. (1949), "Le culte de Caligula à Milet et la province d'Asie", *Hellenica* 7:206-238.
- ROBERT, L. (1977), "Un Milésien à Athènes", *AE* 217-218.
- ROBINSON, B.A. (2011), *Histories of Peirene: A Corinthian Fountain in Three Millennia* (Princeton).
- ROHMANN, J. (1998), *Die Kapitellproduktion der römischen Kaiserzeit in Pergamon* (Pergamenische Forschungen 10, Berlin).
- RUMSCHEID, F. (1994), *Untersuchungen zur kleinasiatischen Bauornamentik des Hellenismus* (Mainz).
- SAURON, G. (2000), *L'histoire végétalisée: Ornement et politique à Rome* (Paris).
- SCHERRER, P. (2007), "Der *conventus civium Romanorum* und kaiserliche Freigelassene als Bauherren in Ephesos in augusteischer Zeit", in MEYER (2007), 63-75.
- SCHNEIDER, R.M. (1986), *Bunte Barbaren: Orientalenstatuen aus farbigem Marmor in der römischen Repräsentationskunst* (Worms).
- SCHNEIDER, R.M. (1998), "Die Faszination des Feindes: Bilder der Parther und des Orients in Rom", in J. WIESEHÖFER (Hrsg.), *Das Partherreich und seine Zeugnisse = The Arsacid Empire: Sources and Documentation; Beiträge des internationalen Colloquiums, Eutin (27.-30. Juni 1996)* (Historia Einzelschriften 122, Stuttgart), 95-146.
- SCOTTON, P.D. (1997), *The Julian Basilica at Corinth: An Architectural Investigation*. Diss. (Philadelphia).
- SEAR, F.B. (2006), *Roman Theatres: An Architectural Study* (Oxford-New York).
- SEGAL, A. (2010), *Hippos-Sussita: Eleventh Season of Excavations* (Haifa).
- SHERK, R.K. (1988), *The Roman Empire: Augustus to Hadrian (Translated Documents of Greece and Rome 6*, Cambridge).
- STESKAL, M. (2007), "Griechische Gymnasien und römische Thermen: Rezeption römischer Lebensart im griechischen Osten, dargestellt am Beispiel der ephesischen Bad-Gymnasium-Komplexe", in MEYER (2007), 115-123.
- STIBBE, C.M. (1989), "Beobachtungen zur Topographie des antiken Sparta", *BABesch* 64:61-99.
- STILLWELL, R. (1952), *Corinth: Results of Excavations*. II, *The Theatre* (Princeton).
- STINSON, P. (2007), "Imitation and Adaptation in Architectural Design: Two Roman Basilicas at Ephesus and Aphrodisias", in MEYER (2007), 91-100.

- STINSON, P. (2008), "The Civil Basilica: Urban Context, Design, and Significance", in RATTÉ / SMITH (2008), 79-106.
- STROCKA, V.M. (1978), "Zur Datierung des Celsusbibliothek", in E. AKURGAL (ed.), *The Proceedings of the Xth International Congress of Classical Archaeology, Ankara-Izmir, 23-30/IX/1973. II* (Ankara), 893-900.
- STROCKA, V.M. (1988), "Wechselwirkungen der stadtrömischen und kleinasiatischen Architektur unter Trajan und Hadrian", *MDAI(I)* 38:291-307.
- STROCKA, V.M. (2010), *Die Gefangenenfassade an der Agora von Korinth: Ihr Ort in der römischen Kunstgeschichte* (Regensburg).
- STRONG, D.E. (1953), "Late Hadrianic Architectural Ornament in Rome", *PBSR* 21:118-151.
- SVENSHON, H. (2009), "Heron of Alexandria and the Dome of Hagia Sophia in Istanbul", in *Proceedings of the Third International Congress on Construction History, Brandenburg University of Technology Cottbus, Germany, 20th-24th May 2009* (Cottbus), online at <<http://www.bma.arch.unige.it/>>.
- SYME, R. (1983), "Rome and the Nations", *Diogenes* 124:33-46 (= R. SYME, *Roman Papers*. 4 [Oxford 1988], 62-73).
- THEODORESCU, D. (1996), "La *frons scaenae* du théâtre: Innovations et particularités à l'époque de Zoilos", in Ch. ROUECHÉ / R.R.R. SMITH (ed.), *Aphrodisias Papers*. 3, *The Setting and Quarries, Mythological and Other Sculptural Decoration, Architectural Development, Portico of Tiberius, and Tetrapylon* (JRA Supplementary Series 20, Ann Arbor), 127-148.
- THOMAS, E. (2007), *Monumentality and the Roman Empire: Architecture in the Antonine Age* (Oxford-New York).
- THOMPSON, H.A. (1987), "The Impact of Roman Architects and Architecture on Athens, 170 BC - AD 170", in MACREADY / THOMPSON (1987), 1-17.
- THONEMANN, P. (2011), *The Maeander Valley: A Historical Geography from Antiquity to Byzantium* (Cambridge-New York).
- TORELLI, M. (1991), "Da Sparta a Villa Adriana: Le terme dell'Arapissa, il ginnasio del *Platanistas* e il Teatro Marittimo", in M. GNADE (ed.), *Stips Votiva: Papers Presented to C.M. Stibbe* (Amsterdam), 225-232.
- TUCHELT, K. (1974), "Bemerkungen zu den Capito-Thermen in Milet", in *Mansel'e armağan: Mélanges Mansel* (Ankara), 147-169.
- TYBOUT, R.A. (1989), *Aedificiorum Figurae: Untersuchungen zu den Architekturdarstellungen des frühen zweiten Stils* (Dutch Monographs on Ancient History and Archaeology 7, Amsterdam).

- WAELEKENS, M. (1987), "The Adoption of Roman Building Techniques in the Architecture of Asia Minor", in MACREADY / THOMPSON (1987), 94-105.
- WALBANK, M. (1989), "Pausanias, Octavia and Temple E at Corinth", *ABSA* 84:361-394.
- WALKER, S. (1987), "Roman Nymphaea in the Greek World", in MACREADY / THOMPSON (1987), 60-71.
- WALLACE-HADRILL, A. (1988), "The Social Structure of the Roman House", *PBSR* 56:43-97.
- WALLACE-HADRILL, A. (1998), "To Be Roman, Go Greek: Thoughts on Hellenization at Rome", in M.M. AUSTIN / J. HARRIES / C.J. SMITH (ed.), *Modus operandi: Essays in Honour of Geoffrey Rickman* (London), 79-91.
- WALTHER, C.V. (1995), "Roman Basilicas: A Progress Report", *Classics Ireland* 2:133-149.
- WARD-PERKINS, J.B. (1947), "The Italian Element in Late Roman and Early Medieval Architecture", *PBA* 33:163-194.
- WARD-PERKINS, J.B. (1958), "Notes on the Structure and Building Methods of Early Byzantine Architecture", in D. TALBOT RICE (ed.), *The Great Palace of the Byzantine Emperors, Second Report* (Edinburgh), 53-104.
- WARD-PERKINS, J.B. (1981), *Roman Imperial Architecture* (Harmondsworth).
- WILLIAMS, C.K. II (1989), "A Re-evaluation of Temple E and the West End of the Forum at Corinth", in S. WALKER / A. CAMERON (ed.), *The Greek Renaissance in the Roman Empire* (BICS Suppl. 55, London), 156-162.
- WISEMAN, J. (1979), "Corinth and Rome I: 228 BC — AD 267", in *ANRW* II.7.1 (Berlin), 438-548.
- WOOLF, G. (1994), "Becoming Roman, Staying Greek: Culture, Identity and the Civilizing Process in the Roman East", *PCPhS* 40:116-143.
- YEGÜL, F.K. (1992), *Baths and Bathing in Classical Antiquity* (Cambridge MA-New York).
- YILDIRIM, B. (2008), "The Date of the Reliefs from the Colonnades of the Civil Basilica", in RATTÉ / SMITH (2008), 107-129.

DISCUSSION

A. Heller: J'ai été extrêmement intéressée par votre exposé et les problématiques que vous développez, qui rejoignent en grande partie mes propres préoccupations: pour l'histoire des institutions comme pour l'histoire de l'architecture, nous avons à revisiter l'ancien concept de romanisation, dont tout le monde s'accorde à penser qu'il a montré ses limites. Vous y substituez le concept de traduction, et j'ai été largement convaincue de sa pertinence à travers les exemples que vous avez étudiés. Je me demande toutefois si deux autres concepts, que vous évoquez pour les rejeter, ne méritent pas d'être davantage pris en considération. Le premier est celui d'hybridation: il me semble que, par exemple, le cas du complexe bathsgymnasium à Milet (et ailleurs) peut être interprété en ces termes; on a les thermes romains, on a le gymnase hellénistique, et ces deux formes se combinent pour produire un nouveau type de monument, que l'on peut à mon sens qualifier d'hybride. Le deuxième concept qui me paraît opératoire est celui de transfert culturel. Dans la théorie des transferts culturels telle qu'elle a été élaborée dans le champ littéraire, avant d'être transposée à d'autres disciplines, le milieu de réception n'est jamais perçu comme le récipient passif de l'objet transféré; au contraire, l'accent est mis sur les transformations et adaptations que subit cet objet dans son contexte de réception. De plus, cette théorie invite à mettre en valeur les agents du transfert, ce qui dans les cas qui nous occupent me paraît intéressant: il n'est pas inutile de souligner que Capito est citoyen milésien et qu'à côté de sa carrière dans l'administration romaine, il a rempli des fonctions civiques à Milet; il est Grec en même temps que Romain — même si la question des identités individuelles est complexe et ne se réduit pas à une simple alternative binaire; par contraste,

Appius à Éleusis est clairement un représentant du pouvoir romain, de passage et non pas installé depuis des générations dans la cité. L'identité et le statut des agents du transfert peuvent-ils influencer sur la nature et les modalités du transfert?

E. Thomas: Thank you for this intervention. You are quite right, of course, that the question of terminology to describe these complex processes of cultural change is always a difficult one and that it would be wrong to dismiss the validity of particular terms in different specific cases. The term 'hybridization' has seen some favour in recent archaeological discussions, especially as an alternative to the more restricted term 'Hellenization', in order to emphasize the extent to which the accretion of 'Greek' features in areas attached to other cultures was not a pure addition, but fused with other elements. It certainly seems tempting to employ the term to describe the baths gymnasia in Asia Minor where one finds clearly identifiable elements of separate cultures — the palaestra of the Greek gymnasium and the heated rooms of the western bath suite — presented in a new form, as if biologically grafted together. But to describe this as 'hybridization' in a precise biological sense risks underestimating the purpose of such a cultural transformation: was the fusion between 'Greek' and 'Roman' elements established on an equal basis without hierarchy, or was it not the case that the builders intended to transport a 'foreign' element to an indigenous realm, rather than to fuse the two together indiscriminately? At the same time, the term 'hybrid' is also too general since in architecture most buildings can be considered as 'architectural hybrids' in the sense that their sources are drawn from different places. The term 'translation', on the other hand, draws attention to the introduction of Roman or western culture to a local Greek environment without the problematic assumptions implicit in the traditional term 'Romanization'.

The term 'cultural transfer' certainly avoids the abstract and impersonal aspect of 'hybridization' and is a less objectionable

way of describing the process of cultural change in architecture, especially if it can be applied in a more active sense than it commonly has been in English. However, I have preferred instead the term 'translation' because of its ability to conceptualize the sometimes indistinct process of cultural flow between one region and another and because, unlike transfer, 'translation' is a creative process, which, as with the Baths of Capito or the "Captives' Façade" at Corinth, does not simply reproduce a 'foreign' concept, but creates something new. It does not imply that a concept or practice has been transported perfectly, but that it may, and usually does, take the form of a distorted version of the original.

H.-G. Nesselrath: Der Bau des Odeion des Agrippa mitten auf der 'klassischen' athenischen Agora ist sicher ein gutes Beispiel für ein 'foreignizing' in Architektur. Hier wäre es interessant zu wissen, aus welchen Gründen Agrippa gerade hier ein solches Gebäude erbauen ließ: Wollte er damit unmissverständlich die römische Präsenz und Dominanz in Athen demonstrieren? Wollte er die Stoa des pergamenischen Königs Attalos, die ja damals schon seit einiger Zeit die Ostseite der Agora dominierte, 'übertrumpfen'? Ebenso interessant zu wissen wäre, wie die Athener auf den Bau des Agrippa reagierten; gibt es dazu irgendwelche Zeugnisse? Pausanias erwähnt das Odeion nur einmal kurz und ganz nebenbei (1, 8, 6), und er sagt dabei auch nicht, dass es von Agrippa stammt.

E. Thomas: It is hard to know for certain the intention of M. Agrippa in building his Odeion at Athens, nor is there any evidence for how the Athenians might have reacted. At any rate, the recent restoration of Pericles' Odeion suggests that the construction was not determined by functional need alone. I have speculated in my paper that part of the motive was to reorganize the Athenian Agora, which up until then had been aligned around the diagonal Panathenaic Way, in a manner more typical of Roman public space, with a raised temple

façade on a straight axis. But this transportation of a Roman idea of public space to the provincial Greek context, which I have called a 'translation', was distorted in that it involved not an actual temple building, but a temple-like front on a building for recitations. It would be a reasonable guess that at least some Athenians regarded the new Odeion as an aggressive and provocative gesture, not least because of its scale in overshadowing the transplanted Temple of Ares beside it. If this reaction is not attested explicitly in the always meagre evidence of ancient responses to architecture, it is not only made plausible by Cassius Dio's (52, 30, 1-3) attribution to Maecenas of the intention of imperial architecture to intimidate its provincial subjects, but may even explain Herodes Atticus' later use of the building to deliver nostalgic panegyrics of Athens' independent past as a reaction to such feelings of alienation or an attempt to re-appropriate the building for sentiments of local pride.

T. Whitmarsh: Perhaps I could follow up Heinz-Günther with two observations and a question. The first observation is that Leslie Shear has argued precisely that the point of Roman intervention in the *agora* was to eat up democratic space: that the aim was not just to create an environment, but also to destroy one. Second observation: It must be right, yes, that Agrippa's 'foreignizing' Odeion was in dialogue with Pericles' predecessor. But if we are to trust Pausanias, that predecessor was already itself 'foreignizing', in that it was modeled on Xerxes' tent. So the foreignizing tendency in Agrippa's construction might be seen, actually, as rather domesticated? Finally, my question. All our images for cultural contact are metaphors: hybridity is from the field of biology, cultural transfer from trade, translation from language. They are all thus approximations rather than descriptions, and carry risks as well as advantages. I wonder whether 'translation' implies too much that every single architectural 'speech act' is a salient or emic vehicle for the articulation of identity. Sometimes differences may be due to local bricolage or improvisation (e.g. you

note that concrete is simply not available in Asia Minor). In such cases, transformations of architectural design would not be emic translations but rather etic features of pragmatic adaptation to the local geological, political and technological environment.

E. Thomas: Thank you, these observations are certainly valid and important. In the first case, I suspect that the distinction between creating and destroying space may be an artificial one. Every work of new architecture which is constructed on a fixed space is necessarily both a work of creation and one of destruction (in that it destroys what went before, whether that was an existing building, an empty space, or a virgin site). The important thing with Agrippa's transformation of the Athenian Agora is that it introduced a new idea of public space, one based on western urban design; even if that appeared to involve destroying the previous idea of the Agora, it is arguable whether it fully destroyed it, since earlier Athenian civic buildings remained in place along the edges of the square.

On your second point about Pericles' Odeion, I will only add that it is an inevitable consequence of architectural translation that, in time, the concepts translated become blurred and distorted. What once seems 'foreign' later becomes domesticated. But in the passage to which you refer Pausanias' point is arguably not so much to stress the alienness of the form of Pericles' Odeion as, on the contrary, to show how closely bound up it is, through its evocation of the Persian Wars, with Athens' historic identity.

The final question is a very fair one and difficult to answer. It is true, of course, that not every work of construction can be regarded as articulating identity. But undoubtedly many can. In this case, where I am considering buildings as deliberate attempts to transport an idea from an alien culture, they can *qua definitione* be understood in these emic terms. The fact that a particular building material is unavailable does not make the choice to improvise by using a close substitute purely inci-

dental. One should ask why the builders at Miletus felt it important to render as close as possible an approximation to Campanian rubble concrete, rather than, say, using traditional indigenous masonry techniques. In other words, their use of mortared rubble was not an accidental means to an end, but a significant part of their aim in transporting the Italian form to the West Asian regional context. Certainly, the metaphor of translation is intended as a conceptual one and might therefore in principle be vulnerable to the same risks of inequalities as other metaphors. However, it at least has the advantage of plausibility to the situation. So, while the transportation of architectural ideas is hardly a biological process or even a matter of concepts traded between partners, it can more realistically be considered as a form of expression.

H.-G. Nesselrath: Sie unterscheiden zwischen 'linguistic translation' und 'architectural translation', wobei Sie als Kennzeichen dieser letzteren nicht 'fidelity' (d.h. größtmögliche Genauigkeit in der Übertragung eines Textes aus einer fremden Sprache in die eigene) bezeichnen, sondern ihr die Freiheit zu 'distance, distortion, or transmutation' zubilligen. Handelt es sich dann aber noch um 'translation', oder sollte man eher von 'rewriting' oder 'remodelling' sprechen? Und liegt diese größere Freiheit in der künstlerischen Freiheit begründet, die ein Architekt für sich beansprucht?

E. Thomas: Yes, the greater freedom of architectural translation from its model is in part the result of the freedom of the artist, but it is also because, unlike an actual translation of a written or spoken text, the translation of a building is not designed primarily to serve the purpose of communicating a message. Nonetheless, 'translation' remains an appropriate term to describe this phenomenon, which is still defined by *an* intention to transport an ideal or a form to a new regional context. That cannot always be described instead as 'rewriting' or 'remodelling' because the aim is not to produce a distortion

of form, but to produce a version of the form which, because of the complexity of the process, usually becomes distorted, in some cases more so than in others. That does not mean that in some cases a more 'accurate' version cannot be produced, as for example the translation of the Latin stage to the theatre at Corinth or of the three-aisled basilica to Hippos Sussita.

P. Schubert: Ma question s'adresse aussi bien à vous qu'à Ursula Gärtner. Votre exposé montre de manière frappante que, entre les parties respectivement occidentale et orientale de l'Empire, une circulation s'opère: elle peut s'observer notamment au niveau de l'architecture. En comparaison avec le domaine relativement cloisonné de la poésie épique, le contraste est frappant. Comment expliquer une telle différence?

E. Thomas: First of all, there is a danger that this contrasting impression is a result of the reality that, whereas only a very small number of ancient books survive, we are much better served for architecture. It is therefore much easier to establish links between buildings in the East and West of the Empire than between books and readers of which we remain mostly unaware. Nonetheless, there may to some extent be a difference in the nature of the material. Because architecture was a medium which did not need to be passed through written texts, but could also circulate visually, it was therefore easier for interconnected buildings to be erected in different regions than to produce texts which cross-refer to one another, a process that can be communicated through text alone.

T. Whitmarsh: I would like to return to the question of the use of translation as an image for architectural adaptation. Translation implies a linear trajectory from one bounded field (a language) to another. What you describe, however, seems much more complex. As one would expect of the hub of a vast empire, Rome's architecture is an extraordinary blend of styles: you note, for example, the colonnaded interior and apse of the

temples of Mars Ultor and Venus Genetrix, which derive from buildings in Tegea and Nemea. Metropolitan architecture does not seem to have the coherent morphology and syntax of a language: it is more like a Babel, a collage of all the languages of the known world.

E. Thomas: There is certainly a very real danger here. Because buildings may always be the result of a variety of sources, it is hard to be sure that a particular building is 'translated' from one particular source. Indeed, in several cases there are good grounds to suspect that ideas from a number of different sources are being translated. How therefore can it be right to describe such a process as a translation from a language? It is true that language should have a regular and coherent morphological and syntactical structure, but architecture also needs to be bound by equivalent rules, not just the structural requirements that a building stand up, but also a specific 'grammar' of ornamental mouldings. The language metaphor seems more applicable in some cases, e.g. the use of the acanthus motif in Capito's palaestra; it is less obviously applicable in the case of spatial formations like Agrippa's changes to the Athenian Agora or the western forms of basilicas and theatres.

U. Gärtner: Auch ich möchte noch einmal das Konzept 'translation' aufgreifen. Sie haben betont, dass hierbei entscheidend ist, wie die aufnehmende Bevölkerung dieses Konzept 'las'. Bei den Beispielen lag der Schwerpunkt eher auf dem 'Translator'. Was lässt sich darüber sagen, wie die vorgestellten Projekte von der Bevölkerung tatsächlich 'gelesen' und aufgefasst wurden?

E. Thomas: In the absence of clear textual evidence the reading of a building by the recipient population is always hard to identify for certain. But in some cases we have evidence of just such a response, albeit through a distorted lens, as, for example, the buildings of Dio of Prusa, which Dio himself reports

were criticized (*Or.* 40.8, 47.16). As far as we can tell, the objections to the building plans were aesthetic. The most controversial issue seems to have been the greater height of the new buildings, a feature which, as we have seen, might also have been concerning in the case of Agrippa's Odeion. Dio himself explicitly responds that the city had an urgent need of taller public buildings to avoid embarrassment when the Roman governor visited the city. So here the literary sources here offer a clue, not only that Dio's planned buildings were intended to bring western ideals of architecture and urban space to this Bithynian city, but also that such a plan was read quite differently by those who adhered to rather different architectural and urban traditions.

LIST OF PLATES

Fig. 1. Miletus. Plan of the city centre in the Roman period. The arrow points to the three blocks of the grid occupied by the Palaestra and Baths of Capito. Drawing by B.F. Weber, Milet-Archiv Bochum, Stadtplan 2003 (B.F. Weber). After B.F. WEBER (2007), "Der Stadtplan von Milet: Einhundert Jahre Stadtforschung", in J. COBET / V. v. GRAEVE / W.D. NIEMEIER / K. ZIMMERMANN (Hrsg.), *Frühes Ionien: Eine Bestandsaufnahme; Panionion-Symposion Güzelçamlı 26. September - 1. Oktober 1999 (Milesische Forschungen 5, Mainz)*, 327-362, Beilage 3.

Fig. 2. Miletus, Baths of Capito. Remains of the round, vaulted and heated chamber. Photo Scott Gilchrist, Archivision Inc.

Fig. 3. Miletus, Baths of Capito. Palaestra. Reconstruction of the two-storey colonnade in front of the bathing block. From KÖSTER (2004) 36, Abb. 7. After F. KRISCHEN, in GERKAN / KRISCHEN (1928).

Fig. 4. Miletus, Theatre. Reconstruction of the first Roman stage building. From ALTENHÖFER (1986) Taf. 22.

Fig. 5. Petra, the Deir. Photo author, 2010.

Fig. 6. Pompeii, 'Casa del Porcellino' or 'Casa di Sulpicius Rufus' (IX.9.c). Reconstruction of painting on the upper south wall of the triclinium. DAI Rome, inv. no. Pompeii 188.

Fig. 7. Miletus, Theatre. Reconstructed plan of the first Roman stage building. From ALTENHÖFER (1986) 168, Abb. 37.

Fig. 8. Rome, Theatre of Pompey. Reconstructed plan of the theatre in the Severan period, based on fragments of the *Forma Urbis Romae*. Drawing courtesy of A. Monterroso. From A. MONTERROSO (2010), *Theatrum Pompei: Forma y arquitectura de la génesis del modelo teatral de Roma* (Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas).

Fig. 9. Jerash (*Gerasa*), South Theatre. Detail showing the partially reconstructed stage building. Photo author, 2010.

Fig. 10. Amman (*Philadelphia*), Theatre. Detail showing the partially reconstructed stage building. Photo author, 2010.

Fig. 11. Corinth, Theatre. Reconstructed plan. From SEAR (2006) Plan 419. After STILLWELL (1952) Pl. VII.

Fig. 12a-b. Miletus, Theatre. Inscribed entablature from the central intercolumniation of the stage building. a) Reconstruction of surviving fragments. b) Reconstruction by D. McCabe and M. Waelkens. From HERRMANN (1986) 178, Abb. 39 and MCCABE (1986) 188, Abb. 40.

Fig. 13. Eleusis. Inner Propylaea. View of the present site from the north, exterior side. DAI Athens, Eleusis 562.

Fig. 14. Athens, Odeion of Agrippa. Restored view from the north. Dimitrios SALKANIS, <www.ancientathens3d.com>.

Fig. 15. Corinth, Forum of the Roman colony. Reconstructed plan. Drawing by J. Travlos (1955). From *Corinth* I.5 (1960), Plan X.

Fig. 16. Hippos Sussita, Basilica. Partially excavated plan. Drawing by T. Meltsen. From SEGAL (2010) Fig. 20.

Fig. 17. Hippos Sussita, Basilica. Column with spirally fluted stucco revetment. Photo author, 2010.

Fig. 18. Ephesus, "Staatsagora" with Basilica Stoa. Aerial view of the site. Photo © ÖAI.

Fig. 19. Ephesus, "Staatsagora". Restored plan. The Basilica Stoa is situated along the north-east side of the agora. Drawing by L. Bier. From H. THÜR (1997) (ed.), "...Und verschönerte die Stadt...": *Ein ephesischer Kaiserpriester des Kaiserkultes in seinem Umfeld* (Sonder-schriften des Österreichischen Archäologischen Instituts, 27, Wien), 95 Abb. 38. © ÖAI.

Fig. 20. Corinth, the "Captives Façade". Reconstructed elevation indicating the position of preserved fragments proposed by V.M. Strocka. Drawing by W. Aulmann. From STROCKA (2010) Abb. 137.

Fig. 21a-b. Corinth Museum, Corinth. "Captive" piers from the first storey of the central section of the "Captives Façade" (shown on Fig. 20 as nos. 24 and 25). Photo author, 2011.

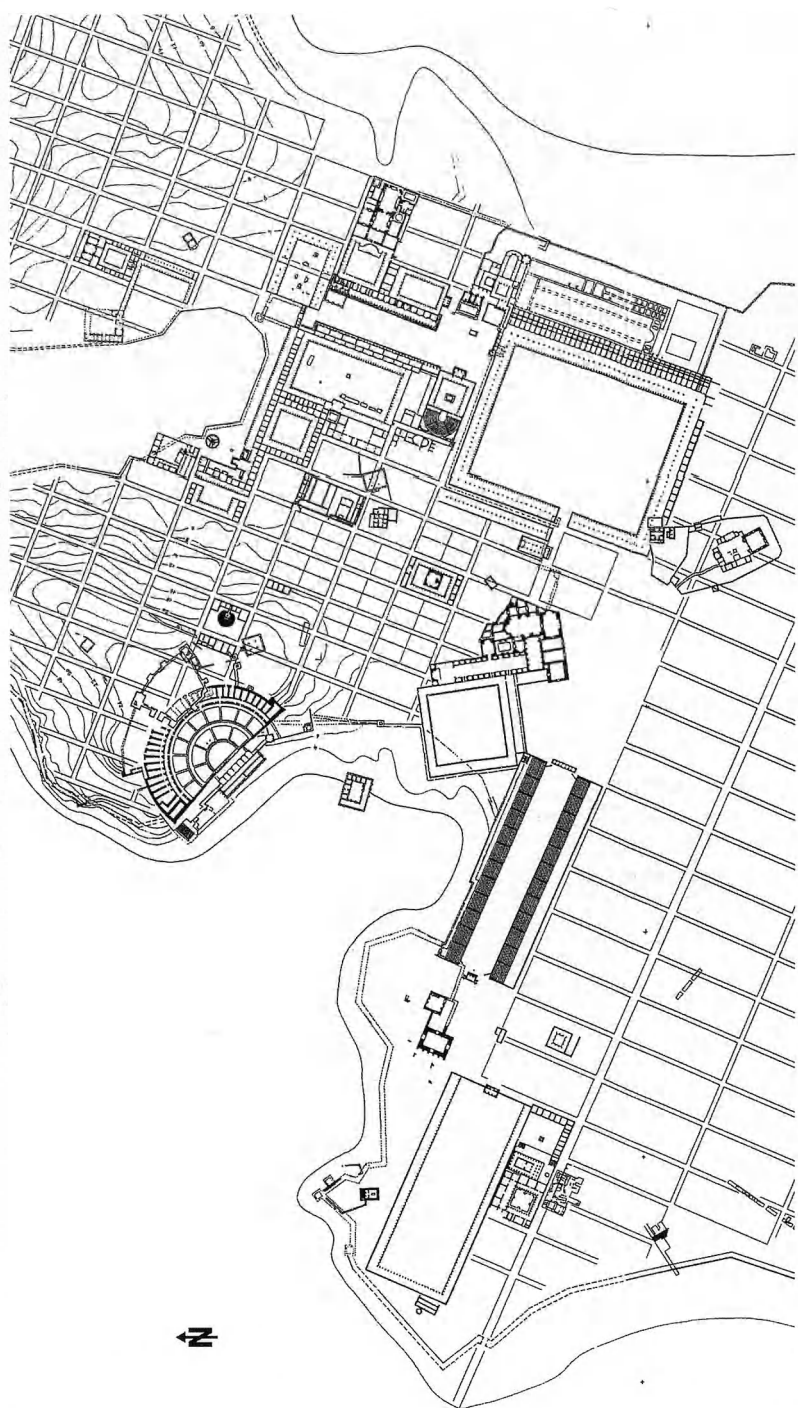


Fig. 1



Fig. 2

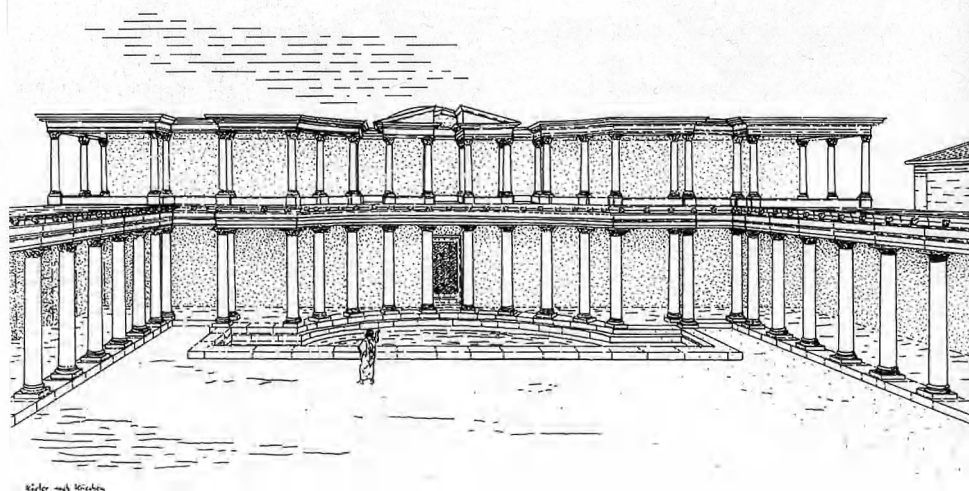


Fig. 3

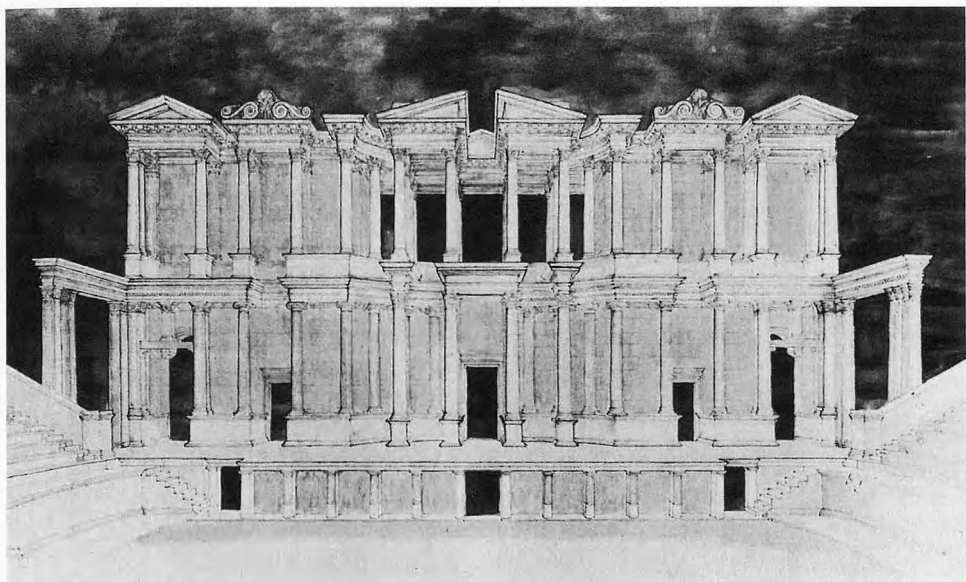


Fig. 4

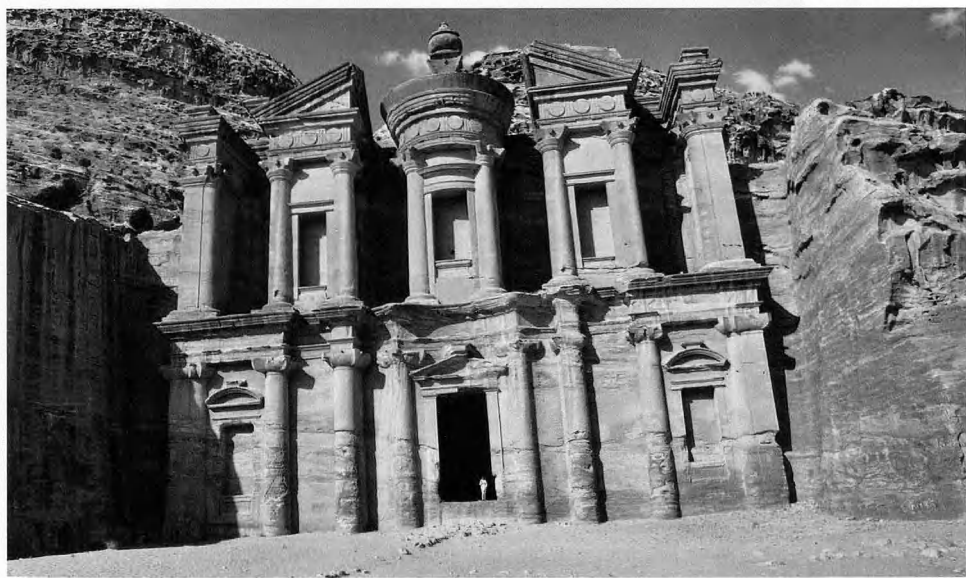


Fig. 5

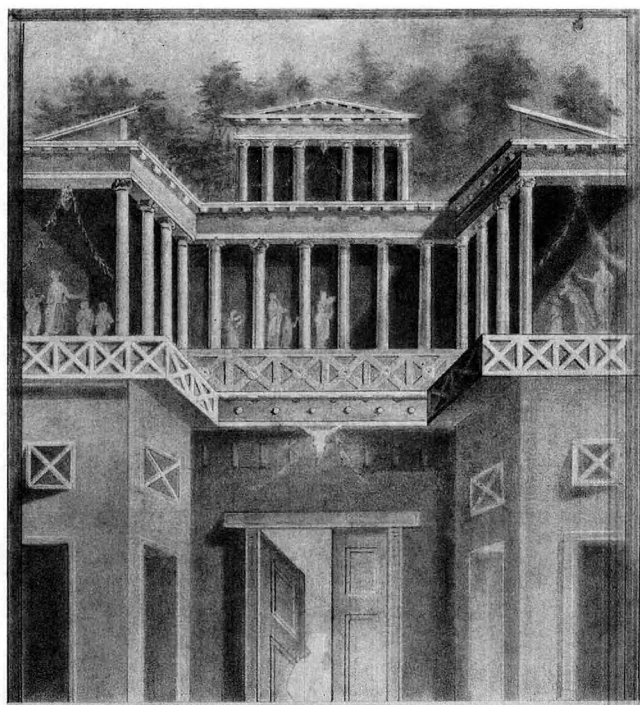


Fig. 6

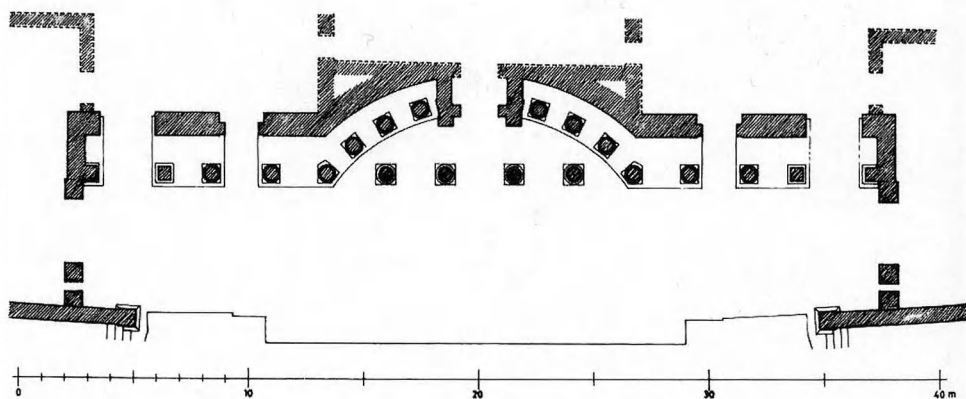


Fig. 7

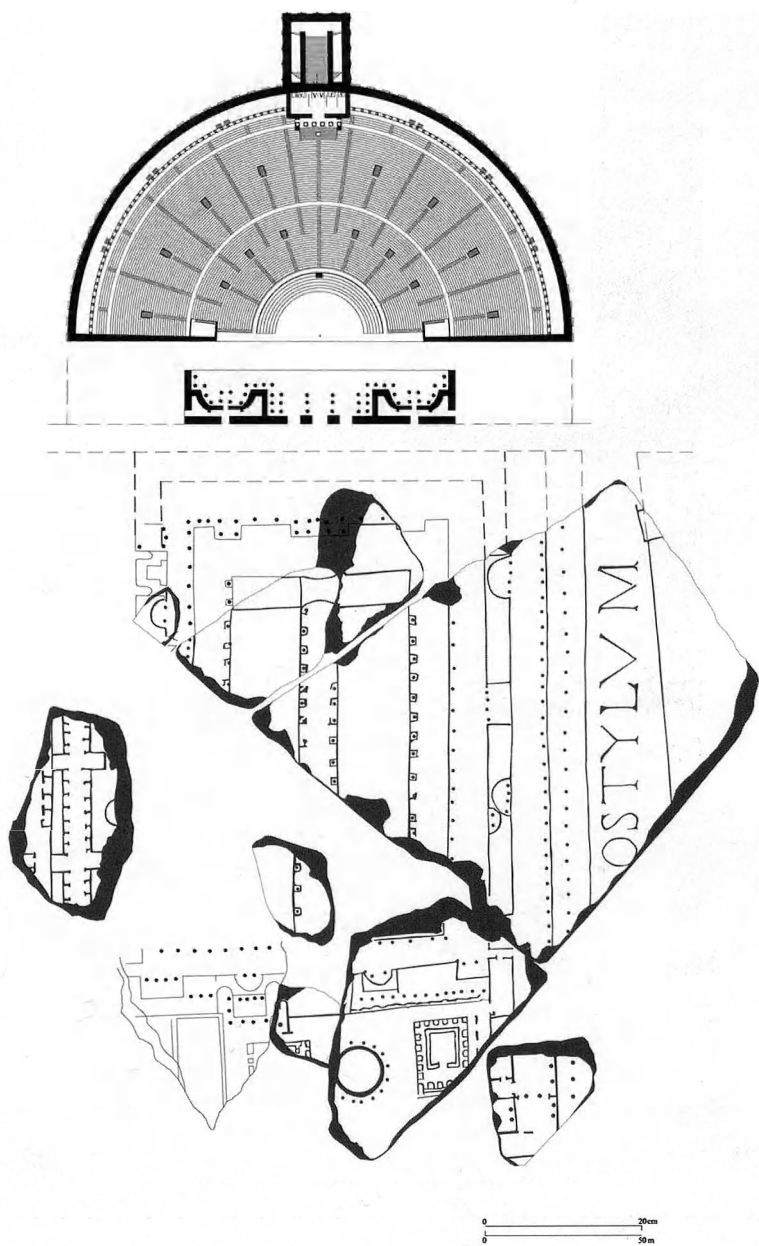


Fig. 8



Fig. 9



Fig. 10

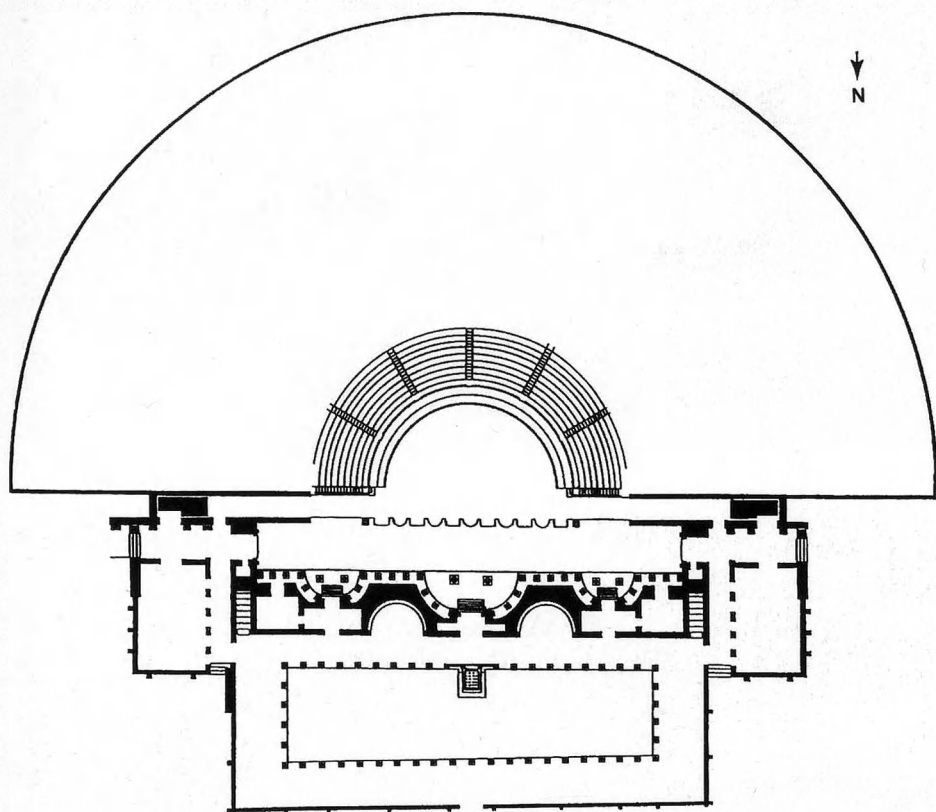


Fig. 11

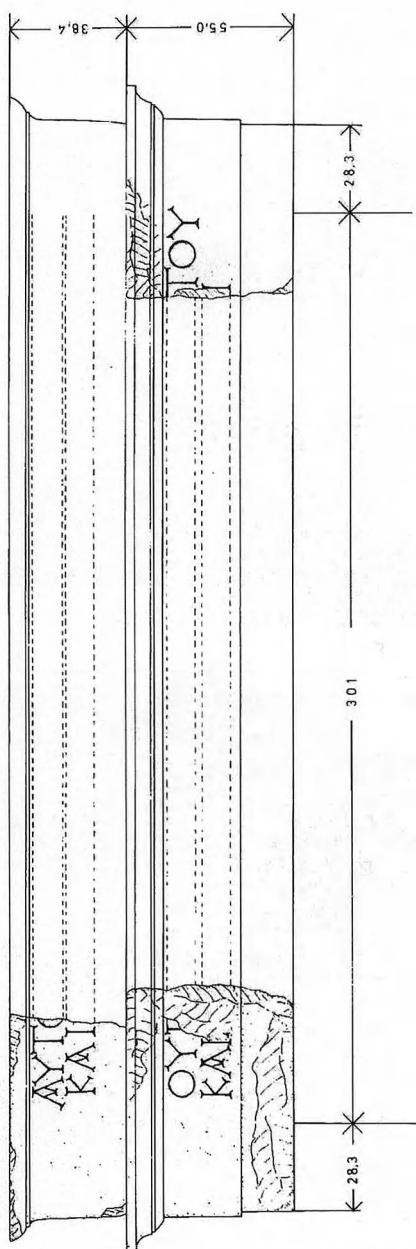


Fig. 12a



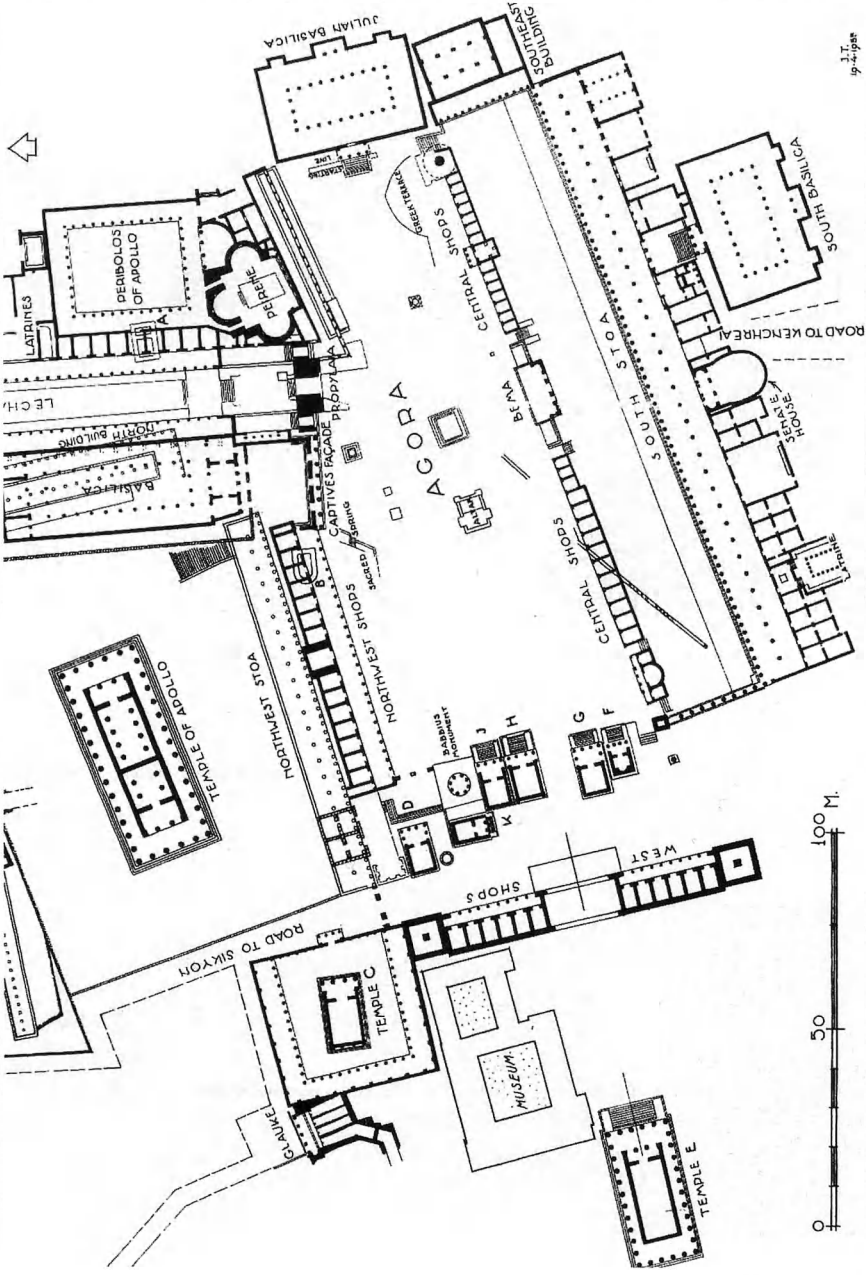
Fig. 12b



Fig. 13



Fig. 14



1:1
19.4.1988

Fig. 15



Fig. 17

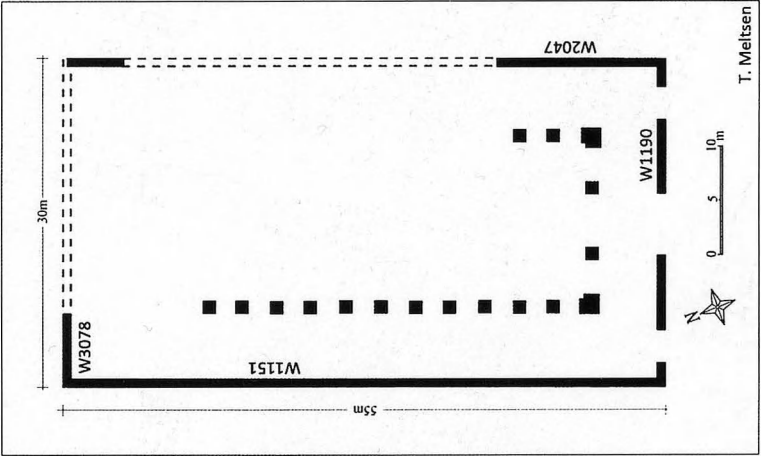


Fig. 16



Fig. 18

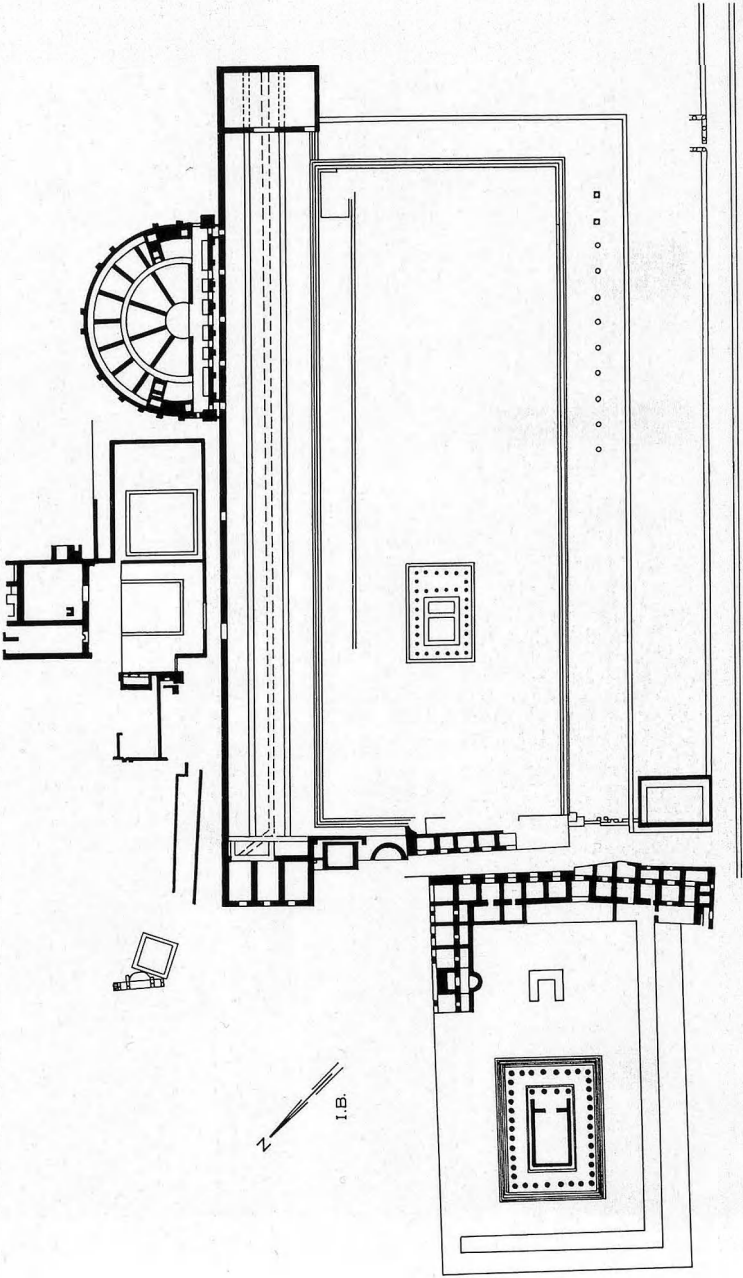


Fig. 19

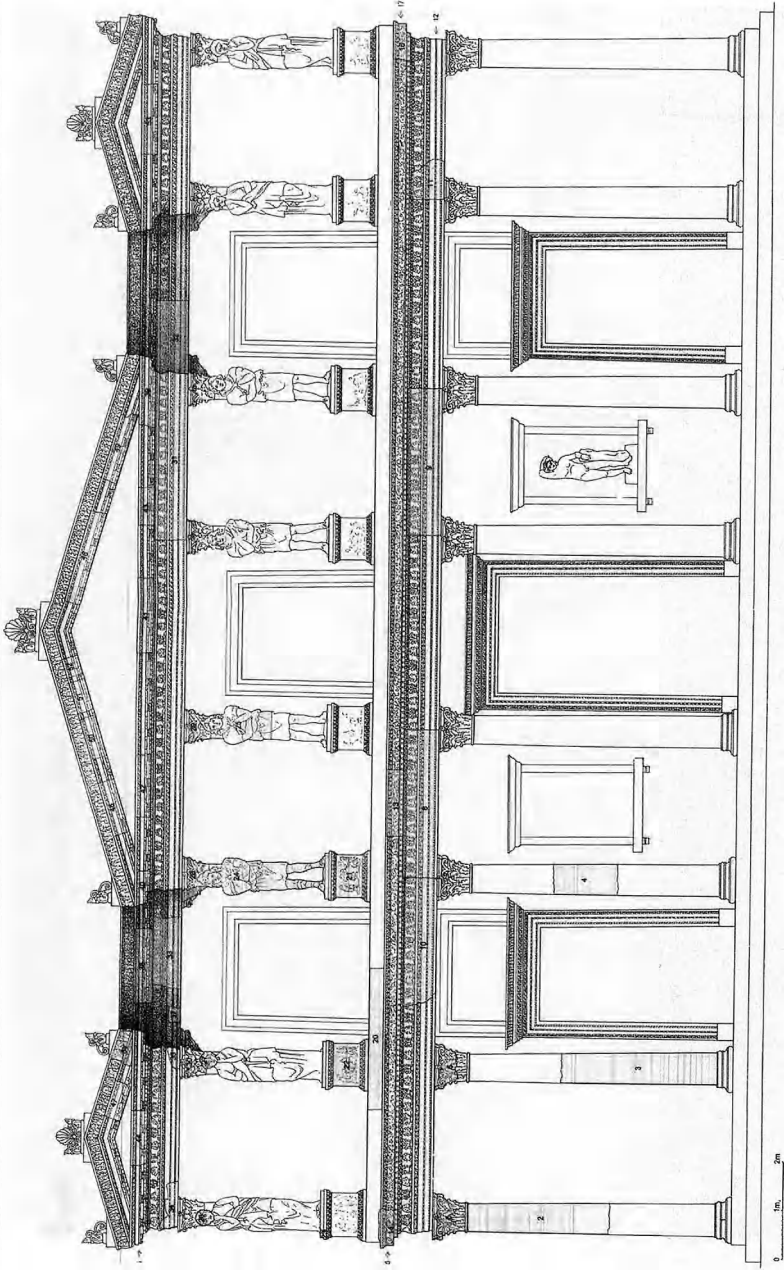


Fig. 20



Fig. 21a



Fig. 21b

V

ANNA HELLER

LES INSTITUTIONS CIVIQUES GRECQUES SOUS L'EMPIRE: ROMANISATION OU ARISTOCRATISATION?

La structure constitutive des institutions civiques grecques est restée inchangée depuis l'époque archaïque, où on la voit se mettre en place, jusqu'à la fin de l'histoire de la cité, dans l'Antiquité tardive: elle repose sur la distinction entre une Assemblée du peuple (réunissant l'ensemble des citoyens de plein droit), un Conseil (dont les membres représentent des segments variables de la population civique) et des magistrats (fonctionnant en collèges et investis d'un mandat en principe limité dans le temps); à ces trois organes indispensables s'ajoutent parfois des tribunaux, au fonctionnement indépendant. À l'époque classique, les critères et les modalités d'accès à ces institutions, ainsi que la répartition des pouvoirs entre elles et leur interaction dans les processus législatifs et judiciaires, définissaient le régime politique de la cité, qui pouvait revêtir toutes les nuances depuis la démocratie radicale jusqu'à l'oligarchie la plus restreinte. Durant l'époque hellénistique, alors que le monde grec s'élargit et que le modèle civique s'exporte jusque dans ses confins, le principe selon lequel chaque cité est régie par sa constitution propre reste valable, mais une forme de *koinè* ins-

* Je tiens à remercier Jean-Louis Ferrary, qui a rendu possible ma participation à ces *Entretiens* et a bien voulu relire mon texte en me faisant profiter de ses avis, ainsi que Paul Schubert et Pierre Ducrey, pour m'avoir invitée et m'avoir fait découvrir le lieu privilégié qu'est la Fondation Hardt.

titutionnelle — jamais totalement achevée — voit le jour, avec la diffusion de certaines règles typiques de la démocratie athénienne (procédures de contrôle des magistrats,¹ rotation des tribus à la présidence du Conseil...²). À partir du II^e siècle av. J.-C., avec l'irruption de la puissance romaine en Orient, de nouvelles évolutions affectent les sociétés civiques, à des rythmes différents selon les régions: on constate une concentration croissante des fonctions publiques entre les mains d'une minorité de 'notables'. Dans certains cas, ce phénomène peut être lié à une intervention directe du pouvoir romain, qui impose aux régions soumises des qualifications censitaires pour l'exercice des magistratures et l'entrée au Conseil. Mais les changements observés procèdent aussi d'évolutions internes, qui consacrent l'abandon d'anciennes règles (comme la non-itération ou le non-cumul des charges) et font émerger de nouvelles normes dans les comportements politiques.³

L'historiographie traditionnelle a imposé l'idée que ce lent processus aurait abouti, dès le début du principat, à modifier profondément les institutions civiques grecques, désormais proches du modèle institutionnel en vigueur à Rome et dans les municipes occidentaux. Ces institutions 'romanisées' ôteraient au peuple tout pouvoir réel, au profit d'un cercle restreint de familles fournissant les magistrats et siégeant dans des Conseils qui s'apparenteraient à de micro-Sénats. La recherche récente a toutefois fortement nuancé voire remis en cause cette vulgate, pour insister au contraire sur les éléments de continuité dans la vie politique et institutionnelle des cités sous le Haut-Empire et minimiser l'impact des modèles romains de gouvernement.⁴ Il ne s'agit pas pour autant de nier que des

¹ Sur la diffusion des procédures de reddition de comptes et de contrôle des magistrats en cours de charge à l'époque hellénistique, voir FRÖHLICH (2004), en particulier p. 447-452.

² Voir à ce sujet HAMON (2001) XVI-XXI, qui résume les principaux résultats de sa thèse inédite *Recherches sur le Conseil dans les cités grecques de l'époque hellénistique*, EPHE, 2000.

³ Pour une présentation synthétique de ces évolutions, voir HAMON (2009).

⁴ Parmi les publications marquantes, on peut signaler AMARELLI (2005); DMITRIEV (2005); FOURNIER (2010); FERNOUX (2011).

évolutions sont à l'œuvre, mais, d'une part, de ne pas systématiquement les mettre sur le compte d'une influence romaine et, d'autre part, d'être très attentif aux différences régionales, déterminées notamment par le degré d'ancienneté du modèle civique et les circonstances de la conquête romaine.

La question de l'héritage romain en matière institutionnelle appelle donc un réexamen approfondi, d'autant plus qu'elle croise quelques-unes des problématiques centrales de l'histoire de l'Empire romain: en cherchant à identifier, sur le long terme, les changements qui peuvent s'expliquer par l'adoption de règles et de pratiques imitées de Rome ou des municipes, on est amené à s'interroger sur le degré d'ingérence du pouvoir central dans le gouvernement des cités — de tels changements furent-ils imposés par les maîtres romains ou initiés par les provinciaux eux-mêmes? —, ainsi que sur l'étendue ou les limites de l'uniformisation des droits constitutionnels locaux à travers l'Empire.

De nombreuses études de cas restent à mener avant de pouvoir livrer une synthèse pleinement satisfaisante sur un sujet aussi vaste. L'exercice auquel je me livrerai ici tient donc davantage du bilan exploratoire, qui présente un état de la recherche tout en indiquant quelques pistes encore ouvertes. Un aspect central de la réflexion sur les institutions civiques sous l'Empire concerne les Conseils (ou *boulai*), qui changent indéniablement de nature sous la domination romaine — toute la question étant de mieux cerner les causes, les rythmes et les modalités de leur transformation. Je commencerai par rappeler certaines conclusions que j'ai déjà proposées à ce sujet dans un article paru en 2009, avant de les prolonger par l'étude du cas lycien, à bien des égards particulier. En m'appuyant sur quelques publications récentes, je m'intéresserai ensuite aux changements — mais aussi aux continuités — qui marquent le système des magistratures civiques et invitent à réfléchir aux relations entre peuple et élites à travers les institutions, ainsi qu'aux causes et aux vecteurs de la diffusion d'une nouvelle *koinè* institutionnelle, cette fois clairement aristocratique.

Des institutions hybrides

Dans les régimes démocratiques, les Conseils civiques étaient conçus pour représenter l'ensemble des citoyens et étaient renouvelés annuellement. Une idée reçue, encore souvent exprimée dans les travaux traitant de l'Orient à l'époque impériale, veut qu'ils aient partout été transformés, dès le I^{er} siècle ap. J.-C., en Conseils viagers, formés d'anciens magistrats jouissant d'un prestige reconnu au sein de la communauté, sur le modèle du Sénat romain. Autrement dit, la *boulè* serait devenue un *ordo*. J'ai réagi contre cette *communis opinio* qui, bien que globalement justifiée, repose sur des arguments de poids inégal et simplifie une réalité bien plus complexe: d'une part, le rythme et l'ampleur des évolutions affectant les *boulai* furent variables, le processus ne fut pas homogène, mais différencié dans l'espace et étalé dans le temps; d'autre part, lorsqu'on peut observer le recrutement et le fonctionnement des Conseils, on constate que les règles inspirées de Rome n'ont nullement balayé les anciennes traditions civiques, mais coexistent avec elles.⁵ Il convient donc de se montrer beaucoup plus nuancé qu'on ne l'est ordinairement sur la transposition du modèle romain. Même lorsque cette transposition ne fait pas de doute et qu'elle a été imposée par les conquérants, elle n'est pas complète et laisse place au maintien de pratiques proprement grecques.

Ainsi, à l'époque républicaine, les sources nous éclairant sur les Conseils civiques du Péloponnèse laissent deviner une situation institutionnelle hybride, alliant mutations et permanences.⁶ Le changement de nom que l'on constate dans le courant du II^e siècle av. J.-C., le terme *synédtrion* remplaçant systématiquement celui de *boulè*, peut être interprété comme le signe d'un changement institutionnel, en partie imputable à une intervention romaine. En effet, suite à la guerre d'Achaïe

⁵ A. HELLER (2009).

⁶ Je reprends ici les remarques de HAMON (2005) 130-132.

en 146 av. J.-C., l'action de Mummius aboutit probablement à soumettre la fonction de conseiller à un critère de cens, à l'instar des magistratures.⁷ Cette fonction ne devint pas pour autant une charge viagère, puisque quelques rares inscriptions nous apprennent que les synèdres étaient encore renouvelés annuellement au I^{er} siècle av. J.-C., conformément à la pratique antérieure pour les bouleutes⁸ — même si celle-ci a pu être assouplie par des possibilités d'itération. L'un des textes attestant la continuité de cette règle institutionnelle révèle en même temps une autre évolution importante: dans un décret honorifique de Pagai en Mégaride, daté des années 60 ou 50 av. J.-C., la formule de résolution associe au peuple "les magistrats et synèdres de toutes les années" ([τοῖς] ἄρχουσι καὶ συνέδροις τοῖς ἐκ πάντων [ν] τῶν ἐτέων).⁹ Les principales fonctions publiques restent soumises au principe du renouvellement annuel, mais ceux qui les ont exercées se voient reconnaître un statut particulier, qui leur permet ici d'intervenir dans la procédure législative aux côtés des collèges en charge. Ils forment — sans doute ponctuellement — un corps constitué, et l'on peut envisager cette situation comme une étape vers la reconnaissance d'un *ordo* au sein de la cité.¹⁰

Il faut néanmoins rester très prudent sur le rôle joué par les modèles romains dans ces évolutions. P. Hamon a étudié des pratiques comparables attestées en Asie Mineure dès la fin du II^e siècle av. J.-C., dans des cités encore libres, et a bien montré que le prestige nouveau attaché à la fonction de bouleute est "au moins à l'origine, un phénomène endogène et qui ne doit encore rien aux Romains".¹¹ Il résulte en partie des initiatives des grands notables évergètes, qui prennent peu à peu l'habitude de distinguer, lors des banquets qu'ils offrent à la population, la catégorie des bouleutes, traitée à part. En retour, le

⁷ PAUS. 7, 16, 9, avec le commentaire de FERRARY (1987-1989) 210.

⁸ *IPArk* 30, l. 7; *IG V* 2, 266, l. 41-42.

⁹ *IG VII* 190, l. 29-30, rééditée par WILHELM (1907).

¹⁰ En ce sens FERRARY (1987-1989) 212.

¹¹ HAMON (2005) 130.

peuple leur accorde le droit d'assister quand ils le souhaitent aux séances du Conseil et d'être associés aux bouleutes en exercice lors des cérémonies (sacrifices, banquets) qui leur sont réservées ou qui leur donnent une place privilégiée.¹² Ces exemples, qui semblent amorcer la mise en place d'un statut supérieur pour une partie des citoyens, invitent à ne pas interpréter uniquement en termes de romanisation la progressive transformation des Conseils civiques. Dans les régions qui ont, comme le Péloponnèse en 146, subi une ingérence brutale du pouvoir romain, les mesures imposées ont probablement rejoint et renforcé un processus en cours, que l'on peut décrire, à la suite encore une fois de P. Hamon, comme "une aristocratisation rampante des sociétés civiques".¹³

Dans d'autres régions toutefois, l'influence directe du modèle du Sénat romain est indéniable. C'est le cas en Sicile, où les discours de Cicéron nous font connaître, pour les années 70 av. J.-C., des Conseils civiques dont les modalités de recrutement ont été fixées par des magistrats romains, parfois à la demande des intéressés.¹⁴ Ces lois affectant les institutions ne furent pas données en une seule fois à l'ensemble de la province, mais à chaque cité séparément, à des dates différentes comprises entre la fin du III^e et le début du I^{er} siècle. Les critères retenus pour faire partie du Conseil sont tout à fait semblables à ceux qui valent pour l'entrée dans les curies municipales en Italie: âge, cens, honorabilité (avec définition de professions infamantes). Pourtant, une différence essentielle sépare les Conseils siciliens de leurs équivalents italiens: leurs membres sont élus (certainement par l'Assemblée), et non pas nommés au terme d'une *lectio* des magistrats quinquennaux. Les critères qui guident cette *lectio* à Rome et en Italie ont été transposés dans le contexte civique grec et traduits en critères d'éligibilité.

¹² *I. Priene* 108, l. 322-324 et *IGR IV* 292, l. 33-35.

¹³ HAMON (2009) 374.

¹⁴ *Cic. Verr.* 2, 2, 120-125, avec le commentaire de FERRARY (1987-1989) 211-212.

De ce point de vue, la *lex Pompeia* donnée à la Bithynie et au Pont en 63 av. J.-C. pousse plus loin et de manière plus systématique le transfert du modèle romain. Tout d'abord, elle est une loi provinciale, qui impose donc à toutes les cités des institutions similaires. Les deux anciens royaumes, faiblement urbanisés au moment de la conquête comparativement à la Sicile ou à la province d'Asie, firent l'objet d'une véritable restructuration spatiale et politique, avec l'accroissement des territoires civiques en Bithynie et la création de nouvelles *poleis* dans le Pont.¹⁵ Tout en contribuant à diffuser dans ces régions le modèle civique, Rome lui donna un faciès institutionnel inspiré du sien. En particulier, ainsi que nous l'apprend Pline le Jeune, les membres du Conseil étaient recrutés essentiellement parmi les anciens magistrats et nommés à vie par des censeurs. Cette règle instituée par Pompée est toujours en vigueur au début du II^e siècle ap. J.-C. De plus, un nouvel usage inspiré des pratiques occidentales s'est plus récemment répandu, quoique de manière inégale — celui de verser un honoraire décurional, c'est-à-dire un droit d'entrée pour l'admission au Conseil.¹⁶ Ceux qui ont commencé à diffuser cette pratique sont les bouleutes institués par faveur impériale, en sus du nombre légal de membres fixé pour le Conseil de chaque cité. Or, un discours de Dion de Pruse révèle que ces bouleutes surnuméraires ne sont pas nommés par les censeurs comme les bouleutes ordinaires, mais sont élus à main levée à l'Assemblée, après examen de leur candidature par le peuple et dans un

¹⁵ Sur le développement des cités en Bithynie et dans le Pont avant la provincialisation, voir MAREK (1993) 13-25. Si le modèle civique était véritablement marginal dans le Pont, il n'en allait pas de même en Bithynie, où des fondations royales s'étaient ajoutées aux quelques cités coloniales de l'époque archaïque. L'hellénisation de cette région était réelle au moment de la conquête romaine et ne se limitait pas aux franges côtières du royaume. Reste que l'action de Pompée soumit au modèle poliade d'organisation territoriale et politique des zones et des populations nouvelles, qui l'ignoraient auparavant. Voir FERNOUX (2004) 23-111 (sur l'hellénisation de la Bithynie) et 132-137 (sur la réorganisation de l'espace par Pompée).

¹⁶ PLIN. *Epist.* 10, 79-80, 112-113 et 114.

contexte de forte compétition électorale.¹⁷ Le transfert du modèle du Sénat romain n'est donc pas complet, puisqu'il laisse subsister des modalités de recrutement qui lui sont allogènes, mais qui font en revanche parfaitement sens dans le contexte civique grec. Comme en Sicile et malgré l'existence d'une loi provinciale réglant le fonctionnement interne des cités, la coexistence de procédures issues de la tradition démocratique grecque et de règles importées de Rome et par Rome aboutit ici à une forme d'hybridation institutionnelle.

Ces exemples invitent également à souligner la permanence de l'élection populaire dans l'horizon institutionnel des cités. Même si elle ne correspond pas au mode de désignation traditionnel des bouleutes dans un régime démocratique (qui est le tirage au sort) et qu'elle peut tout à fait s'accorder avec un recrutement oligarchique, même si le choix de l'Assemblée a pu être restreint par l'établissement préalable d'une liste de candidats, l'élection des membres du Conseil par le peuple diffère fondamentalement du mode de recrutement du Sénat et des curies occidentales et prolonge, dans un contexte nouveau et malgré les probables limitations, le principe de la souveraineté du *dêmos*.

Deux textes isolés et éloignés dans le temps pourraient suggérer, malgré les difficultés d'interprétation, que l'élection des bouleutes par le *dêmos* était plus répandue que les sources ne permettent de l'établir.¹⁸ Mais il faut reconnaître que les modalités exactes du recrutement des Conseils civiques à l'époque

¹⁷ DIO CHR. *Or.* 45, 7-10, avec mon commentaire dans HELLER (2009) 347-349.

¹⁸ CIC. *Flacc.* 18, 42 suggère l'existence d'une brigue électorale de la part des candidats au Conseil à Temnos dans les années 60 av. J.-C. (cf. FERRARY [1987-1989] 212 et n. 53), tout en décrivant la *boulê* en des termes très romains (mais selon HAMON (2005) 133-134, il faut y voir une *interpretatio Latina* des réalités grecques, avec une forte dose d'exagération à des fins polémiques). Le second texte est encore plus délicat à interpréter: *IK* 15-*Ephesos* 1487. Dans cette lettre d'Hadrien aux magistrats et au Conseil d'Éphèse, datée de 129 ap. J.-C., le sens du mot *ἀρχαιρεσία* peut prêter à discussion: j'ai compris qu'il désignait, comme il est traditionnel, une Assemblée électorale, ce qui prouverait qu'après l'examen préalable des candidatures par le Conseil et/ou les magistrats, le *dêmos* validait la nomination des bouleutes (cf. HELLER [2009] 352). Mais une partie des compétences électives du peuple étant peu à peu transférée au Conseil (voir infra), on

impériale restent inconnues pour l'immense majorité des cités. Elles pouvaient sans doute varier d'une cité à l'autre — cooptation, élection, nomination par des magistrats. La généralisation de la censure à la romaine est en tout cas loin d'être assurée: les attestations de *timètai* (le terme grec utilisé habituellement pour traduire le latin *ensor*) sont très rares et impossibles à interpréter avec certitude. Si en Bithynie, elles correspondent vraisemblablement aux *censores* évoqués par Pline, qui nomment les bouleutes,¹⁹ ailleurs (à Aphrodisias ou Pergame), rien ne permet d'affirmer que les fonctions des timètes comprenaient la *lectio* des Conseils: la Sicile de l'époque de Cicéron connaît elle aussi des magistrats appelés censeurs,²⁰ et pourtant nous avons vu que les membres des Conseils civiques y étaient élus. Dans l'Asie Mineure impériale, on trouve encore quelques occurrences de la charge de *boulographos*, dont le nom est plus explicite et semble bien impliquer l'établissement d'une liste de conseillers sur le modèle romain. Mais ce terme n'est attesté qu'à une époque tardive (dans la deuxième moitié du III^e siècle ap. J.-C.) et dans deux provinces seulement, la Bithynie (où il remplace peut-être celui de *timètès*)²¹ et la Galatie — une région très peu urbanisée au moment de la provincialisation et peut-être dotée d'une *lex provinciae* inspirée de la *lex Pompeia* en Bithynie.²²

ne peut exclure que l'élection ici mentionnée ait été en fait une cooptation par le Conseil. C'est ce que semble comprendre FERNOUX (2011) 354.

¹⁹ Opinion contraire toutefois chez DMITRIEV (2005) 203, qui pense que les *censores* évoqués par Pline correspondent aux *boulographoi* attestés par les inscriptions, alors que les *timètai* seraient chargés d'évaluer les patrimoines et de prélever les impôts (sur le modèle des censeurs en Sicile, voir n. 20). La rareté des occurrences de *boulographos* (voir n. 21) me semble toutefois affaiblir cette opinion.

²⁰ Cf. CIC. *Verr.* 2, 2, 131 et 138. Les attributions de ces censeurs étaient essentiellement de nature fiscale: ils estimaient les fortunes et fixaient le taux de l'impôt.

²¹ L'unique occurrence de *boulographos* en Bithynie peut être attribuée soit à Nicée (auquel cas on peut supposer que le terme remplace celui de *timètès*, attesté plus tôt), soit à Kios (auquel cas il s'agirait d'un particularisme du langage institutionnel de cette cité): cf. FERNOUX (2004) 336.

²² MITCHELL (1993) 89-90, fait cette supposition à partir du constat des similitudes entre les institutions d'Ancyre et de Pessinonte et celles des cités de

Enfin, on peut noter que dans quelques cités d'Asie — Cyzique, Rhodes et Laodicée du Lycos — est encore attestée la pratique de commissions tournantes, formées par les bouleutes d'une même tribu, à la tête du Conseil.²³ Les principes de rotation et de représentativité, typiques d'un régime démocratique, sont maintenus alors même que le recrutement des bouleutes est clairement devenu oligarchique. La manière dont sont conciliées ces exigences a priori contradictoires (d'autant plus si les bouleutes sont nommés à titre viager) n'est nulle part explicitée, et nous en sommes réduits aux hypothèses.²⁴ Mais quelle que soit la solution trouvée par les autorités civiques, elle mettait en œuvre un fonctionnement institutionnel hybride, au sein duquel l'héritage romain n'avait nullement balayé le passé grec, mais se combinait à des pratiques séculaires. Ainsi, plutôt que d'une romanisation des Conseils civiques sous l'Empire, il me semble plus pertinent de parler d'une hybridation entre cultures institutionnelles grecque et romaine, en soulignant la variété des situations locales et des formes d'appropriation des modèles venus de (ou imposés par) Rome.

La Lycie: des Conseils d'*aristoi*

L'histoire de chaque région et les circonstances dans lesquelles elle est entrée dans l'Empire influent sans nul doute sur la forme et la profondeur de cette appropriation. Un document

Bithynie: mêmes collèges d'archontes présidés par un premier archonte, fonctions de politographe et de boulographe.

²³ HAMON (2005) 141-143, auquel il faut ajouter l'exemple de Laodicée: quelques inscriptions attestent que le Conseil y était également divisé en sections par tribu (*IK 49-Laodikeia am Lykos* I, 49, 84 et 85), tandis que d'autres, qui énumèrent les membres des délégations envoyées à Claros, signalent le même individu comme bouleute à plusieurs années d'intervalles, ce qui suggère un statut viager (voir les notices n° 43 et 50 dans le corpus des inscriptions de Claros édité par J.-L. FERRARY, à paraître).

²⁴ À propos de Cyzique, P. Hamon émet celle d'un renouvellement annuel des bouleutes en exercice à partir d'un vivier de bouleutes viagers.

exceptionnel, récemment publié, nous donne à voir le moment où la Lycie devint une province romaine et les conséquences de cet événement sur ses institutions. Le texte qu'il est convenu d'appeler le stadiasme de Patara a été gravé en 45/46 ap. J.-C. sur un pilastre de plus de 5 m. de hauteur, qui devait supporter une statue de l'empereur Claude.²⁵ Sur deux de ses faces, une longue liste présentée comme celle des routes que l'empereur "a fait faire dans toute la Lycie par le service de son légat propréteur Q. Veranius" énumère les distances entre une cinquantaine de localités de la nouvelle province.²⁶ Sur la troisième face, une dédicace à l'empereur exprime la loyauté des Lyciens, qui se définissent comme "amis de Rome et de César, alliés fidèles" (φιλορώμαιοι καὶ φιλοκ[αί]σαρες πιστοὶ σύμμαχοι) et évoque en ces termes le processus d'annexion qui a eu lieu quelque trois ans plus tôt: "débarrassés de la discorde, de l'absence de lois et du brigandage par le fait de sa divine providence, (nous avons) recouvré la concorde, l'équité dans l'administration de la justice et les lois ancestrales, le gouvernement ayant été enlevé à la foule dépourvue de jugement pour être confié aux bouleutes choisis parmi les meilleurs" (τῆς πολιτείας τοῖς ἐξ ἀρίστων ἐπιλεγμένοις βουλευταῖς ἀπὸ τοῦ ἀκρίτου πλήθους πιστευθείσης).²⁷ J. Thornton a démontré de manière convaincante que l'interprétation proposée par C.P. Jones, selon laquelle le Conseil mis en place après l'intervention romaine avait été élu par le peuple, est irrecevable, avant tout pour des raisons d'ordre sémantique.²⁸ Le parallèle invoqué par

²⁵ SEG 51, 1832; ŞAHİN / ADAK (2007).

²⁶ Il faut toutefois se garder de prendre à la lettre cette présentation: le premier gouverneur n'a pas fait construire *ex nihilo* l'ensemble du réseau routier ici décrit; s'il a certainement réalisé dans certains cas des travaux de voirie effectifs (aménagement, réfection ou construction), dans d'autres il s'est contenté de faire mesurer des itinéraires existants. Cf. ROUSSET (2012).

²⁷ Les lettres pointées dans les deux derniers mots sont néanmoins assurées, car le haut de chacune d'elles est nettement lisible sur la pierre. Voir la photo donnée par ŞAHİN / ADAK (2007) 22.

²⁸ THORNTON (2001), *contra* JONES (2001). La connotation très péjorative de l'expression ἀκριτον πλήθος me semble en effet exclure cette interprétation.

C.P. Jones à l'appui de son hypothèse n'est pas non plus pertinent: dans le décret de Pergame qui rappelle la période suivant immédiatement la fin de la monarchie attalide, les synèdres élus par le peuple "parmi les meilleurs" (τοῦ δήμου συνέδρους χειροτονήσαντος τῶν ἀρίστων ἀνδρῶν) et "le *bouleutérion* issu de / contemporain de la législation romaine" (ἐν τῷι κατὰ τὴν Ῥωμαϊκὴν νομοθεσίαν βουλευτηρίῳ) sont deux institutions distinctes, dans lesquelles Mènodóros a siégé successivement.²⁹ La nature de chacune d'elles est loin d'être claire, mais ni l'une ni l'autre ne semble être le Conseil de la cité (qui est toujours appelé *boulè* dans les inscriptions de Pergame). Le *synédriion* aristocratique est plus probablement une commission élue pour faire face aux circonstances exceptionnelles de 133 av. J.-C. et mettre en place les fondements de la toute nouvelle "démocratie". Quant au *bouleutérion*, il s'agit peut-être, comme l'a suggéré l'éditeur M. Wörrle, d'un Conseil consultatif réunissant des délégués de toutes les cités de l'ancien royaume, afin de dialoguer avec les nouveaux maîtres romains, sur le modèle de la procédure mise en place par Paul-Émile en Macédoine en 167 av. J.-C.³⁰ Rien ne nous est dit en tout cas de la nature de son recrutement.

La situation décrite dans la dédicace du stadiasme de Patara est de ce point de vue plus claire. La structure du passage entier distingue, par une série d'oppositions binaires, un avant et un après l'intervention romaine — l'avant étant marqué par le conflit interne, le désordre et un gouvernement populaire jugé a posteriori incompetent, l'après par le retour à l'ordre, le respect des lois et la prise en main des affaires publiques par les *aristoi*. La provincialisation s'est visiblement accompagnée d'un changement de régime, consécutif à une période de troubles et, si l'on suit l'interprétation de J. Thornton, de fortes tensions sociales entre les possédants et le peuple. Les Romains, en même temps qu'ils pacifiaient et annexaient la région, ont imposé (ou

²⁹ WÖRRLE (2000).

³⁰ *Ibid.*, 569-570.

entériné) le passage du pouvoir entre les mains d'un Conseil aristocratique, au détriment de l'Assemblée et des tribunaux.³¹ Ce bouleversement institutionnel, dont les sources postérieures suggèrent qu'il a été durable,³² affecte l'État fédéral lycien — l'identité des dédicants du stadiasme ne laisse pas de doute à ce sujet. On est tout de même en droit de se demander si la même mesure n'a pas été appliquée au niveau civique. Les précédents de l'époque républicaine (Thessalie, Macédoine et Achaïe) montrent que l'introduction de qualifications censitaires par les Romains concerne avec certitude tantôt les institutions des *koina*, tantôt celles des cités, et peut-être les deux à la fois.³³

Une inscription lycienne à peu près contemporaine du stadiasme de Patara pourrait apporter des éléments de réponse, même si son état de mutilation nous réduit aux hypothèses. Il s'agit d'une autre dédicace à l'empereur Claude, trouvée à Gagai et érigée par des bouleutes dont l'identité a divisé les commentateurs. Le premier éditeur, D. French, remarquant la similitude du texte avec celui de Patara, proposait dans son appareil critique les restitutions suivantes: οἱ ἄρ[ιστ]οὶ βουλευταὶ κατὰ τὴν θείαν αὐτοῦ π[ρονοίαν διὰ] τοῦ πρεσβευτοῦ αὐτοῦ καὶ ἀντιστρατήγου

³¹ Sur la provincialisation de la Lycie comme possible réaction à la condamnation à mort de citoyens romains par les tribunaux lyciens, ce qui constituait une violation du traité romano-lycien de 46 av. J.-C., cf. FOURNIER (2010) 494-495.

³² BALLAND (1981) 182-183: la dénomination *koinobouloi* ou *koinoboulion*, attestée dans plusieurs documents de l'époque impériale, semble désigner la réunion de l'ensemble des institutions fédérales (*archostatai*, *boulè* et magistrats); le fait que la *boulè* donne son nom à cet ensemble traduirait le fait qu'elle "était sentie comme la pièce institutionnelle majeure". Sur les institutions du *koinon* lycien sous l'Empire, qui ont la particularité de comporter à la fois une *boulè* et une *ekklesia*, cf. BEHRWALD (2000) 188-209.

³³ LIV. 34, 51, 4-6 pour la Thessalie; 45, 29, 10 et 32, 2 pour la Macédoine; PAUS. 7, 16, 9 pour l'Achaïe. Dans le premier cas, l'historien latin fait explicitement état de l'introduction d'un cens pour le Sénat et les juges, mais ne précise pas le niveau institutionnel concerné (fédéral, civique ou les deux). Dans le second cas, il parle clairement des institutions fédérales, mais n'évoque pas de conditions censitaires. Celles-ci se déduisent toutefois avec vraisemblance de la comparaison avec les actions de Flamininus et de Mummius. Cf. FERRARY (1987-1989) 209.

Κοῖντου [Οὐ]ρανίου ἐ[πι]λελ[ε]γ[ε]μένοι (“les excellents conseillers choisis conformément à sa divine providence par son légat propreur Q. Veranius”).³⁴ Il supposait ainsi, sans l’expliciter, que les bouleutes auteurs de la dédicace de Gagai étaient identiques à ceux que mentionne la dédicace des Lyciens à Patara et faisaient donc partie du Conseil fédéral. M. Wörrle a repris cette hypothèse avec plus de vigueur, en proposant de lire οἱ ἡγε[τ]οβολευταί.³⁵ Mais S. Şahin et M. Adak, les auteurs de la publication complète et définitive du stadiasme de Patara en 2007, ont à la fois rejeté la restitution de M. Wörrle et pointé les difficultés de son interprétation.³⁶ La dédicace des bouleutes est en effet suivie par une liste de noms, qui s’interrompt avec la cassure de la colonne et est en partie mutilée, mais dans laquelle on peut dénombrer 31 individus (identifiés par leur nom et patronyme). Même en admettant qu’une deuxième colonne complétait le monument, le nombre total de membres paraît bien faible pour un Conseil fédéral, qui devait en compter plusieurs centaines.³⁷ Surtout, on s’attendrait à ce que les ethniques soient mentionnés pour indiquer la provenance de chaque délégué. En-dehors même de la liste de noms, des différences notables distinguent ce texte aussi bien du stadiasme de Patara que d’une troisième dédicace exactement contemporaine, remerciant Claude pour la paix et la construction de routes:³⁸ alors que ces deux dernières inscriptions désignent explicitement les Lyciens comme auteurs de la dédicace et donnent à l’empereur sa titulature officielle complète, celle de Gagai ne fait pas apparaître l’ethnique fédéral et, tout en qualifiant Claude de “dieu sauveur”, le nomme simplement “Tibère Claude César Auguste”.

³⁴ FRENCH (1999-2000).

³⁵ MARKSTEINER / WÖRRLE (2002) 562-564.

³⁶ ŞAHIN / ADAK (2007) 43 et 69-70. Ils ont revu la pierre et l’estampage et proposent leur propre lecture du texte: οἱ ἄριστοι βολευταί.

³⁷ Vers le milieu du II^e siècle ap. J.-C., le nombre de *koinobouloi* (cf. *supra* n. 32 et BALLAND [1981] 184) est de 2000; il est impossible de savoir quelle part exacte de ce chiffre global représentaient les bouleutes, mais une estimation à quelques centaines paraît plausible.

³⁸ MARKSTEINER / WÖRRLE (2002) 545-562.

Tous ces arguments mis ensemble plaident avec force contre l'hypothèse selon laquelle les bouleutes de l'inscription de Gagai représentent l'ensemble des membres du Conseil fédéral. Une possibilité évoquée non sans hésitation par les derniers commentateurs est de considérer qu'il s'agit des représentants de Gagai au Conseil fédéral.³⁹ Mais il me paraît improbable qu'une petite cité comme celle-là envoie plus de trente conseillers (sans doute une cinquantaine) à elle toute seule: il y avait une trentaine de cités représentées au *koinon* à l'époque impériale,⁴⁰ et certaines bien plus importantes que Gagai. En revanche, ce chiffre correspond tout à fait à la dimension attendue d'un Conseil local dans une cité de cette taille.⁴¹ Je serais donc d'avis d'identifier les bouleutes auteurs de la dédicace de Gagai avec les membres du Conseil civique. Le parallélisme avec le texte de Patara demeure — en particulier, la restitution οἱ [ἄρισ]τοι βουλευταί, défendue par les éditeurs du stadiasme contre celle de M. Wörle, semble la plus probable — et implique donc que la provincialisation a eu sur les institutions civiques les mêmes conséquences que sur les institutions fédérales. Jusqu'où est allée l'intervention romaine? Si l'on souscrit à la restitution adoptée par l'ensemble des commentateurs, les bouleutes qui honorent l'empereur à Gagai ont été "choisis conformément à sa divine prévoyance par son légat propréteur Q. Veranius" (κατὰ τὴν θεῖαν αὐτοῦ π[ρόνοιαν διὰ] τοῦ πρεσβευτοῦ αὐτοῦ καὶ ἀντιστρατήγου Κοῖντου [Οὐ]ρανίου ἐ[πι]λελ[ε]γ[μέν]οι). La nomination directe de magistrats civiques par un gouverneur n'est pas totalement sans parallèle à l'époque impériale, mais elle semble très rare et motivée par des circonstances exceptionnelles.⁴² Celles de la provincialisation de la Lycie l'étaient, et ont peut-être donné lieu à cette

³⁹ ŞAHİN / ADAK (2007) 43; mais opinion différente p. 69-70.

⁴⁰ BEHRWALD (2000) 175-180.

⁴¹ Ainsi le Conseil d'Éphèse, capitale de la province d'Asie, comptait 450 membres, alors que celui de Sidyma, petite cité de Lycie, en comptait 50 ou un peu plus (TAM II 176).

⁴² Voir *infra*.

forme supplémentaire d'ingérence du pouvoir romain dans les affaires internes des cités. Cela dit, la restitution ne me semble pas totalement assurée: on pourrait aussi bien proposer ἐπί à la fin de la lacune qui précède le nom du gouverneur et comprendre que le choix des bouleutes a été effectué sous son mandat et sous sa responsabilité (avec peut-être une forme de validation, formelle ou informelle), mais non directement par lui. Dans le stadiasme de Patara en tout cas, il n'est pas précisé par qui les bouleutes ont été choisis au niveau fédéral.

Quel que soit le degré exact d'intervention du pouvoir romain, on peut à mon sens considérer qu'en 43 ap. J.-C., de nouveaux Conseils, modifiés dans un sens oligarchique, ont vu le jour dans les cités comme dans le *koinon*. Un indice supplémentaire en ce sens est donné par un texte postérieur d'un peu moins d'un siècle, l'inscription d'Oinoanda relatant la fondation du concours des Dèmosthéneia sous Hadrien: il y est en effet fait mention de "nouvelles magistratures créées après les actes législatifs" (ταῖς ἐπιγενομέναις μετ[ὰ τὰς] νομοθεσίας καινῶν ἀ[ρχαῖς], l. 111), par opposition aux magistratures civiques préexistantes. M. Wörrle a vu là une référence à une *lex provinciae*, qui aurait donc affecté les institutions au niveau civique.⁴³ Cette hypothèse sort renforcée de la confrontation avec la dédicace de Gagai, inconnue au moment de l'édition de l'inscription d'Oinoanda. Cette dernière permet en même temps de tenter une évaluation de la postérité de ces mesures. Le règlement des concours fondés par Dèmosthénès stipule en effet que l'agonothète chargé de les organiser sera élu tous les quatre ans (le rythme des concours étant pentétérique) parmi les membres du Conseil. Deux inscriptions plus tardives (datées de la fin du II^e s.), qui distinguent dans la carrière de l'*honorandus* des "magistratures populaires" et des "magistratures bouleutiques" (ἀρχαὶ δημοτικαὶ / βουλευτικαὶ) confirment que certaines fonctions publiques étaient en Lycie réservées aux bouleutes.⁴⁴ Une

⁴³ WÖRRLE (1988) 96.

⁴⁴ TAM II 301; PETERSEN / LUSCHAN (1889) n° 69. Voir le commentaire de WÖRRLE (1988) 133-134 et QUASS (1993) 389-390.

autre inscription, datée du règne de Commode, donne la liste des membres de la gérusie de Sidyma en distinguant deux groupes, les bouleutes et les dèmotes (δημόται).⁴⁵ Une telle distinction entre deux catégories de citoyens et deux catégories de magistratures est tout à fait étrangère à la tradition grecque et apparaît comme une adaptation (à défaut d'une transposition exacte) des règles de droit en vigueur à Rome et dans les municipes.

Ainsi, si les changements institutionnels provoqués par l'annexion de la Lycie, considérés isolément, peuvent être définis comme une aristocratisation imposée ou confortée par Rome plutôt qu'une romanisation, sur le long terme les institutions civiques apparaissent perméables aux modèles romains. Comme je l'ai déjà souligné ailleurs, cette situation, propre à la Lycie, ne doit pas être projetée sur les autres provinces sans une enquête approfondie. Même la Bithynie, pourtant fortement romanisée dans ses institutions, ne fournit aucun document suggérant que les magistratures y aient été pareillement divisées en deux catégories.⁴⁶ *A fortiori* ailleurs, l'existence d'un lien systématique entre la qualité de bouleute et l'exercice de certaines charges reste à prouver.

Transfert de compétences dans le recrutement des magistrats

Les travaux récents abordant la question des magistratures civiques à l'époque impériale soulignent en effet les éléments de continuité avec le passé pré-provincial. S. Dmitriev, dans sa synthèse sur la conception et l'exercice des fonctions publiques dans l'Asie Mineure hellénistique et romaine, conclut même à un impact minime de la domination romaine sur les pratiques de gouvernement dans les cités. Le statut social élevé des détenteurs

⁴⁵ TAM II 176.

⁴⁶ FERNOUX (2004) 140-142 souligne au contraire l'absence de tout *cursus honorum* à la romaine et décrit les magistratures civiques comme un tout homogène.

des charges, qui se transmettent de plus en plus au sein d'un cercle restreint de familles, les changements institutionnels rendant possibles l'itération multiple et le cumul, voire l'exercice viager de certaines fonctions — toutes ces évolutions ont selon lui des origines spontanées et trouvent leur source à l'époque hellénistique.⁴⁷ La thèse a été jugée trop tranchée et demande sans doute à être nuancée, en tenant compte notamment des différences entre régions et provinces,⁴⁸ mais elle a le mérite de remettre en cause la vision unilatérale qui a longtemps prévalu et analysait tout au prisme de la romanisation. Entre les surinterprétations qui attribuent des modèles romains à toute nouveauté institutionnelle et la négation complète de toute influence romaine, il y a une voie médiane à trouver, qui passe par des enquêtes précises et exhaustives. Certaines ont déjà été menées, qui permettent de dégager quelques acquis.

En ce qui concerne le mode de désignation des magistrats, une première vulgate historiographique a été déconstruite: la nomination directe par le gouverneur est rare et ne devint jamais la règle, même à époque tardive. Le cas des irénarques, étudié par C. Brélaz,⁴⁹ est une exception qui peut s'expliquer par les attributions de ces magistrats de police: leur activité principale est la poursuite et l'arrestation de bandits, qu'ils sont ensuite chargés de déférer au tribunal du gouverneur, le procès-verbal de l'interrogatoire qu'ils ont fait subir aux prévenus servant d'enquête préliminaire à l'instruction. C'est sans doute parce que leur action a une incidence sur le fonctionnement de la justice provinciale et qu'ils sont amenés à collaborer régulièrement avec le gouverneur que celui-ci peut en venir à désigner les titulaires de cette charge. Cette désignation n'exclut cependant pas l'intervention des autorités civiques, qui proposent en amont une liste de candidats présélectionnés, parmi lesquels le gouverneur est invité à choisir, puis procèdent en aval à la

⁴⁷ DMITRIEV (2005).

⁴⁸ Voir en ce sens le compte rendu de RAGGI (2007).

⁴⁹ À son livre, BRÉLAZ (2005) 96-122, s'ajoute désormais un article qui en nuance les conclusions, BRÉLAZ (2011).

nomination formelle du magistrat. La procédure ainsi reconstituée à partir du récit d'Aelius Aristide ne paraît pas non plus avoir été toujours et partout appliquée: même si la découverte d'une inscription d'Acmonia, en Phrygie, offre désormais un parallèle au témoignage du rhéteur, auparavant isolé, le fait qu'aucune autre source épigraphique mentionnant l'irénarchie n'évoque le rôle du gouverneur invite à rester prudent et à ne pas extrapoler à partir de deux exemples. Selon Aristide, la procédure de désignation par le gouverneur était commune à toutes les cités d'Asie dans les années 150, mais elle semble ensuite être tombée en désuétude, ce qui explique que son respect ponctuel fasse l'objet d'une mention expresse dans les années 170-180.

Quoi qu'il en soit, cette forme d'ingérence du pouvoir romain dans le fonctionnement institutionnel des cités ne s'est jamais généralisée au point de devenir la procédure normale de nomination des magistrats, contrairement à ce qu'a pu faire croire un passage du juriste Ulpien, écrivant au début du III^e siècle ap. J.-C.⁵⁰ Ce texte difficile suggère que le gouverneur était fréquemment appelé par les autorités civiques à se prononcer sur le choix des magistrats. Mais, d'une part, il faut prendre en compte la spécificité des sources juridiques, qui se préoccupent souvent de cas limites, posant problème, sans qu'il faille en déduire que ces cas étaient fréquents. D'autre part, s'il est fort possible que les cités aient eu tendance à faire confirmer le résultat des élections par le gouverneur — ce qui n'était pas nécessaire en droit mais conférait à la nomination une autorité supplémentaire, parfois utile pour l'imposer —, l'autre situation évoquée par Ulpien, dans laquelle le gouverneur assiste à la séance élective et influence donc directement le vote, ne pouvait concerner qu'une minorité de cités, celles en particulier qui recevaient la visite régulière du gouverneur à l'occasion de sa tournée judiciaire. Enfin et surtout, du point de vue juridique,

⁵⁰ *Dig.* 49, 4, 1, commenté par JACQUES (1990) 113-115, n° 61 et BRÉLAZ (2011) 615-620.

l'avis du gouverneur n'était, dans tous les cas, que consultatif. Ainsi que l'écrit C. Brélaz, "la nomination des magistrats dépend de droit et en dernier lieu des autorités civiques". Même si la réalité du rapport de force entre autorités romaines et autorités civiques devait parfois (mais non pas toujours) affaiblir la portée, dans les faits, de cette règle de droit, le principe fondamental de l'autonomie civique en ce domaine ne fut jamais remis en cause.

Le texte d'Ulpien nous fait toutefois connaître une évolution importante dans les modalités de recrutement des magistrats: l'institution civique responsable de leur nomination est désormais le Conseil, et non plus l'Assemblée — ce qui renforce considérablement le pouvoir des élites socio-politiques au détriment du peuple. Ce rôle nouveau du Conseil va visiblement de soi pour un juriste romain du début du III^e siècle. Pourtant, même en Occident, des élections populaires sont attestées (au sein de comices curiates) pour les magistrats municipaux, parfois très tardivement: en Bétique à l'époque flavienne, en Afrique sous le règne de Constantin.⁵¹ Selon Fr. Jacques, la nomination aux fonctions publiques a été accaparée par l'ordre des décurions au terme d'un processus impossible à dater avec précision, mais qui dut être progressif et laissa place à des exceptions en fonction des traditions locales. A fortiori en Orient, le peuple ne fut pas partout ni complètement dépossédé de ses prérogatives électorales. L'étude d'H. Fernoux sur les Assemblées en Asie Mineure montre que le rôle institutionnel du *dèmos* dans la procédure de nomination des magistrats est loin d'être nul: il peut intervenir en amont, en sollicitant des candidatures, et en aval, par un vote à main levée qui clôt le processus.⁵² La question de la portée de ce vote final — simple confirmation d'une liste de candidats élaborée par le Conseil ou véritable choix parmi des candidats sans doute présélectionnés mais plus nombreux que

⁵¹ JACQUES (1990) 90-98, n° 48-49. Pour une étude complète des attestations d'élections populaires en Occident, voir JACQUES (1984) 379-399.

⁵² FERNOUX (2011) 360-377.

les postes à pourvoir — ne peut être tranchée avec certitude, faute de sources explicites. Quelques textes, qui évoquent une forte rivalité entre notables et des formes de brigue électorale en direction du peuple, suggèrent toutefois que le choix entre plusieurs postulants était encore possible. Les situations semblent avoir varié selon les cités et les époques, mais aussi selon les magistratures concernées. De plus, ainsi que le souligne H. Fernoux, le peuple pouvait exercer une influence par d'autres biais que la procédure institutionnelle: dans les sociétés de face-à-face que sont les cités, les délibérations qui avaient lieu au Conseil ne restaient pas inconnues du reste des citoyens, qui pouvaient tenter de faire pression sur les bouleutes. Il reste qu'une tendance de fond a dessaisi les Assemblées d'une partie au moins de leur pouvoir électif, portant ainsi atteinte à un principe essentiel des régimes démocratiques, celui du contrôle permanent des magistrats par le peuple.⁵³ Faut-il toutefois, là encore, parler de romanisation? Ce transfert de compétences du peuple vers le Conseil semble s'être effectué parallèlement en Occident et en Orient et apparaît davantage comme la conséquence du passage de la République au Principat que comme celle de la domination romaine. À Rome même, la présence de l'empereur — qui détenait le privilège de recommander des candidats — pesa très tôt sur le fonctionnement des comices, réduits dès la fin du règne de Tibère à un simple rôle d'approbation. La liste des futurs magistrats était désormais établie conjointement par le Prince et le Sénat.⁵⁴ Ce schéma institutionnel ne pouvait pas se diffuser tel quel du centre vers la périphérie, mais il a peut-être joué un rôle dans la confiscation progressive des élections par les Conseils.

⁵³ Outre l'élection populaire, une autre forme importante de ce contrôle est la procédure de reddition de comptes à la sortie de charge. Là aussi, le tableau doit être nuancé: si dans l'ensemble, cette procédure, très rarement attestée à l'époque impériale, ne paraît plus être appliquée avec rigueur à des notables de plus en plus désireux de s'y soustraire, quelques occurrences isolées prouvent qu'elle n'a pas totalement disparu. Cf. FERNoux (2011) 381-388.

⁵⁴ JACQUES / SCHEID (1990) 49-50.

De Charybde en Scylla? De la sur-romanisation à l'anti-romanisation, et retour

D'autres changements affectant le système des magistratures civiques appellent encore plus de prudence dans leur interprétation. Ainsi, il est habituel de considérer tous les exemples de bienfaits effectués "en échange d'une charge" (ἀντὶ / ὑπὲρ τῆς ἀρχῆς) comme des transpositions de la pratique de la *summa honoraria*, très répandue en Occident à l'époque impériale. "À titre de *summa honoraria*" est même la traduction que L. Robert adopte pour cette formule. Mais S. Dmitriev a fait remarquer à juste titre qu'une telle traduction masquait les différences profondes qui séparent les usages grecs et romains.⁵⁵ Si la *summa honoraria* relève, dans les municipes et les colonies, davantage de la coutume que de la loi, elle en vint néanmoins à revêtir un caractère systématique et codifié, qui obligeait les magistrats à verser une somme d'argent définie à leur entrée en fonction. Dans le monde grec en revanche, les bienfaits "pour une charge" ne paraissent pas obligatoires et prennent surtout des formes très variées, qui en font une manifestation d'évergétisme parmi d'autres. Le magistrat peut offrir une statue, un monument, des spectacles, une somme d'argent, ou encore financer la gravure d'une liste sur une stèle.⁵⁶ Parfois, les inscriptions précisent qu'il accomplit ainsi une promesse faite au peuple,⁵⁷ ce qui accrédite l'idée d'une véritable compétition électorale entre les candidats. Tous ne sont toutefois pas tenus de se soumettre à cette pression. Pour ceux qui y cèdent, la liberté laissée dans le choix de leur contribution inscrit cette pratique nouvelle dans une longue tradition de bienfaits accomplis par les élites civiques en faveur de la communauté. Reste que l'influence des réalités occidentales, qui n'étaient pas inconnues d'une partie des notables locaux, a

⁵⁵ DMITRIEV (2005) 152-157.

⁵⁶ Liste d'exemples dans QUASS (1993) 330-331.

⁵⁷ DMITRIEV (2005) 151-152.

pu jouer un rôle dans l'établissement d'un lien explicite entre l'évergésie et l'exercice d'une charge. On peut invoquer en ce sens une inscription de Laodicée du Lycos, datant de peu après 138 ap. J.-C., dans laquelle un certain Terentius Longinus consacre à sa patrie une statue et un autel d'Hestia "en échange de la magistrature des finances" (ἀντὶ ἀρχῆς τῆς ἐπὶ τῶν προσόδων) et où il précise qu'il a auparavant "été en ambassade deux fois sans indemnité auprès de Lucius Aelius César en Pannonie et auprès du très grand empereur Titus Aelius Hadrien Antonin Auguste Pieux à Rome, en échange de la stratégie" (ἀντὶ στρατηγίας).⁵⁸ L. Robert voyait dans ce personnage, dont le nom latin n'est pas des plus répandus en Asie, un descendant d'Italiens venus s'installer dans la province à l'époque républicaine. Même si ce n'est pas le cas, le fait qu'il ait été choisi pour mener une ambassade auprès de l'empereur à Rome suggère qu'il avait une certaine familiarité, voire des connexions, avec la société romaine. Il a peut-être voulu, au moment d'exercer des fonctions civiques, imiter un usage observé en Occident. Il l'a toutefois fait d'une manière qui intègre totalement cette initiative aux coutumes locales — ce qui n'a rien d'étonnant si sa famille est implantée depuis plusieurs générations en Asie, et encore moins si c'est un Grec ayant reçu la *ciuitas*. En particulier, la prise en charge d'une ambassade à ses frais est un bienfait attesté dès l'époque hellénistique, lorsque les relations des cités avec les grandes puissances (d'abord les rois, puis Rome) exigèrent des voyages parfois longs et coûteux.

Il apparaît donc inexact et réducteur d'affirmer que la *summa honoraria* s'est diffusée dans le monde grec. S. Dmitriev est allé plus loin et a remis en cause l'idée que dans l'Asie Mineure romaine, l'accès aux magistratures était soumis à des critères censitaires.⁵⁹ Selon lui, les inscriptions donnent une image biaisée des détenteurs de ces charges, en ne mettant en lumière que

⁵⁸ ROBERT (1969) 358-360; *IK 49-Laodikeia am Lykos* I, 65.

⁵⁹ DMITRIEV (2005) 140-157, 316-317, 323.

ceux qui les exercent avec munificence et, par leur générosité, les rendent comparables à des liturgies. Mais la persistance de fonds publics prévus pour telle ou telle magistrature — fonds que le détenteur peut choisir de laisser intacts, suscitant ainsi la reconnaissance de la communauté — prouverait que certaines fonctions pouvaient encore être occupées par des individus d'un moindre niveau de fortune. Ceux-ci n'auraient simplement pas laissé de traces dans la documentation. Du point de vue méthodologique, l'argument a sa pertinence,⁶⁰ mais il fait fi de l'ensemble convergent de sources qui suggèrent une mainmise progressive des élites socio-économiques sur l'exercice du pouvoir dans les cités. La véritable question est de savoir si cette mainmise s'est partout traduite par des exigences légales (comme ce fut le cas en Thessalie ou en Achaïe à l'époque républicaine, suite à l'intervention romaine) ou si elle a continué de s'appuyer sur de simples mécanismes de reproduction sociale, qui peuvent toujours laisser place à des exceptions.

Dans ce débat, un article récent mérite d'être discuté, car il prend le contre-pied de la tendance historiographique qui remet en cause l'influence de Rome sur les institutions civiques et culmine dans l'ouvrage de S. Dmitriev.⁶¹ M. Coudry et Fr. Kirbihler ont proposé de reconnaître dans la *lex Cornelia* attestée par un passage de Cicéron et deux inscriptions d'Asie une loi provinciale de grande ampleur imposée par Sylla au lendemain de la première guerre mithridatique. Ce règlement aurait affecté en profondeur le fonctionnement des institutions civiques, infléchies dans un sens oligarchique: en plus d'introduire des critères de cens pour le recrutement des bouleutes et probablement des magistrats, il aurait initié une uniformisation institutionnelle en donnant une importance nouvelle à un 'super-magistrat', souvent appelé le secrétaire du peuple, qui dirigerait les séances de l'Assemblée en vertu d'attributions

⁶⁰ Voir une remarque similaire de GAUTHIER (1994), à propos de l'époque hellénistique.

⁶¹ COUDRY / KIRBIHLER (2010).

comparables au *ius agendi cum populo*. La démonstration s'appuie toutefois sur des arguments de valeur très inégale et n'empêche pas l'adhésion. Un point de détail en particulier fait l'objet d'une interprétation à mon sens abusive, qui repose sur un présupposé général dont il vaut la peine de souligner le caractère hasardeux: le titre "premier de la cité" (πρῶτος τῆς πόλεως), attesté dès le I^{er} siècle av. J.-C. à Sardes, désignerait "le premier bouleute d'un Conseil désormais viager, et par conséquent aussi le premier citoyen dans un classement de dignité et de fortune".⁶² Si je comprends bien, ce titre serait un équivalent grec de celui de *princeps senatus*, la similitude formelle entre les deux expressions justifiant l'hypothèse d'un transfert institutionnel depuis Rome vers les cités provinciales. Or, une étude contextualisée du titre "premier de la cité" interdit cette conclusion: cette formule, lorsqu'elle n'est pas utilisée seule, est toujours associée à des qualificatifs tels que "bienfaiteur (de la patrie)", "nourricier", "fondateur", et parfois mise en parallèle avec la variante "premier de la province".⁶³ Tous ces titres sont des distinctions (dont certaines, comme le titre de bienfaiteur, ont une très longue histoire) accordées par le peuple (ou, à l'échelle provinciale, par l'Assemblée du *koinon*) en récompense de bienfaits jugés particulièrement utiles à la communauté. Ils s'intègrent à la tradition séculaire des honneurs civiques et ont une origine proprement grecque. L'octroi officiel du qualificatif de "premier" par les cités n'est certainement pas le décalque de la procédure qui, à Rome et dans les municipes, aboutit à désigner le *princeps senatus*, et les deux titres n'ont ni la même fonction ni le même sens.⁶⁴ Rien ne prouve d'ailleurs que les

⁶² *Ibid.*, 156. La référence donnée à la note 101 (*I.Sardis* VII 27) doit être corrigée en *I.Sardis* VII 22.

⁶³ Voir entre autres *IGR* III 495; *IGR* IV 882; *TAM* II 146, 189, 838, 920; *IK* 19-Sestos 14; *IK* 22,1-Stratonikeia II, 1031; *IK* 28,2-Iasos II, 618; *IK* 29-Kios 9. J'ai entrepris un dépouillement exhaustif de l'ensemble de ces titres honorifiques, dans le but d'une étude approfondie de leur origine, leur répartition chronologique et géographique, leur fonction et leurs usages.

⁶⁴ Une autre interprétation du titre "premier de la cité" me semble tout autant irrecevable: celle de W. BLÜMEL dans *IK* 28,2-Iasos II, 618, qui assimile

Conseils civiques, même après leur transformation en Conseils permanents au recrutement oligarchique, aient connu une organisation hiérarchique aussi rigoureuse qu'en Occident. Le transfert du modèle romain apparaît même impossible dans ce cas, puisque les cités ne mirent jamais en place un *cursus honorum* structuré pour l'exercice des magistratures et ne pouvaient donc pas classer par ordre de dignité les anciens magistrats siégeant au Conseil.

Un autre raisonnement avancé pour fonder l'hypothèse d'une loi syllanienne modifiant les institutions civiques me semble pour le moins prêter à discussion: selon les auteurs, le rôle croissant d'un collège de magistrats entourant le secrétaire du peuple et introduisant la grande majorité des décrets au détriment des proposants individuels serait à mettre sur le compte de la volonté romaine; Sylla aurait imposé des mesures limitant l'initiative populaire. La question est en réalité des plus complexes. En amont, pour l'époque hellénistique, divers travaux se sont penchés sur l'évolution du formulaire des décrets et ont montré que la mise en avant des magistrats comme proposants n'excluait pas nécessairement le maintien d'un droit d'initiative individuel.⁶⁵ En aval, pour l'époque impériale, H. Fernoux a répertorié tous les exemples attestant que le *dèmos* pouvait encore être à l'origine de l'adoption de décrets.⁶⁶ Enfin, l'importance prise par le secrétaire du peuple, indéniable à Éphèse, demande à être vérifiée ailleurs par des dépouillements exhaustifs (ce que les auteurs de l'article reconnaissent avec bonne foi). Même si elle était avérée, on n'en pourrait pas conclure avec certitude que cette évolution commune remonte à une origine commune. Le parallèle avec la Bithynie met bien en lumière les difficultés de ce genre de raisonnement: un collège d'archontes, présidé par un premier

le détenteur de ce titre au premier des *dékaprôtoi*, eux-mêmes interprétés comme un équivalent grec des *decemprimi* en Occident.

⁶⁵ Voir notamment MÜLLER (2005), et les remarques de HAMON (2009) 361-362.

⁶⁶ FERNOUX (2011) 189-236.

archonte, est attesté dans la plupart des cités de cette province sous l'Empire. Faut-il pour autant en attribuer la création à la *lex Pompeia* ? Certains n'ont pas hésité à franchir le pas, mais d'autres ont souligné l'étendue de notre ignorance et rappelé que les similitudes institutionnelles entre cités peuvent aussi être le résultat d'une diffusion progressive, par capillarité.⁶⁷ La tendance à hiérarchiser les collèges de magistrats, ou à donner un rôle prééminent à l'un d'entre eux, semble bien typique de l'époque impériale. Elle mérite une enquête approfondie, tout comme une autre caractéristique de cette époque, l'apparition de magistratures et de liturgies exercées 'à vie' ou 'à perpétuité'. L'une comme l'autre me semblent toutefois devoir être attribuées à un processus global d'aristocratisation des sociétés civiques plutôt qu'à l'influence, et encore moins l'ingérence, de Rome.

Conclusion

En définitive, les évolutions qui affectent les institutions civiques sous l'Empire ne me semblent pas devoir être globalement considérées comme le produit d'un héritage romain. Les phénomènes d'aristocratisation ou d'oligarchisation que j'ai évoqués rejoignent certes en partie ce que l'on peut observer en Occident, et peuvent à ce titre être définis comme un aspect d'un processus plus large de globalisation (pour ne pas dire de mondialisation) qui découle de l'intégration à l'Empire. Mais dans le monde grec, ces phénomènes, qui ont souvent leurs racines à l'époque hellénistique, se trouvent toujours intégrés à des contextes locaux ou régionaux particuliers, et la variété des systèmes institutionnels reste bien supérieure à ce que connaît

⁶⁷ Pour la première position, AMELING (1984), critiqué à mon sens à juste titre par MAREK (1993) 42 et (de manière plus nuancée) par FERNOUX (2004) 139-142. À noter que la magistrature de premier archonte est également attestée, plus sporadiquement, dans la province d'Asie (à Aphrodisias, à Synnada...), ce qui plaide plutôt en faveur d'une *koinè* institutionnelle spontanée.

le monde occidental. Ainsi, même lorsque le modèle romain ou municipal est imposé par Rome (pour le recrutement des Conseils en Sicile et en Bithynie) ou lorsqu'il semble être, de manière plus diffuse, à l'origine de certains changements (les magistratures réservées aux bouleutes en Lycie, le transfert des compétences électorales de l'Assemblée au Conseil, la pratique de s'acquitter d'un bienfait lors de l'entrée en charge des magistrats...), ce modèle est toujours soumis à diverses formes d'adaptation, de transposition, d'hybridation qui lui donnent un faciès singulier. Le système institutionnel des cités évolue bien au contact de Rome, mais selon ses voies propres, qui restent largement déterminées par des siècles de traditions civiques.

Bibliographie

- AMARELLI, F. (2005) (ed.), *Politica e partecipazione nelle città dell'Impero Romano* (Roma).
- AMELING, W. (1984), "Das Archontat in Bithynien und die Lex Provinciae des Pompeius", *EA* 3:19-31.
- BALLAND, A. (1981), *Fouilles de Xanthos. VII, Inscriptions d'époque impériale du Létôon* (Paris).
- BEHRWALD, R. (2000), *Der lykische Bund: Untersuchungen zu Geschichte und Verfassung* (Bonn).
- BRÉLAZ, C. (2005), *La sécurité publique en Asie Mineure sous le Principat (I^{er}-III^{ème} s. ap. J.-C.): Institutions municipales et institutions impériales dans l'Orient romain* (Basel).
- BRÉLAZ, C. (2011), "Aelius Aristide (*Or.*, 50.72-93) et le choix des irénarques par le gouverneur: À propos d'une inscription d'Acmonia", in N. BADOUD (éd.), *Philologos Dionysios: Mélanges offerts au professeur Denis Knoepfler* (Genève), 603-637.
- COUDRY, M. / KIRBIHLER, F. (2010), "La *lex Cornelia*, une *lex provinciae* de Sylla pour l'Asie", in N. BARRANDON / F. KIRBIHLER (éd.), *Administrer les provinces de la République romaine* (Rennes), 133-169.
- DMITRIEV, S. (2005), *City Government in Hellenistic and Roman Asia Minor* (Oxford).
- FERNOUX, H. (2004), *Notables et élites des cités de Bithynie aux époques hellénistique et romaine (III^e siècle av. J.-C. - III^e siècle ap. J.-C.): Essai d'histoire sociale* (Lyon).

- FERNOUX, H. (2011), *Le demos et la cité: Communautés et assemblées populaires en Asie Mineure à l'époque impériale* (Rennes).
- FERRARY, J.-L. (1987-1989), "Les Romains de la République et les démocraties grecques", *Opus* 6-8:203-216.
- FOURNIER, J. (2010), *Entre tutelle romaine et autonomie civique: L'administration judiciaire dans les provinces hellénophones de l'Empire romain (129 av. J.-C. - 235 ap. J.-C.)* (Athènes).
- FRENCH, D. (1999-2000), "Inscriptions of Southern Lycia", *Adalya* 4:173-180.
- FRÖHLICH, P. (2004), *Les cités grecques et le contrôle des magistrats (IV^e - I^{er} siècle avant J.-C.)* (Genève).
- GAUTHIER, Ph. (1994), *Bull. épigr.*1994: n°194.
- HAMON, P. (2001), "À propos de l'institution du Conseil dans les cités grecques de l'époque hellénistique", *REG* 114:XVI-XXI.
- HAMON, P. (2005), "Le Conseil et la participation des citoyens: Les mutations de la basse époque hellénistique", in P. FRÖHLICH / Ch. MÜLLER (éd.), *Citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique* (Genève), 121-144.
- HAMON, P. (2009), "Démocraties grecques après Alexandre: À propos de trois ouvrages récents", *Topoi* 16,2:347-382.
- HELLER, A. (2009), "La cité grecque d'époque impériale: Vers une société d'ordres?", *Annales HSS* 64,2:341-373.
- JACQUES, F. (1984), *Le privilège de liberté: Politique impériale et autonomie municipale dans les cités de l'Occident romain (161-244)* (Rome).
- JACQUES, F. (1990), *Les cités de l'Occident romain du I^{er} siècle avant J.-C. au VI^e siècle après J.-C.* (Paris).
- JACQUES, F. / SCHEID, J. (1990), *Rome et l'intégration de l'Empire (44 av. J.-C. - 260 ap. J.-C.)*. I, *Les structures de l'Empire romain* (Paris).
- JONES, C.P. (2001), "The Claudian Monument at Patara", *ZPE* 137:161-168.
- MAREK, Ch. (1993), *Stadt, Ära und Territorium in Pontus-Bithynia und Nord-Galatia* (Tübingen).
- MARKSTEINER, Th. / WÖRRLE, M. (2002), "Ein Altar für Kaiser Claudius auf dem Bonda tepesi zwischen Myra und Limyra", *Chiron* 32:545-569.
- MITCHELL, S. (1993), *Anatolia: Land, Men, and Gods in Asia Minor*. I (Oxford).
- MÜLLER, Ch. (2005), "La procédure d'adoption des décrets en Béotie de la fin du III^e s. av. J.-C. au I^{er} s. ap. J.-C.", in P. FRÖHLICH / Ch. MÜLLER (éd.), *Citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique* (Genève), 95-119.

- PETERSEN, E. / LUSCHAN, F. VON (1889), *Reisen in Lykien, Milyas und Kibyratis* (Wien).
- QUASS, F. (1993), *Die Honoratiorenschicht in den Städten des griechischen Ostens: Untersuchungen zur politischen und sozialen Entwicklung in hellenistischer und römischer Zeit* (Stuttgart).
- RAGGI, A. (2007), c.r. de DMITRIEV (2005), *BMCR* 2007.07.63.
- ROBERT, L. (1969), "Les inscriptions", in J. DES GAGNIERS (éd.), *Laodicée du Lycos: Le nymphée; campagnes 1961-1963* (Québec-Paris), 247-389.
- ROUSSET, D. (2012), "Le stadiasme de Patara et la géographie historique de la Lycie: Itinéraires et routes, localités et cités", in L. CAVALIER (éd.), *Carie et Lycie méditerranéennes: Échanges et identités; Colloque Euploia* (Bordeaux), 287-299.
- ŞAHİN, S. / ADAK, M. (2007), *Stadiasmus Patarensis: Itinera Romana Provinciae Lyciae* (Istanbul).
- THORNTON, J. (2001), "Gli aristoi, l'akriton plethos e la provincializzazione della Licia nel monumento di Patara", *MediterrAnt* 4,2:427-446.
- WILHELM, A. (1907), "Inscription aus Pagai", *JÖAI* 10:17-32.
- WÖRRLE, M. (1988), *Stadt und Fest im kaiserlichen Kleinasien: Studien zu einer agonistischen Stiftung aus Oenocanda* (Vestigia 39, München).
- WÖRRLE, M. (2000), "Pergamon um 133 v. Chr.", *Chiron* 30:543-576.

DISCUSSION

P. Schubert: Après la discussion autour de l'exposé d'Ursula Gärtner, je reviens sur la question de la langue. Les Romains n'ont jamais imposé le latin comme langue officielle en Orient, ce qui indique d'emblée une certaine forme de retenue vis-à-vis des régions intégrées à l'Empire. On discute même actuellement de l'idée que les décrets impériaux destinés à la partie orientale de l'Empire aient pu être rédigés en premier en grec, et non en latin. Dans le contexte de régions où une partie de la population a pu parler une langue datant d'avant l'arrivée des Grecs et des Romains — ainsi par exemple l'Égypte, la Syrie, et dans une certaine mesure l'intérieur des terres en Asie Mineure —, cette composante linguistique a-t-elle pu jouer un rôle lorsque le pouvoir effectif a été remis entre les mains d'une élite locale au détriment d'une participation plus large de la population?

A. Heller: Ce facteur linguistique a sûrement joué un rôle, mais il me semble qu'il a plutôt abouti, de manière plus radicale, à exclure les populations indigènes non hellénisées de la citoyenneté: à l'époque hellénistique, pour qu'une communauté soit élevée au rang de *polis*, il fallait qu'elle ait fait la preuve qu'une partie au moins de sa population était en mesure de "vivre à la grecque" et de communiquer en grec avec le pouvoir royal. Les villageois qui ne remplissaient pas ces conditions paraissent avoir souvent été réduits à un statut inférieur, rattachés à la *polis* mais sans jouir des droits politiques. C'est à un autre niveau que la maîtrise de la langue (et de la rhétorique) a pu contribuer, y compris dans les régions hellénisées depuis des siècles comme la côte occidentale d'Asie Mineure, à renforcer au sein des cités le rôle politique des élites sociales: à partir du

moment où les relations entretenues avec les grandes puissances (d'abord les rois, puis Rome) sont devenues déterminantes pour la vie des communautés, les citoyens qui, grâce à leur éducation et leur prestige social, étaient le mieux à même de négocier avec les représentants de ces grandes puissances ont acquis une influence nouvelle.

E. Thomas: What do we know of the composition of the *Demos* in the cities of Asia Minor in this period? How far was membership of this body determined by qualifications of wealth or property? To what extent can we speak of an 'aristocratisation' of the *Demos* itself of Greek cities under Rome?

A. Heller: Nous avons très peu de sources explicites sur la composition du *dèmos* dans les cités d'Asie Mineure à l'époque impériale. Un discours de Dion de Pruse tenu à Tarse, en Cilicie (*Or.* 34, 21-23), évoque la situation ambiguë des *linourgoi*, à la fois extérieurs à la *politeia* et parfois autorisés à assister aux séances de l'Assemblée; mais il s'agit sans doute plutôt de résidents non citoyens (à qui Dion propose d'accorder la citoyenneté) que de citoyens 'de seconde zone'. Quelques inscriptions d'Asie Mineure mentionnent des *ekklesiastikai* distincts des *politai*, ce qui suggère qu'une partie seulement des citoyens avait accès à l'Assemblée, ou y avait le droit de vote. Dans ce cas, l'exercice d'une citoyenneté pleine et entière semble bien soumis à condition, vraisemblablement en fonction de critères censitaires. Mais ces inscriptions sont assez concentrées géographiquement (elles proviennent des régions voisines de Lycie, Pamphylie et Pisidie) et aucun document ne permet d'étendre cette situation à l'ensemble des cités. H. Fernoux, dans son étude systématique des Assemblées populaires en Asie Mineure, conclut au contraire que la majorité des Assemblées rassemblaient encore riches et pauvres citoyens.

H.-G. Nesselrath: Welche Bedeutung hat der Begriff "Demos" in den Städten Kleinasien in der römischen Kaiserzeit? Ist er

auf diejenigen Bewohner einer Stadt eingeschränkt, die aktive politische Rechte haben? Oder finden wir auch die Bezeichnung "Demos" für alle, die zwar keine politischen Rechte haben, aber freigeboren und keine Fremden sind?

A. Heller: Dans les inscriptions, l'usage le plus courant du mot δῆμος, attesté par des milliers d'occurrences, est en conformité avec son usage classique dans un sens institutionnel: souvent associé à la *boulè* en tant que source des décisions gravées, il désigne l'ensemble des citoyens réunis en Assemblée. À ma connaissance, il ne connaît pas d'emploi élargi sous cette forme. En revanche, des composés de δῆμος (comme δημοθoinία, le banquet public, ou l'adjectif πάνδημος) peuvent être utilisés pour désigner des bienfaits qui s'adressent à l'ensemble de la population libre présente sur le territoire, le but étant alors de souligner la générosité du bienfaiteur.

E. Thomas: I am minded to think of that most important civic space for the Demos, the theatre, which was both the space beyond all others where this body convened and also for that reason a physical symbol of its identity. Can archaeological or epigraphic evidence for restricted seating in theatres provide any support for the elevation of individuals and this pattern of 'aristocratisation' of civic government? Were there seats reserved for bouleutai or other high-ranking individuals of the community?

A. Heller: Les évolutions que connaît l'espace du théâtre à l'époque impériale ne se laissent pas interpréter de manière unilatérale. D'un côté, on constate un nombre croissant d'inscriptions réservant des sièges à des individus désignés nommément, ainsi que la pratique nouvelle d'en attribuer à des groupes institutionnellement identifiés. Mais d'un autre côté, ces groupes ne sont pas nécessairement les plus haut placés dans la hiérarchie sociale: on a certes quelques attestations épigraphiques de sections du théâtre réservées aux bouleutes (notamment à Éphèse,

qui en tant que capitale de la province est cependant un cas bien particulier); mais il y a également des exemples de *koilon* divisé par tribu (ce qui répartit les spectateurs selon un principe traditionnel de division du corps civique) et de sièges réservés à des associations professionnelles, qui réunissent des artisans et des commerçants plutôt que des membres de l'élite socio-politique.

E. Thomas: An additional comment about the title $\pi\rho\tilde{\omega}\tau\omicron\varsigma$ $\tau\tilde{\eta}\varsigma$ $\pi\acute{o}\lambda\epsilon\omega\varsigma$ which you mention: when Pliny describes Claudius Aristion, *homo munificus et innoxie popularis*, as *princeps Ephesiorum* (Ep. 6.31.3), might he be alluding to a local form of designation or applying a Roman style of description?

A. Heller: J'ai bien relevé le passage de Pline que vous signalez dans mon dépouillement des occurrences du titre "premier de la cité", mais en le faisant suivre d'un point d'interrogation: il me paraît difficile de trancher entre les deux branches de l'alternative que vous proposez et à laquelle je souscris entièrement. On peut toutefois souligner que le terme *princeps* est, déjà chez Cicéron, couramment utilisé dans un sens large et non technique, pour désigner les notables locaux importants. J'ajouterais que dans les inscriptions grecques également, la frontière entre le titre officiel, accordé par une décision du peuple, et des formules laudatives générales (telles que $\pi\rho\omega\tau\epsilon\acute{\upsilon}\omega\nu$ $\epsilon\nu$ $\tau\tilde{\eta}$ $\pi\alpha\tau\rho\acute{\iota}\delta\iota$, $\epsilon\nu$ $\pi\tilde{\alpha}\sigma\iota$ $\pi\rho\tilde{\omega}\tau\omicron\varsigma$, etc.) est parfois difficile à établir, car volontairement brouillée par les rédacteurs du décret.

L. Van der Stockt: Do we have any document that legitimizes, by way of a philosophical reflection on the best form of government or by way of explicit ideology, the aristocratisation you were talking about? After all, it is quite something to call the people incompetent in a public document.

A. Heller: Dans la littérature grecque d'époque impériale, il me semble que l'essentiel de la philosophie politique est consa-

crée à la question du pouvoir du prince. Pour trouver un discours idéologique cohérent qui légitime le pouvoir des élites au sein des cités, il faut plutôt se tourner vers les inscriptions: en vantant de manière récurrente et codifiée les qualités morales et le zèle patriotique des notables honorés, ces textes officiels définissent une véritable éthique politique, qui pose les conditions auxquelles le peuple accepte la domination d'un groupe restreint d'individus. Il en ressort que c'est le système de l'évergétisme qui a rendu cette domination acceptable, voire souhaitable: les notables peuvent monopoliser les principales charges publiques tant qu'ils pourvoient au bien-être de la communauté (en finançant des constructions, des fêtes, l'approvisionnement en grain ou en huile, mais aussi en défendant les intérêts de la cité auprès des autorités romaines).

H.-G. Nesselrath: Ein besonders 'demokratisches' Prinzip der klassischen griechischen Polis ist die Bestellung von Mitgliedern der Boulé oder von Amtsträgern durch ein Losverfahren. Gibt es ein solches Losverfahren noch in Städten Kleinasiens in der römischen Kaiserzeit?

A. Heller: Les attestations de tirage au sort sont pratiquement absentes de la documentation d'époque impériale. Une exception très intéressante est fournie par une inscription de Carystos en Eubée, datée au plus tôt de l'époque d'Hadrien (*IG XII 9*, 11), que j'ai commentée dans mon article des *Annales*: elle donne les noms de "ceux qui ont été tirés au sort pour siéger à la *boulè*". Suit une liste de noms organisée en douze sections (correspondant sans doute aux douze tribus du corps civique). Il paraît très douteux qu'à cette époque, le tirage au sort des bouleutes ait pu se faire parmi l'ensemble des citoyens; il devait plutôt permettre de désigner, parmi les notables ayant la capacité de remplir cette charge, ceux qui siègeraient effectivement pendant l'année en cours, en tenant compte de l'exigence de rotation et de représentativité héritée de la tradition démocratique. On a là un exemple supplémentaire du phénomène d'hybridation institutionnelle

que j'ai tenté de mettre en évidence: le tirage au sort est conservé, mais dans un contexte nouveau qui en modifie en partie le sens.

H.-G. Nesselrath: Auch wenn es nur recht selten vorkam, dass lokale Magistrate in einer Stadt in Kleinasien direkt durch einen römischen Statthalter bestimmt und eingesetzt wurden, könnte man sich fragen, ob es nicht auch viele Fälle gab, in denen die 'Vorstellungen' oder 'Vorschläge' eines Statthalters wenigstens indirekt oder implizit von einer Stadt berücksichtigt wurden — entweder indem wichtige Leute der Stadt beim Statthalter nachfragten oder indem vielleicht auch der Statthalter selbst (ohne gefragt zu werden) seine Meinung wichtigen Leuten der Stadt mitteilte.

A. Heller: Oui, c'est ce que j'ai voulu suggérer en disant qu'il fallait distinguer entre les règles de droit (qui respectent l'autonomie civique) et la réalité des rapports de force sur le terrain. Il me semble néanmoins peu probable que le gouverneur ait pu influencer un grand nombre de nominations de magistrats dans sa province: en particulier dans la province d'Asie, qui comptait des centaines de cités (dont chacune comptait des dizaines de magistrats) et où le proconsul n'était en poste que pour un an, cela aurait demandé bien trop de temps et d'attention. L'influence indirecte ou officieuse du gouverneur devait jouer seulement lorsqu'il y avait des enjeux particuliers, liés soit à la nature de la fonction concernée, soit au contexte régional ou local (par exemple lorsque des tensions internes à la cité rendaient nécessaire une forme d'intervention ou de médiation). Mais je pense que dans l'ensemble, les cités sont restées libres du choix de leurs magistrats.

T. Whitmarsh: I wonder about your interpretation of the sentence in the Patara inscription that has to do with the ἀκριτον πληθος. I am not sure that ἀπό can follow πιστεύω in this way, i.e. that the πολιτεία is being entrusted 'away from' the people. It seems much more likely that ἀπό is in effect ὑπό, i.e.

power is being entrusted *by* the people to the elite. I agree that the adjective ἀκρίτου would then be at first sight odd, but maybe it simply means that the people entrust power to the elite because they are incapable of acting judiciously themselves (or even that the populace is 'innumerable'). In any case, this need not affect your overall interpretation, since πιστεύειν does not have to refer to a formal vote; in fact, behind this carapace of democratic decision-making, the people may not have been consulted at all when they 'entrusted' civic governance to their superiors!

A. Heller: Votre interprétation (qui rejoint celle proposée par C.P. Jones) est possible: il est vrai qu'ἀπό peut être utilisé au lieu d'ὑπό pour introduire un nom d'agent dans le grec post-classique, et ἀκριτος pourrait avoir le sens plus neutre de "qui ne peut pas (ou ne veut pas) trancher" (en revanche le sens d'"innombrable" me paraît peu probable, car d'usage poétique). Dans ce cas, les rédacteurs de la dédicace auraient tenu à donner une vision consensuelle du changement de régime, en indiquant (peut-être fallacieusement) qu'il avait été effectué avec le consentement du peuple. Mais l'interprétation de J. Thornton (que j'ai suivie) me semble malgré tout plus convaincante: 1) du point de vue syntaxique, des parallèles montrent qu'ἀπό peut à lui seul indiquer un mouvement d'éloignement, indépendamment du verbe principal; 2) dans une clause présentant le peuple comme auteur d'une décision au plan institutionnel, on attendrait δῆμος plutôt que πλῆθος; 3) l'argument le plus fort réside dans l'analyse de la structure d'ensemble du texte, qui procède par une série d'oppositions binaires, au nombre desquelles je pense qu'il faut compter l'opposition entre les ἀριστοι et l'ἄκριτον πλῆθος. Cette dernière expression, bien attestée dans la littérature anti-démocratique, est à ma connaissance sans parallèle dans les inscriptions, et l'employer avec son sens le plus péjoratif dans une dédicace officielle constitue certes une forme de transgression au regard de la tradition épigraphique dans le monde grec, qui donne en

général une image positive du peuple. Mais je pense que les circonstances exceptionnelles auxquelles la dédicace des Lyciens fait référence rendaient possible une telle transgression, notamment parce qu'elle correspondait aux conceptions politiques du pouvoir romain.

T. Whitmarsh: I wonder what "civic autonomy" would actually mean in practice. Inscriptions communicate agency and choice syntactically: it is usually clear, I mean grammatically, to whom we are to attribute the act commemorated on the stone. The Patara monument is, for example, the work of "the Lycians", who are prominently in the nominative case. But does this mean that their actions were entirely autonomous? In this case, their description as *philoromaioi* suggests otherwise, i.e. that their actions are at the very least an expression of their complicity in the Roman order. So my question is this: can we ever conclude from an epigraphic *claim* of civic autonomy that there are no complex micropolitics lying in the background, more or less concealed? Or, to generalise, do any of us ever take decisions autonomously, without regard to the complex web of obligations that surround us?

A. Heller: Il est certain que les sources épigraphiques donnent une image expurgée et lissée des réalités socio-politiques. Elles passent le plus souvent sous silence les négociations, pressions, tensions voire conflits qui ont entouré la décision gravée. C'est particulièrement vrai dans la dédicace du stadiasme de Patara, puisque derrière l'unité affichée des Lyciens on devine les dissensions qui ont précédé l'annexion, ainsi que l'usage de la force par Rome. Le fait même que l'on puisse deviner cet arrière-plan montre que la rhétorique du consensus et de l'autonomie ne réussit pas à masquer la réalité des rapports de force. Il ne s'ensuit pas pour autant qu'elle n'a aucune efficacité sur le plan politique: je ne crois pas qu'il soit indifférent pour les relations entre les Lyciens et le pouvoir romain que les premiers se présentent (et soient autorisés à se présenter) comme

“des alliés fidèles” du second, alors même que la région est devenue province romaine. Le vocabulaire de l’alliance n’est pas celui de la sujétion, et le choix des mots a ici toute son importance. De manière plus générale, l’existence de pressions de la part du pouvoir romain ou de formes d’auto-censure de la part des provinciaux ne me semble pas suffisante pour remettre en cause la notion d’autonomie civique: dans la vie politique locale, dans les relations entre cités, il y avait encore place pour des décisions véritablement autonomes, il y avait encore des choix politiques à faire auxquels les autorités romaines, surchargées d’affaires à traiter, ne s’intéressaient pas si elles n’étaient pas sollicitées.

U. Gärtner: Sie haben sich in Ihrem Beitrag über den Einfluss römischer Modelle sehr vorsichtig geäußert und einmal von “venus de (ou imposés par) Rome”, einmal umgekehrt von “imposée ou confortée par Rome” gesprochen. Kann man daraus folgern, dass man wegen der zeitlichen und lokalen Unterschiede nicht weiter verallgemeinern kann, d.h. dass z.T. das Modell nachweisbar, z.T. nur zu vermuten ist oder die Ähnlichkeit z.T. nur eine im größeren Umfang parallele Entwicklung darstellt?

A. Heller: Avec ces nuances de vocabulaire, j’essayais de distinguer les cas où le modèle est imposé par le pouvoir romain — et on le sait alors de manière positive, parce que des sources (comme Pline le Jeune pour la Bithynie) nous le disent clairement — et les cas où il est (peut-être) à l’origine d’une évolution — il s’agit alors d’une supposition fondée sur des parallèles ou des indices. Il est toujours possible (et dans certains cas probable) que les changements observés soient le résultat d’évolutions parallèles, sans qu’il y ait transfert culturel d’une sphère à l’autre. Mais parmi les notables qui sont “aux responsabilités” dans les cités et sont donc en mesure d’influer sur le fonctionnement institutionnel, un certain nombre était en contact avec des représentants du pouvoir romain, voire s’était rendu à

Rome même, et pouvait donc aisément jouer le rôle d'agents de transfert.

T. Whitmarsh: Could you say a little more about the process of globalization? It seems to me that a strong version of your argument might be that rather than seeing Rome imposing itself culturally and politically on the provinces, we should see both sides equally as caught up in, and transformed by, a wider historical process based in a Mediterranean that was now, for the first time, in large measure politically and economically unified. But perhaps that is putting it too strongly.

A. Heller: Je pense en effet que la notion de globalisation est pertinente pour l'analyse de l'Empire romain à l'époque de la *pax Romana*. La domination romaine n'a certes pas abouti à une domination culturelle unilatérale, mais a produit un monde inter-connecté, où les hommes et les idées circulent, où des phénomènes de 'mode' apparaissent à grande échelle; en même temps, comme dans la mondialisation que nous vivons aujourd'hui, ces processus de globalisation sont allés de pair avec l'affirmation de fortes identités locales. Pour autant, les concepts plus anciens (impérialisme, centre-périphérie) ne sont pas à rejeter entièrement. Ce monde globalisé était aussi centralisé, et l'autorité du pouvoir central s'imposait par le biais d'une administration implantée localement. C'est là une différence essentielle avec la globalisation contemporaine.

VI

PAUL SCHUBERT

L'APPORT DES PYPYRUS GRECS ET LATINS D'ÉGYPTE ROMAINE¹

Mise en perspective de la problématique

L'objectif global de ces *Entretiens* consiste à évaluer l'apport rétroactif des Romains à la sphère grecque sous l'Empire; la présente esquisse devrait permettre de répondre à un aspect de la question sur la base des papyrus documentaires et littéraires provenant d'Égypte: dans quelle mesure les Romains sont-ils parvenus à pénétrer, sur le plan linguistique, social, juridique et culturel, l'Égypte qu'ils ont prise aux Ptolémées?

Avant même d'entrer en matière, il y a toutefois lieu de se demander si la question est formulée de manière correcte. En effet, pendant plus d'un siècle, la recherche sur l'Égypte à la période ptolémaïque et romaine a été dominée, de façon écrasante, par une perspective gréco-romaine: le royaume dirigé par une dynastie d'origine gréco-macédonienne a fait la place à une province intégrée dans l'Empire romain. Dans la documentation papyrologique disponible, le grec se taille la part du lion,

¹ Cet exposé a connu sa première gestation lors d'un séjour à l'Institute for Advanced Study (Princeton) en 2010. Que cette institution et ses membres soient remerciés pour leur hospitalité, ainsi que pour leur soutien à la recherche, à la liberté académique et à la curiosité intellectuelle. Dans le présent article, les sources papyrologiques sont abrégées d'après la *Checklist of Editions of Greek, Latin, Demotic and Coptic Papyri, Ostraca and Tablets* <http://library.duke.edu/rubenstein/scriptorium/papyrus/texts/clist_papyri.html>.

au détriment du latin. Or dans une telle perspective, on oublierait trop facilement les aspects proprement égyptiens, alors même qu'une majorité de la population conserve l'usage de la langue autochtone, du moins pour la communication orale. L'égyptien démotique apparaît sur nos papyrus jusque sous le Haut empire, où il s'observe notamment dans le contexte des temples du culte traditionnel égyptien. Il se produit en fait une double distorsion: d'une part, la langue égyptienne est le mieux représentée parmi les couches de la population qui recourent vraisemblablement le moins à l'écrit; d'autre part, dans la recherche moderne, le matériel papyrologique en égyptien démotique, d'un accès beaucoup moins facile que le grec (ou le latin), reste encore sous-exploité.

Un seul exemple servira à illustrer le phénomène. Au cours du XX^e siècle, les spécialistes de l'astrologie antique constataient un hiatus entre les déclarations des auteurs grecs et latins, qui reconnaissaient une dette importante envers la tradition égyptienne, et l'état de notre documentation papyrologique, dans laquelle les astrologues de langue égyptienne semblaient peu présents. Or des travaux récents tendent à montrer que nous possédons de nombreux fragments encore inédits de textes astrologiques en égyptien démotique.²

De manière plus large, la tendance est la même pour d'autres régions de la Méditerranée antique, pour lesquelles les chercheurs s'efforcent de corriger l'effet de distorsion de nos sources gréco-romaines. Ainsi par exemple, les travaux de Hans-Peter Mathys (Université de Bâle) accordent aux Phéniciens une place plus importante que celle qui était la leur dans la recherche moderne jusqu'à une date récente.³ Autrement dit, il s'agit de

² On peut penser en premier lieu aux publications récentes témoignant de la présence de l'astrologue Néchepsos dans des sources égyptiennes démotiques. Cf. HEILEN (2010); RYHOLT (2011). Une réévaluation de l'importance de la documentation démotique sera proposée prochainement par Joachim Quack dans un volumineux article de synthèse (à paraître).

³ Projet "Quellen zur Geschichte der Phönizier" soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (n° 111875).

trouver un nouvel équilibre: les sources dont nous disposons pour étudier la période hellénistique et romaine sont nettement plus abondantes en grec et en latin que dans les langues des peuples soumis, et elles sont d'un accès plus facile pour le chercheur; la recherche devra toutefois s'adapter à la nouvelle donne en tenant compte de la distorsion de manière plus appuyée que par le passé.

Pour en revenir à la problématique de départ, c'est bien de l'apport romain dans la sphère grecque qu'il sera question ici. Toutefois, il importe de garder en tête qu'il peut s'agir seulement d'une approche tronquée, puisqu'elle ne tient compte que d'une dimension bilatérale, et non de la multiplicité des contacts entre les Grecs, les Romains, les Égyptiens et les autres peuples représentés de façon plus discrète dans le territoire égyptien.

Le contexte égyptien

Pour une bonne part, la problématique dont il sera question ici peut être observée dans d'autres régions de l'Empire (notamment en Asie Mineure et en Grèce), ou dans d'autres types de documentation (comme par exemple les inscriptions). Le cas des papyrus d'Égypte romaine fournit toutefois une documentation unique par sa richesse et sa diversité. De plus, contrairement aux inscriptions, dont la nature même vise à une conservation sur le long terme, les papyrus nous permettent d'observer des phénomènes culturels, linguistiques, légaux et sociaux dans une perspective différente. La durabilité relativement faible du matériau fait que le type de textes retrouvés sur papyrus se démarque fréquemment de ce que l'on trouve sur d'autres supports, notamment les inscriptions.

Dès l'an 30 av. J.-C., le royaume lagide devient province romaine, laquelle restera pour l'essentiel intégrée à l'Empire jusqu'à l'arrivée des Arabes en 642 ap. J.-C. Nous verrons toutefois que le degré de romanité même de cet Empire n'a

pas été le même à toutes les époques. Pour l'instant, bornons-nous à constater que les Romains, en prenant le contrôle de l'Égypte, installent un préfet de rang équestre, flanqué d'une administration basée à Alexandrie.⁴ Au niveau des nomes et des villages égyptiens, en revanche, la structure héritée des Ptolémées reste largement identique, en tout cas dans un premier temps. Sous certains aspects, comme par exemple la division du pays en nomes, ou encore la présence d'un secrétaire royal (βασιλικὸς γραμματεὺς), l'Égypte des Ptolémées n'a d'ailleurs fait que conserver les structures de l'époque pharaonique et perse.

La population de la nouvelle province d'Égypte se structure en plusieurs couches sociales, en vertu d'une catégorisation voulue par les nouveaux maîtres du pays: les élites sociales et financières se voient accorder un statut privilégié qui assurera leur collaboration dans la gestion du territoire. Le gros de la population vit dans la campagne égyptienne (la χώρα), ne parle le grec que très imparfaitement, ne maîtrise la lecture ou l'écriture dans aucune langue (ni égyptienne ni grecque ni latine); le latin est pratiquement inconnu des paysans égyptiens. Il convient d'insister d'emblée sur le caractère trilingue de la problématique telle qu'elle se présente en Égypte: en effet, si le grec est — comme dans le reste de l'Orient méditerranéen — la langue de communication écrite, son emploi reste limité en bonne partie à une population urbaine. Dans les villages, on observe fréquemment des situations où un habitant doit recourir à l'aide d'un tiers pour rédiger un contrat. Il est souvent difficile de déterminer si l'individu ne sait simplement pas écrire, tout en possédant une maîtrise orale au moins approximative de la langue grecque, ou si ses connaissances se limitent exclusivement à la langue égyptienne. Le latin — nous y reviendrons — est pratiqué principalement par trois catégories fortement minoritaires de la population égyptienne, catégories qui se recoupent parfois les unes les autres: d'abord, les membres

⁴ JÖRDENS (1999).

de la haute administration de la province; ensuite, les soldats de l'armée romaine; et finalement, les citoyens romains, très rares avant la promulgation de la *Constitutio Antoniniana* (ou Édit de Caracalla) de 212.

Ces remarques préliminaires permettent de constater d'emblée la complexité de la situation égyptienne sous l'Empire: car non seulement il faut tenir compte d'un contexte trilingue, mais les disparités sociales influencent la question par le biais du degré d'alphabétisation. La documentation papyrologique tend à surreprésenter les couches sociales favorisées. En outre, sa répartition à travers les siècles ne se fait pas de manière homogène, comme on aura l'occasion de le constater.

Un Empire romain grec?

Les vers fréquemment cités d'Horace (*Ep.* 2, 1, 156-157) résument fort habilement le paradoxe résultant de la rencontre entre les conquérants romains et des Grecs certes inférieurs sur le plan militaire, mais néanmoins porteurs d'une culture que leurs nouveaux maîtres tâcheront de s'approprier au mieux, non sans de fréquentes arrière-pensées: *Graecia capta ferum uictorem cepit et artis intulit agresti Latio*.

On ne peut cependant pas ignorer que, en l'an 324, l'empereur Constantin décide de transférer la capitale de l'Empire romain à Byzance, c'est-à-dire dans une région de langue et de culture essentiellement grecque. L'Orient est-il devenu définitivement romain, ou les Romains sont-ils enfin devenus des Grecs à part entière? L'historien Fergus Millar s'est notamment penché sur l'Empire d'Orient dans la première moitié du V^e siècle, et défend l'idée selon laquelle il s'agirait alors d'un Empire romain de caractère essentiellement grec.⁵ Il rappelle cependant que les moitiés respectivement occidentale et orientale de l'Empire ont connu des destins par

⁵ MILLAR (2006).

moments communs, et parfois distincts. Il souligne aussi le caractère hétérogène des divers facteurs de romanité ou d'hellénisme: ainsi, la partie orientale de l'Empire adopte les datations par consuls à partir des réformes de Dioclétien, et les recueils de lois sont établis en latin; en revanche, on observe un net clivage entre les églises d'Occident et d'Orient, gravitant autour des pôles respectifs que constituent Rome et Constantinople.

Dans le cas de l'Égypte romaine, divers éléments devraient nous permettre d'évaluer le degré de romanisation de la province au fil des siècles. Sur le plan linguistique, si le grec reste sans conteste la langue dominante de communication écrite pendant tout le millénaire qui sépare l'arrivée d'Alexandre le Grand de celle des Arabes, il importera de voir dans quelle mesure le latin a laissé des traces dans la documentation papyrologique, notamment sur le plan lexical. La présence de listes de mots bilingues permettra d'apporter un éclairage sur l'apprentissage du latin par des hellénophones en Égypte. Les fragments de textes latins retrouvés sur papyrus témoignent de la présence de personnes capables de lire en tout cas des auteurs considérés comme classiques. De plus, l'examen des papyrus permettra de revenir sur la question de l'apport de la littérature latine sur les auteurs grecs de l'Empire.

Au niveau juridique et institutionnel, l'Égypte présente un cas fort intéressant. Le substrat égyptien a été depuis longtemps recouvert par l'apport hellénique, lequel n'a toutefois pas entièrement effacé l'héritage des pharaons. Le droit romain laisse des traces dans la documentation papyrologique, mais il conviendra de se demander jusqu'à quel point on peut parler de romanisation de l'Égypte en ce qui concerne le droit. Quant à la municipalisation de la province, c'est un processus qui prendra plusieurs siècles.

Disons-le d'emblée, l'Égypte héritière des Ptolémées n'a jamais été romanisée en profondeur, et l'on pourrait même aller plus loin: l'hellénisme n'est jamais parvenu à effacer le caractère proprement égyptien du pays. Ce que nous aurons

l'occasion d'observer, ce sont plutôt des incursions de divers éléments de la romanité dans le fonctionnement des institutions et de la société.

Aspects généraux concernant le latin en Égypte

Dans le contexte trilingue de l'Égypte romaine, la langue égyptienne demeure, aussi bien sous la dynastie lagide que sous l'Empire, le substrat dominant mais trop souvent invisible dans les campagnes. Le clergé traditionnel égyptien continue de recourir de manière épisodique à l'écriture démotique jusqu'au II^e s. ap. J.-C., mais c'est surtout au niveau oral que la langue se maintient, comme l'indiquent deux phénomènes distincts: premièrement, l'influence de la langue sur la prononciation du grec, perceptible lorsque les scribes suivent une orthographe phonétique; et ensuite, la résurgence de la langue égyptienne sous la forme du copte à partir de l'ère chrétienne.⁶

Il n'en demeure pas moins que, pour les couches dominantes de la société égyptienne, installées principalement dans les métropoles et à Alexandrie, le grec est la langue de référence incontestable. L'apprentissage scolaire du grec, passant d'abord par Homère, mais aussi par Démosthène, Isocrate, Euripide, Ménandre et Ésope, sert en quelque sorte de signe de reconnaissance aussi bien à l'intérieur de la province que dans les rapports avec l'extérieur.

Nos papyrus égyptiens attestent cependant, dans une faible mesure, l'usage du latin. Un survol rapide du matériel documentaire et littéraire permet d'estimer que le rapport quantitatif entre les papyrus latins et grecs est de l'ordre d'environ 1 à 50 (2% de papyrus latins pour 98% de papyrus grecs).⁷

⁶ À propos des éléments phonétiques, cf. GIGNAC (1976) 46-48. L'impact du copte dans la culture administrative écrite de l'Égypte ne se fait sentir que vers la fin du Haut empire; cf. BAGNALL (1995) 21-22.

⁷ La proportion a été estimée à env. 1% par BAGNALL (1995) 22, cité par ADAMS (2003) 527. L'ordre de grandeur reste toutefois sensiblement le même.

	latin	grec	proportion latin / grec ⁸
CEDOPAL ⁹	194	6874	2.8%
HGV ¹⁰	1007	57635	1.7%

La répartition du matériel n'est pas homogène, tant du point de vue des types de textes que du niveau de maîtrise de la langue, ou encore de la chronologie. Les papyrus latins ont été rassemblés dans le *Corpus Papyrorum Latinarum* (CPL), lequel date toutefois de plus d'un demi-siècle.¹¹ De nombreux textes ne figurant pas dans le CPL ont été publiés dans les monumentales *Chartae Latinae Antiquiores* (ChLA), d'une facture éblouissante mais d'un usage assez peu commode.¹² Il convient de mentionner également le *Corpus Epistularum Latinarum* (CEL).¹³ D'autres papyrus parus entre-temps ne figurent dans aucun de ces instruments. Pour mesurer l'accroissement du matériel depuis la publication du CPL, on peut comparer le nombre de fragments de Virgile recensés respectivement par le CPL et par la *Leuven Database of Ancient Books*, le nombre passant de 19 à 49 papyrus.¹⁴ Pour Cicéron, on passe de 8 à 21 attestations; pour Salluste, de 5 à 8. Si le nombre des attestations de divers papyrus a plus ou moins

⁸ Les textes latins ont été recensés avec le critère "Latin" / "Lateinisch". Les textes grecs correspondent à la différence entre le total et le nombre de textes latins. Certains papyrus recensés dans l'une ou l'autre base de données ne proviennent pas d'Égypte, mais leur part est trop faible pour influencer le résultat global de manière significative. État des bases de données à la fin de l'année 2010.

⁹ Centre de Documentation de Papyrologie Littéraire: <<http://www2.ulg.ac.be/facphl/services/cedopal>>.

¹⁰ *Heidelberger Gesamtverzeichnis der griechischen Papyrusurkunden Ägyptens einschliesslich der Ostraka usw., der lateinischen Texte, sowie der entsprechenden Urkunden aus benachbarten Regionen* <<http://aquila.papy.uni-heidelberg.de/gvzFM.html>>.

¹¹ CAVENAILE (1958).

¹² BRUCKNER / MARICHAL (1954-1998).

¹³ CUGUSI (1992 -2002).

¹⁴ <www.trismegistos.org/ldab/index.php>. État de la base de données à la fin de l'année 2010.

doublé au cours du dernier demi-siècle, en revanche les proportions entre les divers types de papyrus, ainsi que les sortes de textes recensés, n'ont guère changé.

Parmi les textes littéraires, c'est toujours Virgile qui se taille la part du lion, suivi de Cicéron.¹⁵ Autrement dit, on observe un vague effet d'imitation avec le cursus éducatif grec, où Homère et Démosthène occupent une place dominante. La principale différence réside dans le fait que les papyrus latins n'ont pas accordé une place importante au théâtre, alors que dans les écoles hellénophones on a fait la part belle à Euripide et à Ménandre. Quant à Ovide, si important pour ses récits mythologiques transmis par les *Métamorphoses*, il n'apparaît nulle part dans les papyrus d'Égypte.

Sur le plan documentaire, le droit romain a laissé de nombreuses traces dans le matériel papyrologique latin; mais ce sont le plus souvent les soldats de l'armée romaine ainsi que les citoyens romains qui ont dû recourir au latin pour rédiger des documents de caractère soit officiel (déclarations de naissance, testaments, actes d'émancipation etc.) soit privé (lettres). Les glossaires bilingues constituent aussi une part non négligeable de notre matériel; nous y reviendrons.

Enfin, la haute administration de la province, groupée autour du préfet, utilise certes le latin, mais le grec est aussi d'un usage courant. À titre d'exemple, on peut citer le cas parallèle de deux ordres de libération émanant dans les deux cas d'un préfet d'Égypte, une fois en latin et l'autre en grec.¹⁶

SB XX 14631, 4-7 (= *ChLA* X 421 = *CEL* I 151; provenance inconnue, 139 ap. J.-C. [préfecture de C. Avidius Heliodorus]):

Petesuchum [Pet]esuchi (...) | a Petronio Mamertino [egregio viro ad ala] | bastronem in quinqu[ennium damnatum tempo]re expleto dimitti iub[eo].

¹⁵ ROCHETTE (1997) 269-279.

¹⁶ JÖRDENS (2009) 351, n. 94.

“Petesouchos fils de Petesouchos, condamné par Petronius Mamertinus, *vir egregius*, aux (travaux forcés dans) les mines d'albâtre pour une période de cinq ans, a accompli sa peine; j'ordonne qu'il soit libéré.”

SB I 4639, 3-6 (Alexandrie, 209 ap. J.-C. [préfecture de Ti. Claudius Subatianus Aquila]):

Νιγέραν Παπιρίου καταδικασθέντα εἰς ἀλαβαστρῶνα ἐπὶ πενταετίαν ὑπὸ Κλαυδίου Ἰουλιανοῦ τοῦ διασημοτάτου πληρώσαντα | τὸν τῆς καταδίκης χρόνον ἀπέλυσα.

“Niger, fils de Papirius, condamné à une peine de cinq ans (de travaux forcés) dans les mines d'albâtre par Claudius Iulianus, *vir clarissimus*, a accompli la durée de sa peine; je l'ai libéré.”

On peut se demander ce qui a motivé que, dans un cas, le document soit écrit en latin, et dans l'autre, en grec. On pourrait certes penser que, en l'espace de septante ans, la pratique linguistique a changé. Toutefois, le savant qui a le premier saisi la vraie nature de SB XX 14631 — d'abord imparfaitement incompris par l'éditeur des *ChLA* — propose aussi une hypothèse plus convaincante.¹⁷

Commençons par souligner le fait que l'écriture du texte latin est relativement peu formelle; il s'agit selon toute vraisemblance d'une copie d'un document original, lequel avait été produit par la chancellerie du préfet.¹⁸ Le texte grec, en revanche, est écrit dans une splendide exécution du style dit “de chancellerie”, caractéristique des documents émanant de la chancellerie du préfet.¹⁹ Il s'agit sans aucun doute d'un document original, d'ailleurs pourvu d'une note marginale de salutation de la main même du préfet Subatianus Aquila, dans une écriture très cursive qui n'a rien à voir avec le style de chancellerie: ἐρρωσθαί σε βούλομαι “je désire que tu te portes bien”.

¹⁷ BASTIANINI (1988) 354.

¹⁸ Pour une reproduction du papyrus, cf. *ChLA* X, p. 46.

¹⁹ Cf. CAVALLO (1965) Tav. 3. Ce document est reproduit à maintes reprises, notamment chez SCHUBART (1911) n° 35.

Dans le cas du document latin, le préfet a fait écrire *dimitti iub[eo]* “j’ordonne qu’il soit libéré” : c’est l’ordre proprement dit, précédant la libération et destiné à l’administration centrale, dont une copie a trouvé son chemin jusque dans la χώρα égyptienne. Le document grec comporte quant à lui la formule ἀπέλευσα “je l’ai libéré”, c’est-à-dire qu’il suit la libération du forçat. Il s’agit d’un document destiné nommément au stratège du nome arsinoïte, dont les services travaillent en grec; d’ailleurs, la note autographe du préfet est elle aussi en grec. Ces deux documents illustrent donc un clivage entre l’administration centrale de la province, où le latin domine, et les services de niveau subalterne, répartis dans le pays, où pratiquement tout se fait en grec.

Pour revenir à la question centrale et tenter de cerner la question d’un possible héritage romain dans une province d’Égypte considérée comme grecque pour l’essentiel, nous nous concentrerons sur quatre thèmes principaux :

- La maîtrise de la langue latine telle qu’elle apparaît dans la documentation papyrologique: qui savait le latin, avec quel degré de compétence, et pour quel usage?
- L’évolution chronologique de nos attestations de la langue latine dans les papyrus: il s’agira d’observer non seulement la répartition des papyrus latins à travers le temps, mais aussi l’évolution du lexique grec, qui a intégré de nombreux mots du vocabulaire latin à diverses époques.
- L’impact du droit romain sur les pratiques juridiques en Égypte, ainsi que l’évolution de la structure administrative avec la mise en place d’un système proche de la municipalisation.
- L’impact de la littérature latine sur la littérature grecque à travers le témoignage des papyrus.

Maîtrise de la langue latine

Les Grecs ont toujours suivi une approche fortement hellénocentrique, dans laquelle le barbare se reconnaît notamment

par le fait qu'il ne maîtrise pas — ou peu — la langue grecque.²⁰ Cette attitude a eu pour effet que, de manière générale, les Grecs n'ont pas appris le latin par conviction idéologique, mais plutôt pour répondre à des besoins d'ordre pratique, parfois pour consulter des documents qui n'étaient rédigés qu'en latin. Au début de la période impériale, l'usage de mots latins est évité dans le grec de niveau élevé; Plutarque, quant à lui, n'a pas pu faire l'impasse sur l'apprentissage du latin pour rédiger ses *Vies parallèles*, mais il reconnaît lui-même qu'il n'a acquis sa connaissance de cette langue qu'à un âge déjà avancé, et de manière imparfaite.²¹ Cependant, en tant que langue de la puissance conquérante, le latin ne pouvait pas avoir le même statut que les autres langues non-grecques comme l'égyptien, le palmyrénien ou encore l'araméen. De même que la parenté des alphabets était évidente déjà dans l'Antiquité, de même certains auteurs anciens n'ont pas hésité à reconnaître au latin le statut d'un dialecte grec, ou alors de mélange comportant des éléments grecs et des éléments barbares.²²

Jusqu'aux réformes de Dioclétien, les tenants du pouvoir impérial n'ont jamais cherché à imposer l'apprentissage du latin à la partie orientale de l'Empire; il n'y a pas de politique linguistique délibérée en la matière, et la connaissance du latin n'est pas exigée pour travailler au service de l'administration dans une province orientale. On peut néanmoins relever le fait que, dans le cours normal des affaires en Égypte romaine, le grec jouit d'un statut supérieur, notamment par rapport à l'égyptien; et dans certains cas, lorsqu'il importe de souligner la prééminence du pouvoir romain sur les provinces, le latin

²⁰ C'est ce qui expliquerait le succès de Titus Quinctius Flamminius lors de la guerre contre Philippe V de Macédoine: il aurait démenti le cliché en cherchant au contraire à se rapprocher des Grecs. Cf. PLUT. *Flam.* 5, 6-7.

²¹ Sur l'usage réduit de mots latins en grec, cf. SWAIN (1996) 41. À propos de Plutarque, cf. PLUT. *Dem.* 2, 2-4; ROCHETTE (1997) 207 et 211-256.

²² KRAMER (2001) 12. La thèse du latin comme dialecte grec est exploitée en particulier par l'historien Denys d'Halicarnasse dans ses *Antiquités romaines* 1, 90, 1, mais se retrouve chez Plutarque, *Propos de table* 8, 6 (726 e-727 a).

prend le dessus. C'est ce que l'on peut observer à propos des inscriptions figurant sur le Colosse de Memnon: à l'exception d'Hadrien, bien connu pour son philhellénisme, les empereurs en visite marquent leur présence par des inscriptions en latin, et non en grec.²³

Une étude approfondie de l'impact du latin en Égypte romaine a permis de mettre en évidence l'extrême diversité des phénomènes observés.²⁴ Si le grec est sans conteste la langue dominante dans la communication écrite en Égypte, certaines situations pouvaient exiger une connaissance au moins passive et orale du latin, notamment dans les contacts avec l'armée, ou au sein de l'armée. Les unités stationnées en Égypte utilisent le latin pour l'intendance.²⁵ À un degré de compétence un peu plus élevé, on trouve des cas de compréhension écrite, ou de maîtrise orale de la langue. On observe aussi la présence de personnes capables soit d'inscrire du grec en caractères latins, soit l'inverse, avec des niveaux de compréhension variables.²⁶ Il s'agit vraisemblablement d'exercices de prononciation, ou d'aides rudimentaires à la conversation. Enfin, la maîtrise de la composition de textes en latin, notamment dans un contexte militaire, administratif ou légal, est attestée sous de nombreuses formes.

L'apprentissage du latin en Égypte se manifeste aussi par l'existence de glossaires bilingues, c'est-à-dire de listes de mots latins avec leurs correspondants grecs ou vice versa.²⁷ Ces glossaires étaient utilisés pour l'essentiel par des hellénophones désireux d'acquérir quelques rudiments de latin. Dans la perspective d'un cursus scolaire, nous avons vu que Virgile occupait dans le

²³ ADAMS (2003) 546-555.

²⁴ *Ibid.* 527-641.

²⁵ C'est ce que montre notamment *P.Gen.Lat.* 1 (= *ChLA* I 7 a et b; FINK [1971] 9, 10, 37, 58 et 68; *CPL* 106). Provenant des archives militaires d'une légion romaine stationnée en Égypte, ce papyrus conserve des notes d'exemption de service et un tableau contenant des noms et les soldes allouées par jour pour chaque soldat, le tout en latin.

²⁶ KRAMER (1984).

²⁷ KRAMER (1983); KRAMER (2001).

domaine latin la place qui était dévolue à Homère pour la sphère hellénique. Il n'est donc pas surprenant de constater la présence de versions parallèles de Virgile, avec le texte latin et une traduction grecque mot à mot en regard.²⁸

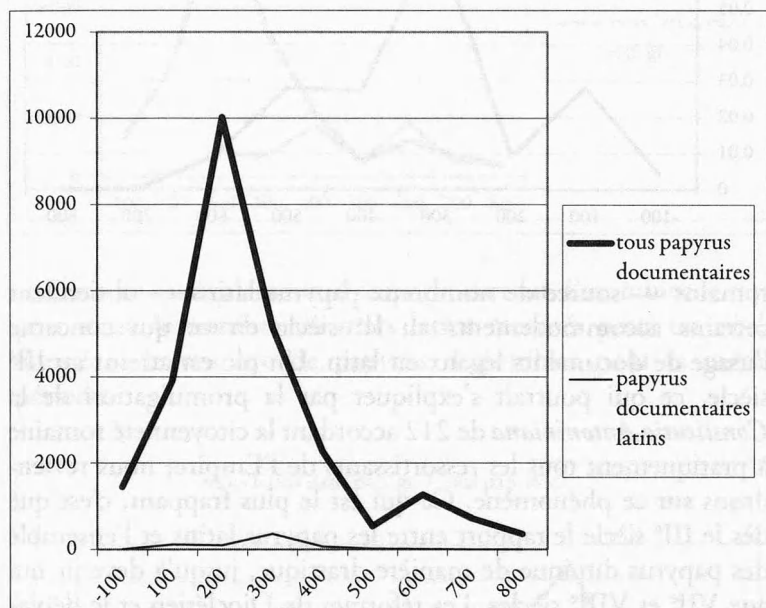
Évolution chronologique du latin dans les papyrus

Une approche statistique de la question du latin dans les papyrus requiert une certaine prudence car des marges d'erreur existent, et même si le plus souvent elles ne sont individuellement pas importantes, elles peuvent se cumuler. Les résultats obtenus ne devraient donc pas être utilisés pour décrire des faits ponctuels, mais plutôt des tendances portant sur des intervalles à l'échelle d'un siècle.

Pour cerner le phénomène, nous suivrons deux approches distinctes. Dans un premier temps, nous verrons comment se répartissent les papyrus latins au fil des siècles dans la province romaine d'Égypte; ensuite, nous évoquerons la question du vocabulaire latin que l'on trouve dans les papyrus grecs sous des formes translittérées. Dans ces deux approches, les chiffres absolus peuvent être trompeurs, puisque l'on doit aussi tenir compte de la forte variation du nombre de papyrus recensés au fil des siècles: ainsi par exemple, le II^e et le III^e siècle de l'ère chrétienne nous ont livré un matériel beaucoup plus abondant que le V^e siècle. Par conséquent, il importe de considérer non pas seulement les occurrences d'un phénomène en chiffres absolus, mais aussi le rapport existant entre de telles occurrences et le nombre de papyrus attestés pour une période donnée. C'est sur la variation de ces rapports de proportions que l'on pourra espérer déceler certaines tendances, qu'il s'agira d'expliquer d'après ce que nous connaissons de la situation dans l'Empire romain.

²⁸ ROCHETTE (1990).

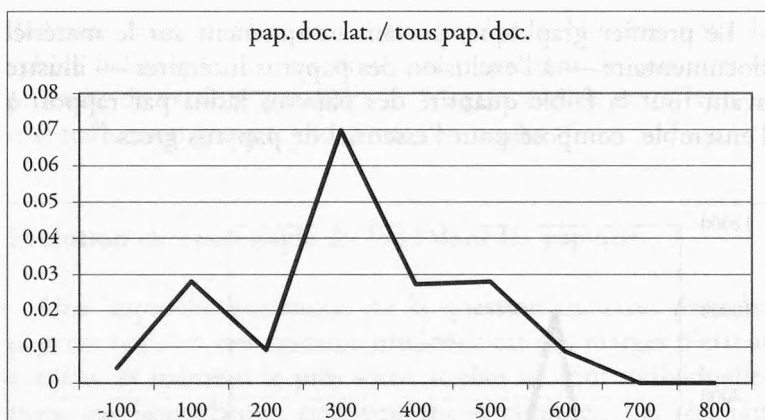
Le premier graphique, portant uniquement sur le matériel documentaire — à l'exclusion des papyrus littéraires — illustre avant tout la faible quantité des papyrus latins par rapport à l'ensemble, composé pour l'essentiel de papyrus grecs.²⁹



Comme cela vient d'être dit, il convient toutefois de comparer le rapport entre le nombre de papyrus latins et l'ensemble des papyrus recensés pour une époque donnée (autrement dit: le rapport entre les deux courbes du premier graphique).

Le deuxième graphique permet de constater une montée en dents de scie jusqu'au III^e siècle: la tendance est croissante jusque là. Il est difficile de préciser si la baisse de la courbe au II^e siècle est une simple aberration due au faible nombre de papyrus disponibles, ou si elle reflète le fait que les vétérans

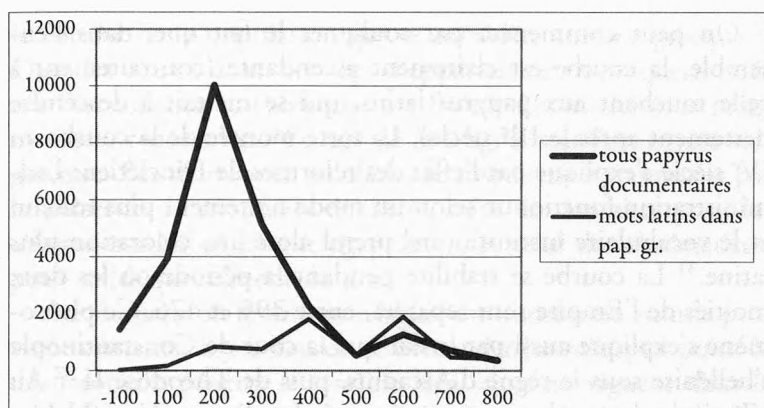
²⁹ Source: HGV.



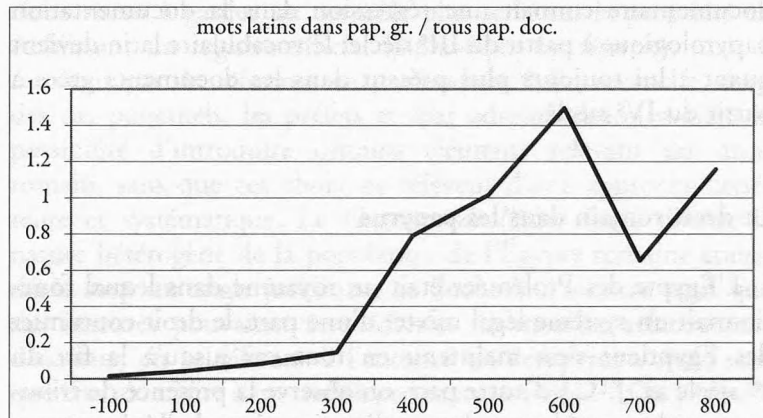
romains — source de nombreux papyrus latins — obtiennent certains accommodements au II^e siècle en ce qui concerne l'usage de documents légaux en latin. Un pic est atteint au III^e siècle, ce qui pourrait s'expliquer par la promulgation de la *Constitutio Antoniniana* de 212 accordant la citoyenneté romaine à pratiquement tous les ressortissants de l'Empire; nous reviendrons sur ce phénomène. Ce qui est le plus frappant, c'est que dès le III^e siècle le rapport entre les papyrus latins et l'ensemble des papyrus diminue de manière drastique, jusqu'à devenir nul aux VII^e et VIII^e siècles. Les réformes de Dioclétien et le déplacement de la capitale de l'Empire vers Constantinople n'ont apparemment pas contribué de manière durable au développement de l'usage du latin sous un angle pratique en Égypte. En revanche, nous allons voir que la tendance est différente en ce qui concerne l'introduction de mots latins dans le lexique des papyrus grecs d'Égypte.

Le graphique qui suit reprend la courbe de la répartition du matériel papyrologique documentaire global que nous avons déjà vue. Elle est cette fois-ci mise en regard des attestations de mots latins repris dans le vocabulaire grec des papyrus d'Égypte (p. ex. δούξ = *dux*).³⁰

³⁰ Sources: *HGV* pour le traitement global des papyrus, pour les attestations de mots latins: DARIS (1991²). Le décalage chronologique entre la base de



Dans ce cas également, il importe surtout d'examiner le rapport entre le nombre de mots latins recensés pour un siècle donné et le nombre de papyrus disponibles pour la même période.



données HGV (2010) et l'ouvrage de Daris (1991) n'a qu'un faible impact sur les résultats car la forme générale des deux courbes n'a que peu varié au cours des dernières décennies, même si les quantités ont augmenté au fil du temps.

On peut commencer par souligner le fait que, dans l'ensemble, la courbe est clairement ascendante (contrairement à celle touchant aux papyrus latins, qui se mettait à descendre nettement après le III^e siècle). La forte montée de la courbe au IV^e siècle s'explique par l'effet des réformes de Dioclétien: l'administration fonctionne selon un mode nettement plus romain et le vocabulaire institutionnel prend alors une coloration plus latine.³¹ La courbe se stabilise pendant la période où les deux moitiés de l'Empire sont séparées, entre 395 et 476. Ce phénomène s'explique aussi par le fait que la cour de Constantinople s'hellénise sous le règne d'Arcadius, puis de Théodose II.³² Au VI^e siècle, la courbe remonte, ce qui s'explique vraisemblablement par la réunification de l'Occident et de l'Orient. Pour le VIII^e siècle, les marges d'erreur sont trop importantes pour que l'on puisse tirer une conclusion pertinente de la remontée de la courbe.

La confrontation des deux approches suggère donc que l'usage de la langue latine pour la rédaction de textes de nature documentaire connaît une régression dans la documentation papyrologique à partir du III^e siècle; le vocabulaire latin devient quant à lui toujours plus présent dans les documents grecs à partir du IV^e siècle.

Le droit romain dans les papyrus

L'Égypte des Ptolémées était un royaume dans lequel fonctionnait un système légal mixte: d'une part, le droit coutumier des Égyptiens s'est maintenu en tout cas jusqu'à la fin du I^{er} siècle av. J.-C.; d'autre part, on observe la présence de tribunaux et de procédures relevant d'une pratique hellénique pour

³¹ À ce propos, cf. JONES (1963) 13-14. Le phénomène d'intégration au vocabulaire grec de termes administratifs et juridiques latins n'est pas propre à l'Égypte: on l'observe dans toute la partie orientale de l'Empire, comme le relève Jones.

³² JONES (1963) 14.

la couche de la population qui se considère comme grecque.³³ Dans les deux cas, au concept d'appartenance ethnique fondée sur l'ascendance se substitue une forme d'ethnicité plus pragmatique, reposant sur l'usage de la langue, soit égyptienne soit grecque. Les deux voies parallèles se traduisent notamment par la présence de tribunaux distincts, celui des laocrites pour les affaires traitées en langue égyptienne, et celui des chrématistes pour celles qui relèvent du grec.

Au moment où le royaume lagide est transformé en une province romaine, il y a lieu de se demander jusqu'à quel point le droit romain pénètre le système légal alors en vigueur dans le pays. Dans la mesure où, jusqu'à la *Constitutio Antoniniana* de l'an 212, la population de la province n'a dans son écrasante majorité pas accès à la citoyenneté romaine, il n'est guère étonnant de constater que les pratiques légales de l'époque lagide se poursuivent sans que l'on observe de profonds bouleversements; de manière générale les nouveaux maîtres se sont efforcés de maintenir le système établi. Ils ont procédé à certaines modifications visant à garder un contrôle plus serré sur la propriété en établissant un registre officiel (βιβλιοθήκη ἐγκτήσεων), mais il ne s'agit pas de réformes en profondeur.³⁴ En revanche, dans des cas ponctuels, les préfets et leur administration avaient la possibilité d'introduire certains éléments relevant du droit romain, sans que ces choix ne relèvent d'une approche cohérente et systématique. Le *Gnomon de l'Idios Logos* illustre la nature hétérogène de la population de l'Égypte romaine considérée sous un angle juridique; ce document montre aussi que des mesures pouvaient être édictées de manière relativement décousue, en se référant à l'autorité de l'empereur, mais sans que l'on ait affaire à un code à proprement parler.³⁵ On y trouve

³³ Cf. *P. Tebt.* I 5 (Kerkeosiris [?], nome arsinoïte, 118 av. J.-C.).

³⁴ WOLFF / RUPPRECHT (2002) 115.

³⁵ Le *Gnomon de l'Idios Logos* est connu par deux papyrus: *P.Oxy.* XLII 3014 (copié au I^{er} siècle ap. J.-C.) et *BGU V* 1210 (copie postérieure à l'an 149 ap. J.-C.). Le premier papyrus n'est qu'un fragment de dimensions réduites, tandis que le second consiste en un rouleau en bonne partie conservé. En ce qui

des prescriptions relatives aux citoyens romains, aux Alexandrins et aux Égyptiens; diverses ordonnances règlent le statut des hommes libres, des affranchis et des esclaves, ainsi que la perméabilité entre les diverses catégories de la population.

Jusqu'en 212, les rares citoyens romains sont pour l'essentiel soit des soldats ou des vétérans et leurs familles, soit des membres de la haute administration de la province; en outre, dans des cas exceptionnels, on voit des Alexandrins accéder à la citoyenneté romaine. Pour maintenir leur statut privilégié, ces citoyens doivent obligatoirement se conformer aux exigences du droit romain à certaines occasions. Outre les démarches destinées à préserver la citoyenneté pour les générations suivantes (diplômes militaires, déclarations de naissance, actes d'affranchissement etc.), les testaments constituent un domaine où le droit romain apparaît clairement dans les papyrus avant la *Constitutio Antoniniana*. Le *Gnomon de l'Idios Logos* (§8, l. 37) stipule expressément: οὐ γὰρ ἐ[ξ]εστὶν Ῥωμαίῳ διαθήκην Ἑλληνικὴν γράψαι "(...) car il n'est pas permis à un citoyen romain d'écrire un testament en grec". À titre d'exemple, on peut citer le cas de *P.Diog.* 10 (Ptolemaïs Euergetis, 3 juin 211 ap. J.-C.), un rapport d'ouverture de testament rédigé en latin, qui illustre l'ambiguïté de la procédure. Ce cas est d'autant plus intéressant qu'il précède de peu l'introduction de l'Édit de Caracalla. Alors que le corps du texte est en latin, le scribe fait

concerne le vocabulaire latin, on constatera la translittération de termes relevant du vocabulaire juridique romain, comme par exemple *κουημπτιωνα* = *coemptionem* (*BGU V* 1210, §33), à une date précédant nettement les réformes de Dioclétien.

³⁶ Cf. p. ex. *P.Diog.* 9, 1 (Philadelphie [?], entre 186 et 210 ap. J.-C. [?]): ἀντί[γραφον] διαθήκ[ης] Ῥ[ω]μαϊκῆς ἐρμηνευθείσης κατὰ τὸ [δυνατόν]. La pratique de la traduction vers le grec existe aussi pour les documents rédigés en langue égyptienne; cf. p. ex. *SB I* 5231, 1 (Psinachis, nome arsinôite, 11 ap. J.-C.): [ἀν]τί[γ]ρ[αφ]ον Αἰγυπτίας π[ρά]ξεως Ἐ[λ]ληνιστὶ μεθερμηνευ[μ]ένης [κα]τὰ τὸ δ[υνατόν]. La question du statut juridique des interprètes dans le droit romain a fait l'objet de nombreuses réflexions; cf. en particulier WACKÉ (1993). L'auteur constate (28-31) que d'une part la notion moderne de traducteur assermenté ne s'applique pas à la période antique, mais que d'autre part le travail des traducteurs ou interprètes semble reconnu dans la pratique, le recours à un traducteur n'étant pas admis comme critère d'invalidation d'une action juridique.

référence à la signature de l'auteur du testament telle qu'elle apparaissait sur le testament original (ici, il ne s'agit que du rapport d'ouverture du testament, après le décès de la personne): cette signature était en grec, ce qui suggère que notre homme, tout citoyen romain qu'il était, ne savait pas écrire en latin. On constate d'ailleurs un certain degré d'adaptation, notamment lorsqu'il devient nécessaire de produire des traductions grecques de ces documents *κατὰ τὸ δυνατόν*, c'est-à-dire "dans la mesure du possible".³⁶ Il existe un fossé entre les exigences du droit romain et la réalité linguistique de l'Égypte romaine.

En 212, la population égyptienne dans son ensemble accède à la citoyenneté romaine. Le signe le plus visible de la *Constitutio Antoniniana* réside évidemment dans l'onomastique, puisque l'on voit apparaître d'innombrables Aurelii et Aureliae, phénomène qui ne se limite évidemment pas à la seule Égypte. Mais au-delà de l'effet cosmétique, ces Aurelii et Aureliae vont-ils voir leur cadre juridique bouleversé du jour au lendemain?

Commençons par souligner le fait que, en Égypte, l'Édit de Caracalla se présente comme l'aboutissement d'un lent processus de transformation des structures de la province. L'Égypte connaît en effet une forme de 'municipalisation' progressive de ses institutions civiques, qui aboutira d'abord à l'octroi de conseils (*βουλαι*) pour les métropoles des nomes en 202.³⁷ Octroyer une certaine autonomie nominale aux instances locales, c'est aussi les charger directement de diverses responsabilités, notamment sur le plan fiscal. Lorsque les Égyptiens accèdent à la citoyenneté dix ans plus tard, les distinctions entre citoyens et pérégrins n'importent plus dans les faits; la capitation (*λαογραφία*), qui constituait l'un des éléments concrets de la distinction entre les Égyptiens et les ressortissants plus privilégiés de la province (citoyens romains, citoyens d'Alexandrie et des autres cités grecques d'Égypte), disparaîtra d'ailleurs peu de temps après.

³⁷ BOWMAN / RATHBONE (1992).

Les papyrus révèlent néanmoins les effets concrets de l'octroi de la citoyenneté romaine, même si certains d'entre eux n'ont qu'une portée symbolique. C'est notamment le cas de l'apparition de la clause de *stipulatio* dans les contrats, peu de temps après la promulgation de la *Constitutio Antoniniana*.³⁸ Désormais, les contrats se terminent par cette clause par laquelle la partie contractante précise qu'on lui a demandé de confirmer la transaction, et qu'elle a donné son accord (περὶ δὲ τοῦ ταῦτα ὀρθῶς καὶ καλῶς γεγενῆσθαι ἐπερωτηθεὶς ὡμολόγησα). Cette clause restera en vigueur jusqu'à l'arrivée des Arabes; cependant, rien ne permet de déterminer si elle correspond réellement à une modification de la pratique juridique en Égypte.

Le cas des testaments est intéressant: il subsiste l'obligation formelle pour les citoyens romains de faire rédiger leurs testaments en latin, mais la *Constitutio Antoniniana* introduit une telle masse de nouveaux citoyens que, dans les faits, cette règle n'est plus applicable. C'est ce qui explique un assouplissement de la règle dès le règne de Sévère Alexandre.³⁹ À titre d'exemple, on peut citer le cas de *SPP* XX 35, 12-14 (= *SB* I 5294; nome héracleopolite, 235 ap. J.-C.): τὴν διαθήκην ἐποίησα γράμμασιν Ἑλληνικοῖς ἀκο[λού]θως τῇ θεῇ χ[ελε]ύσ[ει] | τοῦ κυρίου ἡμῶν Αὐτοκράτορος Μάρκου Αὐρηλίου | Σεουήρου Ἀλεξάνδρ[ο]υ Εὐσεβοῦς Εὐ[τ]υχ[οῦς] Σεβαστοῦ "J'ai fait mon testament en grec en vertu de l'ordonnance divine de notre maître l'empereur Marc Aurèle Sévère Alexandre, Pieux, Bienheureux, Auguste".

Un troisième domaine où le changement est perceptible a trait au *ius trium liberorum*, qui autorisait les femmes ayant au moins trois enfants à conduire leurs affaires sans le recours à un répondant légal (κύριος).⁴⁰ Si la pratique était déjà attestée dans les papyrus dès le II^e siècle, elle a tendance à augmenter après la promulgation de la *Constitutio Antoniniana*. Les femmes ont pu se prévaloir de leur nouveau statut, mais selon

³⁸ WOLFF / RUPPRECHT (2002) 131-133.

³⁹ *Ibid.* 133-134.

⁴⁰ *Ibid.* 134-136.

toute vraisemblance cette mesure a dû aussi les charger de nouvelles responsabilités, notamment fiscales ou liturgiques.

L'Édit de Caracalla ne conduit donc pas à une romanisation de l'Égypte. Les structures administratives et civiques ont certes évolué dans le sens de la municipalisation, mais ce processus est en marche dès la période augustéenne. Sur le plan de l'état civil, la situation des habitants de l'Égypte ne change pas de manière profonde et rapide. Les contrats gardent plus ou moins la même forme, exception faite de la clause de *stipulatio*, qui n'a que peu d'impact sur le contenu même des contrats.

Les changements induits par les réformes de Dioclétien seront beaucoup plus importants, aussi bien sur le plan structurel que formel, même si eux non plus ne mèneront pas à une véritable romanisation de la province. À ce propos, il vaut la peine de rappeler la pratique des notaires de la période tardive (V/VI^e siècles), qui inscrivent fréquemment leur signature en grec, mais avec des caractères latins.⁴¹ Le caractère quasi solennel de l'écriture latine est ainsi préservé, mais les notaires travaillent dans un environnement qui est pour l'essentiel grec.

Les papyrus et la littérature latine

La présence de textes littéraires latins retrouvés sur des papyrus en Égypte montre qu'il existait un lectorat pour ces ouvrages; mais la relative rareté des attestations met aussi en évidence le fait que les lecteurs de littérature latine étaient peu nombreux dans cette région de l'Empire. Le fragment attribué à Cornelius Gallus semble constituer un cas exceptionnel.⁴² Il date en effet d'une période pour laquelle nous ne possédons que très peu de papyrus, qu'ils soient grecs ou latins; en ce qui concerne les papyrus latins, c'est — avec le *Carmen de Bello Aegyptiaco* (P.Herc. 817) — le plus ancien livre original en

⁴¹ DIETHART / WOPR (1986).

⁴² ANDERSON / PARSONS / NISBET (1979); PETERSMANN (1983).

latin; il a été trouvé aux limites de l'occupation romaine au sud de l'Égypte. Il a dû arriver là dans les bagages d'un officier de l'armée romaine. Par son caractère atypique, ce papyrus peut être comparé — pour la sphère grecque — à l'ordre du général macédonien Peukestas, datant du IV^e siècle av. J.-C.⁴³

Nous avons vu précédemment que les auteurs latins les mieux représentés dans les papyrus sont — sans surprise — Virgile et Cicéron. Si des cas de Grecs connaissant le latin sont bien attestés, ils ne constituent toutefois pas une majorité, tant s'en faut. Il existe une asymétrie entre les deux principales langues de l'Empire: alors que les couches sociales favorisées dans la partie occidentale de l'Empire apprennent le grec en plus du latin, en Orient l'apprentissage du latin n'est pas rare, mais ne constitue pas la norme. Jusqu'à date récente, on a même pensé que le déséquilibre était aussi illustré par l'architecture des bibliothèques: à Rome, la Bibliothèque palatine présenterait une architecture symétrique à deux salles, l'une pour les livres en latin et l'autre pour ceux en grec; en revanche, à Éphèse, la Bibliothèque dite de Celse présenterait un axe unique, qui ne suggérerait pas un équilibre symbolique pour l'espace réservé aux deux langues.⁴⁴ Cette manière de voir a toutefois été remise en question (voir l'intervention d'Edmund Thomas dans la discussion).

En Égypte l'apprentissage du latin reste donc le plus souvent rudimentaire. Dans ces conditions, il y a lieu de se demander quel a pu être l'impact de la littérature latine sur les auteurs grecs de la période impériale. Deux cas tirés de papyrus publiés à date relativement récente permettront non pas de changer complètement notre perception de la situation, mais du moins de la nuancer quelque peu.

P.Oxy. LIV 3723 (copié au II^e siècle ap. J.-C.; papyrus publié en 1987) contient un fragment élégiaque grec présentant certaines caractéristiques que l'on rencontre dans l'élégie

⁴³ Cf. *SB* XIV 11942; TURNER (1974).

⁴⁴ BLANCK (1992) 192 et 206.

latine (emploi de la 1^{re} personne, recours à des *exempla* mythologiques). Comme il s'agit d'un poème composé par un amateur, l'éditeur du papyrus s'est posé la question du modèle possible à ce poème: "Such a model, at Oxyrhynchus, in the second century AD, would surely have been Greek; imitation of Latin, though not impossible (cf. *P.Bon.* 4; *P. Oxy.* L 3537, p. 60), is much less likely at this date".⁴⁵ S'il ne fait pas de doute que, à partir des réformes de Dioclétien, des poètes grecs apprennent le latin, en revanche pour le Haut empire le phénomène paraît de prime abord moins répandu, et les chercheurs restent divisés sur cette question.⁴⁶ Suite à la publication de *P.Oxy.* LIV 3723, la défense la plus vigoureuse d'une connaissance de la littérature latine par les auteurs grecs a été menée par Martin Hose.⁴⁷ Il est toutefois frappant de constater que, en ce qui concerne le terrain papyrologique, les indices qu'il cite pour une connaissance du latin sous le Haut empire passent par des éléments que nous avons déjà vus, à savoir la présence de fragments d'auteurs latins (Virgile et Cicéron, mais aussi Tite-Live et Salluste), de lexiques bilingues, ainsi que d'exercices scolaires portant sur Virgile. Tous ces indices attestent certes l'existence d'un processus d'apprentissage du latin, mais à un niveau rudimentaire: rares étaient ceux qui s'y mettaient, et le niveau atteint restait somme toute modeste. Ainsi par exemple, les papyrus égyptiens ne nous ont pour l'instant livré aucun témoignage de Perse ou de Juvénal, poètes d'un abord beaucoup plus difficile que Virgile; il en va de même d'Ovide, déjà mentionné précédemment; quant à Horace, nous n'en avons que la trace très douteuse d'un seul vers.⁴⁸

Le débat a été relancé par la publication de fragments d'hexamètres grecs copiés eux aussi au II^e siècle ap. J.-C., où apparaît une mention des Dioscures, du Tibre, et probablement des

⁴⁵ *P.Oxy.* LIV 3723, p. 59; cf. aussi PARSONS (1988).

⁴⁶ À propos des poètes grecs lisant le latin après les réformes de Dioclétien, cf. Alan CAMERON (1965).

⁴⁷ HOSE (1994).

⁴⁸ DOW (1968) 62.

Pénates.⁴⁹ Ces lignes mutilées pourraient faire écho à un passage de l'*Énéide* (8, 26-89), où Énée débarque dans le Latium et reçoit un oracle du Tibre. Toutefois, plusieurs auteurs grecs — Strabon et Denys d'Halicarnasse parmi les plus visibles — ont aussi contribué à répandre diverses traditions sur l'arrivée des Troyens dans le Latium; l'arrière-fond de ce poète grec n'est pas nécessairement virgilien. La prudence reste donc de mise: d'ailleurs, un cas isolé ne permettrait pas de postuler l'existence d'une pratique courante de lecture des poètes latins chez les auteurs grecs du Haut empire.

À partir du IV^e siècle, la situation semble changer assez nettement, comme le montre notamment le cas de Claudien, un Alexandrin qui peut composer des poèmes en grec et en latin. Sur le plan papyrologique, on relèvera en particulier la découverte de l'*Alceste* de Barcelone, un poème hexamétrique latin copié vers la fin du IV^e siècle.⁵⁰ Il provient d'un codex contenant aussi des passages des *Catilinaires* de Cicéron, ainsi qu'un texte liturgique grec; le grec et le latin se côtoient donc dans le même livre. Miroslav Marcovich (101) estime qu'on peut dater la composition du poème (pas sa copie) autour de 350 ap. J.-C., et il situe son auteur en Égypte.

Conclusion

Ce survol de la situation telle que nous la révèlent les papyrus égyptiens devrait nous inciter à la prudence: à un niveau ponctuel, des cas existent pour pratiquement tous les niveaux de compétence en latin, depuis l'ignorance totale jusqu'à une maîtrise correcte de la langue; mais dans l'ensemble, le latin reste un phénomène marginal dans l'Égypte romaine. Les réformes de Dioclétien ont certainement donné un élan nouveau à l'apprentissage du latin, pour des raisons essentiellement opportunistes.

⁴⁹ P. Louvre II 93 (publié en 2005).

⁵⁰ ROCA-PUIG (1982); MARCOVICH (1988).

L'examen de la répartition chronologique des occurrences montre d'une part que l'usage écrit du latin connaît un pic au III^e siècle, avant de redescendre rapidement (nous ne possédons pas un seul papyrus latin pour le VII^e ou le VIII^e siècle); d'autre part, le latin technique se fait petit à petit un chemin dans la langue grecque par le biais de mots d'emprunt.

Les papyrus montrent aussi que le droit romain imprime certes sa marque sur la vie des habitants de l'Égypte, mais les effets concrets ne modifient pas une impression générale de continuité dans les pratiques juridiques. La promulgation de la *Constitutio Antoniniana* sanctionne un processus déjà entamé depuis longtemps; les réformes de Dioclétien ont un effet plus profond sur notre documentation papyrologique.

Enfin, les papyrus littéraires montrent certes une présence des auteurs latins en Égypte romaine, mais le niveau de connaissance reste assez rudimentaire: on se concentre sur des auteurs scolaires et l'impact sur la composition de textes grecs ne se fait sentir que dans des cas exceptionnels.

Du fait même que l'Égypte était intégrée dans l'Empire en tant que province, on ne peut que s'attendre à ce que, au moins dans une certaine mesure, divers éléments de la romanité aient pénétré les aspects grecs de la culture du pays; mais en définitive, l'Égypte ne devient jamais vraiment romaine, et le substrat égyptien n'a jamais disparu.⁵¹

Bibliographie

- ADAMS, J.N. (2003), *Bilingualism and the Latin Language* (Cambridge).
ANDERSON, R.D. / PARSONS, P.J. / NISBET, R.G.M. (1979), "Elegiacs by Gallus from Qasr-Ibrîm", *JRS* 69:125-155.

⁵¹ Sur ce dernier point, ma conclusion rejoint celle de JONES (1963) 18, appliquée au Proche-Orient dans son ensemble: l'auteur insiste sur la minceur du vernis hellénique appliqué aux cultures locales, pour l'essentiel dans les régions côtières et urbanisées.

- BAGNALL, R.S. (1995), *Reading Papyri, Writing Ancient History* (London - New York).
- BASTIANINI, G. (1988), "Un ordine di scarcerazione: P.Berol. inv. 8997 (ChLA X 421)", in *Proceedings of the XVIIIth International Congress of Papyrology, Athens 1986*. II (Athens), 351-356.
- BLANCK, H. (1992), *Das Buch in der Antike* (München).
- BOWMAN, A.K. / RATHBONE, D.W. (1992), "Cities and Administration in Roman Egypt", *JRS* 82:107-127.
- BRUCKNER, A. / MARICHAL, R. (1954-1998), *Chartae Latinae Antiquiores: Facsimile-Edition of the Latin Charters Prior to the Ninth Century*. 49 vol. (Basel-Dietikon).
- CAMERON, Alan (1965), "Wandering Poets: A Literary Movement in Byzantine Egypt", *Historia* 14:470-509.
- CAVALLO, G. (1965), "La scrittura del P.Berol. 11532: Contributo allo studio dello stile di cancelleria nei papiri greci di età romana", *Aegyptus* 45:216-249.
- CAVENAILE, R. (1958), *Corpus Papyrorum Latinarum* (Wiesbaden).
- CUGUSI, P. (1992-2002), *Corpus Epistolarum Latinarum, papyris tabulis ostracis servatarum* (CEL). 3 vol. (Pap. Flor. XXIII / XXXIII, Firenze).
- DARIS, S. (1991²), *Il lessico latino nel greco d'Egitto* (Barcelona).
- DIETHART, J.M. / WÖRPER, K.A. (1986), *Notarsunterschriften im byzantinischen Ägypten* (Byz. Not.) (Wien).
- DOW, S. (1968), "Latin Calligraphy at Hawara: P.Hawara 24", *JRS* 58:60-70.
- FINK, R.O. (1971), *Roman Military Records on Papyrus* (Cleveland).
- GIGNAC, F.T. (1976), *A Grammar of the Greek Papyri in the Roman and Byzantine Periods*. I, *Phonology* (Milano).
- HEILEN, S. (2010), "Some Metrical Fragments from Nechepsos and Petosiris", in I. BOEHM / W. HÜBNER (éd.), *La poésie astrologique dans l'Antiquité: Actes du colloque organisé les 7 et 8 décembre 2007 par J.-H. Abry (Université Lyon 3) avec la collaboration de I. Boehm (Université Lyon 2) (Collection du Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain 38, Paris)*, 23-93.
- HOSE, M. (1994), "Die römische Liebeslegie und die griechische Literatur", *Philologus* 138:67-82.
- JONES, A.H.M. (1963), "The Greeks under the Roman Empire", *DOP* 17:1-19.
- JÖRDENS, A. (1999), "Das Verhältnis der römischen Amtsträger in Ägypten zu den 'Städten' in der Provinz", in W. ECK (Hrsg.), *Lokale Autonomie und römische Ordnungsmacht in den kaiserzeitlichen Provinzen vom 1. bis 3. Jahrhundert* (Schriften des historischen Kollegs 42, München), 141-180.

- JÖRDENS, A. (2009), *Statthalterliche Verwaltung in der römischen Kaiserzeit: Studien zum praefectus Aegypti* (Historia Einzelschr. 175, Stuttgart).
- KRAMER, J. (1983), *Glossaria bilingua in papyris et membranis reperta* (PTA 30, Bonn).
- KRAMER, J. (1984), "Testi greci scritti nell' alfabeto latino e testi latini scritti nell' alfabeto greco: Un caso di bilinguismo imperfetto", in *Atti del XVII congresso internazionale di papirologia, Napoli 1983*. III (Napoli), 1377-1384.
- KRAMER, J. (2001), *Glossaria bilingua altera: (C. Gloss. Biling. II)* (APF Beiheft 8, Leipzig).
- MARCOVICH, M. (1988), *Alcestis Barcinonensis. Text and Commentary* (Mnemosyne Suppl. 103, Leiden).
- MILLAR, F. (2006), *A Greek Roman Empire: Power and Belief under Theodosius II* (408-455) (Berkeley-Los Angeles-London).
- PARSONS, P.J. (1988), "Eine neugefundene griechische Liebeslegie", *MH* 45:65-74.
- PETERSMANN, G. (1983), "Cornelius Gallus und der Papyrus von Qasr Ibrim", in *ANRW* II.30.3 (Berlin-New York), 1649-1655.
- ROCA-PUIG, R. (1982), *Alcestis. Hexàmetres llatins* (Barcelona).
- ROCHETTE, B. (1990), "Les traductions grecques de l'Énéide sur papyrus", *LEC* 58:333-346.
- ROCHETTE, B. (1997), *Le latin dans le monde grec: Recherches sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l'Empire romain* (Coll. Latomus 233, Bruxelles).
- RYHOLT, K. (2011), "New Light on the Legendary King Nectanebos of Egypt", *JEA* 97:61-72.
- SCHUBART, W. (1911), *Papyri Graecae Berolinenses* (Bonnae).
- SWAIN, S. (1996), *Hellenism and Empire: Language, Classicism, and Power in the Greek World, AD 50-250* (Oxford).
- TURNER, E.G. (1974), "A Commander-in-Chief's Order from Saqqâra", *JEA* 60:239-242.
- WACKE, A. (1993), "Gallisch, Punisch, Syrisch oder Griechisch statt Latein? Zur schrittweisen Gleichberechtigung der Geschäftssprachen im römischen Reich", *ZKG* 110:14-59.
- WOLFF, H.J. / RUPPRECHT, H.A. (2002), *Das Recht der griechischen Papyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemäer und des Prinzipats*. I (München).

DISCUSSION

H.-G. Nesselrath: Vielen Dank für die klaren und einleuchtenden Ausführungen zur Entwicklung der Latinität in Ägypten. Ich frage mich jedoch, ob die Zunahme lateinischer Wörter im griechischen Wortschatz ein guter Indikator für zunehmende Lateinkenntnisse ist. Dazu eine moderne Parallele: Wenn im deutschsprachigen Raum inzwischen sehr viele Anglizismen (also englische Wörter im deutschen Wortschatz) verbreitet sind, sagt das nicht sehr viel über die Fähigkeit, Englisch zu sprechen, bei denen aus, die diese Anglizismen in ihrer Sprache benutzen.

P. Schubert: Votre comparaison me paraît au contraire illustrer d'assez près le caractère ambigu de la problématique, même si les rapports entre l'Allemagne et le monde anglo-saxon ne sont évidemment pas identiques à ceux qui ont existé entre les deux parties de l'Empire romain. Dans le domaine germanophone actuel, l'adoption de mots anglais ne témoigne pas nécessairement d'une américanisation totale de la société; elle reflète néanmoins l'influence du monde anglo-saxon à divers niveaux. L'apparition accrue de mots latins dans les papyrus grecs d'Égypte fait écho aux changements induits par les réformes de Dioclétien, puis par le déplacement de la capitale de l'Empire à Constantinople. L'administration et l'armée sont alors nettement influencées par cet apport venu de l'ouest.

U. Gärtner: Ihr Beitrag hat, was die literarischen Papyri betrifft, deutlich gemacht, dass man mit Rückschlüssen aus diesen Papyri auf eine Vertrautheit mit römischer Literatur im griechischen Sprachbereich sehr vorsichtig sein muss. Vielleicht wächst dieser Zweifel noch, wenn man fragt, ob sich der

Herkunftsort der in Ägypten gefundenen Papyri, die lateinischen Literatur bieten, noch bestimmen lässt und ob die Besitzer / Leser dieser Papyri — abgesehen natürlich von den bilingualen und eindeutig zum Schulgebrauch bestimmten Texten — überhaupt Griechen waren oder nicht auch Römer?

P. Schubert: Il est le plus souvent difficile d'établir l'origine précise des papyrus littéraires trouvés en Égypte, car ils ne proviennent en général pas de fouilles officielles — Oxyrhynque constitue une exception à cet égard. On peut parfois supputer qu'un texte latin appartenait à un vétéran ou à sa famille; mais le plus souvent, nous ne savons rien du contexte précis dans lequel les auteurs ont été lus. C'est avant tout le niveau relativement élémentaire des auteurs conservés qui suggère un lectorat peu instruit en ce qui concerne la littérature latine. Il est vraisemblable que certains des lecteurs étaient des Romains; mais — comme vous le soulignez — la présence de versions bilingues et de lexiques indique sans l'ombre d'un doute qu'au moins une partie de ces textes a été utilisée par des personnes dont la langue usuelle était le grec.

E. Thomas: On the arrangement of Greek and Latin books in the Palatine Library at Rome and in Roman libraries more generally, Matthew Nicholls⁵² now follows the recent excavators of the Palatine⁵³ in the view that the Augustan Palatine Library did not, as was once believed, consist of two halls, but only a single space. He finds no support for the opinion that Greek and Latin books were displayed separately, but argues that they were shelved differently, by genre, subject or collection.

⁵² M. NICHOLLS (2010), "Bibliotheca Latina Graecaque: On the Possible Division of Roman Libraries by Language", in Y. PERRIN (éd.), *Neronia VIII. Bibliothèques, livres et culture écrite dans l'empire romain de César à Hadrien* (Bruxelles), 11-21.

⁵³ *MDAI(R)* 112 (2005) 351-378.

H.-G. Nesselrath: Der Vergleich zwischen griechischen und lateinischen Schulautoren — im griechischen Sprachbereich (bzw. speziell im kaiserzeitlichen Ägypten) — ist interessant für seine Parallelen (Homer / Vergil; Demosthenes / Cicero), aber auch für seine Unterschiede: Für das Lateinische fehlt auffälligerweise das Theater, das im Griechischen zumindest mit Euripides (vielleicht auch mit Menander) sehr präsent ist. Als Grund dafür könnte man annehmen, dass die lateinischen Theaterautoren zum Teil eine zu altertümliche und schwierige Sprache hatten (Plautus; die republikanische Tragödie) oder es in der Antike eben nie zum Status von Schulautoren brachten (Seneca). Insgesamt scheint also der Schulunterricht im Lateinischen für Griechischsprecher rudimentärer gewesen zu sein als umgekehrt der Griechischunterricht für Lateinsprecher.

P. Schubert: Le théâtre romain n'a jamais atteint le niveau de prestige dont jouissait le théâtre à Athènes, et il n'a pas joué le même rôle dans la vie civique romaine. Comme vous le relevez, Plaute présentait des difficultés de langue évidentes; Sénèque, comme auteur tragique, n'a pas atteint un très fort degré de popularité; seul Térence semble avoir connu un sort un peu meilleur. Dans ces conditions, les choix scolaires ont vraisemblablement suivi un principe d'économie, accordant la priorité à l'épopée dans le domaine poétique, et à la rhétorique en ce qui concerne la prose.

E. Thomas: I am interested in the implications of writing practice in Roman Egypt on public space and wonder whether in certain kinds of public space Latin was particularly visible, or whether it was associated more with some areas of the city than others (just as, you have mentioned, the use of demotic was particularly to be found in Egyptian temples, and the theatre was a domain especially for the Greek language). I recall the practice of storing birth certificates of Roman citizens, written in Latin on wax and wooden tablets, in the *Atrium Magnum* at

Alexandria.⁵⁴ Perhaps in some way this could have become marked as a “Latin space”?

P. Schubert: Alexandrie constitue un cas particulier et — à strictement parler — ne fait même pas partie de l'Égypte. En ce qui concerne le pays égyptien à proprement parler, le latin ne jouit évidemment pas du même statut que la langue égyptienne, représentée aussi bien sur des papyrus que sur des bâtiments du culte traditionnel local. Le degré de pénétration du latin en Égypte est trop faible pour permettre de penser une présence large de la langue dans l'espace public. Les inscriptions sur le Colosse de Memnon constituent plutôt une exception que la norme.

H.-G. Nesselrath: Nur ein kurzer Hinweis: Sie weisen gut darauf hin, dass nach der *Constitutio Antoniniana* die Stipulationsformel aus dem römischen Recht in Verträgen sehr präsent ist; aber ich finde es sehr bezeichnend, dass sie es in griechischer Sprache ist. Dies scheint ein gutes Indiz zu sein, dass man das römische Recht eben auch auf Griechisch rezipieren kann und nicht auf Latein rezipieren muss.

P. Schubert: Le phénomène de la clause de *stipulatio* rédigée en grec met en évidence, là aussi, la tension entre les principes et la réalité. On maintient un formalisme de façade, qui exige la présence d'un droit romain marqué par une procédure assez précise, mais on doit tout de même permettre le bon déroulement des transactions commerciales ou notariales où le grec est omniprésent.

T. Whitmarsh: Can I ask you about the *Gnomon of the Idios Logos*, and particularly about the relationship between law and language? The passage you cite forbids a Roman from writing

⁵⁴ E.g. *P.Mich.* III 167; *CPL* 1458, 150, 152-4 and 156-7; E.A. MEYER (2004), *Legitimacy and Law in the Roman World* (Cambridge), 172.

a “Greek will” — not a “will in Greek”, but a “Greek will”. “Greek” here means primarily “according to Greek (as opposed to Roman) law”, although there may well be also a presumption that it is written in Greek. In this case there is in practice no ambiguity, since the text is both a document of Greek law and written in Greek. What is interesting, then, is what happens when — as in the papyrus example you cite — a legal text is translated into another language. A “copy (ἀντίγραφον) of a Roman will translated into Greek κατὰ τὸ δυνατόν”: does such a text remain a document of Roman law now that it is in Greek? Or is it only “Roman” by reference back to the original Latin? I wonder, even, whether the phrase κατὰ τὸ δυνατόν means not “translated insofar as the translator in this case is competent” but “translated insofar as it is possible to translate any legal text into another language without doing violence to it”.

P. Schubert: Le *Gnomon de l'Idios Logos* est un ensemble composite de règles reposant sur des précédents qui ont fait en quelque sorte jurisprudence. Les prescriptions qu'on y trouve ont dû être utilisées par des membres de l'administration de la province d'Égypte, comme par exemple les stratèges des nomes. Le cas de *P. Diog.* 9, 1 apporte un élément de réponse quant à la manière dont on devrait traduire l'expression “testament grec”: avec ἀντί[γραφον] διαθήκη[ς] Π[ω]μαίικῃς ἐρμηνευθείσης κατὰ τὸ [δυνατόν], il ne peut s'agir que d'une “copie d'un testament *en latin* traduit dans la mesure du possible”. Autrement dit, c'est bien la formulation en langue latine qui est capitale, et non simplement la tradition juridique dans son ensemble.

La copie en grec rédigée “dans la mesure du possible” met clairement en évidence la tension qui existe entre les exigences du droit romain (les actes relevant notamment de l'état civil doivent obligatoirement être écrits en latin) et la pratique dans les provinces d'Orient, où l'application stricte de la règle linguistique provoque plus de difficulté qu'elle ne lève de malentendus. De toute évidence, l'obligation d'utiliser le latin visait

en premier lieu à éviter une divergence entre les pratiques, divergence qui aurait pu faire suite au processus de traduction. Toutefois, dans une province où la langue de communication écrite est pour l'essentiel le grec, il était quasiment impossible de s'en tenir à ce principe. La pratique documentaire reflète une recherche de compromis entre deux exigences en partie contradictoires.

A. Heller: Dans son livre sur l'administration judiciaire dans les provinces hellénophones de l'Empire romain, Julien Fournier étudie à la fois les tribunaux civiques et le tribunal du gouverneur, ainsi que la manière dont ces deux niveaux s'articulaient.⁵⁵ En Égypte, sur qui et dans quels cas s'exerçait la juridiction du préfet, et pouvait-elle avoir un impact sur la diffusion de règles de droit romain dans la province?

P. Schubert: En premier lieu, le préfet s'occupait des affaires judiciaires ayant trait aux citoyens romains et aussi ressortissants des cités établies selon le modèle grec (Alexandrie, Naucratis, Ptolemaïs et — à partir de 130 ap. J.-C. — Antinoopolis); les Égyptiens et les habitants des métropoles des nomes, eux, répondaient de leurs actions devant le stratège de leur nome. Les deux ordres de libération, dont l'un concerne un prisonnier portant un nom de consonance typiquement égyptienne, suggèrent que le préfet avait aussi la compétence de traiter des cas particulièrement graves entraînant une condamnation aux travaux forcés, pour toute la population de la province sans distinction de statut. Le préfet avait aussi la haute main sur la procédure de confirmation du statut des citoyens romains, appelée *ἐπίκρισις*. Dans ce cas en particulier, l'impact de la romanité se faisait sentir; mais cela ne touchait qu'une faible frange de la population de l'Égypte.

⁵⁵ J. FOURNIER (2010), *Entre tutelle romaine et autonomie civique: L'administration judiciaire dans les provinces hellénophones de l'Empire romain (129 av. J.-C. – 235 apr. J.-C.)* (Athènes).

J.-L. Charlet: Le cas du papyrus de Barcelone, de provenance égyptienne, me paraît très intéressant, même si — hélas! — il est isolé: d'abord parce qu'il associe des textes grecs et latins, et donc atteste un bilinguisme; ensuite parce qu'il transmet un poème latin (*Alceste*) inconnu par ailleurs. Il ne s'agit donc ni d'un texte scolaire, ni d'un grand texte classique. À ce titre, il est particulièrement intéressant. Pour élargir la question en fonction du thème de ces *Entretiens*, je voudrais attirer l'attention sur le fait que, non seulement dans la haute administration, en particulier après la réforme de Dioclétien (à partir duquel toutes les monnaies frappées en Orient, et même les premières monnaies byzantines, sont à légende latine) et dans les cadres dirigeants de l'armée, on trouvait des latinophones et des bilingues qui constituaient une partie potentielle du public littéraire, mais que la présence en Occident d'un public peu nombreux certes, mais réel, qui s'intéressait au grec au point de traduire des œuvres grecques (en prose: Rufin, Manlius Théodorus; en vers: Ausone et ce que l'on a appelé le "cercle de Naucellius" qui traduisent en vers latin des épigrammes grecques...) n'a peut-être pas laissé indifférents certains auteurs grecs tardifs; et donc pourquoi certains d'entre eux n'auraient-ils pas fait de temps en temps un clin d'œil à cette partie, même limitée, de leur public potentiel? D'autre part si certains de ces Grecs ont pu lire des œuvres latines (comme Plutarque a lu, dans le domaine historique, des œuvres historiques latines et, après tout, Planude au XIII^e siècle s'intéressera à Ovide et traduira les *Héroïdes*), peut-être en est-il resté quelque chose dans leur mémoire (si développée dans l'Antiquité) et, par l'alchimie de la réminiscence, quelque chose a pu passer, même inconsciemment, dans leur production littéraire. Mais, comme l'a dit Ursula Gärtner, cela est "denkbar, aber nicht beweisbar"!

P. Schubert: Effectivement, la latinité semble jouir d'une plus grande visibilité dans le paysage oriental à partir du IV^e siècle. Une bonne partie de nos papyrus littéraires latins sont de date tardive, en particulier les glossaires bilingues. Le

bilinguisme est un phénomène relativement courant, et pas seulement entre le latin et le grec: on peut citer à titre d'exemple le cas du poète Dioscore d'Aphrodité (VI^e siècle), qui a connu une carrière à la fois littéraire et administrative: dans son activité de fonctionnaire, il nous a laissé des documents en grec et en copte.

VII

HEINZ-GÜNTHER NESSELRATH

LATEIN IN DER GRIECHISCHEN BILDUNG?

EINE SPURENSUCHE VOM 2. JH. V. CHR.

BIS ZUM ENDE DES 3. JH.S N. CHR.

Zur Einführung

Vor wenigen Jahren hat Thomas Hidber in einem lesenswerten Artikel¹ zu zeigen versucht, dass in der Zeit der sogenannten Zweiten Sophistik (1. bis 3. Jh. n. Chr.) trotz der so zentralen Rolle, die die griechische rhetorische *paideia* jedenfalls für die Selbstvergewisserung der griechischen Eliten im Osten des Römischen Reiches spielte, "die Bedeutung der lateinischen Sprache und — damit verbunden — die Kenntnis der römischen Literatur unter gebildeten Griechen stetig zunahm".² Schon einige Jahrzehnte früher hat Michel Dubuisson in einem ebenso lesenswerten Artikel über die Lateinkenntnisse griechischer Historiker³ ebenfalls geglaubt, von diesen Eliten sagen zu können: "elles ont sans nul doute été profondément romanisées".⁴ Damit will es sich freilich nicht besonders gut vertragen, wenn der gleiche Autor im gleichen Artikel gebildeten Vertretern dieser Eliten jedoch auch einen "mépris

¹ HIDBER (2006).

² HIDBER (2006) 239.

³ DUBUISSON (1979).

⁴ DUBUISSON (1979) 100.

délibéré" der lateinischen Literatur zuschreibt⁵ und ganz generell feststellt: "l'intellectuel grec n'est bilingue que pour des raisons pratiques, d'ordre surtout politique et technique".⁶ In seinem Buch *Le latin dans le monde grec* will Bruno Rochette immerhin wenigstens seit dem Beginn des 3. Jh.s n. Chr. (s.u.) "un intérêt plus généralisé de l'homme grec moyen pour la langue de ses maîtres" erkennen.⁷

Was also waren die Griechen, die mehr als ein halbes Jahrtausend *nolens uolens* unter der römischen Oberherrschaft lebten — zunächst widerwillige Untertanen, die im Lauf der Zeit dann doch lateinische Sprache und Kultur zunehmend schätzen lernten? Oder Angehörige eines Reiches, die sich — von einigen wenigen Ausnahmen abgesehen — der anderen Sprache (und den in ihr verfassten literarischen Produkten) ihrer Oberherren nur insoweit öffneten, als dies unbedingt nötig war? Der folgende Überblick soll versuchen zu zeigen, warum diese Frage aufs Ganze gesehen wohl doch mehr im Sinn der zweiten Alternative beantwortet werden muss.

1. Vorspiel im republikanischen Rom: Von Kineas über Polybios bis zu Diodor

In der Zeit der mittleren und späten römischen Republik — als dieses Staatswesen sich anschickte, sich zunächst über ganz Italien und dann in immer weitere Bereiche vor allem des östlichen Mittelmeerraums hinein auszudehnen — sahen sich zunächst nur wenige Griechen veranlasst, dem Latein eine größere Rolle in ihrer Bildung einzuräumen. Wenn die Römer sich in dieser Zeit in griechisch-sprachigen Gebieten überhaupt Gehör verschaffen wollten, mussten sie vielmehr ihrerseits dies

⁵ DUBUISSON (1979) 103 in Hinsicht auf das völlige Schweigen des Dionys von Halikarnass, wenn es um Werke römischer Literaten geht (mit Verweis auf GOOLD [1961]), und auf die Absenz der lateinischen Sprache in den linguistischen Theorien des Apollonios Dyskolos.

⁶ DUBUISSON (1979) 103.

⁷ ROCHETTE (1997) 13.

auf Griechisch tun, wie die frühen römischen Geschichtsschreiber, die — angefangen bei Fabius Pictor im späten 3. Jh. v. Chr. über L. Cincius Alimentus (um 200) und A. Postumius Albinus (vor bzw. um 149) bis hin zu C. Acilius (um 140)⁸ — ihre Werke eben auf Griechisch schrieben; eine Tradition, mit der erst M. Porcius Cato mit seinen *Origines* brach. Wie akzeptabel dieses Griechisch in den Augen der anvisierten Rezipienten war, entzieht sich unserer Kenntnis; die Gefahr, durch sprachliche Defizite eher Verachtung als Respekt bei der intendierten Leserschaft zu erwecken, war jedenfalls nicht gering: Im Jahr 282 v. Chr. machten sich die griechischen Bewohner der unteritalischen Stadt Tarent über den römischen Gesandten Postumius, der nicht fehlerfrei Griechisch sprach, in lautstarker und beleidigender Weise lustig.⁹ Ob bald darauf Kineas, der Gesandte des Königs Pyrrhos, mit dem römischen Senat vielleicht sogar schon auf Latein verhandelt hat,¹⁰ ist nicht explizit überliefert und wohl auch nicht wahrscheinlich, auch wenn von Kineas berichtet wird, dass er sich das römische Gemeinwesen genau angeschaut habe¹¹ und sogar in der Lage gewesen sei, sich von einem Tag auf den anderen die Namen sämtlicher römischer Senatoren und Ritter zu merken.¹²

So ist der erste Grieche, der im (späteren) Osten des Römischen Reiches beheimatet war¹³ und nachweislich Latein gelernt hat, erst etwa 120 Jahre später Polybios gewesen. Polybios, Politiker und hoher Offizier im achäischen Bund, wurde im Jahr

⁸ Sein Werk wurde dann durch Q. Claudius Quadrigarius ins Lateinische übertragen (vgl. RUSCHENBUSCH [2004] 10).

⁹ Vgl. DION. HAL. *AR* 19, 5, 1-5; APP. *Samn.* 7, 3-6.

¹⁰ PLUT. *Pyrrh.* 18, 4-6.

¹¹ PLUT. *Pyrrh.* 19, 6 (in diesem Zusammenhang ist auch sein berühmtes Wort überliefert, der römische Senat sei ihm als βασιλέων πολλῶν συνέδριον erschienen).

¹² PLIN. *Nat.* 7, 88.

¹³ Vor Polybios wäre natürlich noch Livius Andronicus zu nennen, der aus der unteritalischen griechischen Stadt Tarent als Sklave (evtl. als Kriegsgefangener, nachdem die Stadt 272 v. Chr. in die römische Machtsphäre geriet) nach Rom in die Familie des M. Livius Salinator kam und hier zum Begründer der römischen Literatur wurde (zu den biographischen und chronologischen Unsicherheiten im Fall des Livius Andronicus vgl. WEISS [2004] xi-xiii).

168 v. Chr. gewissermaßen eines der prominentesten Opfer der sich seit Beginn des 2. Jh.s v. Chr. unaufhaltsam in den griechischen Osten des Mittelmeeres hinein vollziehenden römischen Expansion: Nach der Schlacht von Pydna, die das Ende des Königreiches Makedonien besiegelte, war Polybios eine der 1000 Geiseln, die nach Rom deportiert wurden; hier verbrachte er sechzehn Jahre im Haus des Pydna-Siegers Aemilius Paulus und war u.a. Tutor seines Sohnes Scipio Aemilianus, den er dann auch später noch auf Feldzügen gegen Karthago 146 und vielleicht Numantia 134/3 begleitete. Die intime Kenntnis, die sich Polybios auf diese Weise als langjähriger Angehöriger einer der ersten römischen Adelsfamilien über das innerste Machtzentrum der mittleren römischen Republik erwarb, ist ihm auch für die Inhalte seines Geschichtswerkes zugutegekommen; dass er bei seinen langen Aufenthalten in Rom auch Latein gelernt hat, dürfte außer Frage stehen.

Polybios ist es auch, der für seine Zeit (das mittlere 2. Jh. v. Chr.) den offenbar etwas häufigeren Besuch griechischer Intellektueller in Rom bezeugt.¹⁴ Im Jahr 155 fand ja bekanntlich auch die berühmte Gesandtschaft dreier Philosophen aus Athen (des Karneades, Schulhaupt der platonischen Akademie, des Stoikers Diogenes von Babylon und des Peripatetikers Kritolaos) in Rom statt, die den Nachlass einer Strafe von 500 Talenten erwirken wollten, die Rom der Polis Athen für die Zerstörung von Oropos auferlegt hatte. Während ihres Aufenthalts hielten die Drei auch philosophische Vorträge, die viele Römer faszinierten, den alten Cato aber beunruhigten, so dass er den Senat dazu brachte, die drei Philosophen möglichst rasch aus Rom wieder zu entfernen; diese Vorträge fanden jedoch zweifellos auf Griechisch und nicht auf Latein statt und sind ein Zeugnis für die damals in der römischen Oberschicht schon weit verbreiteten Griechischkenntnisse, nicht aber für Lateinkenntnisse griechischer Intellektueller.¹⁵

¹⁴ POLYB. 31, 24, 7.

¹⁵ Von Panaitios wird gelegentlich angenommen, er habe Latein so gut gekonnt, dass er die Sentenzen des Appius Claudius Caecus zu beurteilen verstand

Auch in den folgenden Zeiten kamen noch manche griechischen Literaten aufgrund von römischen Kriegen im Osten als Kriegsgefangene nach Rom, so etwa der Gelehrte Alexander Polyhistor,¹⁶ der Dichter Parthenios,¹⁷ der Rhetor und Geschichtsschreiber Timagenes.¹⁸ Diese Personen hatten für die Entwicklung der römischen literarischen Kultur zum Teil große Bedeutung; ob sie jedoch ihrerseits sich auf ihre lateinisch-sprachige Umgebung so eingelassen haben, wie Polybios dies offenbar tat, ist durchaus fraglich.

2. Ein erster (und einmaliger?) Höhepunkt griechischen Interesses am Latein: das 1. Jh. v. Chr.

Im Lauf des 1. Jh.s v. Chr. gerieten die letzten großen hellenistischen Staaten unter direkte römische Herrschaft (im Jahr 63 das bereits sehr geschrumpfte Seleukidenreich, das zur römischen Provinz Syria wurde; im Jahr 30 dann auch das ptolemäische Ägypten), und damit dehnte sich das Imperium

(vgl. CIC. *Tusc.* 4, 4; MALITZ [1983] 20, Anm. 129); doch wird dem entgegen gehalten (vgl. JOCELYN [1976-1977] 330, Anm. 7), dass Panaitios vielleicht eine griechische Übersetzung dieser Sentenzen vor sich hatte.

Von generell geringen Lateinkenntnissen bei Griechen spricht Cicero (*Tusc.* 5, 116). Der Redner Apollonios Molon sprach als rhodischer Gesandter in Rom jedenfalls kein Latein (PLUT. *Cic.* 4, 6).

¹⁶ Laut der *Suda* (α 1129) gelangte er nach Sulla's Mithridates-Krieg als Kriegsgefangener nach Rom und hier als Sklave in das Haus eines Cornelius Lentulus, dessen Gentilnamen er nach seiner Freilassung annahm. Zu seinen zahlreichen Werken soll auch eine Schrift Περὶ Πρώτης in fünf Büchern gehört haben.

¹⁷ Parthenios von Nikaia gelangte im Jahr 73 v. Chr. ebenfalls als Kriegsgefangener nach Rom und wurde nach seiner Freilassung ein wichtiger Inspirator der Dichtungen des Cornelius Gallus und Vergils, vgl. FRANCESE (2001); skeptischer: LIGHTFOOT (1999) 50-76.

¹⁸ Timagenes von Alexandria kam 55 v. Chr. als Kriegsgefangener nach Rom, wurde aber von Faustus Cornelius Sulla freigekauft (vgl. *Suda* τ 588) und war fortan in der Umgebung führender römischer Adliger zu finden (zunächst des Marcus Antonius, später auch des Augustus). Er galt lange als eine prominente anti-römische Stimme, doch ist dies in jüngerer Zeit stark relativiert worden (vgl. ENGELS [1999] 234-239). Er hatte offenbar auch eine eigene Schule in Rom (vgl. *Suda* π 2165).

Romanum nunmehr auch über alle Küsten des östlichen Mittelmeerraumes aus. Diese Entwicklung dürfte wesentlich mit dazu beigetragen haben, dass gebildete Griechen — die sich vorher noch an griechischen Herrschaftszentren des Ostens orientieren konnten¹⁹ — immer weniger an der Tatsache einer politischen Suprematie Roms in ihrer gesamten Lebenswelt vorbeisehen konnten und geradezu zwangsläufig dazu geführt wurden, sich mit diesem Phänomen näher zu beschäftigen. Es kommt hinzu, dass es bereits in der ersten Hälfte des 1. Jh.s v. Chr. eine ganz massive Präsenz von aus Italien stammenden Menschen im östlichen Mittelmeerraum — oder zumindest in dessen westlichen Teilen wie z.B. dem Ägäisraum — gegeben haben muss.²⁰ Im Jahre 88 v. Chr. ließ Mithridates VI. von Pontos im Rahmen seiner Bemühungen, sein Reich auch und gerade gegen römische Widerstände zu erweitern, an einem einzigen Tag 80.000 römische Bürger oder "Italiker",²¹ nach anderen Quellen²² sogar 150.000 auf dem Territorium der römischen Provinz Asia (des heutigen westlichen Kleinasien) ermorden. Dabei ist freilich nicht klar, ob oder in welchem Umfang es sich bei diesen Opfern um "Latein-Sprecher" handelte (die dementsprechend auch für eine starke Präsenz der

¹⁹ Als zweifellos bedeutendste griechische Königsgestalt dieser Zeit muss hier auch Mithridates VI. von Pontos genannt werden, der den Römern ein Vierteljahrhundert lang in mehreren langen Kriegen die Stirn bot und erst kurz vor seinem Tod im Jahr 63 von ihnen endgültig überwunden werden konnte.

²⁰ Zur Entwicklung dieser Präsenz haben vor allem zwei politische Entwicklungen ganz erheblich beigetragen: zum einen der Umstand, dass bereits 166 v. Chr. die Insel Delos zu einem römisch gesicherten Freihandelshafen wurde (der vor allem nach der Zerstörung Korinths 146 an Bedeutung noch gewann), sodann 133 v. Chr. die Umwandlung des vormem selbstständigen Reiches von Pergamon in die römische Provinz Asia.

²¹ So VAL. MAX. 9, 2 (ext.), 3: ... *Mitridatem regem, qui una epistola LXXX civium Romanorum in Asia per urbes negotiandi gratia dispersa interemit* (vgl. auch Memnon von Herakleia fr. 31, 4 MÜLLER = *FGH Hist* 434 F 22, 9). Dass es sich um römische Bürger handelte, sagt auch Velleius Paterculus (2, 18, 1). Dagegen gab Mithridates nach Appian (*Mithr.* 85) den Befehl, ἐπιθέσθαι τοῖς παρὰ σφίσι Ῥωμαίοις καὶ Ἰταλοῖς, αὐτοῖς τε καὶ γυναῖξιν αὐτῶν καὶ παισὶ καὶ ἀπελευθέροις, ὅσοι γένους Ἰταλικοῦ ...

²² So PLUT. *Sulla* 24, 4.

lateinischen Sprache in diesen Gebieten gesorgt hätten); wenn diese "Italiker" nämlich aus Süditalien stammten, könnte ihre Muttersprache durchaus auch Griechisch gewesen sein.²³

Vor dem Hintergrund der nun so massiven römischen Präsenz im ganzen Mittelmeerraum ist es wohl keine reine Koinzidenz, dass wir aus den mittleren Jahrzehnten des 1. Jh.s Hinweise auf ein starkes Interesse an römischen Dingen (und im Verbund damit auch an der lateinischen Sprache) zumindest bei einzelnen griechischen Autoren finden.

Beispiele: Der aus dem syrischen Apameia stammende und dann vor allem auf der Insel Rhodos lebende und wirkende stoische Philosoph und Universalgelehrte Poseidonios unternahm mehrere ausgedehnte Reisen in den Westen des Mittelmeerraums (was ihm sicher durch die Tatsache erleichtert wurde, dass dieser Westen ebenfalls bereits weitgehend unter römischer Herrschaft stand) und auch nach Rom (u.a. als Botschafter für Rhodos in den Jahren 87 und 86); in seinem umfangreichen Geschichtswerk (in 52 Büchern), in denen er im Anschluss an Polybios die Zeit zwischen 146 und vielleicht der Mitte der achtziger Jahre v. Chr. behandelte, musste er ebenso wie Polybios der Realität der nunmehrigen Präponderanz der römischen Macht im Mittelmeerraum sicherlich Rechnung tragen. Zu eventuellen Lateinkenntnissen des Poseidonios sind keine expliziten Zeugnisse erhalten; doch spräche — nicht zuletzt angesichts seines erwähnten Interesses auch für den westlichen Mittelmeerraum — Einiges dafür, dass er solche hatte.²⁴

Nicht auf solche Wahrscheinlichkeitserwägungen sind wir bei dem etwa ein halbes Jahrhundert jüngeren Diodor angewiesen, denn er teilt seinen Lesern explizit mit, dass und in welchen Umständen er Latein lernte:

"Ich stamme aus Agyrion auf Sizilien und habe wegen des Austausches, der zwischen den Bewohnern auf dieser Insel stattfindet, mir viel Erfahrung mit der Sprache der Römer erworben,

²³ So ROCHETTE (1997) 146.

²⁴ Vgl. MALITZ (1983) 20, Anm. 128.

und so habe ich die ganze Geschichte dieser führenden Macht aus dem Schrifttum aufgenommen, das bei ihnen seit langen Zeiten bewahrt wird.“²⁵

Diodor bezeugt damit nicht nur einen regen Austausch zwischen den Lateinsprechern, die sich inzwischen auf Sizilien angesiedelt hatten, und den schon Jahrhunderte vorher dort lebenden Griechen; er ist auch der erste griechische Historiker überhaupt, der für seine Kenntnisse des historischen Phänomens Rom auf lateinische Quellen verweist.

Dies tut dann auch — wiederum wenige Jahrzehnte später — derjenige griechische Intellektuelle, der im beginnenden augusteischen Rom als der größte Apologet der nunmehrigen römischen Weltmacht gegenüber einer griechischen Öffentlichkeit auftritt, die sich (zumindest in weiten Teilen) mit diesem Phänomen offenbar immer noch nicht so recht abfinden wollte: Dionysios, gebürtig aus der Heimat Herodots, dem kleinasiatischen Halikarnass. Er unternimmt nichts Geringeres, als ein "Prequel" zu der Geschichte des Polybios zu schreiben und in diesem Werk, den "Römischen Altertümern" (Ῥωμαϊκαὶ Ἀρχαιότητες), die älteste römische Geschichte als eine in jeder Hinsicht noble und die spätere Weltherrschaft in jeder Weise legitimierende darzustellen. Wie sich Dionysios die notwendigen Kenntnisse dieses Stoffes aneignete, teilt er uns ebenfalls in seiner Einleitung mit:

"Ich für mein Teil fuhr nach Italien zu der Zeit, als der Bürgerkrieg von Caesar Augustus beendet wurde, in der Mitte der 187. Olympiade, und die Zeit danach, die bis zum gegenwärtigen Zeitpunkt 22 Jahre umfasst, verbrachte ich in Rom; (hier) lernte ich zum einen die lateinische Sprache und erwarb mir zum anderen Kenntnis des einheimischen Schrifttums, und so habe ich diese ganze Zeit mich mit dem beschäftigt, was sich auf diesen Stoff [scil. die frühe römische Geschichte] bezieht.“²⁶

²⁵ DIOD. 1, 4, 4: ἡμεῖς γὰρ ἐξ Ἀγυρίου τῆς Σικελίας ὄντες, καὶ διὰ τὴν ἐπιμειζαν τοῖς ἐν τῇ νήσῳ πολλὴν ἐμπειρίαν τῆς Ῥωμαίων διαλέκτου περιπεποιημένοι, πάσας τὰς τῆς ἡγεμονίας ταύτης πράξεις ἀκριβῶς ἀνελάβομεν ἐκ τῶν παρ' ἐκείνοις ὑπομνημάτων ἐκ πολλῶν χρόνων τετηρημένων.

²⁶ DION. HAL. AR 1, 7, 2: ἐγὼ καταπλεύσας εἰς Ἱταλίαν ἅμα τῷ καταλυθῆναι τὸν ἐμφύλιον πόλεμον ὑπὸ τοῦ Σεβαστοῦ Καίσαρος ἐβδόμης καὶ ὀγδοηκοστῆς καὶ

Mit diesem letzten Satz ist auch klar, was mit den ἐπιχώρια γράμματα gemeint ist, denen Dionys in den erwähnten 22 Jahren seine Aufmerksamkeit schenkte — sicher nicht die römische Literatur schlechthin, sondern die Historiographen, denen er das Material seiner Darstellung entnehmen konnte und die er hin und wieder auch explizit zitiert; dazu gehören nicht nur die älteren noch auf Griechisch schreibenden, sondern auch Cato und die jüngeren Annalisten und M. Terentius Varro.²⁷

Ein zentrales Thema der römischen Frühgeschichte war natürlich die Frage nach der Herkunft der Römer, der Dionys mehr oder weniger das ganze erste Buch seiner Ῥωμαϊκαὶ Ἀρχαίότητες gewidmet hat, und in diesem Zusammenhang spielte auch die lateinische Sprache eine nicht unwichtige Rolle. In 1, 90, 1 konstatiert Dionys, dass sie halb zwischen Griechen und Barbaren stehe:

“Die Römer sprechen eine Sprache, die weder ausgeprägt barbarisch noch völlig griechisch ist, sondern die eine Art Mischung aus beiden darstellt, wobei ihr größerer Teil aiolisch ist; nur dies haben sie von ihren vielen Vermischungen mit anderen davongetragen, dass sie nicht bei allen Lauten eine korrekte Aussprache haben, alle übrigen Anzeichen aber, soviele es von griechischer Abkunft gibt, besser als manche andere, die in Kolonien gezogen sind, bewahren.”²⁸

Zunächst klingt diese Aussage recht kritisch, als würden die Römer nur eine ‘bastardisierte’ Form des Griechischen sprechen;

ἐκατοστῆς ὀλυμπιάδος μεσοῦσης, καὶ τὸν ἐξ ἐκείνου χρόνον ἐτῶν δύο καὶ εἴκοσι μέχρι τοῦ παρόντος γενόμενον ἐν Ῥώμῃ διατρέψας, διάλεκτόν τε τὴν Ῥωμαϊκὴν ἐκμαθὼν καὶ γραμμάτων <τῶν> ἐπιχωρίων λαβὼν ἐπιστήμην, ἐν παντὶ τοῦτο <τῷ> χρόνῳ τὰ συντείνοντα πρὸς τὴν ὑπόθεσιν ταύτην διετέλουν πραγματευόμενος.

²⁷ DION. HAL. AR 1, 7, 3 (Cato, ältere und jüngere Annalisten); 1, 11, 1 (Cato, Sempronius Tuditanus); 1, 14, 1 (Varro ἐν ἀρχαιολογίαις, vgl. 2, 21, 2. 47, 4. 48, 4); 4, 62, 6 (Varro ἐν τῇ θεολογικῇ πραγματείᾳ).

²⁸ DION. HAL. AR 1, 90, 1: Ῥωμαῖοι δὲ φωνὴν μὲν οὐτ’ ἄκρως βάρβαρον οὐτ’ ἀπηρτισμένως Ἑλλάδα φθέγγονται, μικτὴν δὲ τινα ἐξ ἀμφοῖν, ἥς ἐστιν ἡ πλείων Αἰολίς, τοῦτο μόνον ἀπολαύσαντες ἐκ τῶν πολλῶν ἐπιμιζιών, τὸ μὴ πᾶσι τοῖς φθόγγοις ὀρθοεπεῖν, τὰ δὲ ἄλλα, ὅπόσα γένους Ἑλληνικοῦ μηνύματ’ ἐστὶν ὡς οὐχ ἕτεροί τινες τῶν ἀποικισάντων διασώζοντες.

doch wird ihnen gleich anschließend — abgesehen von gewissen lautlichen Veränderungen — eine bessere Bewahrung ihrer ursprünglichen (griechischen) Sprache als manchen griechischen Kolonisten bescheinigt.

Mit dieser veritablen 'Eingemeindung' der lateinischen Sprache in das Spektrum der griechischen Dialekte steht Dionys zu seiner Zeit keineswegs allein; vielmehr ist es auffällig, dass gerade damals sich einige griechische Grammatiker darum bemühten, die Sprache ihrer römischen Oberherren dadurch zu adeln, dass sie sie zu einer Variante des Griechischen erklärten:²⁹ Ein Freigelassener von Ciceros Frau Terentia, Tyrannion der Jüngere,³⁰ verfasste eine Schrift über die These, dass die lateinische Sprache ihre Herkunft aus der griechischen habe (Περὶ τῆς Ῥωμαίων διαλέκτου, ὅτι ἐστὶν ἐκ τῆς Ἑλληνικῆς); der ebenfalls noch ins 1. Jh. v. Chr. gehörende Grammatiker Philoxenos von Alexandria³¹ schreibt über diverse griechische Dialekte³² und darunter auch über das Latein als griechischen Dialekt,³³ wobei in einem erhaltenen Fragment eine explizite Verbindung zum äolischen Dialekt gezogen wird.³⁴ Auch im 1. Jh. n. Chr. wird diese Linie noch verfolgt, von Seleukos, dem sogenannten "Glossographen",³⁵ der unter Kaiser Tiberius

²⁹ HIDBER (2011) 118; HINTZEN (2011) 136. Früher bereits GABBA (1963).

³⁰ Zu ihm vgl. *Suda* τ 1185: αἰχμάλωτος δὲ γενόμενος ... εἴτα ἐδωρήθη Τερεντίᾳ τῇ τοῦ Κικέρωνος γυναικί. ἐλευθερωθεὶς δὲ ὑπ' αὐτῆς ἐσοφίστευσεν ἐν Ῥώμῃ.

³¹ Zu ihm vgl. *Suda* φ 394; Terminus ante für seine Datierung ist eine Erwähnung von ihm bei Didymos, vgl. THEODORIDIS (1976) 3-6. Vgl. ferner WENDEL (1941) 194.

³² Περὶ τῆς Ἰάδος διαλέκτου, fr. 290-310 THEODORIDIS; Περὶ τῆς τῶν Συρακουσίων διαλέκτου; Περὶ τῆς τῶν Λακώνων διαλέκτου — die beiden zuletzt genannten Schriften sind nur im *Suda*-Artikel über Philoxenos bezeugt.

³³ Περὶ Ῥωμαίων διαλέκτου, fr. 311-329 THEODORIDIS.

³⁴ Fr. 323 THEODORIDIS: οὐδὲ πᾶσα διάλεκτος κέχρηται τῷ δυϊκῷ ἀριθμῷ· οἱ γὰρ Αἰολεῖς παντελῶς δυϊκὰ οὐκ ἔχουσιν, ὥσπερ οἱ Ῥωμαῖοι ἀποικοὶ ὄντες τῶν Αἰολέων.

³⁵ Zu Seleukos vgl. *Suda* σ 200: Σέλευκος, Ἀλεξανδρεὺς, γραμματικὸς, ὃς ἐπεκλήθη Ὀμηρικὸς· ἐσοφίστευσεν δὲ ἐν Ῥώμῃ. Zu Seleukos' Beschäftigung mit Latein vgl. ATH. 9, 398a: Σέλευκος δ' ἐν τῷ πέμπτῳ περὶ Ἑλληνισμοῦ "... οἶμαι δὲ καὶ διὰ τοῦ <H> στοιχείου τυπώσασθαι τοὺς παλαιούς τὴν δασείαν. διόπερ καὶ

lebte und wirkte, und von dem zur Zeit Neros arbeitenden Philon von Byblos.³⁶ Sogar noch ein halbes Jahrtausend später findet sich die Vorstellung, dass Latein mit dem äolischen Dialekt des Griechischen zusammenhängt, und zwar bei dem unter Kaiser Justinian in Konstantinopel als hochrangiger Sekretär wirkenden Johannes Lydus.³⁷

Noch einmal zurück in die Zeiten des Dionysios von Halikarnass: Neben seiner mehrere Jahrzehnte in Anspruch nehmenden Beschäftigung mit der römischen Frühgeschichte war Dionys auch als griechischer Rhetor und Literaturkritiker in Rom tätig; in seinen in diesen Wirkungsbereich gehörenden Schriften spielen Latein und lateinische Autoren jedoch nicht die geringste Rolle.³⁸ Dies war deutlich anders bei dem etwa zur gleichen Zeit im gleichen Metier in Rom tätigen, aus dem sizilischen Kale Akte stammenden Rhetoriklehrer Kaikilios,³⁹ der ursprünglich (d.h. bevor er bei der Verleihung des römischen Bürgerrechts von der Familie der Caecilii seinen römischen Namen empfing) einmal Archagathos geheißen haben soll: Der Kaikilios gewidmete *Suda*-Artikel⁴⁰ führt unter seinen Schriften auch eine Σύγκρισις Δημοσθένους καὶ Κικέρωνος auf, von der außer dem Titel leider nichts Sicheres erhalten ist;⁴¹

Ῥωμαῖοι πρὸ πάντων τῶν δασυνομένων ὀνομάτων τὸ <H> προγράφουσι, τὸ ἡγεμονικὸν αὐτῆς διασημαίνοντες.”

³⁶ Zu Philon vgl. jetzt *FGrHist* 790. Schon SCHMIDT (1848) 458 hat darauf hingewiesen, dass einer ganzen Reihe griechischer Grammatiker (Seleukos der Homeriker, Philoxenos, Tyrannion, Hypsikrates, Didymos, Tryphon, Apion, Eirenaïos) “römische sprache und bildung nicht fremd blieb” und diese “eigentlich die begründer sprachvergleichender forschungen wurden”.

³⁷ JOH. LYD. *Mag.* 1, 5, 3f.: οὐδὲ γὰρ ἀγνοήσας ὁ Ῥωμύλος, ἢ οἱ κατ’ αὐτόν, δείκνυνται κατ’ ἐκεῖνο καιροῦ τὴν Ἑλλάδα φωνήν, τὴν Αἰολίδα λέγω, ὥς φασιν ὁ τε Κάτων ἐν τῷ Περὶ Ῥωμαϊκῆς Ἀρχαιότητος Βάρρων τε ὁ πολυμαθέστατος ἐν Προοιμίῳ τῶν πρὸς Πομπήϊον αὐτῷ γεγραμμένων, Εὐάνδρου καὶ τῶν ἄλλων Ἀρχάδων εἰς Ἰταλίαν ἐλθόντων ποτὲ καὶ τὴν Αἰολίδα τοῖς βαρβάροις ἐνσπειράντων φωνήν. Vgl. SCHAMP (2009) 268-269.

³⁸ Vgl. DUBUISSON (1979) 93.

³⁹ Zu ihm immer noch wichtig: BRZOSKA (1897).

⁴⁰ *Suda* x 1165.

⁴¹ Die Fragmentausgabe OFENLOCHS führt lediglich auf fr. 153 (= fr. 36 AUGELLO) = PLUT. *Dem.* 3, 2 (vgl. u.) und (als unsicher) fr. 154 = PS.-LONGIN.

doch ist der knappe Vergleich zwischen den literarischen Qualitäten der beiden großen Redner, der sich in Pseudo-Longins *Περὶ ὕψους* findet (12, 4), wohl von Kaikilios' Schrift inspiriert (auch wenn er hier nicht genannt wird⁴²); wir werden auch sehen, wie noch Plutarch auf den von Kaikilios unternommenen Vergleich reagiert (vgl. u.). Jedenfalls ist diese Synkrisis der erste bezeugte Fall — aber er wird auch mehr oder weniger der einzige bleiben —, in dem ein griechischer Literaturkritiker sich ganz bewusst die (vergleichende) Bewertung eines auf Latein schreibenden römischen Autors vornimmt und zum Thema einer ganzen Abhandlung macht.⁴³

3. Griechische Intellektuelle und Latein in der Hohen Kaiserzeit

Im Lauf des 1. Jh.s n. Chr. werden mehr oder weniger alle griechischsprachigen Gebiete des östlichen Mittelmeerraums, die bisher noch nicht unter direkter römischer Herrschaft standen, sondern von Klientelfürsten regiert wurden, in römische Provinzen umgewandelt,⁴⁴ wodurch sich die Zahl griechisch-

De subl. 12, 4. OFENLOCH verweist im Apparat zu fr. 154 auf Quintilian, *Inst.* 10, 1, 106f. — wo ein knapper Vergleich zwischen Cicero und Demosthenes gegeben wird — als möglichen Reflex auf Kaikilios' Schrift. Zu den spärlichen Resten der Schrift vgl. jetzt auch AUGELLO (2006) XX, 118f., 162f.

⁴² So bereits z. B. BLASS (1865) 194, Anm. 2 und BRZOSKA (1897) 1180, 1184. Da Pseudo-Longin Kaikilios sonst eigentlich nur nennt, um ihn zu kritisieren, hätte es eine gewisse Logik, dass er ihn dort nicht nennt, wo er etwas (zustimmend) von ihm übernimmt.

⁴³ Zu Ciceros Ansehen als Redner in der griechischen Welt vgl. noch eine in Plutarchs *Cicero-Vita* (4, 6f.) überlieferte bemerkenswerte Anekdote, in der der griechische Rhetoriklehrer Apollonios Molon sich (widerwillig) genötigt sieht, dem jungen Cicero Ebenbürtigkeit in der Beherrschung deklamatorischer Rhetorik zuzugestehen.

⁴⁴ So wurde Iudaea 6 n. Chr. römische Provinz (die Gebiete jenseits des Jordan 34 n. Chr.), Kappadokien 18 n. Chr., Lykien 43 n. Chr., Kommagene 72 n. Chr. (nachdem dieses Gebiet bereits zwischen 17 und 38 n. Chr. eine römische Provinz gewesen war); Galatien war bereits 25 v. Chr. römische Provinz geworden.

sprachiger Reichsbewohner noch einmal beträchtlich vermehrte; von wenigen kleineren Variationen abgesehen, bleibt es bei diesem Zustand über ein halbes Jahrtausend lang, bis zur arabischen Expansion im 7. Jh. An dieser Stelle ist daher auf mehrere Fragen einzugehen, die sich aus der Tatsache ergeben, dass nun mehr oder weniger sämtliche Griechischsprecher unter der Herrschaft eines Staates stehen, dessen originäre Sprache das Latein ist:

1. In welchem Umfang war oder wurde in der römischen Verwaltung des östlichen Mittelmeerraums der Gebrauch des Lateinischen notwendig oder vorgeschrieben?
2. In welchem Umfang lassen sich in diesen Gebieten Latinisierungstendenzen erkennen?
3. In welchem Umfang haben solche Latinisierungstendenzen dann vielleicht auch zu einer Rezeption des Lateinischen als Gegenstand von Bildung — namentlich in Form von literarischen Werken dieser Sprache — geführt?

Ad 1: Es gibt einen vieldiskutierten Passus in den *Factorum et dictorum memorabilium libri* des unter Kaiser Tiberius schreibenden Valerius Maximus, demzufolge römische Amtsträger gehalten waren, auch und gerade im Verkehr mit Griechischsprechern stets nur auf Latein zu antworten;⁴⁵ es ist aber sehr fraglich, ob damit eine reale Praxis oder nur ein von bestimmten Kreisen in Rom (vielleicht auch von Tiberius selbst, vgl. u.) gewünschtes Ideal beschrieben wird. Kaiser Tiberius selber soll einmal einen Centurio, der in einem Gerichtsverfahren auf Griechisch Zeugnis ablegen wollte, nicht zugelassen haben, obwohl er in anderen Verfahren Griechisch nicht nur passiv zuließ, sondern auch aktiv selbst verwendete.⁴⁶ Es gibt jedenfalls

⁴⁵ VAL. MAX. 2, 2, 2: *Magistratus uero prisci quantopere suam populique Romani maiestatem retinentes se gesserint hinc cognosci potest, quod inter cetera obtinendae grauitatis indicia illud quoque magna cum perseuerantia custodiebant, ne Graecis umquam nisi Latine responsa darent. quin etiam ipsos linguae uolubilitate, qua plurimum ualent, excussa per interpretem loqui cogebant non in urbe tantum nostra, sed etiam in Graecia et Asia, quo scilicet Latinae uocis honos per omnes gentes uenerabilior diffunderetur.*

⁴⁶ CASS. DIO 67, 15, 3.

genügend Indizien dafür, dass römische Amtsträger — der Macht des Faktischen gehorchend — im Osten Griechisch verwendeten, weil dies einfach notwendig war, um sich verständlich zu machen: Bereits seit 189 v. Chr. wurden *Senatus consulta*, die den Osten betrafen, ins Griechische übersetzt,⁴⁷ und sowohl römische Kommandanten als auch Statthalter (selbst Cicero) verwendeten im griechischen Osten Dolmetscher.⁴⁸ Seit Caesars Zeit findet man dort auch bilingue Inschriften,⁴⁹ die ebenfalls ein Indikator dafür sein dürften, dass man, um den Inhalt dieser Inschriften den anvisierten Lesern verständlich zu machen, auf Griechisch nicht verzichten konnte. Ein bezeichnendes Licht auf mögliche linguistische Verwerfungen zwischen römischer Provinzadministration und griechischsprachigen Untertanen in der hohen Kaiserzeit wird auch durch einen Ratschlag geworfen, den in Philostrats *Vita Apollonii* der philosophische Prediger und Wundermann Apollonios von Tyana dem Kaiser Vespasian in Hinsicht auf die erforderlichen Sprachkenntnisse seiner Statthalter im griechischen Osten gibt: Diese sollten auf jeden Fall Griechisch können, wie Apollonios aus eigenem Erleben begründet:

„Zu den Zeiten, als ich mich auf der Peloponnes aufhielt, wurde Griechenland von einem Mann administriert, der die Gepflogenheiten der Griechen nicht kannte, und auch die Griechen verstanden ihn in keiner Weise; so beging er selber in sehr vielen Dingen Fehler und wurde auch in sehr vielen getäuscht, denn die Beisitzer und Teilhaber bei seinen Gerichtsverfahren verhökerten die Urteilssprüche und teilten sich den Statthalter wie einen Sklaven auf.“⁵⁰

Auch wenn hier vielleicht einiges übertrieben dargestellt sein mag, dürfte das von Philostrats Apollonios beschriebene Potenzial für Missbrauchsmöglichkeiten, wenn ein römischer Amtsträger in einer fast rein griechischsprachigen Umgebung

⁴⁷ ROCHETTE (1997) 86.

⁴⁸ ROCHETTE (1997) 94-95.

⁴⁹ ROCHETTE (1997) 99.

⁵⁰ PHILOSTR. *VA* 5, 36, 5.

selbst nicht auf Griechisch agieren konnte oder wollte, nicht aus der Luft gegriffen sein.

Ad 2: Impulse zu einem vermehrten Gebrauch des Lateins in den östlichen Provinzen (von einer regelrechten "Latinisierung" zu sprechen würde wahrscheinlich falsche Erwartungen wecken) ergaben sich aus mehreren Quellen. Eine ganz direkte Quelle stellte natürlich die zunehmende Präsenz von Latein-Sprechern aus der Westhälfte des Reiches im Osten dar,⁵¹ in der Rolle nicht nur von Amtsträgern, sondern auch als Händler und — zahlenmäßig wahrscheinlich am meisten ins Gewicht fallend — als Angehörige der in den Grenzprovinzen stationierten Heeresseinheiten.⁵² Vor allem dort, wo solche Einheiten standen, muss es auch für die ansässige Bevölkerung Anreize gegeben haben, durch die Aneignung von wenigstens rudimentären Lateinkenntnissen mit diesen Einheiten in ökonomischen Kontakt zu treten und damit die eigene wirtschaftliche Grundlage zu sichern oder zu verbessern. In Ägypten haben Papyri einiges an Dokumentation geliefert, um zu zeigen, dass für einen solchen Spracherwerb auch Hilfsmittel geschaffen wurden.⁵³ Um die weite Verbreitung des Latein in der östlichen Reichshälfte in der hohen Kaiserzeit zu belegen, wird gern eine kurze Bemerkung aus Plutarchs *Quaestiones Platonicae* angeführt;⁵⁴ aber um eine solche Aussage zu erhalten, sind einige textliche Eingriffe in diese offenbar korrupt überlieferte Stellen notwendig.⁵⁵

⁵¹ Wie man sie — wenn auch mit mancher Unsicherheit — schon im frühen 1. Jh. v. Chr. etwa im damals bereits römisch beherrschten Ägäisraum annehmen kann (vgl. o.).

⁵² Zu dem Umstand, dass in der römischen Armee, selbst als sie schon zu einer byzantinischen geworden war, Latein auch noch im 7. Jh. n. Chr. Kommandosprache war, vgl. HIBBER (2006) 240 mit Anm. 10 und 11.

⁵³ Vgl. hierzu ROCHETTE (1997) 177-188.

⁵⁴ HOSE (1994) 78; ROCHETTE (1997) 57.

⁵⁵ Hier der Text dieser Stelle (*Qu. Plat.* 10, 31 p. 1010 d) nach der Teubneriana von HUBERT, die auf solche Eingriffe verzichtet: ὡς δοκεῖ μοι περὶ Ῥωμαίων λέγειν ὁρῶ μέλλω † νῦν ὁμοῦ τι πάντες ἀνθρώποι χρώνται.

In diesem Zusammenhang ist auch die Frage zu erörtern, ob und in welchem Maße zu einer verstärkten Präsenz des Lateinischen auch der Umstand beigetragen hat, dass auch im römischen Osten allmählich immer mehr Menschen in den Genuss des römischen Bürgerrechts kamen, und zwar gerade auch Angehörige der oberen Schichten; schon im 1. Jh. und dann vor allem im 2. Jh. n. Chr. stieg etwa die Zahl der Senatoren, die aus dem griechischsprachigen Osten kamen, stetig an.⁵⁶ Musste man jedoch als 'frischgebackener' römischer Bürger auch über Lateinkenntnisse verfügen? Heutige Praktiken der Integration und Aufnahme von Ausländern in ein neues Bürgerrecht würden das vermuten lassen; doch ist die Quellenlage für die römische Kaiserzeit wieder einmal nicht eindeutig. Wir haben zwar das anekdotische Zeugnis, dass Kaiser Claudius einem aus Lykien stammenden römischen Bürger das Bürgerrecht wieder aberkannte, als er feststellen musste, dass dieser Neubürger offenbar kein Latein verstand;⁵⁷ wir wissen jedoch nicht, ob es sich bei diesem Vorgang um einen Regelfall oder vielleicht nur eine Laune des Kaisers handelte. Um nur ein Beispiel für die große Unsicherheit zu geben, die in diesem Bereich herrscht: Man darf wohl annehmen, dass Herodes Atticus (der als römischer Bürger den Gentilnamen Claudius trug) Latein konnte (er hatte in Rom mehrere Jahre als Lehrer der kaiserlichen Prinzen Marc Aurel und Lucius Verus fungiert und wurde im Jahr 143 sogar römischer Konsul); aber ein klares Zeugnis dafür gibt es meines Wissens nicht.

Ad 3: Von dieser Unsicherheit ist auch die dritte o. formulierte Frage überschattet: ob eine (zweifelloso zu konstatierende, wenn auch nicht in verlässlichen Zahlen zu erfassende) vermehrte Präsenz des Lateinischen im griechischen Osten zu einer größeren Akzeptanz des Latein und der in ihm verfassten

⁵⁶ Vgl. HIBBER (2006) 244-245, mit Anm. 34.

⁵⁷ CASS. DIO 60, 17, 4. Die Episode wird auch von Sueton erwähnt (*Claud.* 16, 2, ohne genauere Angabe der Herkunft des Betroffenen: *splendidum uirum Graeciaeque prouinciae principem, uerum Latini sermonis ignarum... in peregrinitatem redegit*).

Literatur als Gegenständen von Bildung geführt hat. Wir haben gesehen, dass noch im späten 1. Jh. v. Chr. Kaikilios von Kale Akte die rhetorischen Leistungen eines Cicero mit denen eines Demosthenes verglich; wahrscheinlich hat im mittleren bis späteren 1. Jh. n. Chr. der uns unbekannte Verfasser der Schrift *Περὶ ὕψους* diesen Vergleich aufgegriffen. Er stellt dabei den Griechen und den Römer in bemerkenswerter Weise auf durchaus gleiche Stufe: Die Reden Ciceros und des Demosthenes sind für ihn in ihrem Charakter zwar verschieden, aber doch ebenbürtig.⁵⁸

In der so oft beschworenen bilingualen Situation der "griechisch-römischen" Kaiserzeit hätte man nun vielleicht noch weitere Unternehmungen dieser Art erwarten können; gerade vor einem solchen Erwartungshorizont ist es aber vielleicht sehr bezeichnend, dass es — jedenfalls auf griechischer Seite⁵⁹ — weitere Versuche solcher Synkriseis offenbar nicht mehr gegeben hat (zumindest ist uns kein einziges Zeugnis mehr davon erhalten), und vielleicht ebenso bezeichnend, dass gerade auch Plutarch — derjenige griechische Autor, der sich wie kein zweiter den Vergleich zwischen bedeutenden Griechen und Römern auf die Fahnen geschrieben hat — vor einer Ausdehnung des Vergleiches ins Literarische ausdrücklich zurückschreckt. Zu Beginn seiner Lebensbeschreibung des Demosthenes kommt Plutarch auch auf seine Beziehung zur lateinischen Sprache zu sprechen:

"Was mich betrifft..., so habe ich, da es (für mich) in Rom und während meiner Aufenthalte in Italien aufgrund der politischen Erfordernisse und angesichts derjenigen, die um der Philosophie willen auf mich zutraten, keine Muße gab, mich in der lateinischen Sprache zu üben,⁶⁰ erst spät und in weit fortgeschrittenem

⁵⁸ Ps.-LONGIN. *De subl.* 12, 4.

⁵⁹ Auf römischer Seite wäre hier natürlich das berühmte Kapitel 10, 1 in Quintilians *Institutio oratoria* zu nennen.

⁶⁰ Damit ist sicher nicht gemeint, Latein erst zu lernen, sondern das früher (wohl schon in Griechenland) gelernte Latein in realen Situationen gegenüber "native speakers" anzuwenden ("pratiquer mon latin", wie DUBUISSON [1979] 95 übersetzt). Die Bemerkung ist aufschlussreich: In den Kreisen, in denen Plutarch

Lebensalter begonnen, lateinische Werke zu lesen, und dabei habe ich eine erstaunliche, aber wahre Erfahrung gemacht: (3) Es widerfuhr mir nämlich nicht so sehr, aus den Wörtern die Sachverhalte zu verstehen und kennenlernen, als vielmehr, aus den Sachverhalten — aus denen jedenfalls, mit denen ich bereits irgendwie vertraut war — auch den Wörtern folgen zu können.”⁶¹

Eine höchst bezeichnende Inversion: Normalerweise lernt man eine fremde Sprache, um seine sachlichen Kenntnisse zu erweitern; aber da Plutarch bereits aus anderer (natürlich griechischer) Lektüre mit Gegenständen der römischen Geschichte vertraut war,⁶² konnte er diese Kenntnisse nutzen, um leichter mit den auf Latein geschriebenen Werken über dieselben Gegenstände zurechtzukommen. Halfen ihm diese Vorkenntnisse auch, die Eigenarten des Lateinischen als Sprache zu würdigen? Hier folgt ein sehr bemerkenswerter Satz:

“Die Schönheit (κάλλος) aber der lateinischen Ausdrucksweise und ihre Knappheit (τάχος) wahrzunehmen und den übertragenen Gebrauch der Wörter (μεταφορὰ ὀνομάτων) und ihre harmonische Zusammenfügung (ἁρμονία) und die übrigen Stilmittel, das halte ich für reizvoll und nicht unattraktiv; die dazu erforderliche Bemühung und Übung aber ist nicht einfach so zu haben, sondern für diejenigen bestimmt, die mehr Muße haben und denen ihr (junges) Alter noch Raum für solche Ambitionen lässt.”⁶³

in Rom und Italien verkehrte, fand er offenbar genügend Leute, die mit ihm Griechisch sprachen, und hatte damit überhaupt keinen Anreiz, seine Lateinkenntnisse auszuprobieren; er konnte nicht nur die diplomatischen Missionen für seine Heimat, sondern auch philosophische Gespräche, die man mit ihm führen wollte, auf Griechisch durchführen.

⁶¹ PLUT. *Dem.* 2, 2f.: ἡμεῖς δὲ ... ἐν ... Ῥώμῃ καὶ ταῖς περὶ τὴν Ἰταλίαν διατριβαῖς οὐ σχολῆς οὔσης γυμνάζεσθαι περὶ τὴν Ῥωμαϊκὴν διάλεκτον ὑπὸ χρεῶν πολιτικῶν καὶ τῶν διὰ φιλοσοφίαν πλησιαζόντων, ὅψε ποτε καὶ πόρρω τῆς ἡλικίας ἡρξάμεθα Ῥωμαῖκοῖς συντάγμασιν ἐντυγχάνειν, καὶ πρᾶγμα θαυμαστὸν μὲν, ἀλλ’ ἀληθὲς ἐπάσχομεν. (3) οὐ γὰρ οὕτως ἐκ τῶν ὀνομάτων τὰ πράγματα συνιέναι καὶ γνωρίζειν συνέβαινεν ἡμῖν, ὥς ἐκ τῶν πραγμάτων, <ὧν> ἀμῶς γέ πως εἵχομεν ἐμπειρίαν, ἐπακολουθεῖν δι’ αὐτὰ καὶ τοῖς ὀνόμασι.

⁶² Hier braucht man nur an die historiographischen Werke des Polybios, Poseidonios und Strabon zu denken.

⁶³ PLUT. *Dem.* 2, 4: κάλλους δὲ Ῥωμαϊκῆς ἀπαγγελίας καὶ τάχους αἰσθάνεσθαι καὶ μεταφορᾶς ὀνομάτων καὶ ἁρμονίας καὶ τῶν ἄλλων, οἷς ὁ λόγος ἀγάλλεται,

Da Plutarch selber weder über die entsprechende Muße noch über das entsprechende (junge) Alter verfügt, will er sich in seiner Doppelbiographie des Demosthenes und Cicero ganz explizit auf deren politisches Wirken beschränken und darauf verzichten, ihre Reden auch als literarische Produkte zu würdigen und miteinander zu vergleichen.⁶⁴ Ja, er tadelt sogar, dass Kaikilios einen solchen Vergleich glaubte unternehmen zu können.⁶⁵

Dies ist eine bemerkenswerte recusatio: Sie lässt auch noch in ihrer ablehnenden Haltung erkennen, dass Plutarch ein κάλλος und ein τάχος und eine ἁρμονία der lateinischen Sprache wahrgenommen hat, auch wenn er behauptet, sie nicht adäquat würdigen zu können; und gerade auch seine ablehnende Haltung des Versuchs des Kaikilios zeigt, dass er zumindest zu wissen glaubte, wie man so etwas *nicht* machen dürfe.⁶⁶

Auch wenn Plutarch behauptet, einer angemessenen Erfassung der Qualitäten eines literarischen Latein nicht gewachsen zu sein, ist er (meines Wissens) der einzige, der solche Qualitäten überhaupt evoziert. Sein Zeitgenosse Dion von Prusa etwa, der längere Zeit in Rom verbrachte und namentlich in seiner späteren Lebenszeit zum Teil enge Beziehungen zu römischen

χαρίεν μὲν ἡγούμεθα καὶ οὐκ ἀτερπές· ἡ δὲ πρὸς τοῦτο μελέτη καὶ ἄσκησις οὐκ εὐχερής, ἀλλ' οἷσισι πλείων τε σχολή καὶ τὰ τῆς ὥρας ἔτι [πρὸς] τὰς τοιαύτας ἐπιχωρεῖ φιλοτιμίας.

⁶⁴ PLUT. *Dem.* 3, 1: Διὸ καὶ γράφοντες ἐν τῷ βιβλίῳ τούτῳ ... περὶ Δημοσθένους καὶ Κικέρωνος ... τὰς φύσεις αὐτῶν καὶ τὰς διαθέσεις πρὸς ἀλλήλας ἐπισκεψόμεθα, τὸ δὲ τοὺς λόγους ἀντεξετάζειν καὶ ἀποφαινεσθαι, πότερος ἡδίων ἢ δεινότερος εἰπεῖν, ἐάσομεν.

⁶⁵ PLUT. *Dem.* 3, 2: “κακῇ” γὰρ ὡς φησιν ὁ Ἰων “δελφῖνος ἐν χέρσῳ βία”, *** ἦν ὁ περιττός ἐν ἅπασι Καϊκίλιος ἀγνοήσας, ἐνεανιεύσατο σύγκρισιν τοῦ Δημοσθένους λόγου καὶ Κικέρωνος ἐξενεχεῖν.

⁶⁶ Dazu, dass Plutarch in der Tat lateinische Werke las (und in seinen eigenen verwertete), vgl. HIDBER (2006) 247. Dabei könnte man den Umstand, dass Plutarch in seiner *Antonius-Vita* auf Ciceros 2. *Philippische Rede* zurückgriff und in seiner *Cicero-Vita* auf dessen Schriften sowie auf Sallusts *De coniuratione Catilinae*, noch mit einer begrüßenswert umfassenden Umschau unter Quellen, die gerade für diese Viten aufschlussreich sein konnten erklären; bemerkenswerter ist da schon, dass er in der *Lucullus-Vita* paraphrasierend auf die Horaz-Epistel 1, 6 (V. 40-46) zurückgreift.

Kaisern unterhielt, lässt an keiner Stelle seines umfangreichen Oeuvres etwas über Latein oder lateinische Autoren verlauten.⁶⁷ Der zwei Generationen jüngere Lukian lässt zwar verlauten, dass er ein wenig Latein konnte,⁶⁸ und er hat sich auch zeitweise in westlichen Provinzen des Reichs aufgehalten, wo ihm Lateinkenntnisse das Leben sicherlich erleichtert hätten; aber er lässt nirgends erkennen, dass er sich in seinem Oeuvre von lateinischen Texten hätte inspirieren lassen.⁶⁹

Es gibt vereinzelte weitere Zeugnisse, in denen von Griechen der Hohen Kaiserzeit lateinische Autoren zur Kenntnis (und dies sogar zum Teil mit Wohlwollen) genommen werden, so in einem von Gellius berichteten Gespräch, in dem griechische Teilnehmer eines Gastmahls sich über die römischen Dichter Catull und Calvus äußern.⁷⁰ Ob ein ins 2. Jh. n. Chr. gehörender Papyrus mit einem griechischen Gedichtfragment als Vorlage "nicht... hellenistische Vorlagen, sondern... die römische Liebeslegie"⁷¹ hat,⁷² muss angesichts der großen Verluste hellenistischer Dichtung, die vielleicht auch als Vorlagen in Frage kämen, zumindest sehr unsicher bleiben. Erwähnung verdienen sicherlich die nachweisbaren Kenntnisse römischer Literatur bei

⁶⁷ Dies ist insbesondere bei seiner Rede 18 (Περὶ λόγου ἀσκήσεως) bezeichnend, in der Dion einer hochgestellten Persönlichkeit Lektüre-Empfehlungen zur Ausbildung ihrer rhetorischen Fähigkeiten gibt: Man hat hier verschiedentlich einen römischen Adressaten vermutet (was freilich nicht sicher zu erweisen ist), aber Dion empfiehlt ausschließlich griechische Autoren.

⁶⁸ LUC. *Pro lapsu* 13: εἰ τι καὶ τῆς Ῥωμαίων φωνῆς ἐπαίω ... Zu Lukians Lateinkenntnissen vgl. zuletzt GASSINO (2009), deren Gedankengänge aber oft zu spekulativ sind.

⁶⁹ Zu der — nicht sicher erweisbaren und auch nicht sehr wahrscheinlichen — Annahme, dass sich Lukian namentlich in seinen satirischen Darstellungen stadtrömischer Verhältnisse (vgl. *Nigrinus* und *De mercede conductis*) etwa Stichworte von Juvenal geholt hätte, vgl. COURTNEY (1980) 624–629, der freilich zu einem affirmativen Urteil kommt (628f.): "no single instance [der Parallelen zwischen Juvenal und Lukian] requires explanation by imitation. Nevertheless there is a certain cumulative weight... I therefore conclude that Lucian probably knew and imitated the writings of Juvenal".

⁷⁰ GELL. 19, 9, 7; vgl. HOSE (1994) 80 und HIDBER (2006) 249.

⁷¹ HIDBER (2006) 251.

⁷² So HOSE (1994).

dem aus Bithynien stammenden römischen Senator und Konsul Cassius Dio,⁷³ wobei sich aber ein großer Teil dieser Kenntnisse wohl wiederum aus seiner Arbeit an einem der umfangreichsten Werke über römische Geschichte erklärt, das ein griechischer Autor (in der Nachfolge des Polybios und anderer) je geschrieben hat: Als Vorlagen für Reden dienen Cassius Dio so Caesars *Bellum Gallicum* und Ciceros *Philippische Reden*, aber auch Senecas *De clementia*; zitiert werden Ciceros *Catilinarien* und *Pro Milone*, aber auch Vergils *Aeneis*; angespielt wird auf Senecas *Apocolocyntosis* und seine *Consolatio ad Polybium*.⁷⁴

Aus der hohen Kaiserzeit sind ferner Übersetzungen einzelner literarischer Werke aus dem Lateinischen ins Griechische belegt⁷⁵ (wenn auch meistens nicht erhalten), so von Polybios, einem Freigelassenen (und wichtigen Sekretär) des Kaisers Claudius, eine *Aeneis*-Übersetzung und von einem Arrianos⁷⁶ (nicht identisch mit dem Geschichtsschreiber) eine Übersetzung der *Georgica*. In hadrianischer Zeit übersetzt der Sophist Zenobios das Werk Sallusts.⁷⁷ In dieser Zusammensetzung sollte freilich beachtet werden, dass es sich hier um Werke handelt, die zu einem relativ engen Schulkanon gehören, der für die Aneignung lateinischer Sprachkenntnisse durch Griechisch-Sprecher maßgeblich gewesen zu sein scheint, wie noch entsprechendes Papyrus-Material aus Ägypten belegt:⁷⁸ Zu diesem Kanon gehörte eben als Dichter vor allem Vergil (daneben auch Terenz) und als Prosaiker Cicero und Sallust. Vielleicht darf man sich diese Übersetzungen auch als Hilfestellungen für diejenigen vorstellen, die an den genannten Autoren ihre Lateinkenntnisse ausbilden sollten.

⁷³ Er las Vergil: 75, 10, 2.

⁷⁴ Genauere Nachweise bei HIDBER (2006) 248.

⁷⁵ HOSE (1994) 79; ROCHETTE (1997) 19; HIDBER (2006) 249-250.

⁷⁶ Zu ihm vgl. *Suda* α 3867: 'Αρριανός, ἐποποιός, μετάφρασιν τῶν Γεωργικῶν τοῦ Βεργιλίου ἐπιτικῶς ποιήσας ...

⁷⁷ Vgl. *Suda* ζ 73: Ζηνόβιος, σοφιστής, παιδεύσας ἐν Ῥώμῃ ἐπὶ Ἀδριανοῦ Καίσαρος. ἔγραψεν ... Μετάφρασιν Ἑλληνικῶς τῶν Ἱστοριῶν Σαλουστίου τοῦ Ῥωμαϊκοῦ ἱστορικοῦ ... καὶ ἄλλα.

⁷⁸ Vgl. hierzu den Beitrag von P. SCHUBERT in diesem Band.

4. Die weitere Entwicklung nach 200 n. Chr.

Nach Beginn des 3. Jh.s könnten folgende Entwicklungen zu einer Stärkung der Präsenz des Lateinischen im griechischen Osten geführt haben:

Im Jahr 212 verleiht die *Constitutio Antoniniana* allen freien Reichsbewohnern das römische Bürgerrecht; dies hat zur faktischen Folge, dass das Römische Recht nunmehr für erheblich mehr Menschen zuständig wird. Dies könnte zu einem vermehrten Gebrauch der lateinischen Sprache geführt haben;⁷⁹ es ist wohl seit dem 3. Jh., dass die Schule des Römischen Rechts im phönizischen Berytos (Beirut) zu einem immer stärkeren Anziehungspunkt für aufstrebende junge Leute des Ostens wird, wie zum Beispiel der frühe Bildungsgang des Gregorios Thaumaturgos bestätigt.⁸⁰ Berytos wird in diesem Rahmen sogar zu einer "recht römischen" Stadt.⁸¹ Auf der anderen Seite lässt sich beobachten, dass es nun auch Kommentare zum Römischen Recht auf Griechisch gibt⁸² und dass z.B. in Ägypten die Gerichtsverhandlungen auch weiterhin in der Regel auf Griechisch stattfinden, so dass die Schubwirkung für vermehrtes Latein durch die verstärkte Bedeutung des Römischen Rechts auch nicht überschätzt werden sollte. Das "lateinische" Berytos hat offenbar auch kaum ins Umland ausgestrahlt: Am

⁷⁹ ROCLETTE (1997) 106-107.

⁸⁰ GREG. THAUM. *In Origenem or. paneg.* 5, 58/62 (aus dem Jahr 239): 'Ἀλλὰ γὰρ ἄγρυπνος ὢν ὁ θεῖος παιδαγωγὸς καὶ ἀληθὴς κηδεμὼν, οὕτε τῶν οἰκείων διανοουμένων οὔτε καὶ ἐμοῦ αὐτοῦ προθυμουμένου, ἐπὶ συμβαλὼν τιμὴ τῶν ἐμῶν διδασκάλων, ἅλλως τὴν Ῥωμαίων φωνὴν ἐκπαιδεύειν με πεπιστευμένῳ (οὐχ ὡς ἐπ' ἄκρον ἤξοντα, ὡς δὲ μὴ ἄπειρος εἶην πάντῃ καὶ τῇσδε τῆς φωνῆς· ἔτυχε δὲ νόμων οὐκ ἄπειρος ὢν)· τοῦτο ἐπὶ νοῦν βαλὼν, προὔτρέψατό με δι' αὐτοῦ τοῦς Ῥωμαίων ἐκμανθάνειν νόμους.... Ἐπεὶ γὰρ ἐξεπαιδευόμην ἐκὼν καὶ ἄκων τοὺς νόμους τούσδε, δεσμοὶ μὲν πῶς ἤδη κατεβέβληντο, καὶ αἰτία καὶ ἀφορμὴ τῆς ἐπὶ τὰδε ὁδοῦ ἢ τῶν Βηρυτιῶν πόλις· ἢ δὲ οὐ μακρὰν ἀπέχουσα τῶν ἐνταῦθα πόλις Ῥωμαϊκωτέρα πῶς, καὶ τῶν νόμων τούτων εἶναι πιστευθεῖσα παιδευτήριον.

⁸¹ GREG. THAUM. 62: ἢ τῶν Βηρυτιῶν πόλις ... Ῥωμαϊκωτέρα πῶς ...

⁸² ROCLETTE (1997) 108-109: Der Jurist Herennius Modestinus publiziert in sechs Büchern eine *Παραίτησις ἐπιτροπῆς καὶ κουρατορίας*, um diese Begriffe des Römischen Rechts dem griechischen Osten zu erklären; Papinian verfasst ein griechisches Handbuch (*Ἀστυνομικός*).

Ende des 4. Jh.s beklagt Hieronymus die Unkenntnis des Lateins im Palästina seiner Zeit;⁸³ auch bei den Spitzenfunktionsären der Städte war Latein *nicht* die Regel.⁸⁴

Als weiterer Motor für eine Verstärkung der Präsenz des Latein im Osten wird gern das Wirken Kaiser Diokletians angesehen.⁸⁵ Diokletian holte als lateinische Professoren in seine östliche Hauptstadt Nikomedia den bedeutenden (christlichen) Autor Lactanz und einen Grammatiker namens Flavius; doch hatte Lactanz nach der Darstellung des Hieronymus⁸⁶ hier so wenig Schüler, dass er sich voll und ganz seinen Schriften widmen konnte.

Nur wenige Jahre später führte die Gründung Konstantinopels im Jahre 330 zu einem weiteren Zentrum mit starker von der Reichsspitze geförderter Lateinpräsenz, denn Konstantin richtete nun auch hier lateinische Rhetorikprofessuren ein.⁸⁷ Ein knappes Jahrhundert später wurde ein weiterer Versuch von oben unternommen, eine starke lateinische Bildungspräsenz in der östlichen Reichshauptstadt zu konsolidieren oder sogar weiter auszubauen: In der am 27. Februar 425 von Theodosius II. konstituierten Institution, die man gelegentlich als "Universität" bezeichnet hat, waren neben 16 Griechisch-Professuren (5 Sophisten + 10 Grammatiker + 1 Philosoph) immerhin 15 Lateinprofessuren (3 Redner + 10 Grammatiker + 2 Römisch-Rechtler) vorgesehen.⁸⁸

⁸³ Hieron. *Ep.* 172 (CSEL 44 p. 639, 6).

⁸⁴ Vgl. Libanios über seinen Onkel Phasganios (*Or.* 44, 29).

⁸⁵ Rochette (1997) 9.

⁸⁶ Hieron. *De uiris illustribus* 80: *Firmianus, qui et Lactantius, Arnobii discipulus, sub Diocletiano principe accitus cum Flavio Grammatico, cujus de Medicinalibus uersus compositi exstant libri, Nicomediae rhetoricam docuit, et penuria discipulorum, ob Graecam uidelicet ciuitatem, ad scribendum se contulit.*

⁸⁷ Rochette (1997) 127.

⁸⁸ CTh 14, 9, 3, 1: *Habeat igitur auditorium specialiter nostrum in his primum, quos Romanae eloquentiae doctrina commendat, oratores quidem tres numero, decem uero grammaticos; in his etiam, qui facundia Graecitatis pollere noscuntur, quinque numero sint sofistae et grammatici aequae decem. Et quoniam non his artibus tantum adulescentiam gloriosam optamus institui, profundioris quoque scientiae adque doctrinae memoratis magistris sociamus auctores. Unum igitur adiungi ceteris*

Gleichwohl hat es auch in Konstantinopel bereits im 4. Jh. führende Persönlichkeiten gegeben, die kein Latein konnten und dies auch offen zugaben, z.B. der berühmte Redner und Philosoph Themistios, den seine mangelnden Kenntnisse in dieser Sprache nicht daran hinderten, sogar *praefectus urbi* zu werden.⁸⁹

Seit der Konstantinischen Wende gibt es auch eine immer sichtbarer werdende kirchliche Elite; aber auch sie ist im Osten ganz überwiegend griechisch geprägt und hat nur in Ausnahmefällen Lateinkenntnisse: In einem Brief an den PPO Postumianos muss Gregor von Nazianz bekennen, dass er des Lateinischen nicht mächtig ist;⁹⁰ in einem Brief an Libanios beklagt Gregor von Nyssa (wie Libanios selbst an vielen Stellen), dass Recht und Latein der griechischen Rhetorik vorgezogen würden.⁹¹ Bereits auf dem Konzil von Nikaia 325 musste die auf Latein vorgetragene Rede des Kaisers Konstantin für die anwesenden Bischöfe der Osthälfte des Reiches ins Griechische

uolumus, qui philosophiae arcana rimetur, duo quoque, qui iuris ac legum formulas pendant, ita ut unicuique loca specialiter deputata adsignari faciat tua sublimitas, ne discipuli sibi inuicem possint obstrepere uel magistri neue linguarum confusio permixta uel uocum aures quorundam aut mentes a studio litterarum auertat. Dat. III kal. mart. Constantinopoli Theodosio a. XI et Valentiniano cons. (425 febr. 27).

⁸⁹ Vgl. den Anfang von Themistios' sechster Rede an die Kaiser Valentinian und Valens (71c): Οὐδέποτε, ὦ βασιλεῖς, ἀναγκαίαν εἶναι μοι τὴν διάλεκτον τὴν κρατοῦσαν ὑπολαβών, ἀλλ' ἱκανὸν αἰ νομίσας τὴν πάτριον καὶ Ἑλληνικὴν ἀποχρώντως μεταχειρίζεσθαι, νῦν, εἴπερ οἶόν τε ἦν, διημεψάμην ἂν τὴν γλώτταν πρὸς τοὺς ἐκείνης τῆς λέξεως ἐπιστήμονας, ὥστε μὴ δι' ἄλλοτρίας ὑμῖν φωνῆς συγγενέσθαι.

⁹⁰ GREG. NAZ. *Ep.* 173: Ὑψηλὸς εἰ τὴν παιδείουσιν, καὶ ταύτην ὑποτέραν βούλει καὶ εἰς ὃ τι βούλει τῶν λόγων εἶδος. Τῆς μὲν γὰρ κλέος οἶον ἀκούομεν (οὐ γὰρ Ῥωμαϊκὸς τις ἐγὼ τὴν γλῶσσαν, οὐδὲ τὰ Ἰταλῶν δεινός), τῆς δὲ πεπειράμεθα ὥστε καὶ ἄλλοις γνωρίζειν ἔχειν.

⁹¹ GREG. NYSS. *Ep.* 14, 6:... οὐδὲ γὰρ καλῶς ἔχειν φημι κρίσεως, εἴ τινες ἁμαρτάνουσι πρὸς τὴν βάρβαρον γλῶσσαν ἀπὸ τῆς Ἑλληνίδος αὐτομολοῦντες καὶ μισθοφόροι στρατιῶται γινόμενοι καὶ τὸ στρατιωτικὸν σιτηρῆσιον ἀντὶ τῆς ἐν τῷ λέγειν δόξης αἰρούμενοι, διὰ τοῦτο σε καταδικάζειν τῶν λόγων καὶ ἀφωνίαν τοῦ βίου καταψηφίζεσθαι ...; vgl. 14, 9: Τὸν δὲ Κυνήγιον εὖχομαι μὲν ὡς μάλιστα μὲν πόρρω τῆς κοινῆς εἶναι νόσου, ἣ νῦν τοὺς νέους κατεῖληφε, προσέχειν δὲ κατὰ τὸ ἐκούσιον τῇ περὶ τοὺς λόγους σπουδῇ ...

übersetzt werden;⁹² und etwa hundert Jahre später, auf dem Konzil von Ephesos 431, verlangten die östlichen Bischöfe ebenfalls griechische Übersetzungen der Briefe von Papst Caelestius.⁹³

Es ist auch noch im 3. bis 5. Jh. vorgekommen, dass einzelne lateinische literarische Werke ins Griechische übertragen wurden oder als Inspirationsquellen dienten. Erneut ist hier vor allem Vergil zu nennen: Dass der im 3. Jh. tätige Dichter der *Posthomericæ*, Quintus von Smyrna, sich an der *Aeneis* inspiriert hat, ist nach neueren Untersuchungen zumindest wahrscheinlich;⁹⁴ dass auch die Ἰλίου Ἀλωσις des ebenfalls ins 3. Jh. gehörenden Triphiodor dies tat, ist zumindest diskutabel.⁹⁵ Berühmt geworden ist die poetische Übersetzung von Vergils 4. Ekloge, die sich in der *Oratio ad Sanctorum Coetum* im Anhang der *Vita Constantini* des Eusebios von Caesarea findet.⁹⁶ Einen Sonderfall stellen die gleich zwei griechischen Übersetzungen des *Breuiarium* des Eutropius dar (die bereits um 380 entstandene des Paianios ist noch erhalten); hier ging es offensichtlich darum, ein sehr praktisches knappes historiographisches Handbuch auch griechischen Lesern, die an der römischen Geschichte interessiert waren, zugänglich zu machen (was freilich wiederum nicht für die Lateinkenntnisse dieser Leser spricht). Insgesamt ist die Bilanz nicht sehr beeindruckend.

Ein kleiner Exkurs könnte noch auf einen weiteren nicht zu unterschätzenden Grund hinweisen, weshalb Latein auch bei gebildeten Griechen der Kaiserzeit in der Regel nur geringen Anklang fand. Im zwölften Buch seiner *Institutio oratoria* macht Quintilian einige beachtenswerte Bemerkungen dazu, dass Latein in Sachen Euphonie doch weit hinter dem Griechischen zurückbleibe: Nicht nur verfüge das Lateinische (anders als das Griechische) nicht über so wohlklingende Laute wie das

⁹² EUS. *V.Const.* 2, 13.

⁹³ ROCLETTE (1997) 151.

⁹⁴ GÄRTNER (2005) 279-287.

⁹⁵ GÄRTNER (2005) 273-275.

⁹⁶ FISHER (1982) 177-182.

Zeta und das Ypsilon, sondern es habe auch ausgesprochen unschön tönende wie das "f" und das ("muhende") "m", die im Griechischen entweder gar nicht vorhanden oder viel weniger prominent seien, und auch in der Akzentuierung sei das Lateinische dem Griechischen deutlich unterlegen.⁹⁷ Wenn aber selbst ein Römer das Griechische erheblich wohlklingender findet als seine eigene Muttersprache, wie mussten dann erst die Griechen selbst über diesen Sachverhalt denken?

5. Versuch eines Fazits

Es ist nicht zu leugnen, dass es spätestens seit dem 2. Jh. v. Chr. Griechen gegeben hat, die willens waren, Latein zu lernen (wenn auch manchmal unter besonderen Umständen, die dies sehr nahelegten: Polybios) und dass es dazu seit dem Beginn der Kaiserzeit auch Möglichkeiten in den östlichen Provinzen gab, wie vor allem Papyri aus Ägypten noch belegen; ferner sind vor allem seit dem 3. Jh. n. Chr. mehrere (oft von Kaisern ausgehende) Initiativen festzustellen, die Latein auch auf höherer Bildungsstufe — heute würde man sagen: im akademisch-universitären Bereich — im Osten etablieren und konsolidieren wollen. Überblickt man jedoch die konkreten Ergebnisse dieser Bemühungen, soweit sie uns noch feststellbar sind, wirken sie aufs Ganze gesehen eher mager. Es ist sicher faszinierend zu beobachten, wie gerade in der zweiten Hälfte des 4. Jh.s n. Chr. zwei bedeutende lateinische Autoren — der Geschichtsschreiber Ammianus Marcellinus und der Dichter Claudian — ins Rampenlicht treten, die aus dem griechischen Osten, aus den großen Metropolen Antiochia bzw. Alexandria kommen, und man wird anerkennen, dass dieses Phänomen nicht zuletzt dadurch möglich gemacht wurde, dass es im

⁹⁷ QUINT. *Inst.* 12, 10, 27-33. Quintilians Fazit (in 12, 10, 33): *Itaque tanto est sermo Graecus Latino iucundior ut nostri poetae, quotiens dulce carmen esse uoluerunt, illorum id nominibus exornent.*

Osten nunmehr Bildungsinstitutionen gab, die Latein auf höchstem Niveau vermitteln konnten; doch fällt es nach dem hier gegebenen Überblick sehr schwer, diese beiden Autoren nicht als Ausnahmen zu betrachten, die die Regel bestätigen — so wie schon vierhundert Jahre vorher Kaikilios von Kale Akte mit seiner Bereitschaft, Cicero als gleichberechtigt neben Demosthenes anzuerkennen, offensichtlich eine Ausnahme gewesen ist.

Literaturverzeichnis:

- AUGELLO, I.E. (2006), *Cecilio di Calatte. Frammenti di critica letteraria, retorica e storiografia* (Roma).
- BLASS, F.W. (1865), *Die griechische Beredsamkeit in dem Zeitraum von Alexander bis auf Augustus* (Berlin).
- BRZOSKA, J. (1897), "Caecilius" [2], in *RE* III.1 (Stuttgart), 1174-1188.
- COURTNEY, E. (1980), *A Commentary on the Satires of Juvenal* (London).
- DARIS, S. (1991), "Latino ed Egitto romano", in A. CERESA-GASTALDO (ed.), *Il bilinguismo degli antichi* (Genova), 47-81.
- DUBUISSON, M. (1979), "Le latin des historiens grecs", *LEC* 47:89-106.
- DUBUISSON, M. (1985), *Le latin de Polybe: Les implications historiques d'un cas de bilinguisme* (Paris).
- ENGELS, J. (1999), *Augusteische Oikumenengeographie und Universalhistorie im Werk Strabons von Amaseia* (Stuttgart).
- FISHER, E. (1982), "Greek Translations of Latin Literature in the Fourth Century A.D.", *YCLS* 27:173-215.
- FRANCESE, Ch. (2001), *Parthenius of Nicaea and Roman Poetry* (Frankfurt a. M.).
- GÄRTNER, U. (2005), *Quintus Smyrnaeus und die Aeneis: Zur Nachwirkung Vergils in der griechischen Literatur der Kaiserzeit* (München).
- GASSINO, I. (2009), "Lucien et la langue latine", in A. BARTLEY (ed.), *A Lucian for Our Times* (Newcastle upon Tyne), 145-156.
- GOOLD, G.P. (1961), "A Greek Professorial Circle at Rome", *TAPhA* 92:168-192.
- HIDBER, Th. (2006), "Vom Umgang der Griechen mit lateinischer Sprache und Literatur", *Paideia* 61:237-254.

- HIDBER, Th. (2011), "Impacts of Writing in Rome: Greek Authors and Their Roman Environment in the First Century BCE", in Th. A. SCHMITZ / N. WIATER (ed.), *The Struggle for Identity: Greeks and their Past in the First Century BCE* (Stuttgart), 115-123.
- HINTZEN, B. (2011), "Latin, Attic, and Other Greek Dialects: Criteria of ἑλληνισμός in Grammatical Treatises of the First Century BCE", in Th. SCHMITZ / N. WIATER (ed.), *The Struggle for Identity: Greeks and their Past in the First Century BCE* (Stuttgart), 125-141.
- HOSE, M. (1994), "Die römische Liebeslegie und die griechische Literatur", *Philologus* 138:67-82.
- JOCelyn, H.D. (1976-1977), "The Ruling Class of the Roman Republic and Greek Philosophers", *Bulletin of the John Rylands Library* 59:323-366.
- LIGHTFOOT, J.L. (1999), *Parthenius of Nicaea. The Poetical Fragments and the Ἑρωτικά παθήματα* (Oxford).
- MALITZ, J. (1983), *Die Historien des Poseidonios* (München).
- ROCHETTE, B. (1997), *Le latin dans le monde grec: Recherches sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l'Empire romain* (Bruxelles).
- RUSCHENBUSCH, E. (2004), *Die frühen römischen Annalisten: Untersuchungen zur Geschichtsschreibung des 2. Jahrhunderts v. Chr.* (Wiesbaden).
- SCHAMP, J. (2009), "Pour une étude des milieux latins de Constantinople", in F. BIVILLE / I. BOEHM (éd.), *Autour de Michel Lejeune: Actes des journées d'étude organisées à l'Université Lumière-Lyon 2, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2-3 février 2006* (Paris), 255-272.
- SCHMIDT, M. (1848), "Seleucus der Homeriker und seine namensverwandten", *Philologus* 3:436-459.
- THEODORIDIS, Ch. (1976), *Die Fragmente des Grammatikers Philoxenos* (Berlin).
- WEISS, M. (2004), "Preface", in I. LIVINGSTON, *A Linguistic Commentary on Livius Andronicus* (New York), xi-xiii.
- WENDEL, C. (1941), "Philoxenos" [27], in *RE* XX.1 (Stuttgart), 194-200.

DISCUSSION

L. van der Stockt: Referring to the famous passage in the *Life of Demosthenes*, you suggested that Plutarch experienced the beauty of the Latin language. But, given Plutarch's somewhat limited knowledge of Latin, could we also think of the praise of the Latin language as a kind of flattery? And / or could Plutarch have picked up the terms of the praise in some source or other?

I would also like to know how Plutarch could have understood the term *τᾶχος*. In *Qu. Plat.* 10, 31, p. 1010 d, he says that Latin uses few prepositions and no articles at all: could he have meant something like that when referring to *τᾶχος*?

H.-G. Nesselrath: Ich könnte mir vorstellen, dass Plutarch hier mit *τᾶχος* etwas wie *brevitas* ("Knappheit") gemeint hat; dazu würde auch die von Ihnen erwähnte Stelle der *Quaestiones Platonicae* passen, die ja besagt, dass Latein mit weniger Wörtern als (z.B.) das Griechische auskommt. Vielleicht ist auch etwas Schmeichelei (gegenüber römischen Lesern?) bei Plutarchs Hinweisen auf die stilistischen Qualitäten der lateinischen Sprache im Spiel; vor allem aber sehen seine Bemerkungen nach einer *captatio beneuolentiae* aus, mit der er sich gleichsam dafür entschuldigt, dass er bei dem Viten-Paar Demosthenes / Cicero nicht auch auf die literarischen Qualitäten der Werke der beiden eingehen möchte. Die Annahme, dass er für seine Bemerkungen zur Stilistik des Lateinischen eine Quelle verwendete, halte ich nicht für nötig; sicher hörte er bei seinen Aufenthalten in Rom genug Latein, um einen entsprechenden Hör-Eindruck vom Latein zu gewinnen.

T. Whitmarsh: When we think of *paideia* we tend to gravitate towards more literary, conceptual or expressive genres. Yet

the Greeks and Romans could comfortably include technical competence within the general field of 'culture'. I wonder whether if we use a broader definition, one that includes for example medical writing and law, we might see Latin ranked higher. I am reminded of David Langslow's studies of medical Latin, demonstrating that even relatively early Roman doctors like Celsus and Scribonius Largus employed a technical idiolect that was relatively distinct from Greek. And in the field of law, we can see figures like Ulpian and Licinius Rufinus (whose epigraphic dossier was wonderfully analysed by Fergus Millar), citizens of Greek or Hellenised cities but expert in the Latin language. Rufinus had enough bilingual competence to hold major secretarial posts in the imperial court.

H.-G. Nesselrath: Mit diesen Bereichen bin ich nicht so sehr vertraut und kann daher nur Vermutungen äußern. Was die Medizin betrifft, darf man natürlich nicht vergessen, dass es auch nach dem *Corpus Hippocraticum* eine sehr umfangreiche und bedeutende medizinische Literatur auf Griechisch gibt, die im späteren 2. Jh. n. Chr. mit Galen einen neuen Höhepunkt (und keineswegs ihren Endpunkt) erreicht; auch wenn also die römische Seite in der Medizin eine eigene Tradition entwickelt, mussten sich die Griechen wohl kaum veranlasst sehen, auf diesem Gebiet "héritiers des Romains" zu werden.

Dass bedeutende römische Juristen Wurzeln im griechischen Sprachraum haben, ist in der Tat bemerkenswert; hier bewegen wir uns in einem Bereich, in dem ein Grieche, wenn er sich für dieses Gebiet interessierte, in der Tat um gute Lateinkenntnisse nicht herum kam (ähnlich wie ein Geschichtsschreiber, der römische Geschichte schreiben wollte). Es ist aber auch bezeichnend, dass offenbar schon bald nach der *Constitutio Antoniniana* wichtige Texte zum Römischen Recht (z.B. Kommentare) ins Griechische übertragen wurden (das Gleiche geschah mit typischen römischen Rechtsformulierungen wie der *stipulatio*, die sich seit dieser Zeit auch in griechischen Rechtsdokumenten findet, die auf ägyptischen Papyri erhalten

sind; vgl. den Vortrag von Paul Schubert). Hier — d.h. bei der Verbreitung des Römischen Rechts in griechischen Sprachmilieu — war offenbar ein Markt vorhanden, der für Griechen attraktiv sein konnte, die gewillt waren, sich auf die Erlernung des Römischen Rechts einzulassen.

A. Heller: En ce qui concerne l'utilisation politique ou 'pratique' du latin par les Grecs, quelle est votre opinion à propos des notables hellénophones envoyés en ambassade, dans la province auprès du gouverneur ou à Rome auprès de l'empereur et du Sénat? Devaient-ils présenter leur requête en latin ou en grec? Dans le sens inverse de la communication entre Rome et les provinces, c'est en tout cas le grec qui était utilisé: toutes les lettres impériales conservées par l'épigraphie sont en grec, et l'apparition de la fonction d'*ab epistulis Graecis* montre bien que l'empereur, même s'il ne connaît pas le grec, entend s'adresser à ses sujets dans cette langue, même s'il y a quelques exceptions intéressantes, qui tiennent à mon avis au statut légal des textes gravés: la forme épistolaire admet parfaitement le grec, mais lorsque les lettres contiennent l'extrait d'une *constitutio* impériale voire d'un discours tenu par l'empereur devant le Sénat, comme à Milet sous le règne conjoint de Marc-Aurèle et Commode (J. H. Oliver, *Greek Constitutions of Early Roman Emperors from Inscriptions and Papyri* [Philadelphia 1989], n° 192 p. 398-401), cet extrait est alors reproduit en latin — ce qui suppose qu'une partie au moins des destinataires pouvaient le comprendre.

H.-G. Nesselrath: Vielen Dank für den Hinweis auf den Sekretär *ab epistulis Graecis* und auf die aus griechischen und lateinischen Teilen bestehende Inschrift aus Milet. Auf Ihre Frage kann ich mangels erhaltener Zeugnisse nur eine etwas spekulative Antwort geben: In einer Provinz der östlichen Reichshälfte dürften Gesandte vor dem Statthalter sicher auf Griechisch aufgetreten sein; aber auch in der Reichszentrale Rom ist dies wohl der Fall gewesen. Noch aus republikanischer

Zeit kennen wir den Fall des Apollonios Molon, der laut Valerius Maximus (2, 2, 3) als erster vor dem Senat auf Griechisch auftrat und damit dieser 'Unsitte' Tür und Tor öffnete (*namque ante omnes exterarum gentium in senatu sine interprete auditum constat*); Tim Whitmarsh macht mich auf die Stelle Cic. *Fin.* 5, 89 aufmerksam, aus der die Verwendung von Dolmetschern im römischen Senat hervorgeht (*quem ad modum in senatu semper est aliquis, qui interpretem postulet...*). Für den Umgang mit dem Kaiser ist vielleicht auch bezeichnend, was Philostrat über die linguistischen Schwierigkeiten zwischen Trajan und Dion von Prusa berichtet (VS 1 p. 488: Τραιανὸς γοῦν ὁ αὐτοκράτωρ ἀναθέμενος αὐτὸν ἐπὶ τῆς Ῥώμης ἐς τὴν χρυσῇν ἄμαξαν, ἐφ' ἧς οἱ βασιλεῖς τὰς ἐκ τῶν πολέμων πομπὰς πομπεύουσιν, ἔλεγε θαμὰ ἐπιστρεφόμενος ἐς τὸν Δίωνα "τί μὲν λέγεις, οὐκ οἶδα, φιλῶ δέ σε ὡς ἐμαυτόν").

J.-L. Charlet: Pour rebondir sur l'intervention de Tim Whitmarsh je rappellerai que c'est sous Justinien qu'a été compilé le corpus des textes juridiques latins. À propos du texte de Quintilien qui signale que les auteurs latins préfèrent des titres grecs, je signalerai que cette tendance est encore vivante dans la poésie latine tardive au IV^e siècle (je pense en particulier à certains titres d'Ausone et surtout de Prudence) et même au V^e siècle (je pense par exemple à l'*Alethia* de Marius Victorinus). L'observation sur les titres est aussi valable pour l'introduction de noms grecs exotiquement doux dans le vers latin.

H.-G. Nesselrath: Vielen Dank für diese Hinweise. Was das unter Justinian zusammengestellte *Corpus Iuris Civilis* betrifft, ist vielleicht aber auch der Hinweis nicht unwichtig, dass es schon bald nach seiner Zusammenstellung ins Griechische übersetzt wurde (Rochette [1997] 142). Mit den *nomina Graeca* — so nehme ich ebenfalls an — hat Quintilian nicht nur Gedicht-Titel gemeint, sondern auch griechische Namen innerhalb lateinischer Gedichte, vielleicht sogar Graezismen in einem noch weitergehenden Sinn.

P. Schubert: On peut relever une constante entre l'anecdote de Philostrate relative au gouverneur actif dans le Péloponnèse, celle de Dion Cassius de la citoyenneté romaine retirée à une personne ignorant le latin, ou encore l'allusion de Thémistios au latin comme τὴν διάλεκτον τὴν κρατοῦσαν: la langue, son usage ou son ignorance sont des instruments du pouvoir. On le constate aussi dans le cas de Titus Quinctius Flamininus tel que nous le présente Plutarque dans la *Vie* correspondante (Plut. *Flam.* 5, 6-8): Flamininus, en maîtrisant le grec, s'assure le soutien des Grecs. On constate toutefois que les Romains n'abusent pas de leur position de force pour imposer une langue; ils respectent dans l'ensemble les usages grecs, tout en imposant le latin lorsque l'enjeu leur paraît fondamental. Ainsi par exemple, lorsqu'il s'agit d'effectuer des démarches relevant directement de la *ciuitas Romana*, la rédaction en latin devient obligatoire.

H.-G. Nesselrath: Dies scheint mir insgesamt eine sehr gute Skizzierung der Position der römischen Herrschaftsträger zu sein. Ich will nur auf zwei Kleinigkeiten hinweisen: Themistios nennt Latein zwar τὴν διάλεκτον τὴν κρατοῦσαν, fügt aber bezeichnenderweise sogleich hinzu, dass er nie geglaubt habe, dass diese Sprache ihm einmal notwendig (ἀναγκαίᾳ) sein werde, sondern dass es für ihn genug sein werde, τὴν πατριὸν καὶ Ἑλληνικὴν ἀποχρώντως μεταχειρίζεσθαι. Und die Aberkennung des Bürgerrechts durch Kaiser Claudius aufgrund mangelnder Lateinkenntnisse wird zumindest bei Sueton innerhalb einer Reihe sprunghafter und unberechenbarer Entscheidungen dieses Kaisers berichtet (Suet. *Claud.* 16, 1: *Gessit et censuram... sed hanc quoque inaequaliter uarioque et animo et euentu*).

T. Whitmarsh: Taking up Paul Schubert's question about the 'language of power', this reminds me a little of Alison Cooley's argument that the Greek translation of Augustus' *Res gestae* is not unintentionally 'bad Greek'; rather, it is a deliberate restyling of the Greek language — a 'foreignising', to use Venuti's term, to which Edmund directs us — so as to convey

imperial authority. Perhaps in such cases we should be seeing translation not in terms of easing semantic communication, but as an aggressive act of usurpation.

H.-G. Nesselrath: Dies ist ein außerordentlich interessanter Gedanke, über den länger nachzudenken wäre. Auf jeden Fall sollte man hier nicht einfach an sprachliche Inkompetenz denken (wir wissen aus Proben bei Sueton, dass Augustus eigentlich selber recht gut Griechisch sprach und schrieb, auch wenn er sich offizielle Reden übersetzen ließ, Suet. *Aug.* 89, 1: *si quid res exigeret, Latine formabat uertendumque alii dabat*); aber es ist vielleicht doch nicht notwendig, in dem 'besonderen Griechisch' der *Res gestae* unbedingt einen Akt der Brüskierung oder gar der 'Usurpation' zu sehen, sondern eventuell einen bewussten Hinweis, dass die hier sprechende Macht aus einem anderen Sprachraum stammt, mit der Verwendung des Griechischen aber bewusst einen Schritt auf die griechischsprachigen Untertanen zu tut (so wie dies Paul Schubert im Fall des Flamininus gedeutet hat), und dann könnte man im Griechisch der *Res gestae* vielleicht sogar einen Akt des Wohlwollens der regierenden Macht sehen.

A. Heller: Parmi les témoignages attestant la présence de Romains en Orient, il faudrait faire une place aux inscriptions qui mentionnent "les Romains qui font des affaires chez nous" (οἱ Ῥωμαῖοι οἱ πραγματευόμενοι παρ' ἡμῶν, *uel simile*). Cette formule a une valeur institutionnelle, puisque ces Romains sont parfois associés au Conseil et au peuple en tant qu'auteurs d'une décision. Ils érigent aussi eux-mêmes leurs propres dédicaces, mais... presque toujours en grec. Ces associations, qui réunissent probablement les Italiens expatriés ou/et leurs descendants, utilisent très peu le latin dans l'espace public. Pensez-vous qu'ils ont pu néanmoins jouer un rôle dans la 'latinisation' des provinces hellénophones?

H.-G. Nesselrath: Es ist gut vorstellbar, dass diese Ῥωμαῖοι, die hier offenbar als eine Art eigener Körperschaft auftreten,

auch für die Latinisierung eine Rolle gespielt haben, deren Ausdehnung sich freilich schwer abschätzen lässt. Was jedenfalls wiederum bezeichnend ist, ist aber der von Ihnen hervorgehobene Umstand, dass sie innerhalb der jeweiligen Polis 'offiziell' mit griechischen Inschriften auftreten und damit wohl eine deutliche Bereitschaft bekunden, sich in das grundsätzlich griechische öffentliche Leben dieser Polis zu integrieren (und gerade nicht als 'Fremdkörper' auf sich aufmerksam machen).

P. Ducrey: Es gibt einige interessante Fälle römischer Veteranenkolonien, die nach dem Ende der Bürgerkriege von Augustus im griechischen Mutterland angelegt wurden (Philippi; eine Kolonie im Gebiet von Patras; in der Stadt Knossos auf Kreta). Von diesen Kolonien sind viele Inschriften ausschließlich auf Latein über einen beträchtlichen Zeitraum erhalten (von etwa 40 oder 30 v. Chr. bis ins 2. Jh. n. Chr.). Wie passen diese Phänomene in den Rahmen der linguistischen Beziehungen zwischen Griechischsprechern und Lateinsprechern in der Osthälfte des Römischen Reiches?

H.-G. Nesselrath: Sie weisen hier auf sehr interessante Fälle hin, in denen eine Gruppe ursprünglicher Lateinsprecher offenbar recht lange an dieser Sprache innerhalb einer im übrigen vor allem griechischen Sprachumgebung festgehalten hat. Ich frage mich, ob hier besondere lokale Faktoren eine Rolle gespielt haben. In anderen Fällen römischer Gründungen in Muttergriechenland — z.B. Korinth, das von Iulius Caesar 46 v. Chr. wieder neu als römische Kolonie (Colonia Iulia Laus Corinthus) angelegt wurde — ist die Anpassung an die griechische Sprachumgebung offenbar erheblich schneller gegangen (zur rapiden Hellenisierung römischer Kolonien im Osten vgl. A.H.M. Jones, *The Greek City from Alexander to Justinian*, Oxford 1940, 60-65). Hier darf auch daran erinnert werden, dass der Apostel Paulus seinen Brief an die Einwohner von Philippi (und seine Briefe an die Einwohner von Korinth) auf Griechisch schrieb.

U. Gärtner: Ich habe weniger eine Frage, sondern möchte zum Ausdruck bringen, dass ich mich durch Ihre ausgewogene Darstellung und nüchterne Auswertung in meiner zunehmenden Verunsicherung bestärkt fühle. Die vorgestellten Passagen wurden bisher häufig je nach Wunsch ausgelegt; ich selbst habe vor mehreren Jahren zu folgern geglaubt, dass man auf dieser Grundlage eine Vertrautheit mit lateinischer Literatur bei einem gebildeten und interessierten griechischen Publikum nicht ausschließen könne. Nach Ihrer Darstellung bleibt der Eindruck, dass man Fachliteratur (zum Recht, zur Geschichte und vielleicht zur Medizin) wegen des Inhalts las, dass aber eine literarische Auseinandersetzung nur in Ausnahmen, z.B. für Caecilius nachweisbar ist, der dafür auch noch von Plutarch kritisiert wird. Eine Auseinandersetzung mit lateinischen Texten haben Sie m.E. zu Recht für die griechische Elegie und Lukian bezweifelt. Vielleicht muss man also auch, was das Epos betrifft, noch vorsichtiger sein. Wiederum scheint mir insgesamt wichtig, den Blick auf die Leserschaft zu richten: In den von Ihnen behandelten Stellen war der Leser der lateinischen Literatur jeweils der griechische Autor selbst. Gibt es daneben noch Aussagen, die irgendwelche Rückschlüsse über (andere) griechische Leser lateinischer Literatur machen lassen — außer den z.B. bei Gellius und Plinius erwähnten Personen, deren Leseverhalten wohl eher als Besonderheit zu verbuchen ist?

H.-G. Nesselrath: Ich freue mich natürlich sehr über Ihre Zustimmung, muss aber auf Ihre — wichtige und berechtigte — Frage leider Fehlanzeige bekunden; wenn griechische Autoren ihren Adressaten Lektürehinweise geben (z. B. Dion von Prusa in *Or.* 18, oder Lukian in mehr satirischer Weise an einen reichen, aber ungebildeten Büchersammler in *Adversus Indoctum*), dann kommen lateinische Autoren einfach nicht vor.

T. Whitmarsh: The first century BCE seems to me a pivotal time, when Greeks are not yet assured that their language will

become the dominant literary idiom. Cicero in *Pro Archia* argues that Greek is important not on aesthetic grounds, but because it is the best medium for communicating Roman achievements to the wider world. This perspective is, I think, reflected in the patronal epigrammatists, Antipater, Crinagoras, and the like: their job is to mediate between Rome and the east (just as Crinagoras himself as a diplomat mediated between Mitylene and Rome). I suspect Theophanes of Mitylene was commissioned by Pompey for much the same reason.

H.-G. Nesselrath: Dieser Sichtweise kann ich mich ohne weiteres anschließen. Das 1. Jh. v. Chr. ist tatsächlich, was die Beziehungen zwischen Griechen und Römern betrifft, eine Zeit tiefgreifenden Wandels, nicht zuletzt auch deshalb, weil mit dem durch Augustus herbeigeführten Ende der bereits mehrere Generationen währenden römischen Bürgerkriege eine Zeit größter Instabilität gerade auch im östlichen Mittelmeerraum (mit Kriegen, Zerstörungen und allen damit verbundenen schlimmen Folgen für die betroffenen Menschen) zu Ende geht. Die in dieser Zeit so massiv gewordene römische Präsenz im griechischen Sprachraum, aber auch die Tatsache, dass sie endlich Ordnung, Stabilität und Frieden (und damit die Voraussetzungen für ein besseres Leben) herbeiführt, sind wahrscheinlich wichtige Gründe dafür, dass die Griechen sich in dieser Zeit so intensiv auch mit der lateinischen Sprache befassen (und Theorien aufstellen, die sie in den Kanon der griechischen Dialekte einbeziehen), aber auch mit römischer Literatur (vgl. Kaikilos' Synkrisis der Rhetorik des Demosthenes und des Cicero) wie wohl nie mehr danach. In der seit der frühen Kaiserzeit erreichten neuen Stabilität ist die Tatsache der römischen Herrschaft dann bereits selbstverständlich geworden, und die Griechen können sich wieder mehr mit ihrer eigenen Vergangenheit und Kultur beschäftigen. Es ist vielleicht keine reine Koinzidenz, dass einige Jahrhunderte später — im späteren 4. und frühen 5. Jh. n. Chr. — gerade zwei Griechen, Ammianus Marcellinus und Claudian, auftauchen,

die zu wichtigen lateinischen Autoren werden: gerade zu einer Zeit, als die Möglichkeit, dass das Römische Reich als Rahmen der Stabilität und des Wohlstands auch für die griechische Welt verschwinden könnte, sehr distinkt in Erscheinung tritt.

E. Thomas: *À propos* the translation of Latin texts, my question concerns the significance of whether a translation for the Latin text existed or not. On a literary level, one might say that the existence of a Greek translation, as for example that of Virgil's *Georgics* by Arrianos, can be regarded as reflecting the higher status of the Latin text; on the other hand, if certain technical or legal texts in Latin were *not* translated into other languages, that appears to indicate the pre-eminence of Latin in that sphere (above all, law and medicine are the best examples) and the necessity to know Latin in order to practice in that field.

From this point of view, the existence (or, in many cases, presumed existence) of texts on architecture presents a particularly interesting case. The only surviving architectural treatise in either Latin or Greek is, of course, that by Vitruvius, which, so far as we know, was never translated into Greek. Yet that there was a certain familiarity with his precepts in the Greek world, can be deduced both from literary texts (for example, Lucian's *Hippias siue balineum*) and, more pertinently, from the buildings themselves. Should we assume that the Latin text was read in the original by Greeks or that they had access to an otherwise unknown translation? So, for example, the use at Caesarea Maritima of a concrete produced by the same methods as those prescribed by Vitruvius and the occurrence of an unusual system of sounding vessels described by Vitruvius at the Roman theatre at Scythopolis Nysa both raise questions of how well known the Latin text might have been to architects practising in the Greek East in the first and second centuries CE.

Yet, because Vitruvius is only one text of probably many that circulated in the imperial period, and one whose influence was rather limited, a more general question arising from such

considerations may be more significant: namely, how far were Latin texts in general used by architects in the Greek East? The suggestion in my own paper that the introduction of western forms of the theatre stage and the basilica in Greek cities was interpreted in local terms might, of course, imply the opposite, that the architects did not have access to the Latin texts which transmitted these designs; but in some cases the very precise replication of western forms, most notably in the Temple of Asclepius at Pergamon, which reproduced the design of the Pantheon in Rome, completed barely a decade earlier, combined with indications of local techniques which seem to exclude the possibility of western architects coming from Rome, may suggest that eastern architects had access to a 'blue-print' or 'commentary' in Latin explicating the design of the building.

H.-G. Nesselrath: Vielen Dank für diese Hinweise auf ein Gebiet, in dem ich mich wirklich nicht auskenne. Ich halte Ihre Erklärung, dass 'östliche' Architekten durchaus auch lateinische Fachliteratur benutzten, wenn sie typisch 'westliche' Architektur-Elemente in ihren Bauten verwenden wollten, für eine plausible Möglichkeit; eine andere wäre, dass sie selber einmal im Westen gewesen sind und dort sozusagen 'westliche' Architektur studiert haben (was natürlich ebenfalls eine gewisse Fähigkeit, auf Latein zu kommunizieren bzw. diese Sprache wenigstens zu verstehen, voraussetzt). Dies wäre durchaus vergleichbar mit dem Fall, dass Bewohner der östlichen Reichshälfte Kenntnisse im Römischen Recht erwerben wollten, bevor es dazu Hilfsmittel (Übersetzungen, Kommentare) auf Griechisch gab (vgl. o.).

VIII

JEAN-LOUIS CHARLET

LA ROMANITÉ DE CLAUDIEN, POÈTE VENU D'ALEXANDRIE

L'origine grecque, alexandrine, de Claudien a été parfois, et encore récemment, contestée. P.G. Christiansen, en 1997, a mis en cause cette origine grecque affirmée dans les biographies humanistes qui reposent sur l'œuvre même de Claudien et sur Sidoine Apollinaire:¹ pour lui, la maîtrise du latin dont témoigne Claudien prouverait qu'il était latinophone et non hellénophone; les références à l'Égypte dans son œuvre ne renverraient pas au poète, mais à une *persona* mise en scène dans des poèmes narratifs et qu'il ne faudrait pas confondre avec Claudien lui-même qui, lui, serait d'origine italienne et appartiendrait à l'aristocratie occidentale.² Il est vrai, comme l'affirme R. Moes³ et comme nous le verrons plus loin, que les hellénismes qu'on relève dans la langue de Claudien remontent en grande partie à Virgile, Ovide, Lucain ou Stace. Mais Christiansen, à mes yeux, a été victorieusement réfuté par B. Mulligan:⁴ le témoignage de Sidoine Apollinaire,⁵ lecteur et imitateur assidu de Claudien un demi-siècle seulement après son modèle, montre que le public

¹ Pour la biographie de Claudien par Constantin Lascaris, cf. LAVAGNINI (1952): édition et commentaire de *Gigant. gr.* 43-54, ainsi que de la biographie de Claudien par Constantin Lascaris.

² CHRISTIANSEN (1997).

³ MOES (1980), en particulier p. III.

⁴ MULLIGAN (2007).

⁵ *Carm.* 9, 274-276: *Non Pelusiaco satus Canopo, / qui ferruginei toros mariti / et Musa canit inferos superna.*

de Sidoine identifie Claudien, auteur du *De raptu Proserpinae*, comme égyptien. La *Souda* (x 1707) affirme explicitement que Claudien, poète épique sous Arcadius et Honorius, est originaire d'Alexandrie: même si elle ne parle pas de son œuvre latine, il ne peut s'agir que de notre Claudien.⁶ Une analyse minutieuse des *Carm. min.* 19, 20, 21, 22 et 41 montre que le narrateur est d'origine égyptienne.⁷ En particulier les v. 13-14 de *Carm. min.* 41, non utilisés par Christiansen, mais particulièrement probants parce qu'il s'agit d'un billet adressé à Probinus qui rappelle le premier panégyrique de Claudien pour chanter son consulat avec son frère Olybrius et donc d'un poème où la *persona* se confond indubitablement avec l'auteur Claudien, ne conviennent pas à un latinophone:⁸

"C'est d'abord sous ton consulat que j'ai bu aux sources romaines:
À la toge latine céda ma Thalie grecque."

Le latin de Claudien est certes excellent, et sa culture latine, profonde. Mais Ammien Marcellin et d'autres orientaux ont dû maîtriser le latin. L'absence dans son œuvre de véritables grécismes peut prouver qu'il a appris le latin littéraire, ce qui était alors tout à fait possible en Égypte. L'inscription du socle de la colonne qui, à la demande du Sénat, avait été érigée en son honneur sur le Forum de Trajan⁹ et qui fut découverte à Rome, chez Pomponio Leto, en 1493, avec son codicille en grec, un distique qui associe Virgile et Homère, cadre bien avec un grec passé à la latinité: Mulligan la compare avec *IG XIV 1075* (peut-être pour un grec nommé Cronius Eusebius).

Reste à déterminer, pour clore ce préambule, si Claudien était alexandrin ou paphlagonien comme semble l'indiquer Jean le

⁶ Alan CAMERON (1970) 3.

⁷ Alan CAMERON (1970) 293-300. Cf. aussi ROMANO (1989).

⁸ *Romanos bibimus primum te consule fontes / et Latiae cessit Graia Thalia togae.*

⁹ *CIL VI 1710; ILS 2949; cf. pr. Gild. 9.* Voir le t. I de mon édition de Claudien: CHARLET (1991) XIV, n. 25; FELGENTREU (1999) 132-133; GILLET (2012) 284-286.

Lydien en le qualifiant comme tel (*Mag.* 1, 47, 1). Ce qualificatif a été pris au sens propre, comme désignant une origine ethnique par F. Bücheler, J. Turcevic et D. Romano.¹⁰ D'autres, comme T. Birt, Alan Cameron, moi-même dans le premier tome de mon édition et encore récemment M.F. Gineste et G. Kelly, ont considéré qu'il s'agissait d'un terme d'injure, les Paphlagoniens ayant, depuis Aristophane, une réputation de légèreté et de bavardage.¹¹ J. Schamp,¹² spécialiste de Jean le Lydien et de sa période, après un examen à nouveaux frais de tous les témoignages antiques et une étude sémantique approfondie, conclut que, certes, les Paphlagoniens ont été méprisés dans l'antiquité, mais que Jean le Lydien, dans le contexte où il qualifie Claudien de paphlagonien, ne se moquerait pas de lui, mais ferait étalage de son érudition en mentionnant de manière pédante son origine égyptienne (le père de Paphlagon était un lointain descendant de l'égyptien Épa-phos), et en indiquant qu'il avait fait sa carrière loin de sa patrie, tout en flattant, en bon courtisan, l'empereur Justinien qui avait créé la préfecture de Paphlagonie en juillet 535 et, de ce fait, réhabilité le nom de Paphlagonien. Si, comme me semble l'avoir montré Schamp, 'paphlagonien' est une manière érudite et courtoise de dire 'égyptien' à l'époque de Justinien, le témoignage de Jean le Lydien doit s'ajouter aux autres témoignages antiques pour confirmer l'origine égyptienne, alexandrine, de notre poète. Pour ma part, je considère ce point comme acquis.

Paradoxalement, ce grec venu d'Alexandrie va chanter Rome avec un patriotisme occidental tel que Pierre Courcelle a pu le qualifier d'"ennemi des Grecs".¹³ Mais Courcelle, avant ce raccourci un peu brutal, avait précisé: "cet ennemi politique des

¹⁰ BÜCHELER (1884); TURCEVIC (1934); ROMANO (1958) 10, n. 3. Cf. aussi VOLLMEYER (1899) et SCHANZ / HOSIUS / KRÜGER (1920) IV,2, 4.

¹¹ BIRT, *Prolegomena* de son édition (1892) III-IV; Alan CAMERON (1970) 3 et 245; CHARLET (1991) IX, n. 4; GINESTE (2007) 253, n. 9; KELLY (2012) 263-264.

¹² SCHAMP (2001).

¹³ COURCELLE (1943 [éd. revue et augmentée, 1948]) table des matières p. 436, Deuxième partie, chapitre premier, 1 Milan...; seconde affirmation, plus nuancée, p. 121.

Grecs n'en est pas moins imprégné de la culture grecque païenne". Il sera donc intéressant d'étudier comment un hellénisme de naissance cohabite dans l'œuvre de Claudien avec une romanité acquise (peut-être conquise) dans les domaines linguistique, culturel et idéologique.

Romanité linguistique

Il est certain que Claudien a écrit des poèmes grecs, probablement à Alexandrie, avant de venir à Rome, mais peut-être aussi après. Presque tous les critiques¹⁴ s'accordent pour lui reconnaître la paternité de deux fragments d'une *Gigantomachie* grecque, thème que Claudien a traité dans une *Gigantomachie* latine (*Carm. min.* 53), sans compter les très nombreuses allusions à ce mythe dans l'ensemble de son œuvre latine, au point de devenir chez lui un véritable thème obsessionnel.¹⁵ Mais la date de composition de ce poème grec, manifestement lu à Alexandrie (*Frag.* 1, 11), est controversée: avec Alan Cameron et M.J. Zamora,¹⁶ je suis tenté de croire qu'elle est antérieure à 395, alors que son dernier éditeur, E. Livrea,¹⁷ pense qu'elle a été écrite quelques mois après juillet 400.

Quant à savoir s'il faut attribuer à Claudien toutes les épiques grecques (sept) que l'*Anthologie Palatine* a transmises sous le nom d'un *Claudianos*, *grammatici certant*. J'aurai l'occasion de revenir en détail sur ce point dans la préface du dernier tome de mon édition de la *C.U.F.* Pour le moment, je me contenterai d'un *status quaestionis* provisoire. Les deux

¹⁴ Sauf BOSCARINO (1977), qui la croit postérieure à Nonnos. Sur les poèmes grecs de Claudien, cf. aussi SCHENKEL (1864) 312; SCHMIDT (1867) 28; SCHNEIDER (1891); CAZZANIGA (1959) (concerne *Gigant. gr.* II, 25 et les *Theriaca*); GONZÁLEZ SENMARTI (1983) II, 91-97; GONZÁLEZ SENMARTI (1992).

¹⁵ Voir CHARLET (1991) 95, note complémentaire 1 de la p. 11.

¹⁶ Alan CAMERON (1970) 25; ZAMORA (1993).

¹⁷ LIVREA (1998); LIVREA (2000), texte critique et commentaire exégétique. Édition antérieure, LUDWICH (1897); LUDWICH (1881); LUDWICH (1886).

épigrammes sur une goutte d'eau enfermée dans un cristal (*A.P.* 9, 73 et 74 = Hall, *Epigr.* IV et V) sont reconnues par tous les critiques comme de notre Claudien et bien sûr mises en rapport avec les épigrammes latines correspondantes (*Carm. min.* 33-39).¹⁸ À la suite d'un travail, que je juge sous-critique, de N. Martinelli,¹⁹ C. Lo Cicero a considéré comme poèmes authentiques de Claudien les deux épigrammes chrétiennes *A.P.* 1, 19-20 (= Hall, *Epigr.* VI et VII);²⁰ mais, sans parler des problèmes de fond et d'une possible dépendance d'avec Nonnos, des raisons métriques s'y opposent.²¹ De même l'épigramme *A.P.* 9, 139 (= Hall, *Epigr.* II) semble bien dépendre de Nonnos. Par ailleurs, Cameron, contre Birt et Romano,²² a avancé de bonnes raisons, notamment métriques, pour dénier à notre Claudien la paternité de l'inscription de l'obélisque de Constantinople (*A.P.* 9, 140 = Hall, *Epigr.* III). Je suspends mon jugement pour *A.P.* 5, 86 (= Hall, *Epigr.* I). Mais, comme je l'ai déjà écrit dans l'introduction de mon édition,²³ une ressemblance avec le *Carm. min.* 15 ne suffit pas pour attribuer à Claudien l'épigramme *A.P.* 5, 49 [50] et les raisons de restituer à notre poète le poème conservé par le fragment Heitsch XXXII, Page 142, comme le voulait E. Griset,²⁴ sont encore moins probantes.

R. Moes a relevé dans le vocabulaire de Claudien 234 hellénismes distincts,²⁵ mais déjà presque tous passés dans la langue latine, et pour la plupart appartenant à la langue poétique classique ou impériale: il cite Virgile, Ovide, Lucain, Stace. On

¹⁸ Cf. notamment les deux études de P. Laurens: LAURENS (1985); LAURENS (1986).

¹⁹ MARTINELLI (1951).

²⁰ LO CICERO (1976-1977) 8-19.

²¹ Cf. Alan CAMERON (1970) 7-12; CHARLET (1984) 274, n. 59; et CITTI (1987).

²² Alan CAMERON (1966) 32-33 et (1970) 27-28; BIRT (1892) *Prol.* LXXIII; ROMANO (1958).

²³ CHARLET (1991) XI, n. 13, *contra* BIRT (1892) *Prol.* LXXIII et FARGUES (1933) 8, n. 4.

²⁴ GRISET (1930).

²⁵ MOES (1980) III et 334.

peut ajouter Horace, Sénèque le Tragique et, plus rarement, Lucrèce. Par exemple, le décalque du grec *adytis* apparaît en *Stil.* 1, 60; mais le terme *adytos* /-on, *adytum* se lit plusieurs fois chez Virgile (e. g. *Aen.* 2, 97), chez Horace, Ovide, Sénèque, et même en prose à partir de Varron et César. De tels hellénismes de vocabulaire ne prouvent nullement que Claudien était hellénophone. Moes n'attribue à Claudien que la création de trois adjectifs composés, qui de fait sont des hapax, à partir d'un élément grec: *electrifer* (*Fesc.* 2, 14), *magneticus* (*Carm. min.* 29, 26), *thyrsitenens* (*App.* 6, 2, poème d'attribution douteuse).²⁶ Comme on le voit, Claudien s'inscrit ici dans une tradition très ancienne de la poésie latine, la création d'adjectifs composés de saveur "semi-épique".²⁷

Globalement, la langue poétique de Claudien est si classique que P.G. Christiansen a pu, par une erreur d'optique, en oubliant l'importance de la romanisation culturelle d'une partie de l'élite alexandrine,²⁸ croire qu'il était latinophone. Si elle intègre parfois quelques tournures de la langue tardive,²⁹ c'est de façon très limitée: le latin de ses poèmes s'est formé à la lecture des poètes classiques et impériaux chez le *grammaticus*, mais aussi après dans des lectures personnelles, ce qui, précisément, constituait un frein à l'intégration de tours tardifs non classiques.

²⁶ MOES (1980) 291.

²⁷ Voir CORDIER (1939), dont je reprends l'expression semi-épique (c'est-à-dire en fait épique et tragique).

²⁸ Comme le montre l'étude des papyri bilingues latins-grecs: cf. ROCHETTE (1997) et, en dernier lieu, PAPA-CONSTANTINOU (2010) et, dans le présent volume, la contribution de P. SCHUBERT. Voir aussi Alan CAMERON (1965) et GEIGER (1999) 612-613. Mais il n'est pas nécessaire, comme le fait Alan CAMERON (2011) 641, de supposer gratuitement que Claudien était issu d'une maison bilingue.

²⁹ Par exemple un sens particulier de *cognatus* en *Stil.* 1,322; cf. Hilaire de Poitiers (voir Alan CAMERON [1970] 313 et n. 2; ThLL IV, 344, 69-73); la complétive par *quod* à la place de l'infinitive ou l'emploi de *tanti* au sens de *tot* (déjà en latin impérial): voir PAUCKER (1880) 605-606.

Romanité culturelle

Des traces de culture grecque ont depuis longtemps été relevées dans l'œuvre de Claudien. En 1893, C. Müllner avait donné des indications à propos des comparaisons dites 'homériques'.³⁰ Dans les *Prolegomena* de son édition, Th. Birt indiquait rapidement des rapprochements, à contrôler,³¹ avec plusieurs auteurs grecs, Homère, Hésiode,³² Callimaque, Théocrite, Apollonios, Aratos, Moschos, Denys le Périégète et Oppien. Alan Cameron a confirmé la présence d'Homère, notamment dans la *Gigantomachie* grecque et dans les comparaisons, ainsi que d'Oppien, et croit à juste titre à une bonne connaissance par Claudien de la poésie hellénistique et probablement d'une certaine littérature orphique.³³ Plus récemment, I. Gualandri a repris avec beaucoup de finesse la question des rapports de Claudien avec Callimaque.³⁴ Sa conclusion peut s'appliquer d'une façon générale aux rapports de Claudien avec les poètes grecs: la connaissance assez limitée du grec dans le public occidental de Claudien a dû, pour la poésie grecque, détourner le poète d'une technique d'*aemulatio* qu'il réserve aux poètes latins. J'élargirai cette conclusion.

Fargues avait insisté sur la dette de Claudien à l'égard de la seconde sophistique (Aelius Aristide, Thémistios, Libanios),³⁵

³⁰ MÜLLNER (1893).

³¹ BIRT (1892) LXXII, n. 3.

³² On pense en particulier au mythe de Prométhée et Épiméthée (*Theog.* 510 sqq. et *Eutr.* 2, 492-501). Mais la connaissance de ce mythe par Claudien est-elle directe ou indirecte? On peut avoir la même interrogation à propos d'Hérodote pour l'anecdote qui prouverait que les Phrygiens sont les plus anciens des hommes (HDT. 2, 2 et *Eutr.* 2, 251-254).

³³ Alan CAMERON (1970) 305-315. Argumentation pour la connaissance d'un poème astrologique de Théon d'Alexandrie, des épigrammes de Palladas et de Pisandre de Laranda. Pour les sources orphiques du *De raptu*, voir la synthèse, avec bibliographie, dans l'introduction du tome I de mon édition, CHARLET (1991) XXXIV-XLIV. Les conclusions de SCHWARTZ (1978) sont discutables.

³⁴ GUALANDRI (2004) 78-95.

³⁵ FARGUES (1933) 46-49 et 54, et aussi les chapitres VI à VIII. Cf. aussi Alan CAMERON (1970) 321-323.

sans négliger un passage philosophique de *Stil.* 2, 6-11 déjà discuté par C. Pascal³⁶ et E. Bignone³⁷ sur le rôle de *Clementia* au sein du Chaos, qui rappelle plus Parménide qu'Empédocle. P. Courcelle avait posé globalement le problème de la culture philosophique grecque de Claudien, notamment dans ses aspects (néo)-platoniciens ou néo-pythagoriciens:³⁸ la tripartition de l'âme (4 *Cons.* 228-256); la métempsycose dans des corps d'animaux (*Ruf.* 2, 483-493) et la présentation de la culture philosophique et des écrits du néo-platonicien chrétien milanais Manlius Théodorus à l'occasion du panégyrique pour son consulat, avec un petit catalogue des premiers philosophes grecs (v. 67-83). Mais, comme Courcelle l'avait pressenti et comme Alan Cameron l'a montré en rectifiant Courcelle sur plusieurs points,³⁹ il s'agit de lieux communs et de connaissances assez superficielles qui dénotent tout au plus une certaine teinture philosophique provenant de manuels doxographiques. Quant au conflit entre épicuriens et stoïciens sur le thème de la providence au début de l'*In Rufinum* (1, 1-24), il est traité d'un point de vue plus moral que philosophique et Claudien développe une opposition traditionnelle qui a pu faire l'objet de controverses rhétoriques.⁴⁰ Bref, Claudien n'est pas un vrai philosophe et sa connaissance de la philosophie grecque est superficielle et très probablement doxographique,⁴¹ mais il a une vision du monde cohérente, d'inspiration stoïcienne (*foedera mundi*) et c'est à ses yeux un très grand mérite pour Manlius Théodorus, *μουσικὸς ἀνὴρ*, que d'avoir illuminé par les fleurs latines [= l'éloquence latine] "les obscures théories des Grecs".⁴² En outre, il

³⁶ PASCAL (1905) 138.

³⁷ BIGNONE (1917).

³⁸ COURCELLE (1943 [éd. revue et augmentée, 1948]) 120-125.

³⁹ ALAN CAMERON (1970) 323-331. Cf. aussi l'édition commentée de SIMON (1975).

⁴⁰ Cf. ALAN CAMERON (1970) 327-330, qui réfute GENNARO (1957); FUNKE (1986) et CHARLET (2000) II,1, 186-188 (notes complémentaires de la p. 56).

⁴¹ *Contra* MARRÓN (2011); cf. mon compte rendu à paraître dans *Latomus*.

⁴² *Theod.* 84-85: *Graiorum obscuras Romanis floribus artes / inradias* (cf. LUCR. 1, 136-137). Cf. ZARINI (2011), avec une étude très précise du profil

recommande pour Honorius (4 *Cons.* 397-398), tout comme ce fut le cas pour son épouse Marie (*Nupt.* 232-235) ou pour sa cousine, sœur par adoption et belle-mère par le mariage, Sérène (*Carm. min.* 30 = *Ser.* 146-159),⁴³ une double formation culturelle, latine et grecque, plus littéraire que scientifique. Cette biculture que prône Claudien, c'est la sienne!

Sa culture latine, en tout cas, est profonde et visible dans toute sa poésie. Une démonstration sur ce point n'est pas nécessaire.⁴⁴ Il suffit de parcourir l'apparat des sources de l'édition Birt ou les notes des éditions commentées, sans parler des études spécialisées sur ce point: Claudien connaît parfaitement les grands poètes latins, en particulier Virgile, Horace, Ovide,⁴⁵ mais aussi Lucrèce, Lucain,⁴⁶ Stace, Valérius Flaccus, Silius Italicus, Juvénal⁴⁷ et peut-être même la poésie de Cicéron.⁴⁸ Et son dialogue culturel avec ces grands poètes latins se situe à tous les niveaux de l'écriture: du simple emprunt formel, métrique ou non, à l'allusion et à l'ambitieuse *aemulatio*, en passant par tous les types et toutes les nuances de l'*imitatio* (portant sur une *iunctura*, une image, un thème...). Selon l'esthétique du temps,⁴⁹ Claudien incite son lecteur à entrer dans ce dialogue culturel, à y participer et c'est sa romanité culturelle qui lui permet de dialoguer avec ses auditeurs-lecteurs latins et avec leur culture. Ce dialogue existe aussi dans le domaine historique. Claudien connaît très bien l'histoire de Rome: il a sûrement eu accès non seulement à des recueils d'*exempla*, en particulier celui de Valère-Maxime, mais il a peut-être aussi lu Tite-Live, très probablement Salluste, Tacite

culturel de Manlius Theodorus (en particulier p. 31-37) et HARICH-SCHWARZ-BAUER (2008).

⁴³ Sur la culture de Sérène, cf. CONSOLINO (1986) 20-21 et 107-109.

⁴⁴ Je partage sur ce point l'avis d'Alan CAMERON (1970) 315.

⁴⁵ Cf. CHARLET (1995) avec la bibliographie antérieure.

⁴⁶ Cf. BRUERE (1964). Je prépare une comparaison globale de ces deux poètes pour un colloque de l'Université de Genève (novembre 2012).

⁴⁷ LONG (1996).

⁴⁸ FELGENTREU (2001).

⁴⁹ CHARLET (2008).

et Ammien Marcellin, ainsi que certains abrégiateurs tardifs comme Florus, et peut-être Victor et Eutrope.⁵⁰

Romanité idéologique

Il est certain qu'entre la Rome traditionnelle et la seconde ou nouvelle Rome (Constantinople), le poète venu d'Alexandrie choisit la première. Mais est-ce à dire, comme le prétend Courcelle,⁵¹ qu'il "déteste les Grecs"? F. Paschoud écrit que "le Grec Claudien est, envers l'Orient, plein d'une animosité digne du Latin le plus farouche".⁵² Mais il s'agit d'un jugement politique. Je n'ai en effet relevé aucun vers dans l'œuvre de Claudien, y compris en réexaminant tous les passages mis en avant par Courcelle et par Alan Cameron pour le second livre *Contre Eutrope*, qui dénote une *haine* des Grecs en tant que tels.

Les références à Constantinople et aux Grecs sont très souvent neutres,⁵³ tout comme la description de Constantinople, limitée, comme une *celsa urbs* sur le Bosphore,⁵⁴ entre l'Europe et l'Asie (*Ruf.* 1,173-175; cf. *Stil.* 1,86-88). Mais, si Claudien, à la différence de certains Romains traditionalistes de son

⁵⁰ L'étude ancienne de STÖCKER (1889) doit être corrigée par Alan CAMERON (1970), 331-339. Pour Tite-Live, le parallèle le plus net est LIV. 1, 56, 7 et CLAUD. *Eutr.* 1, 32.

⁵¹ COURCELLE (1943 [éd. revue et augmentée, 1948]), 119-120.

⁵² PASCHOUD (1967) 148.

⁵³ Le monde grec et la partie orientale de l'Empire apparaissent de façon neutre (ou comme des victimes) sous l'adjectif, parfois substantivé, *Eous* (*Ruf.* 1, 172; *Gild.* 225-226; *Eutr.* 1, 105; 154; *Eutr.* 2, 1; 350; *Stil.* 1, 270; 295; *Stil.* 2, 292; 306-307; *Stil.* 3, 35; 6 *Cons.* 90) ou *Graius* (4 *Cons.* 460; *Eutr.* 2, 497; *Get.* 515) [cf. aussi *Achivus*, *Get.* 564]; ou les substantifs *Aurora* (*Ruf.* 2, 100; 105; 217; *Gild.* 61; *Stil.* 1, 154-155; 6 *Cons.* 84), *Bosphoros* (6 *Cons.* 81); *Graecia* (4 *Cons.* 473; *Stil.* 1, 184; 6 *Cons.* 474) ou *Oriens* (*Eutr.* 1, 17; *Eutr.* 2, 131; 566; 6 *Cons.* 92).

⁵⁴ Claudien ne s'intéresse pas particulièrement à la description topographique de Constantinople: cf. KELLY (2012) 245-246. Cf. aussi CHRISTIANSEN (1970). À la différence d'Ausone (*Ordo* 2) et de Paulin de Nole (*Carm.* 19, 338), il n'utilise jamais du nom *Constantinopolis* qui pouvait lui fournir un premier hémistiche. Sur la signification symbolique du Bosphore chez Claudien, SCHMITZ (2008).

époque, n'éprouve aucune xénophobie pour les Grecs,⁵⁵ son problème est politique, et double: il concerne la place de Constantinople et la politique de l'Empire. D'une part, il ne peut admettre que Constantinople se considère égale ou à plus forte raison supérieure à Rome: quand il évoque ce parallèle alors obligé, il ne le reprend pas à son compte,⁵⁶ ou il le place, non sans dépit, dans la bouche de Rome elle-même.⁵⁷ Pour lui, l'Orient, abandonnant tout orgueil⁵⁸ et toute trahison,⁵⁹ doit admettre la prééminence politique de Rome, c'est-à-dire de la partie occidentale de l'Empire, comme Claudien l'a cru un peu trop vite après l'élimination de Gildon (*Stil.* 1,7-9). D'ailleurs, si Claudien ne personnalise pas Constantinople comme il le fait pour Rome (et son fleuve le Tibre),⁶⁰ mais l'Orient lui-même sous la figure d'*Aurora*, c'est parce que, pour lui, il n'y a là qu'une partie orientale d'un Empire unitaire, qui ne saurait avoir une capitale divinisée comme Rome.

D'autre part, les Grecs doivent se rallier à Stilicon, que Claudien présente comme l'héritier politique de Théodose et le rempart de l'Empire, de *tout* l'Empire. Claudien, certes, attaque violemment Eutrope en tant qu'eunuque (un eunuque consul,

⁵⁵ Mais on en trouve parfois pour d'autres peuples orientaux extérieurs à l'Empire, par exemple en CLAUD. *Stil.* 1, 354-356: *ignauus Nasamon... fugaces / Autololes; pauidus... Mazax*.

⁵⁶ *Ruf.* 2, 54-55: *Vrbs etiam, magnae quae dicitur aemula Romae* ("même la ville qu'on dit [ou "qui se dit"] rivale de Rome la Grant").

⁵⁷ *Gild.* 60-62: *Cum subito par Roma mihi diuisaque sumpsit / aequales Aurora togas, Aegyptia rura / in partem cessere nouae* ("Quand tout à coup une autre Rome égale à moi, avec l'Orient séparé / Prit toge égale, les champs d'Égypte échurent en partage / À la nouvelle Rome"); cf. peut-être *Gild.* 113. Claudien serait même prêt à sacrifier Constantinople pour sauver le monde (*Eutr.* 2, 37-39).

⁵⁸ L'orgueil qui l'a amené à comploter avec Gildon (*Stil.* 3, 81 *praetumidi... Orientis*; cf. *Stil.* 1, 276-277).

⁵⁹ Par exemple en pactisant avec Alaric comme le reconnaît le vieux Gète (*Get.* 517).

⁶⁰ Constantinople est représentée sur des monnaies à partir de la fondation de Constantin Ier. Pour les représentations de Rome, cf. KELLY (2012) 250 et 257. Mais, à la différence de KELLY, *ibid.*, 257-260, je ne pense pas qu'*Aurora* soit la Tychè de Constantinople à laquelle s'assimilerait aussi Cybèle.

quel scandale!) et le présente comme le déshonneur de l'Orient;⁶¹ c'est là un argument polémique très facile dont le poète ne craint pas d'abuser en jouant sur les vieux préjugés romains contre le Levant. Mais en réalité la véritable faute d'Eutrope, ou de certains conseillers d'Arcadius,⁶² n'est pas d'être 'grecs', c'est de ne pas suivre la ligne politique de Stilicon, et notamment d'avoir intrigué avec Gildon. Claudien dit que c'est par jalousie (*Eutr.* 1, 396-400: *Discors Oriens felicibus actis / inuidet...*), moyen commode pour disqualifier quelqu'un qui ne cherchait peut-être qu'à défendre les intérêts de la partie orientale de l'Empire... et de l'*Augustus senior* Arcadius. Mais pour Claudien les intérêts spécifiques de Constantinople ne sont pas légitimes: seul doit être pris en compte l'intérêt de l'Empire romain, conçu de façon unitaire et sous préséance occidentale.

Quant à la cour de Constantinople, c'est à partir du moment où elle accepte de suivre Rufin (*Ruf.* 1, 176-179) ou Eutrope plutôt que Stilicon que Claudien l'accuse de tous les maux: les Grecs ne sont pas critiqués en eux-mêmes, mais quand et parce qu'ils suivent une politique contraire à celle prônée par Stilicon (et chantée par Claudien). Dès lors, la contagion du pestiféré Eutrope s'étend à tous ses partisans, à ceux des citoyens et des sénateurs de Constantinople qui sont solidaires de lui.⁶³

⁶¹ *Eutr.* 1, 239 *dedecus Eoum* (cf. *Eutr.* 1, 371 *facinus...* *Eoum*: le crime politique d'avoir nommé Eutrope consul). Eutrope est responsable de la division entre les deux frères (*Eutr.* 1, 281-282). Mais, en fin de compte, pour Claudien, Eutrope est si abject que l'Orient le rejette: il ne peut appartenir à aucune des deux parties de l'Empire (*pr. Eutr.* 2, 36).

⁶² *Stil.* 2, 79-81: *si quid iners atque inopia turba / praetendens proprio nomen regale furori / audeat...* Son élimination est pour Constantinople une purification au sens médical du terme (*pr. Eutr.* 2, 14; *Eutr.* 2, 20).

⁶³ *Eutr.* 1, 427-431; *pr. Eutr.* 2, 57-58; *Eutr.* 2, 63-74 et 135-158 (... *Plaudenter cerne senatum / et Byzantinos proceres Graiosque Quirites. / O patribus plebes, o digni consule patres*). Leur flagornerie, d'après Claudien (*Eutr.* 2, 70 sqq.) tourne à ce que nous appellerions le culte de la personnalité: on va jusqu'à le proclamer troisième fondateur de Constantinople après Byzas et Constantin (*Eutr.* 2, 82-83). Cf. aussi CASTELLI (1899). Sur le mépris de Rome que dénote une telle position et sur la corruption du groupe qui entoure Eutrope, *Eutr.* 2,

Comme d'autres témoins de l'époque, y compris grecs,⁶⁴ Claudien présente les sénateurs de Constantinople comme de basse extraction et, oubliant (ou feignant d'oublier?) le rôle des affranchis à certaines périodes de l'Empire romain, s'indigne que d'anciens esclaves rendent la justice.⁶⁵ Il va même jusqu'à présenter la castration comme contagieuse. À suivre un eunuque, les soldats orientaux perdent leur virilité guerrière:⁶⁶

... in nostro quando iam milite robur
torpuit et molli didicit parere magistro.
Cum duce mutatae vires: Byzantia robur
fregit luxuries Ancyranique triumpho.

Ce qui prouve que Claudien n'a aucune animosité personnelle contre les Grecs en eux-mêmes,⁶⁷ c'est d'abord que, en dehors de la littérature grecque dont nous avons parlé plus haut, il reconnaît à la Grèce une fonction civilisatrice puisqu'il considère que les Gaulois se civilisent quand ils adoptent le vêtement grec (*Eutr.* 2, 250 *Graio iam mitis amictu*), alors que Rufin devient barbare quand il en prend l'habit. Ensuite, la corruption de Constantinople qu'il dénonce dans l'*In Eutropium* est limitée et en étendue, puisqu'il souligne le petit nombre des corrompus qui entourent l'eunuque (2, 594 *pauco-rum crimine*), et en durée, puisqu'elle est liée à Eutrope qui a chassé les gens de bien (il y en avait donc à Constantinople!) pour les remplacer par ses amis débauchés, d'où cette déchéance

339-341 et 584-590. Claudien va jusqu'à dire que les barbares doivent réveiller les Orientaux amollis par Eutrope: *Eutr.* 2, 159!

⁶⁴ KELLY (2012) 255.

⁶⁵ *Eutr.* 2, 342-345. Les collaborateurs d'Eutrope, l'eunuque ancien *leno*, sont présentés comme un vulgaire cuisinier (Hosius, *Eutr.* 2, 345-353) ou comme un ivrogne débauché (Léon, *Eutr.* 2, 376-385). Quant aux grands complices d'Eutrope, ils se préoccupent plus de leurs loisirs, en particulier des jeux du cirque, que du sort de la Phrygie (*Eutr.* 2, 354-364).

⁶⁶ *Eutr.* 2, 156-157 et 415-416 (cf. 112-113; 138-139; 223-225; 417-431; 562-563; 580-583).

⁶⁷ Contre WARE (2012) 76-80, qui croit que pour Claudien l'Orient ne peut pas être vraiment romain et qui fait un amalgame entre grecs (de la partie orientale de l'Empire) et orientaux extérieurs à l'Empire, comme les Parthes.

morale et politique (2, 557-560). Mais, une fois écarté Eutrope, les gens de bien reviendront à Constantinople, du moins Claudien l'espère-t-il. C'est le sens de la fin du livre II (2, 501-602): si, comme le suggère l'intervention de l'Aurore, les Orientaux reviennent sous l'autorité "paternelle" de Stilicon, capable de diriger les deux parties du monde, ils seront à nouveau de vrais citoyens romains. De fait, en dehors de la funeste parenthèse politique que représente, après Rufin, Eutrope, les Grecs sont pour Claudien de dignes citoyens romains. Quand, en 395, Stilicon marche à la tête des deux armées, occidentale et orientale, Claudien le présente comme à la tête de deux armées romaines. De même, quand il rapporte la révolte des Gruthonges qui pillent la partie orientale, Claudien en fait porter la responsabilité sur Eutrope qui n'a pas su les garder comme *legio romana* (*Eutr.* 2, 576-579): les troupes orientales sont des troupes romaines, même quand elles sont avilies par leurs chefs eunuques (*Eutr.* 2, 225 *hos aquilae Romanae signa secuntur*).⁶⁸ Enfin, après la victoire (ou prétendue victoire) de Pollentia (6 avril 402), Claudien se réjouit que Valens, empereur de la partie orientale, et la Grèce pillée par Alaric soient vengés (*Get.* 610-615) et c'est l'honneur des femmes grecques tout autant que des femmes romaines que Stilicon a, selon Claudien, préservé en triomphant d'Alaric (*Get.* 628-629). Donc, même si à partir de 400 Stilicon se détache des problèmes orientaux (la nomination de l'impératrice Eudoxie comme *Augusta* en 400, suivie de la naissance de Théodose II, lui ôtait tout espoir de diriger aussi la partie orientale de l'Empire), Claudien, lui, a toujours en tête les deux parties d'un seul et même empire: un succès en Occident est, à ses yeux, bénéfique aussi pour l'Orient. Comme pour lui-même, qui, grec, s'est 'reconverti' à la langue, à la culture et à la tradition latines, Claudien pense que l'avenir du monde grec est dans la Romanité.

⁶⁸ Sur le caractère multi-ethnique de l'armée romaine chez Claudien, cf. DEWAR (2003).

Quant à Rome, elle est omniprésente dans l'œuvre politique de Claudien, non seulement quantitativement comme le prouve un décompte des occurrences de *Roma* et *Romanus*,⁶⁹ mais qualitativement: la déesse Rome (*Ol.* 165 *diua*) est un personnage actif de la geste politique de Claudien. Elle y prend souvent la parole pour s'adresser soit aux dieux soit à ceux qui gouvernent le monde: Claudien est très certainement le poète latin qui use le plus des prosopopées de la Ville éternelle. On en trouve presque dans chaque grand poème politique, et parfois plusieurs dans le même poème.⁷⁰ Et Rome y est souvent apostrophée, en particulier dans les derniers poèmes écrits par Claudien.⁷¹ Rome est donc bien une protagoniste active du monde politique mis en scène par le poète.

On ne sera pas surpris que Rome, dont le site a été déterminé par les dieux,⁷² et son Empire soient présentés comme illimités dans l'espace:⁷³

... Domui terras hominesque reuinxi
 legibus: ad solem uictrix utrumque cucurri.
 Et cui non Nilus, non intulit India metas,
 Romani iam finis erit Trinacria regni?

⁶⁹ On relève 64 occurrences de *Roma* et 67 de *Romanus*, substantif ou adjectif (par exemple *Romana potestas* [*Ol.* 193], *potentia* [*Ruf.* 2, 4], *pax* [*Epith.* 225], *maiestas* [*Theod.* 37; cf. 6 *Cons.* 3-4], *libertas* [*Stil.* 3, 194] et *Romanus labor* [*Eutr.* 1, 221]). Il faut aussi prendre en compte les 24 occurrences de *Latium* et les 23 de *Latinus* (sans compter *Rapt.* 2, 177 qui n'est pas politique), quasi synonymes de *Roma* et *Romanus*, et une métonymie particulière de Rome, le Tibre (*Ol.* 209-225 et 236-246; *Fesc.* 2, 16-20 [13-16]; 4 *Cons.* 578, où les Romains sont *Thybridis* et *Latii suboles*; *Theod.* 200; *Eutr.* 1, 436; *Eutr.* 2, 127; *Stil.* 2, 189; *Stil.* 3, 173; *Get.* 505 et 578; 6 *Cons.* 12, 182, 365, 486, 520 et 641). Sur l'idée de Rome chez Claudien, cf. MARSILI (1946) et en dernier lieu RIEDL (1995), ROBERTS (2001) et LONG (2004) (pour la topographie). Les études récentes de MÜLLER (2011) et WARE (2012) n'apportent rien de nouveau sur ce point.

⁷⁰ Cf. DÖPP (1980) 36-37 et CHARLET (2000) II,1, 142-144, n. complémentaire 7 de la p. 10, à propos d'*Ol.* 75-107.

⁷¹ Trois dans le livre 3 du *Panegyrique de Stilicon* (v. 2, 27, 96, plus *pr. Stil.* 3, 23) et le *De bello Getico* (v. 77, 96, 362): pas moins de cinq en 6 *Cons.* (v. 295 [par Alaric!], 432, 438, 451, 492).

⁷² Cf. 6 *Cons.* 22-24, et, pour le Génie de Rome, idée chère aux derniers païens comme l'empereur Julien (et Ammien Marcellin), 6 *Cons.* 611-612.

⁷³ *Gild.* 47-48 et 456-457; cf. déjà *Ol.* 1, 160-163.

et dans le temps:⁷⁴

*Si mea mansuris meruerunt moenia nasci,
Iuppiter, auguriis, si stant inmota Sibyllae / carmina...* (Gild.
28-30)

... *Nec terminus umquam / Romanae dicionis erit* (Stil. 3, 159-160)

Vrbs aequaeva polo (Get. 54).

Non seulement Rome est “grande”,⁷⁵ mais elle est la capitale (Gild. 459 *caput insuperabile rerum*), la reine (Ol. 136 *regina*) et la maîtresse du monde (Stil. 2, 224 *domina*) et, si le *Panégryrique pour le quatrième consulat d'Honorius* mettait déjà l'accent sur la spécificité de Rome, opposée aux monarchies orientales,⁷⁶ qui n'admet ni la tyrannie ni d'être esclave, mais pour qui le pouvoir doit se fonder sur la vertu⁷⁷ et la maîtrise de soi, non sur le sang, sur l'amour et non sur la crainte, même si l'empereur doit être un guerrier aguerri; si le troisième livre du *Panégryrique pour le consulat de Stilicon* propose, dans la ligne d'Aelius Aristide, un vibrant éloge de Rome (Stil. 3, 130-173), ville à l'image de l'Olympe (v. 135), à la fois guerrière et législatrice (v. 136 *armorum legumque parens*),⁷⁸ qui reçoit en son sein les vaincus et tout le genre humain (v. 150-151), mère plutôt que maîtresse (v. 152 *matris, non dominae ritu*), pacificatrice (v. 154), assimilatrice et universelle (v. 152-153 et 155-159 *quod cuncti gens una sumus*), éternelle (v. 159-160 cités ci-dessus), qui succède à jamais aux empires qui l'ont précédée (v. 160-166) et, forte des oracles

⁷⁴ Les fastes de Rome sont éternels: Ol. 279.

⁷⁵ Pr. 3 Cons. 16 *magna* (épithète que j'ai mise en relief dans ma traduction par l'archaïsme “grant”); cf. Stil. 3, 130-131 *tantae... urbi / qua nihil in terris conplectitur altius aether*; 6 Cons. 522 *tantae urbi*; 530 *maior*.

⁷⁶ 4 Cons. 214-352, long discours programmatique de Théodose à son fils: cf. LACOMBRADÉ (1956) (sur 4 Cons. et Synésios) et dernièrement ZARINI (2007) et CHARLET (2012). On notera qu'aux v. 306-308 Claudien s'en prend aux Sabéens, Arméniens et Assyriens... mais non aux Grecs!

⁷⁷ Sur le concept de *uirtus* chez Claudien, cf. CHARLET (2004) et ZARINI (2002); ZARINI (2008).

⁷⁸ Cf. Ol. 128 *Roma legum genetrix*.

sibyllins,⁷⁹ est protégée par les dieux (v. 167-173);⁸⁰ et si l'oracle entendu par Alaric dans le *De bello Getico* suggère de façon subliminale et invasive le nom de Rome,⁸¹ la romanité prend une coloration particulière dans le *Panegyrique pour le sixième consulat d'Honorius*.

En effet, tout en reprenant certains éléments déjà présents dans les poèmes précédents, la présentation que donne ce dernier panegyrique prononcé en janvier 404 est politiquement et religieusement très orientée.⁸² D'abord, la Rome de cet ultime poème politique de Claudien est explicitement présentée comme celle d'Honorius: l'empereur dit *mea Roma* au terme d'un développement qui s'efforce de montrer, en sollicitant quelque peu l'histoire, qu'Honorius a toujours été très attaché à Rome et qu'il aurait choisi par inclination personnelle cette partie de l'Empire plutôt que l'Orient (6 *Cons.* 77-87), plutôt que Constantinople.⁸³ Ici Claudien exprime plus ce qu'il souhaite que ce qu'il constate chez Honorius.

Mais Rome est aussi le seul véritable objectif d'Alaric, comme il avait déjà été dit dans le *De bello Getico* (*Get.* 477-478; 505; 533 *Quid restat nisi Roma mihi?* se demandait Alaric). De

⁷⁹ V. 166 *haec auguriis firmata Sibylla* ; cf. *Get.* 232 *custos Romani carbasus aeui*. Claudien ne pouvait pas savoir alors ce qui allait arriver aux livres sibyllins et les accusations que Rutilius (2,41-60) porterait contre Stilicon à leur sujet!

⁸⁰ Cf. *Get.* 506-511.

⁸¹ KOCH (1893) 211, est le premier à avoir identifié l'acro-télestiche de *Get.* 546-547; cf. PASCHOUD (1967) 152 et n. 93 avec bibliographie complémentaire; BARR (1981) 16:

Rumpe omnes, Alarice, moras; hoc impiger annO
Alpibus Italiae ruptis penetrabis ad urbeM.

Pour ma part, seul l'acro-télestiche est prégnant, mais on ne peut pas ne pas être sensible au v. 546 à ce que J.-P. CHAUSSERIE-LAPRÉE a appelé "réurrences phoniques": le jeu des sonorités revient de façon lancinante sur les phonèmes de *Roma* (mis en italiques), ce qui inciterait à choisir la graphie *impiger* plutôt qu'*impiger*.

⁸² J'ai développé ce point à Gênes le 5 octobre 2012 ("Claudien chantré païen de *Roma aeterna*").

⁸³ Au v. 603, il s'agit des Lares de ses pères (*patriis Laribus*). Mais en 4 *Cons.* 127-131 (janvier 398), Claudien avait dit plus justement qu'Honorius est aussi lié à Constantinople!

même, dans ce dernier panégyrique, c'est bien du Latium qu'il est chassé (v. 130-131; 141-142), même si, historiquement, à cette date, Alaric n'y a pas encore pénétré.⁸⁴ Il y a là une manipulation de l'histoire pour donner l'impression que, pour les deux protagonistes, Alaric et Honorius, l'enjeu, c'est Rome, car cette Ville symbolise à elle seule tout l'Empire. J'ai fait observer jadis que, dans sa présentation des événements de 401-402 qui concernent Milan, l'image de la cité "ligure" s'estompe derrière celle de Rome;⁸⁵ ici, où les événements sont plus clairement situés en Cisalpine, c'est pourtant le sort de *Rome*, et non de Milan, qui est mis en cause (v. 192, 201-212).

Ensuite, dans l'évocation de Rome, une place particulière est réservée au Palatin, avec ses temples (païens) et la demeure de l'empereur. Claudien y avait déjà fait référence, mais rapidement, dans le *Panégyrique pour le consulat de Stilicon* (*Stil.* 2, 227-228 et 405). Ici, il est mentionné dès la préface comme le sommet du monde (*pr.* 6 *Cons.* 23: *en orbis apex aequatus Olympo*). Après une seconde mention, rapide (v. 8), il est célébré comme le sanctuaire de ceux qui gouvernent le monde, et il se réjouit de la présence de son empereur comme Delphes se réjouit de celle de son dieu Apollon (v. 35-52); selon Claudien, comme Pénates de l'empereur, Honorius y est attaché depuis son premier âge et il y a appris son métier de souverain (v. 53-76).⁸⁶ Dans la suite du panégyrique, le Palatin sera encore mentionné trois fois (v. 409 où Rome dit avec affection *mea Palatia*, 543 et 644 *Pallanteus apex*). Le message politique que Claudien veut faire passer au prince et auquel l'aristocratie sénatoriale païenne devait être sensible, est clair: un véritable

⁸⁴ Ironie de l'histoire, nous savons nous (mais Claudien n'a pas dû oser le supposer!) qu'Alaric prendra Rome et la pillera durant trois jours en 410, soit seulement six ans après la lecture de ce panégyrique.

⁸⁵ CHARLET (1994) 115-116. En *Get.* 249-478, il est reproché aux courtisans d'abandonner Rome et le Latium, alors qu'en réalité ils sont à Milan; quand Stilicon revient avec des troupes par les cols des Alpes pour débloquer Milan, la nouvelle est annoncée... à Rome (v. 450-453).

⁸⁶ Sur ce point je suis d'accord avec DEWAR (1996) *ad loc.*, contre KELLY (2012) 262, qui pense qu'il s'agit de Rome en général.

empereur, un empereur citoyen dans la ligne de Trajan, comme Claudien l'a toujours souhaité dans pratiquement tous ses poèmes politiques,⁸⁷ doit régner à Rome, au Palatin, ce retour aux racines de l'Empire étant garant d'un nouveau *saeculum* qui devrait être inauguré par des jeux séculaires — païens — et, dans les derniers vers (v. 657-660), Claudien promet à Honorius d'autres consulats à Rome, c'est-à-dire s'il est (établi) à Rome... ce qu'il ne fera pas: rapidement, tout au plus après une année, Honorius préférera retourner à Ravenne, la capitale de la peur: il n'aura pas suivi longtemps le conseil de son poète!⁸⁸

Enfin, la Rome ici évoquée apparaît comme bien païenne.⁸⁹ Je ne pense pas seulement à la mention insistante des temples païens, à la présentation païenne de la victoire sur les Quades et Marcomans en 172-173 (v. 331-355) et à la demande de jeux séculaires, qu'Honorius n'organisera pas (il se contentera de donner de simples jeux).⁹⁰ Quand l'Éridan déclare à Alaric que c'est folie de vouloir s'emparer de Rome pour la piller,⁹¹ le lecteur doit se rappeler que dans le poème précédent Claudien avait rappelé aux Goths que Rome est protégée par les dieux païens (*Get.* 506-511) et surtout, ici, la déesse Victoire joue un

⁸⁷ CHARLET (2003); CHARLET (2005); et CHARLET (2008)... et non pas un empereur divinisé qui ne s'occupe pas des affaires humaines: contre WARE (2012) 98. Sur le thème de l'ancienneté, cf. aussi MEYER (1977).

⁸⁸ Ici, je pense que la confrontation est entre Ravenne et Rome, et non entre Rome et Constantinople comme le pense KELLY (2012) 263. Au moment où il parle, Claudien croit, peut-être à juste titre, que le choix de Ravenne comme capitale n'est pas encore définitif... Mais le doute ne durera qu'un an: voir GILLET (2001) 139-140!

⁸⁹ Sur le paganisme de Claudien, voir ma mise au point dans l'introduction de mon édition, CHARLET (1991) XVII-XIX "La religion de Claudien" et la communication mentionnée n. 82; CONSOLINO (2004); MORESCHINI (2004); et en dernier lieu RATTI (2008), même si je ne suis pas toujours d'accord avec ses analyses; *contra* MARRÓN (2011).

⁹⁰ Sur la signification des jeux séculaires, dont les rites païens (sacrifices et oracle de la Sibylle) étaient liés à la pérennité de l'Empire romain, dans l'antiquité tardive pour les traditionalistes païens, comparer la fameuse 'digression' de Zosime 2, 1, 7 (en particulier 2, 5, 5 et 2, 7, 1-2 pour le lien avec l'éternité de l'Empire; 2, 6 pour l'oracle de la Sibylle).

⁹¹ *6 Cons.* 191-192; cf. *Get.* 647 (dernier vers du poème): *Discite, uasanae, Romam non temnere, gentes.*

rôle particulier. À la fin du *Panegyrique pour le consulat de Stilicon* (3, 202-213), la Victoire, telle une allégorie, ouvrait au *dux* la porte de son sanctuaire; protectrice de l'Empire (v. 206 *custos imperii uirgo*), elle était priée d'être favorable au Latium et aux vœux de ses sénateurs. Un an et demi plus tard (janvier 404), la présentation de la Victoire est encore plus nettement païenne (v. 596-602): toujours aussi tutélaire (v. 598), la Victoire est là dans son *temple* (v. 597 *suis templis*). La curie (v. 596 *curia*) est explicitement présentée comme un sanctuaire vénérable (v. 599 *reuerenda... sacraria*) et la Victoire se pose en garante des victoires de Rome: si Honorius (Stilicon)⁹² reste à Rome, elle sera toujours à ses côtés (v. 601-602):⁹³

*Nunc tandem fruitur uotis, atque omne futurum
te Romae seseque tibi promittit in aeuum.*

⁹² Il y a une ambiguïté, peut-être voulue pour associer Stilicon et Honorius dans un seul et même éloge sans froisser une éventuelle susceptibilité de l'empereur Honorius, sur la personne que désigne *te*: au v. 578 commence une apostrophe à Stilicon (v. 579 *Stilicho* qui s'étend au moins jusqu'au v. 591. Au v. 600 le possessif *tuorum* (*castrorum*) semble renvoyer au général Stilicon (cf. *Stil. 3, 213-214* à propos de la Victoire qui répond à la prière de Stilicon: *Stilicho tua saepius ornet / limina teque simul rediens in castra reducat*); mais, comme les armées romaines sont des armées de l'empereur *imperator*, il peut (aussi?) désigner Honorius. Au v. 603, *te* se rapporte indubitablement à Honorius. D'où l'hésitation sur le *te* et le *tibi* du v. 602: est-ce encore Stilicon ou déjà Honorius... ou le lecteur est-il laissé libre de son choix, qui peut être cumulatif? La double référence possible à *Stil. 3, 213-214 + 212-213* (voir n. suivante) m'incite à penser que Claudien volontairement veut que son lecteur/auditeur pense à Stilicon en même temps qu'à Honorius.

⁹³ Au v. 601, je conserve la leçon de très loin la mieux attestée dans la tradition manuscrite (*uotis*), alors que HALL (1985), comme souvent, choisit une leçon à peine attestée dans les manuscrits qui lui servent de base (*iunctis*); DEWAR (1996) choisit *iunctis* pour des raisons de sens (discutables) sans même parler du témoignage des manuscrits. Je discuterai plus en détail du choix de cette leçon dans le t. III de mon édition. *Votis* pourrait renvoyer aux vœux du Sénat, comme le suggère le rapprochement avec *Stil. 3, 212-213* (*Adsis perpetuum Latio uotisque senatus / adnue, diua [= Victoria], tui*); ici, il est plus naturel de penser à l'accomplissement des vœux de la Victoire elle-même (la Victoire souhaitait la présence à Rome des maîtres de l'Empire, l'empereur Honorius et Stilicon) plutôt que des vœux des Romains en général. Mais le double rapprochement avec le passage parallèle, consacré au même sujet, en *Stil. 3* m'amène à penser que, par le jeu de l'allusion littéraire, Claudien entretient volontairement, ici encore, une ambiguïté.

“Elle jouit enfin de l’objet de ses vœux, elle promet
Que tu seras à Rome et qu’à jamais elle sera à toi.”

Or toute la querelle sur l’autel de la Victoire (probablement non sur la statue elle-même) portait sur ce point:⁹⁴ les chrétiens ne voulaient considérer la Curie que comme le lieu de réunion des sénateurs, alors que pour les païens c’était, depuis Auguste, le *sanctuaire*, le *temple* de la Victoire, à qui ils avaient, tant qu’ils l’avaient pu, offert des sacrifices. Pour Claudien, le succès de Rome est lié au culte traditionnel.

Ici, je suis en opposition frontale avec l’analyse que développe Alan Cameron dans son dernier ouvrage:⁹⁵ il y aurait un “exact parallèle” entre le passage de Claudien et les v. 27-29 du livre II du *Contre Symmaque* de Prudence; le chrétien Prudence et le païen (ce dont Cameron doute parfois) Claudien donneraient une même représentation de la statue de la Victoire dans son temple et donc cette présentation de Claudien serait religieusement neutre, conforme à l’image culturelle commune à tous les Romains de l’époque, quelle que soit leur religion, telle qu’on la voit dans les représentations figurées, en particulier sur les monnaies de l’époque.⁹⁶ Mais cette analyse, qui repose sur une citation tronquée de Prudence,⁹⁷ est fautive. Lisons le passage non tronqué de Prudence. En ce début du livre II, Prudence répond

⁹⁴ Sur l’affaire de l’autel de la Victoire, pour m’en tenir à la bibliographie récente, cf. PASCHOUD (1986); LASSANDRO (1989); CANFORA (1991); LAVARENNE / CHARLET (1992), mon ajout des p. 89-96; DEWAR (1996) XXXIII et 392-395; BRUGGISSER (2002).

⁹⁵ CAMERON (1965) 340-343.

⁹⁶ Sur ce point, Alan CAMERON a raison: l’image de la Victoire, non plus que sa statue, ne pose aucun problème aux chrétiens de l’époque si on la considère comme une allégorie et non comme une véritable déesse. Ce sont les sacrifices, et donc le culte qu’on lui adresserait dans son temple, sanctuaire païen, qui fait problème. Sur l’idéologie de la Victoire à cette époque, voir HEIM (1992).

⁹⁷ Ce livre d’Alan CAMERON, somme respectable et par moments stimulante, est hélas déparé par ce genre de défaut (ici, Cameron fait avec Prudence ce qu’Augustin avait fait dans sa citation de Claudien [*Ciu.* 5, 26, citation tronquée de 3 *Cons.* 96-98]!). L’auteur affirme ou insinue beaucoup plus souvent qu’il ne démontre, ce qui le conduit parfois à des thèses erronées et vicie globalement son travail.

au premier argument de Symmaque que ce ne sont pas des sacrifices sur des autels qui font venir la Victoire, mais toutes les qualités d'un vrai militaire. "Si ces qualités manquent à ceux qui font la guerre, une <statue de la> Victoire en or dans un temple de marbre aura beau déployer ses ailes rutilantes et dresser sa forme qui a coûté si cher, elle [la victoire] ne sera pas là et elle se montrera hostile à des armes en déroute" (c. *Symm.* 2, 27-30):

*Quae si defuerint bellantibus, aurea quamuis
marmoreo in templo rutilas Victoria pinnas
explicet et multis surgat formata talentis,
non aderit uersisque offensa uidebitur hastis.*

Prudence polémique avec la présentation païenne de la Curie comme temple d'une déesse païenne, la Victoire: c'est précisément parce qu'elle n'est pas une vraie déesse que la Victoire ne peut pas apporter la victoire aux Romains et donc qu'il est vain de vouloir lui adresser des sacrifices comme à une divinité. À plusieurs reprises depuis 1981,⁹⁸ j'ai dit que Prudence, qui est à Rome à ce moment-là, répondait ici (à l'été 402) à la présentation païenne de la Victoire que Claudien avait faite dans son *Panegyrique pour le consulat de Stilicon* (400) et je constate avec plaisir qu'un nombre croissant de critiques développent la même analyse que moi.⁹⁹ Il est donc naturel de penser que ce passage du *Panegyrique pour le sixième consulat d'Honorius* répond, un an et demi plus tard, à la réponse de Prudence! Il y a bien ici une polémique implicite avec le poète latin chrétien Prudence et une prise de position païenne plus nette encore qu'en 400.

Quand il chante Rome, même s'il a semblé pendant longtemps chanter la Rome d'Honorius et Stilicon, Claudien exprime, d'abord discrètement et finalement, mais peut-être imprudemment, de façon claire, sa conception de la Romanité.

⁹⁸ Conférence à Dijon en 1981; CHARLET (1986); LAVARENNE / CHARLET (1992) 93-95; CHARLET (1997) IV, 519.

⁹⁹ En particulier GUALANDRI (1997); GUALANDRI (2000), (voir mon C. R. dans REL 78 [2000], 394-395) et DEWAR (1996) 395.

Dans un article trop peu exploité, C. Castello avait attiré l'attention sur le paganisme qui, en contraste avec le christianisme, parfois militant, de la cour d'Honorius, nourrit ce dernier panégyrique, mais en négligeant la composante politique de ce paganisme.¹⁰⁰ Pour moi, les deux sont ici liés et, pour une fois (la première... et la dernière!), Claudien me paraît exprimer non pas le point de vue de Stilicon ou d'Honorius, trop chrétien pour accepter des concessions à la religion traditionnelle, mais le sien propre, en accord avec la composante païenne du sénat, mais non uniquement pour lui plaire compte tenu des risques que prenait ainsi le poète (de fait, on ne l'entendra plus après ce poème). En outre, l'idéologie exprimée dans cet ultime poème politique (les *ultima uerba* du poète) n'est pas en contradiction avec le message des poèmes politiques précédents. Mais ce qui n'était auparavant que suggestions isolées et discrètes se trouve ici, pour finir, rassemblé et explicité, honnêtement, mais peut-être aussi naïvement.¹⁰¹

Le grec alexandrin Claudien, qui s'est converti à la langue et à la culture latines, relaie dans son œuvre le mythe de *Roma aeterna* et, sans aucun doute, il adhère culturellement et politiquement à ce mythe. Mais dans quelle mesure croit-il réellement à l'éternité de l'Empire? Comme le souligne F. Paschoud dans la conclusion de son étude,¹⁰² Claudien est lucide: sans aller jusqu'au pessimisme, il sait que l'Empire est menacé, au dehors par les invasions barbares, au dedans, par une perte des valeurs traditionnelles romaines. Mais je le crois persuadé que son chant poétique peut contribuer à la restauration de ces valeurs traditionnelles, pour lui à la fois gage et condition *sine qua non* de la survie d'un Empire et d'une culture qu'il ne veut

¹⁰⁰ CASTELLO (1979).

¹⁰¹ Ce point sera développé dans la communication annoncée n. 82; sur la pluralité du public de Claudien, cf. CHARLET (2009). En revenant sur son livre de 1970, Alan CAMERON (2000) a mis quelques bémols à son analyse de la poésie politique de Claudien comme propagande.

¹⁰² PASCHOUD (1967) 154-155.

pas voir mourir. Des trois romanités auxquelles le poète venu d'Alexandrie s'est converti, c'est-à-dire linguistique, culturelle et politique, les deux premières sont liées. Mais est-ce la conversion linguistique et culturelle qui a entraîné la conversion politique ou l'inverse? Je pencherais plutôt pour l'inverse, l'adhésion politique à l'Empire romain qui aurait entraîné l'adhésion à la langue et à la culture latines, à moins que la conversion de Claudien ait été complète et totale dès le début. Mais si pour lui le politique était naturellement lié au culturel, c'est qu'il avait déjà en lui une forme de pensée romaine.

Bibliographie

- BARR, W. (1981), *Claudian's Panegyric on the Fourth Consulate of Honorius* (Liverpool).
- BIGNONE, E. (1917), "Parmenide e Claudiano in *Laud. Stil.* II,6 sgg.", *BFC* 23:212-214.
- BIRT, T. (1892 réimpr. 1961), *Claudii Claudiani carmina* (MGH. Auctores antiq. 10, Berolini).
- BOSCARINO, F. (1977), "L'autore della *Gigantomachia* greca attribuita a Claudiano e i suoi rapporti con Nonno", *Helikon* 17:178-192.
- BRUÈRE, R.T. (1964), "Lucan and Claudian: The Invectives", *CPh* 59:223-256.
- BRUGGISSER, P. (2002), "Rarissimes païens: L'art du persiflage dans le *Contre Symmaque* de Prudence", *Historia* 51:238-253.
- BÜCHELER, F. (1884), "Coniectanea VI", *RbM* 39:282-283.
- CAMERON, Alan (1965), "Wandering Poets: A Literary Movement in Byzantine Egypt", *Historia* 14:470-509.
- CAMERON, Alan (1966), "A Biographical Note on Claudian", *Athenaeum* 44:32-40.
- CAMERON, Alan (1970), *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius* (Oxford).
- CAMERON, Alan (2000), "Claudian Revisited", in F.E. CONSOLINO (ed.), *Letteratura e propaganda nell'Occidente latino da Augusto ai regni romanobarbarici* (Roma), 127-144.
- CAMERON, Alan (2011), *The Last Pagans of Rome* (New York-Oxford).
- CANFORA, F. (1991), *Simmaco, Ambrogio: L'Altare della Vittoria (Symmachi Relatio III, Ambrosii epistulae XVII-XVIII)* (Palermo).

- CASTELLI, R. (1899), *Il poema di Cl. Claudiano* In *Eutropium e l'Omelia di S. Giov. Crisostomo* Εἰς Εὐτρόπιον εὐνοῦχον πατρικίον καὶ ὑπατον (Verona-Padova).
- CASTELLO, C. (1979), "Una voce dissonante nella Roma cristiana di Onorio: Il panegirico di Claudiano del 404 d. C.", in *Da Costantino a Teodosio con particolare riguardo alla politica legislativa di Giuliano: Atti del III Conv. int. Perugia-Trevi-Gualdo Tadino, 28 sett.-1 ott. 1977* (Perugia), 153-196.
- CAZZANIGA, I. (1959), "Alcuni colori nicandrei in Stazio e Claudiano", *Acme* 12:125-129.
- CHARLET, J.-L. (1984), "Théologie, politique et rhétorique: La célébration poétique de Pâques à la cour de Valentinien et d'Honorius, d'après Ausone (*Versus Paschales*) et Claudien (*De Salvatore*)", in *La poesia tardo antica: Tra retorica, teologia e politica* (Messina), 259-287.
- CHARLET, J.-L. (1986), "La poésie de Prudence dans l'esthétique de son temps", *BAGB* 1986:368-386.
- CHARLET, J.-L. (1991), *Claudien. Œuvres. T. I* (CUF, Paris).
- CHARLET, J.-L. (1994), "L'image de Milan dans la poésie latine tardive (Ausone, Ambroise, Claudien et Ennode)", *RPL* 17:111-121.
- CHARLET, J.-L. (1995), "Un exemple de la lecture d'Ovide par Claudien: L'*Épithalame pour les noces d'Honorius et Marie*", in *Aetates Ovidianae: Lettori di Ovidio dall'Antichità al Rinascimento* (Napoli), 121-131.
- CHARLET, J.-L. (1997), in K. VON SEE (Hrsg.), *Neues Handbuch der Literaturwissenschaft. IV, Spätantike* (Wiesbaden), 519.
- CHARLET, J.-L. (2000), *Claudien. Œuvres. T. II* (CUF, Paris).
- CHARLET, J.-L. (2003), "L'ancienneté dans la poésie de Claudien", in *L'ancienneté chez les Anciens. II* (Montpellier 2003), 677-695.
- CHARLET, J.-L. (2004), "Virtus dans la poésie de Claudien", in *Virtutis imago: Studies on the Conceptualisation and Transformation of an Ancient Ideal* (Leuven), 219-228.
- CHARLET, J.-L. (2005), "L'âge d'or dans la poésie de Claudien", in *Antiquité tardive et humanisme, de Tertullien à Beatus Rhenanus: Mélanges offerts à François Heim* (Turnhout), 197-208.
- CHARLET, J.-L. (2008), "L'image de Nerva et Trajan dans la poésie de Claudien", in *Pouvoir des hommes, pouvoir des mots, des Gracques à Trajan: Hommages au professeur Paul Marius Martin* (Louvain), 559-565.
- CHARLET, J.-L. (2008), "Tendances esthétiques de la poésie latine tardive (325-470)", *AntTard* 16:159-167.
- CHARLET, J.-L. (2009), "Claudien et son public", in H. HARICH-SCHWARZBAUER / P. SCHIERL (Hrsg.), *Lateinische Poesie der*

- Spätantike: Internationale Tagung in Castelen bei Augst, 11.-13. Oktober 2007* (Basel), 1-10.
- CHARLET, J.-L. (2012), "L'éducation et l'image du prince chez Claudien", in E. BÉKÉS / E. TEGYEY (ed.), *Convivium Pajorin Klára 70. Születésnapjára* (Debreceni-Budapestini), 233-243.
- CHRISTIANSEN, P.G. (1970), "Claudian and the East", *Historia* 19:113-120.
- CHRISTIANSEN, P.G. (1997), "Claudian: A Greek or a Latin?", *Scholia* 6:79-95.
- CITTI, V. (1987), "Claudio, A. P. 1.19.3", *Prometheus* 13:179-181.
- CONSOLINO, F.E. (1986), *Claudio. Elogio di Serena* (Venezia).
- CONSOLINO, F.E. (2004), "Poetry and Politics in Claudian's *carmina minora* 22 and 50", in W.-W. EHLERS / F. FELGENTREU / S.M. WHEELER (Hrsg.), *Aetas Claudiana* (München-Leipzig), 142-174.
- CORDIER, A. (1939), *Études sur le vocabulaire épique dans l'Énéide* (Paris).
- COURCELLE, P. (1943, ²1948), *Les lettres grecques en Occident de Macrobie à Cassiodore* (Paris).
- DEWAR, M. (1996), *Claudian. Panegyricus de sexto consulatu Honoris Augusti*, ed. with introd., transl. and literary comm. (Oxford).
- DEWAR, M. (2003), "Multi-ethnic Armies in Virgil, Lucan, and Claudian: Intertextuality, Civil War, and the Ideology of Romanitas", *SyllClass* 14:143-159.
- DÖPP, S. (1980), *Zeitgeschichte in Dichtungen Claudians* (Wiesbaden).
- FARGUES, P. (1933), *Claudien: Études sur sa poésie et son temps* (Paris).
- FELGENTREU, F. (1999), *Claudians Praefationes: Bedingungen, Beschreibungen und Wirkungen einer poetischen Kleinform* (Stuttgart-Leipzig).
- FELGENTREU, F. (2001), "Quomodo Claudianus in Stilichone consule laudando Ciceronem poetam imitatus sit", *Hyperboreus* 7:276-282.
- FUNKE, H. (1986), "The Universe of Claudian: Its Greek Sources", in *Papers of the Liverpool Latin Seminar. V, 1985* (Liverpool), 357-366.
- GEIGER, J. (1999), "Some Latin Authors from the Greek East", *CQ N.S.* 49,2:606-617.
- GENNARO, S. (1957), "Lucrezio e l'apologetica latina in Claudiano", *MSLC* 7:5-60.
- GILLET, A. (2001), "Rome, Ravenna, and the Last Western Emperors", *PBSR* 69:131-167.

- GILLET, A. (2012), "Epic Panegyric and Political Communication in the Fifth-Century West", in L. GRIG / G. KELLY (ed.), *Two Romes: Rome and Constantinople in Late Antiquity* (Oxford-New York), 265-290.
- GINESTE, M.F. (2007), "Le parcours romain de Claudien, Poète grec d'Alexandrie: Fragments d'une autobiographie", in *Visions grecques de Rome* (Paris), 251-273.
- GONZÁLEZ SENMARTÍ, A. (1983), "La Gigantomaquia griega de Claudiano", in *Unidad y pluralidad en el mundo antiguo: Actas del VI Congreso español de estudios clásicos, Sevilla, 6-11 de abril de 1981* (Madrid), II, 91-97.
- GONZÁLEZ SENMARTÍ, A. (1992), "La Gigantomaquia griega de Claudiano: Un primer intento de traducción", in J. ZARAGOZA / A. GONZÁLEZ SENMARTÍ (ed.), *Homenatge a Josep Alsina* (Tarragona), I, 203-208.
- GRISSET, E. (1930), *Contributi a Claudiano Alessandrino poeta greco* (Pinerolo).
- GUALANDRI, I. (1997), "Prudenzio e Claudiano: In margine al *Contra Symmachum*", in *Synodia: Studia humanitatis Antonio Garzya septuagenario ab amicis atque discipulis dicata* (Napoli), 365-387.
- GUALANDRI, I. (2000), "Claudio e Prudenzio: Polemiche a distanza", in F.E. CONSOLINO (ed.), *Letteratura e propaganda nell'Occidente latino da Augusto ai regni romanobarbarici* (Roma), 145-171.
- GUALANDRI, I. (2004), "Claudian's Greek World: Callimachus", in W.-W. EHLERS / F. FELGENTREU / S.M. WHEELER (Hrsg.), *Aetas Claudianea* (München-Leipzig), 78-95.
- HALL, J.B. (1985), *Claudii Claudiani carmina* (*Bibliotheca Teubneriana*, Leipzig).
- HARICH-SCHWARZBAUER, H. (2008), "Dokumentation, Historisierung, gelehrte Andeutung und spielerische Enthaltung: Zur literarischen Repräsentation philosophischer Diskurse bei Claudius Claudianus", in *Die christlich-philosophischen Diskurse der Spätantike* (Stuttgart), 347-361.
- HEIM, F. (1992), *La théologie de la victoire de Constantin à Théodose* (Paris).
- KELLY, G. (2012), "Claudian and Constantinople", in L. GRIG / G. KELLY (ed.), *Two Romes: Rome and Constantinople in Late Antiquity* (Oxford-New York), 241-264.
- KOCH, J. (1893), *Claudii Claudiani carmina* (*Bibliotheca Teubneriana*, Leipzig).
- LACOMBRADÉ, C. (1956), "Notes sur deux panégyriques", *Pallas* 4:15-26.

- LASSANDRO, D. (1989), "L'Altare della Vittoria: 'Letture' moderne di un'antica controversia", in A. GARZYA (ed.), *Metodologie della ricerca sulla tarda antichità* (Napoli), 443-450.
- LAURENS, P. (1985), "Le poème inépuisable", in *Hommages Henry Bardon* (Bruxelles), 244-261.
- LAURENS, P. (1986), "Poétique et histoire: Étude de neuf épigrammes de Claudien", *BAGB* 345-367.
- LAVAGNINI, B. (1952), "Claudiana Graeca", *Aegyptus* 32:457-463 [= *Raccoltà di scritti in onore di Girolamo Vitelli III*].
- LAVARENNE, M. / CHARLET, J.-L. (1992), *Prudence. T. III, Psychomachie, Contre Symmaque* (CUF, Paris).
- LIVREA, E. (1998), "La chiusa della *Gigantomachia* greca di Claudiano e la datazione del poemetto", *SIFC* 3a ser., 16,2:194-201.
- LIVREA, E. (2000), "La *Gigantomachia* greca di Claudiano: Tradizione manoscritta e critica testuale", *Maia* 52,3:415-451.
- LO CICERO, C. (1976-1977), "I carmi cristiani di Claudiano", *AAPal* 36:5-51.
- LONG, J. (1996), "Juvenal Renewed in Claudian's *In Eutropium*", *IJCT* 2,3:321-335.
- LONG, J. (2004), "Claudian and the City: Poetry and Pride of Place", in W.-W. EHLERS / F. FELGENTREU / S.M. WHEELER (Hrsg.), *Aetas Claudianea* (München-Leipzig), 1-15.
- LUDWICH, A. (1881), "Zur griechischen *Gigantomachia* Claudians", *RhM* 36:304-308.
- LUDWICH, A. (1886), "Klaudianos A. P. V 86", *RhM* 41:592-617.
- LUDWICH, A. (1897), *Eudociae Augustae, Procli Lycii, Claudiani carminum graecorum reliquiae* (Lipsiae).
- MARRÓN, G. (2011), *El rapto de Prosérpina: Un nuevo contexto para la trama épica* (Bahía Bianca).
- MARSILI, A. (1946), "Roma nella poesia di Claudiano: Romanità occidentale contrapposta a quella orientale", *Antiquitas* 1,2:3-24.
- MARTINELLI, N. (1951), "Saggio sui carmi greci di Claudiano", in *Miscellanea Giovanni Galbiati, II* (Fontes Ambrosiani 26, Milano), 47-76.
- MEYER, D. (1977), *Graia et Romana vetustas: Zwei Untersuchungen zu Claudians Motiutechnik in De consulatu Stiliconis*. Diss. (Freiburg).
- MOES, R. (1980), *Les hellénismes de l'époque théodosienne: Recherches sur le vocabulaire d'origine grecque chez Ammien, Claudien et dans l'Histoire Auguste* (Strasbourg).
- MORESCHINI, C. (2004), "Paganus pervicacissimus: religione e 'filosofia' in Claudiano", in W.-W. EHLERS / F. FELGENTREU / S. M. WHEELER (Hrsg.), *Aetas Claudianea* (München-Leipzig), 57-77.

- MÜLLER, G.M. (2011), *Lectiones Claudianae: Studien zu Poetik und Funktion der politisch-zeitgeschichtlichen Dichtungen Claudians* (Heidelberg).
- MULLIGAN, B. (2007), "The Poet from Egypt?: Reconsidering Claudian's Eastern Origin", *Philologus* 151:285-310.
- MÜLLNER, K. (1893), *De imaginibus similitudinibusque quae in Claudiani carminibus inueniuntur*. Diss. (Vindobonae).
- PAPACONSTANTINOU, A. (2010) (éd.), *The Multilingual Experience in Egypt, from the Ptolemies to the Abbasids* (Farnham).
- PASCAL, C. (1905), *Graecia capta: Saggi sopra alcune fonte greche di scrittori latini* (Firenze).
- PASCHOUD, F. (1967), *Roma aeterna: Études sur le patriotisme romain dans l'Occident latin à l'époque des grandes invasions* (Rome).
- PASCHOUD, F. (1986) (éd.), *Colloque genevois sur Symmaque, à l'occasion du mille-six centième anniversaire du conflit de l'autel de la Victoire* (Paris).
- PAUCKER, C. (1880), "De latinitate Claudiani poetae observationes", *RhM* 35:586-606.
- RATTI, S. (2008), "Une lecture religieuse des invectives de Claudien est-elle possible?", *AntTard* 16:177-186 (= *Antiquus error: Les ultimes feux de la résistance païenne* [Bibliothèque de l'Antiquité tardive 14, Turnhout 2010], 279-289).
- RIEDL, R. (1995), "Die Romidee Claudians", *Gymnasium* 102,6:537-555.
- ROBERTS, M. (2001), "Rome Personified, Rome Epitomized: Representations of Rome in the Poetry of the Early Fifth Century", *AJPh* 122:533-565.
- ROCHETTE, B. (1997), *Le latin dans le monde grec: Recherches sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l'Empire romain* (Coll. Latomus 233, Bruxelles).
- ROMANO, D. (1958), *Claudiano* (Palermo).
- ROMANO, D. (1989), "Nostra dea es: Claudiano ed Iside", *Pan* 9:71-75.
- SCHAMP, J. (2001), "Claudien le 'Paphlagonien', poète d'Alexandrie", *Latomus* 60:971-991.
- SCHANZ, M. / HOSIUS, G. / KRÜGER, G. (1920 réimpr. 1959), *Geschichte der römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian*. Teil 3, *Die Zeit von Hadrian 117 bis auf Constantin 324* (München).
- SCHENKEL, K. (1864), "Zur griechischen Gigantomachie des Claudianos v. 22", *Zeitschrift für d. österr. Gymnasium* 15:312.
- SCHMIDT, M. (1867), "Kritische Bemerkungen", *Philologus* 26:28.

- SCHMITZ, C. (2008), "Asia und Europa: Die symbolische Bedeutung des Bosphoros in Claudians panegyrischer Dichtung", in E. WINTER (Hrsg.), *Vom Euphrat bis zum Bosphorus: Kleinasien in der Antike: Festschrift für Elmar Schwertheim*. II (Bonn), 611-626.
- SCHNEIDER, M. (1891), *Curae criticae in epicis Graecos (Numenium, Aratum, Claudianum) (Progr. des Gymn. Gotha)*.
- SCHWARTZ, F.F. (1978), "Nigra maiestas. Bryaxis, Sarapis, Claudian", in *Classica et Provincialia: Festschrift Erna Diez* (Graz), 189-210.
- SIMON, W. (1975), *Claudianus Panegyricus de consulatu Manlii Theodori: (Carm. 16 und 17)* (Berlin).
- STÖCKER, E. (1889), *De Claudiani poetae ueterum rerum romanarum scientia quae sit et unde fluxerit*. Diss. inaug. Marburg (Lipsiae).
- TURCEVIC, J. (1934), "Cl. Claudianus und Joannes Lydos: Zur Frage der Herkunft Claudians", *ByzZ* 27:1-9.
- VOLLMER, F. (1899), "Claudianus 9", in *RE* VI (Stuttgart), 2652-2660.
- WARE, C. (2012), *Claudian and the Roman Epic Tradition* (Cambridge).
- ZAMORA, M.J. (1993), "La Gigantomaquia griega de Claudiano: Manuscritos, transmisión textual, atribución de autor y fecha de composición", *CFC* (G) 3:347-375.
- ZARINI, V. (2002), "Les valeurs défendues par l'Empire d'Occident d'après les poèmes de Claudien", in *Hommages à Carl Deroux. I, Poésie* (Bruxelles), 525-538.
- ZARINI, V. (2007), "Le prince au miroir des panégyriques versifiés dans la latinité tardive", in F. LACHAUD / L. SCORDIA (éd.), *Le prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières (Publications des universités de Rouen et du Havre, Rouen)*, 45-68.
- ZARINI, V. (2008), "Les maîtres de l'empire et leurs vertus privées dans les poèmes de Claudien", in *L'antiquité en ses confins: Mélanges offerts à Benoît Gain* (Grenoble), 177-185.
- ZARINI, V. (2011), "Graiorum obscuras Romanis floribus artes/irradias: Culture grecque et politique romaine dans les éloges de Claudien", in F. GARAMBOIS-VASQUEZ (éd.), *Claudian: Mythe, histoire et science* (Saint-Étienne), 27-43.

DISCUSSION

P. Schubert: L'exposé de Heinz-Günther Nesselrath a bien illustré la dimension de pouvoir dans l'usage d'une langue ou de l'autre. Votre interprétation politique du basculement de Claudien vers la latinité suscite cependant une question: en utilisant le latin, Claudien ne s'adresse-t-il pas à la mauvaise moitié de l'Empire? Polybe, lui, s'était adressé aux Grecs — en grec — pour créer un pont entre Grecs et Romains; Denys d'Halicarnasse avait fait de même, dans une autre dimension. Autrement dit, Claudien se fait-il romain, ou cherche-t-il à faire que les Grecs soient Romains?

J.-L. Charlet: D'abord, il ne faut pas oublier que Claudien doit commencer par défendre en Occident Stilicon et sa politique: tous les occidentaux n'étaient pas forcément convaincus que Théodose sur son lit de mort avait réellement confié à Stilicon, au cours d'un tête à tête sans témoins (!), la charge de tuteur de ses deux fils Arcadius et Honorius; en outre, la politique menée par ce demi-barbare au nom d'Honorius n'avait pas que des partisans et quand il avait fallu faire face à un risque de disette à Rome lors de la défection de Gildon et que Constantinople, à laquelle prétendait se rattacher désormais Gildon, avait déclaré Stilicon *hostis publicus*, la position politique de Stilicon en Occident était tout sauf assurée. Pour faire face à cette situation, Stilicon avait à la hâte marié sa jeune fille Marie au non moins jeune Honorius. De plus, les hésitations de Stilicon sur la politique à mener face aux Goths d'Alaric pouvaient susciter au minimum des inquiétudes, au pire un soupçon de trahison. Une présentation favorable de ces événements et de cette politique aux élites occidentales était non seulement utile, mais nécessaire. Claudien, passé au service

de Stilicon, même si je pense qu'il l'avait fait en conscience, devait écrire en latin pour remplir son rôle. D'autre part, si mon analyse est bonne, Claudien veut défendre l'unité de l'Empire sous préséance de Rome, capitale éternelle de l'Empire et du monde. Pour lui, la partie orientale, pour faire court, les Grecs, doivent accepter que Rome et son empereur, dans l'idéal de Claudien établi à Rome, au Palatin, dirige la totalité de l'Empire. Pour répondre précisément à votre question, je dirais que Claudien, qui s'est fait romain, voulait que tous les Grecs fissent de même, au moins politiquement. Mais un vrai ralliement politique impliquait pour lui, comme dans son propre cas, au moins l'acceptation des traditions culturelles romaines et le bilinguisme.

T. Whitmarsh: Could you say more about the dialogue between Claudian and Prudentius? Would you agree that their poetic programmes stand in opposition to each other? That is to say, Claudian views the contemporary world in very traditional terms, whereas Prudentius takes over traditional concepts (e. g. the *ludi*) and 'translates' them into a radically new, Christian idiom.

J.-L. Charlet: Je suis tout à fait d'accord avec vous. Comme je l'ai dit, Claudien a une vision traditionnelle, culturellement païenne (il ne me semble pas avoir de conviction religieuse au sens où nous l'entendons aujourd'hui) de Rome, alors que pour Prudence (*Contra Symmachum*), c'est en devenant totalement chrétienne, avec pour refondateurs les deux martyrs romains Pierre et Paul placés dans les préfaces de chacun des deux livres, que Rome atteindra l'éternité, au moins à l'échelle humaine, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde. L'exemple des jeux (*ludi*) est tout à fait significatif: pour Claudien (6 *Cons.* 388-391), il faut restaurer la tradition des jeux séculaires, c'est-à-dire des jeux qui s'inscrivent dans la tradition de Rome et dans une conception païenne du temps. Pour Prudence (c. *Symm.* 2, 1109-1132), il s'agit de faire interdire par l'empereur les jeux

sanglants contraires à la morale chrétienne et dernière trace de paganisme.

A. Heller: Par rapport aux auteurs de la seconde sophistique, qui écrivent tous en grec et ne font aucune allusion à la littérature latine, Claudien, un Grec défendant en latin l'idéal de la Rome éternelle, représente un complet renversement. De plus, le simple fait qu'on puisse hésiter sur son origine (grecque ou romaine) et, plus généralement, comme l'a montré Ursula Gärtnner pour la tradition épique, sur l'origine des emprunts ou influences que l'on peut déceler dans la littérature grecque tardive (sources latines ou grecques), me semble indiquer qu'un basculement, ou du moins une évolution importante, a eu lieu: la tradition littéraire à laquelle se réfèrent les élites cultivées est désormais pleinement gréco-latine. Cela vous paraît-il juste et, si oui, à quelle époque situez-vous ce basculement ou cette évolution?

J.-L. Charlet: Je pense qu'il faut distinguer nettement les deux parties de l'Empire. En Occident, où existe depuis longtemps (depuis le siècle des Scipions) une longue tradition de bilinguisme (un romain cultivé est bilingue), cette situation est encore effective aux IV^e et V^e siècles: Ambroise de Milan lit la Bible en grec et la traduit directement en latin dans ses écrits. Dans le domaine chrétien, Jérôme, Rufin et d'autres traduisent des textes chrétiens grecs. Manlius Théodorus fait de même pour la philosophie profane (et il aura un lointain successeur en la personne de Boèce). Même la poésie grecque (je pense en particulier à l'*Anthologie grecque*) est parfois traduite en vers latins par Ausone et d'autres, notamment autour de Naucellius (*Epigrammata Bobiensia*). Mais la réciproque n'est pas vraie en Orient: Claudien et Ammien Marcellin sont des exceptions remarquables et significatives, mais, en l'état de notre documentation, restent des exceptions, même si l'on peut penser qu'il y avait en Orient quelques hellénophones pouvant lire et lisant de la littérature latine. Je serais fort surpris que Claudien,

poète de la cour d'Occident, qui est connu de Jean le Lydien et cité dans la *Souda*, n'ait pas eu quelques lecteurs non latino-phones à Constantinople et Alexandrie, dont il était venu. Mais l'absence de témoignages sur de tels lecteurs doit nous amener à penser qu'ils ne devaient pas être très nombreux.

H.-G. Nesselrath: 1. Vielen Dank für Ihre klare Darstellung der Romanität Claudians. Zu zwei Aspekten würde ich gern noch einmal nachfragen: Wie sicher können wir dabei sein, Claudians eigene Ziele (oder Wünsche) von denen Stilichos (oder der westlichen Reichsspitze) zu unterscheiden? Wenn Claudian zum Beispiel daran festhält, Rom als den ideellen Mittelpunkt des Reiches herauszustellen, obwohl Honorius nicht in Rom geblieben, sondern nach Mailand zurückgekehrt ist und sich bald danach sogar nach Ravenna zurückgezogen hat, dann muss man sicher beachten, dass auch die Reichsspitze mit ihrer 'Propaganda' sich nicht auf Mailand oder Ravenna beziehen konnte, sondern weiterhin auf Rom beziehen musste; hier wäre also kaum ein Unterschied zwischen der 'offiziellen' Haltung des Hofes und der 'persönlichen' Claudians festzustellen.

Daran anschließend eine kurze Nachfrage nach dem Ende Ihres Vortrags: Sie halten es für wahrscheinlicher, dass Claudian bereits eine "adhésion politique à l'Empire romain" (noch in Alexandria) hatte und diese dann eine "adhésion à la langue et à la culture latines" nach sich gezogen hat. Ich weiß nicht, ob wir eine solche Reihenfolge postulieren können; die umgekehrte scheint mir mindestens ebenso wahrscheinlich zu sein.

2. Eine Frage zu den beiden Gigantomachien (der wohl früheren griechischen und der wohl späteren lateinischen), die Claudian geschrieben (aber zumindest im Fall der lateinischen nicht zu Ende geführt) hat: Lässt sich zumindest bei der lateinischen auch eine 'allegorische Lesart' vermuten, in der man die Seite der olympischen Götter mit der westlichen Reichsführung, die Seite der sich gegen sie empörenden Giganten mit der östlichen Reichsführung gleichsetzen könnte?

J.-L. Charlet: 1. Quand Claudien défend *Roma aeterna* et la place centrale de Rome dans l'Empire, sa position est la même que celle de l'empereur et de tous les patriotes romains et il peut le faire même si l'empereur est à Milan ou à Ravenne. Mais quand il dit, dans le *Panegyrique pour le sixième consulat d'Honorius*, que l'empereur doit s'établir sur le Palatin pour gouverner (tout) l'Empire, il prend position sur une question probablement en débat au début de l'année 404, mais qui au maximum un an après sera réglé dans un sens qui n'est pas celui souhaité par Claudien: Honorius retournera à Ravenne. Quand il dit qu'Honorius doit gouverner l'Empire comme un empereur-citoyen à la manière de Trajan, peut-être n'est-il pas en contradiction avec l'empereur (Honorius et Stilicon ont fait déclarer la guerre à Gildon par le Sénat); mais quand il présente les victoires de 172-173 sur les Quades et Marcomans d'une façon païenne (v. 331-355) alors que les chrétiens y voyaient une intervention de leur Dieu, quand il demande des jeux *séculaires* (v. 388-391) alors qu'Honorius, comme le montre la fin du panegyrique (v. 619-639), fait donner, en bon chrétien, des jeux sans rapport avec l'idéologie païenne qui sous-tend les jeux séculaires, il ne peut pas ne pas être en désaccord avec le très chrétien Honorius, qui n'a pas dû apprécier non plus la référence appuyée au Génie de l'Empire (v. 611-612).

Pour ce qui est du deuxième aspect de la question, je ne dispose d'aucun indice pour dater cette "conversion". On peut la supposer à Alexandrie, avant l'automne 394, et elle pourrait être un élément déterminant dans les raisons qui ont amené Claudien à venir à Rome. Mais on pourrait aussi la placer à Rome, à l'automne 394, quand Claudien écrit le *Panegyrique pour le consulat d'Olybrius et Probinus* qu'il récitera le 1er janvier 395. Son amour de Rome est déjà très vif dans ce premier poème politique. Pour moi, cette conversion date donc au plus tard de 395.

2. Pour la seconde question, oui, je pense qu'il faut lire allégoriquement le mythe de la Gigantomachie chez Claudien; c'est explicite dans son traitement du mythe en dehors de ses

deux *Gigantomachies*, dans ses poèmes politiques comme dans le *De raptu Proserpinae*. Les Géants représentent les forces chthoniennes qui veulent remettre en cause l'ordre du monde, les *foedera mundi*, et contestent le pouvoir des dieux ouraniens. Mais la signification politique que donne Claudien à ce mythe n'est pas exactement celle que vous suggérez: les Géants représentent les barbares qui contestent l'ordre du monde romain et veulent renverser Rome, divinité ouranienne, en particulier les Goths (voir *Get.* 63-76; *Pr. 6 Cons.* 17-20; *6 Cons.* 39-53 et 184-186). Dans la numismatique de l'époque on trouve parfois des représentations de l'empereur foulant au pied un barbare dont le corps se termine en queue de serpent. Cette imagerie renvoie au mythe des Géants vaincus par les dieux ouraniens.

CONCLUSION

De ces *Entretiens*, il convient de retenir quelques éléments essentiels. Tout d'abord, on peut noter la prudence de la plupart des participants en ce qui concerne l'héritage romain en milieu grec: les éléments dont nous disposons à cet égard ont un caractère le plus souvent anecdotique, mais ne suffisent pas à prouver une tendance de fond. Autrement dit, quelques Grecs s'intéressent à la romanité, mais ils constituent plutôt l'exception que la règle. Certains domaines semblent toutefois avoir été plus perméables que d'autres aux échanges entre les deux sphères de l'Empire. C'est notamment le cas des institutions grecques en Asie Mineure, où l'on peut observer divers phénomènes témoignant d'un apport romain, le plus souvent en guise d'accompagnement à un mouvement qui était déjà lancé. Par ailleurs, un personnage tel que Claudien, né en milieu grec à Alexandrie, fait le choix explicite de la romanité, mais dans des circonstances particulières, lorsque l'idée même de l'Empire est remise en question. Là où la perméabilité semble la plus importante, c'est dans le cas de l'architecture urbaine. En contraste avec les autres cas abordés, cette constatation suggère que le principal obstacle à la communication entre l'Occident et l'Orient réside dans la langue; dans le cas d'un ensemble architectural, le langage a certes son importance, mais on peut aussi apprécier une construction en soi, indépendamment de son contexte grec ou romain.

Les Grecs sont devenus les héritiers effectifs des Romains lorsque l'Empire romain s'est déplacé vers l'est au moment du changement de capitale: Constantinople devient alors le centre de la romanité, mais seulement dans une moindre mesure de la latinité. Claudien a perdu son pari, pourrait-on dire. Les Grecs semblent avoir été suffisamment persuadés de leur supériorité

culturelle pour ne pas faire l'effort d'un apprentissage généralisé de la langue latine. À cela s'ajoute le fait que Rome n'a pas cherché à imposer la langue latine en Orient; au contraire, les empereurs se sont efforcés de s'approprier le modèle grec.

Les diverses études présentées dans ce volume montrent néanmoins, à travers une multitude de cas, une forme d'interpénétration entre les deux demi-sphères de l'Empire romain. Les populations hellénophones ont accepté le commandement de Rome, s'y sont adaptées; les Grecs ont accueilli un certain nombre d'éléments en provenance des Romains, ont parfois poursuivi avec l'aide de Rome des processus qui étaient déjà engagés. Il n'empêche qu'une frontière demeure: c'est précisément cette limite que nous nous sommes attachés à décrire ici.

Paul SCHUBERT

INDEX LOCORUM

A. AUCTORES VETUSTIORES

- Achilles Tati**us: 109.
 1-2: 144.
 6, 6, 1: 72.
 6, 18, 6: 73.
 6, 18-20: 72-73.
 6, 19, 5 et 7: 73.
 6, 20, 3: 72-73.
 7, 12, 1-2: 72.
- Acilius**: 283.
- Acta Alexandrinorum**: 72.
- Aelius Aristides**: 61, 221, 327, 336.
Laus Romae: 59.
 1, 18, 6-9: 63.
 24: 51.
 26, 97: 63.
- Aeschylus**: 99.
- Aesopus**: 249.
- Alcestis Barcinonensis**: 268, 278.
- Alexander Polyhistor**: 285.
- Ambrosius Mediolanensis**: 353.
- Ammianus Marcellinus**: 12, 306, 317, 322, 330, 335, 353.
- Anthologia Graeca**: 353.
- Anthologia Palatina**: 93, 324.
 1, 19-20 (= Hall, *Epigr.* VI-VII): 325.
 2, 143 ss: 90.
 2, 222 ss: 90.
 2, 414-416: 89-90.
 5, 49 [50]: 325.
 5, 86 (= Hall, *Epigr.* I): 325.
 6, 96, 1-2: 113.
 9, 73-74 (= Hall, *Epigr.* IV-V): 325.
 9, 139 (= Hall, *Epigr.* II): 325.
 9, 140 (= Hall, *Epigr.* III): 325.
 16, 151: 87.
- Antipater Thessalonicensis**: 61, 317.
- Antonius Diogenes, *Apista***: 69.
- Ps.-Apollodorus**: 99.
- Apollonius Dyscolus**: 282.
- Apollonius Rhodius**: 91, 99, 115, 126-127, 143, 327.
 4, 1021-1024: 123.
- Appianus**:
Mithr. 85: 286.
Samn. 7, 3-6: 283.
- Appius Claudius Caecus**: 284.
- Apuleius, *Metamorphoses***: 109.
 1, 2: 16.
- Aratus**: 327.
- Archilochus**, Fr. 5 W: 124.
- Aristophanes**: 141, 323.
Equ. 1248-1252: 125.
- Arrianus**: 97, 142.
- Arrianus, Flavius**: 62.
- Athenaeus, *Deipn.***:
 1, 13 c: 111.
 9, 398 a: 290.
- Augustinus, *Ciu.*** 5, 26: 341.
- Augustus**, v. *Res gestae diui Augusti*.
- Ausonius**: 278, 312, 353.
Ordo 2: 330.
- Ps.-Ausonius, *Ep.*** 118 = 2 p. 420 = *Epigr. Bob.* 45 Munari: 87.

Bacchylides: 61.

Boethius: 353.

Caecilius: 291-292, 297, 299, 307,
316-317.

Fr. 153 = 36 Augello = Plut.
Dem. 3, 2: 291.

Fr. 154 = Ps.-Longin. *De subl.*
12, 4: 291-292.

Caesar: 326.

Bell. Gall.: 301.

Callimachus: 99, 327.

Fr. 110 Pf. = 122 ss. Asper: 123,
126-128.

Ps.-Callisthenes, *Historia Alexandri
Magni*: 69.

Calvus: 300.

Carmen de Bello Aegyptiaco: 265.

Cato, Marcus Porcius, *Origines*:
283.

Catullus: 93, 300.

66, 39-40: 123-124, 126-128.

Celsus: 310.

Chariton: 72, 112, 144.

Cicero: 10, 226, 236, 250-251, 266-
267, 274, 292, 294, 297, 299,
301, 307, 309, 317, 329.

Arch.: 317.

Att. 6, 1, 26: 166.

Cat.: 268, 301.

Div. 1, 105: 167-168.

Fin. 5, 89: 312.

Flacc. 18, 42: 210.

Mil.: 301.

Phil.: 301.

2: 299.

Rep. 3, 44: 166.

Tusc.:

4, 4: 285.

5, 116: 285.

Verr.:

2, 2, 120-125: 208, 211.

2, 2, 131 et 138: 211.

Cincius Alimentus: 283.

Claudianus: 11-12, 140-141, 268,
306, 317, 321-356, 357.

3 *Cons.* 96-98: 341.

Pr. 3 *Cons.* 16: 336.

4 *Cons.*: 336-337.

127-131: 337.

214-352: 336.

228-256: 328.

397-398: 329.

460: 330.

473: 330.

578: 335.

6 *Cons.*: 337-340, 355.

3-4: 335.

8: 338.

12: 335.

22-24: 335.

35-52: 338.

39-53: 356.

53-76: 338.

77-87: 337.

81: 330.

84: 330.

90: 330.

92: 330.

130-131: 338.

141-142: 338.

182: 335.

184-186: 356.

191-192: 339.

192: 338.

201-212: 338.

295: 335.

331-355: 355.

365: 335.

388-391: 352, 355.

409: 338.

432: 335.

438: 335.

451: 335.

474: 330.

486: 335.

- 492: 335.
 520: 335.
 522: 336.
 530: 336.
 543: 338.
 596-602: 340.
 603: 340.
 611-612: 335, 355.
 619-639: 355.
 641: 335.
 644: 338.
 657-660: 339.
Pr. 6 Cons.:
 17-20: 356.
 23: 338.
App. 6, 2: 326.
Carm. min.:
 15: 325.
 19-22: 322.
 29, 26: 326.
 30: 329.
 33-39: 325.
 41: 322.
 41, 13-14: 322.
 53: 324.
Epith. 225: 335.
Eutr.:
 1, 17: 330.
 1, 32: 330.
 1, 105: 330.
 1, 154: 330.
 1, 221: 335.
 1, 239: 332.
 1, 281-282: 332.
 1, 371: 332.
 1, 396-400: 332.
 1, 427-431: 332.
 1, 436: 335.
 2: 330.
 2, 1: 330.
 2, 20: 332.
 2, 37-39: 331.
 2, 63-74: 332.
 2, 70 ss.: 332.
 2, 82-83: 332.
 2, 112-113: 333.
 2, 127: 335.
 2, 131: 330.
 2, 135-158: 332.
 2, 138-139: 333.
 2, 156-157: 333.
 2, 159: 333.
 2, 223-225: 333.
 2, 225: 334.
 2, 250: 333.
 2, 251-254: 327.
 2, 339-341: 332-333.
 2, 342-345: 333.
 2, 345-353: 333.
 2, 350: 330.
 2, 354-364: 333.
 2, 376-385: 333.
 2, 415-416: 333.
 2, 417-431: 333.
 2, 492-501: 327.
 2, 497: 330.
 2, 501-602: 334.
 2, 557-560: 334.
 2, 562-563: 333.
 2, 566: 330.
 2, 576-579: 334.
 2, 580-583: 333.
 2, 584-590: 332-333.
 2, 594: 333.
Pr. Eutr.:
 2, 14: 332.
 2, 36: 332.
 2, 57-58: 332.
Fesc.:
 2, 14: 326.
 2, 16-20 [13-16]: 335.
Get.:
 54: 336.
 63-76: 356.
 77: 335.
 96: 335.

- 232: 337.
 249-478: 338.
 362: 335.
 477-478: 337.
 505: 335, 337.
 506-511: 337, 339.
 515: 330.
 517: 331.
 533: 337.
 546-547: 337.
 564: 330.
 578: 335.
 610-615: 334.
 628-629: 334.
 647: 339.
Gigantomachia gr.: 12, 327.
 43-54: 321.
 I 11: 324.
 II 25: 324.
Gigantomachia lat., v. *Carm.*
min. 53.
Gild.:
 28-30: 336.
 47-48: 335.
 60-62: 331.
 61: 330.
 113: 331.
 225-226: 330.
 456-457: 335.
 459: 336.
Pr. Gild. 9: 322.
Nupt. 232-235: 329.
Ol.: 355.
 1: 335.
 75-107: 335.
 128: 336.
 136: 336.
 160-163: 335.
 165: 335.
 193: 335.
 209-225: 335.
 236-246: 335.
 279: 336.
Rapt. Pros.: 322, 327, 356.
 2, 177: 335.
Ruf.:
 1, 1-24: 328.
 1, 172: 330.
 1, 173-175: 330.
 1, 176-179: 332.
 2, 4: 335.
 2, 54-55: 331.
 2, 100: 330.
 2, 105: 330.
 2, 217: 330.
 2, 483-493: 328.
Ser. 146-159: 329.
Stil.:
 1, 7-9: 331.
 1, 60: 326.
 1, 86-88: 330.
 1, 154-155: 330.
 1, 184: 330.
 1, 270: 330.
 1, 276-277: 331.
 1, 295: 330.
 1, 322: 326.
 1, 354-356: 331.
 2, 6-11: 328.
 2, 41-60: 337.
 2, 79-81: 332.
 2, 189: 335.
 2, 224: 336.
 2, 227-228: 338.
 2, 292: 330.
 2, 306-307: 330.
 2, 405: 338.
 3, 2: 335.
 3, 27: 335.
 3, 35: 330.
 3, 81: 331.
 3, 96: 335.
 3, 130-173: 336.
 3, 159-160: 336.
 3, 173: 335.
 3, 194: 335.

3, 202-213: 340, 342.
 3, 212-213: 340.
 3, 213-214: 340.
Pr. Stil. 3, 23: 335.
Theod.:
 37: 335.
 67-83: 328.
 84-85: 328.
 200: 335.
Theriaca: 324.
 Claudius Quadrigarius: 283.
Codex Theodosianus 14, 9, 3, 1: 303.
 Colluthus: 91, 107-108.
De raptu Helenae: 140.
Constitutio Antoniniana: 247, 258,
 261-265, 269, 275, 302, 310.
 Cornelius Gallus: 265, 285.
Corpus Hippocraticum: 310.
Corpus iuris ciuilis: 312.
 Cratinus: 108.
 Crinagoras: 61, 317.
Cypria: 107.

Demosthenes: 82-83, 249, 251,
 274, 292, 297, 299, 307, 309,
 317.
Digesta Iustiniani 49, 4, 1: 221.
 Dio Cassius: 95, 161, 301.
 52, 30, 1-3: 195.
 53, 27, 1: 153.
 59, 28: 149.
 60, 17, 4: 296, 313.
 61, 21, 1: 165.
 67, 15, 3: 293.
 75, 10, 2: 95, 301.
 Dio Chrysostomus: 61-62, 299-300,
 312.
Or.:
 18: 300, 316.
 34, 21-23: 234.
 36: 69.
 38-51: 84.
 40, 8: 199-200.

45, 7-10: 209-210.
 47, 16: 199-200.
 Diodorus Siculus: 11, 287-288.
 1, 4, 4: 287-288.
 Dionysius Halicarnassensis: 11-12,
 92, 268, 282, 288-291, 351.
AR:
 1: 3.
 1, 7, 2: 288-289.
 1, 7, 3: 289.
 1, 11, 1: 289.
 1, 14, 1: 289.
 1, 90, 1: 254, 289.
 2, 21, 2: 289.
 2, 47, 4: 289.
 2, 48, 4: 289.
 4, 62, 6: 289.
 19, 5, 1-5: 283.
Orat. uet. 3: 90, 143.
 Dionysius Periegeta: 61, 327.
 Dioscorus Aphroditensis: 91, 279.
 Dracontius, *Rom.* 8: 140-141.

Empedocles: 328.
 Ennius: 106.
Epigrammata Bobiensia: 353.
 Euripides: 99, 108, 128, 249, 251,
 274.
Alc. 385-392: 125.
Andr. 979-981: 125.
Hipp. 1198-1200: 64.
Tro. 919 ss.: 126.
 Eusebius:
 Chron.: 19.
 Oratio Constantini ad sanctorum
 coetum: 305.
 19 ss.: 97.
 Vita Const.:
 2, 13: 305.
 4, 29 ss.: 97.
 Eutropius: 330.
Breuiarium: 305.

- F**abius Pictor: 283.
 Favorinus Arelatensis: 62.
 Flavius, grammaticus: 303.
 Florus: 330.
 Frontinus: 161.
- G**alenus: 310.
 Gellius, Aulus: 94, 316.
 16, 5, 2-3, 9: 166.
 19, 9, 7: 94-95, 300.
 Γνώμων τοῦ Ἰδίου Λόγου (*BGU V* 1210): 261-262, 275-276.
 8, l. 37: 262.
 Gorgias: 107.
 Gregorius Nazianzenus, *Ep.* 173: 304.
 Gregorius Nyssenus, *Ep.* 14, 6; 14, 9: 304.
 Gregorius Thaumaturgus, *In Origenem or. paneg.* 5, 58-62: 302.
- H**eliiodorus, *Aethiopica*: 69.
 9, 21, 1: 112.
 Herennius Modestinus: 302.
 Herodotus: 288.
 2, 2: 327.
 2, 112 ss.: 107.
 Hesiodus: 327.
 Theog.: 69.
 27-28: 89.
 53 ss.: 89.
 510 ss.: 327.
 Hieronymus: 353.
 Ep. 172 (*CSEL* 44 p. 639, 6): 303.
 Vir. ill. 80: 303.
 Hilarius Pictavius: 326.
 Hippocrates, v. *Corpus Hippocraticum*.
 Homerus: 91, 97, 107, 115, 127, 142, 145, 249, 251, 256, 274, 322, 327.
 Il.:
 1: 6, 69.
 3, 174 ss.: 126.
 6, 349: 126.
 6, 357: 126.
 20, 215 ss.: 106.
 Od.: 6.
 4, 259 ss.: 126.
 7, 241ss.: 103.
 19, 253-254: 103.
 Horatius: 10, 50-51, 93, 267, 326, 329.
 Ep.:
 1, 6: 299.
 2, 1, 156-157: 1, 15, 50-51, 247.
- I**oannes Lydus: 291.
 Mag.:
 1, 5, 3-4: 291.
 1, 7; 12; 25; 34; 50: 96.
 1, 47, 1: 322-323.
 Mens. 4, 118: 96.
 Ioannes Malalas, *Chronicon*:
 162, 14 ss. Dind.: 96.
 181 Dind.: 96.
 246 Dind.: 149.
 285, 5 ss. Dind.: 96.
 Isocrates: 67, 82, 107, 249.
 Or. 4: 50.
 Panegy.: 50.
 Iuvenalis: 10, 54, 93, 267, 329.
- L**actantius: 303.
 Lex *Cornelia*: 226.
 Lex *Pompeia*: 209, 229.
 Libanius: 95, 304, 327.
 Or. 44, 29: 303.
 Licinius Rufinus: 310.
 Livius Andronicus: 283.
 Livius, Titus: 10, 267, 329.
 Praef. 3: 33.
 1, 4: 2.
 1, 56, 7: 330.
 9, 17-19: 69.

- 33, 31, 11: 1.
 34, 51, 4-6: 215.
 45, 29, 10 et 32, 2: 215.
 Ps.-Longinus, *De subl.* 12, 4: 291-292, 297.
 Longus: 112.
 2, 3, 3: 112.
 2, 7, 6: 112.
 2, 32-33: 112.
 3, 3, 2: 112.
 3, 3, 4: 112.
 Lucanus: 321, 325, 329.
 Pharsalia 6, 118-262: 79.
 Lucianus: 62, 93, 300, 316.
 Aduersus indoctum: 316.
 De mercede conductis: 300.
 De saltatione 46: 95.
 Hippias: 318.
 Nigrinus: 300.
 Pro lapsu 13: 300.
 Verae historiae: 69.
 Lucretius: 106, 326, 329.
 1, 136-137: 328.
 Lycophron, *Alex.*: 108.
 57 ss.: 122.
Macrobius, *Sat.*:
 5, 2, 4-5: 100, 112.
 5, 5, 2: 103.
 5, 17, 5: 96.
 5, 18, 1: 142.
 6, 1, 7: 142.
 Manlius Theodorus: 278, 328, 353.
 Melinno, *Hymnus in Romam* (= Stob.
 3, 7, 12 = *Suppl. Hell.* 541): 113.
 Memnon, fr. 31, 4 Müller (= *FGrHist* 434 F 22, 9): 286.
 Menander: 249, 251, 274.
 Mesomedes: 61.
 Mestrius Florus: 16.
 Moschus: 327.
 Musaeus, *Hero et Leander*: 108-110, 144.

- N**aucellius: 278, 353.
 Nemesianus: 105.
 3, 333 ss.: 105.
 Nestor Larandaeus: 112.
 Nonnus: 93, 101, 104-109, 112, 140-141, 146, 324-325.
 Dionysiaca: 91, 104.
 1, 13: 104.
 1, 41ss.: 105.
 3, 189 ss.: 106.
 3, 198-199: 106.
 12: 105.
 13: 105.
 19, 118 ss.: 105.
 41: 105.
 41, 159 ss.: 106.
 41, 389 ss.: 106.
 45, 95 ss.: 105.
 45, 245 ss.: 105.
 Paraphrasis: 91.
Oppianus: 6, 61, 327.
 Cynegetica: 111.
 Halieutica: 111.
 Oracula Sibyllina: 110-111.
 3, 271: 110.
 3, 652 ss.: 110.
 3, 663 ss.: 110.
 3, 675: 110.
 3, 702 ss.: 110.
 3, 714: 110.
 3, 726: 110.
 7, 139 ss.: 110.
 8, 474 ss.: 110.
 11 (= 9), 144 ss.: 110.
 Ovidius: 10, 93, 105-107, 251, 267, 321, 325-326, 329.
 Am. 2, 16, 31 ss.: 109.
 Her.: 278.
 16: 108.
 18-19: 109-110.
 Met.:
 3, 605 ss.: 105.

- 6, 108: 105.
6, 387 ss.: 105.
Trist. 3, 10, 41-42: 109.
- Paianius:** 95, 305.
Palladas: 327.
Panaetius: 284-285.
Papinianus, Aemilius: 302.
Parmenides: 328.
Parthenius: 285.
 Amat. narr. 4: 122.
Paulinus Nolensis, Carm. 19, 338: 330.
Paulus Silentiarius: 113.
Pausanias Periegeta: 62-63, 81-85.
 1, 8, 4-5: 171, 196.
 1, 8, 6: 194.
 1, 18, 6-9: 63-68, 81-82, 85.
 2, 3, 2: 177.
 7, 16, 9: 207, 215.
Persius: 10, 267.
Philo Byblius (FGrHist 790): 291.
Philostratus: 62.
 Vita Apollonii: 69-71, 83-84.
 1, 20, 3: 70.
 1, 21, 1: 70.
 1, 21, 2: 70, 72.
 2, 2, 1: 70.
 2, 5, 3: 70.
 2, 43: 70.
 3, 25: 70.
 3, 43, 3: 70.
 5, 1: 70.
 5, 36, 5: 294.
 7, 22-8: 72.
 Vitae Sophistarum:
 1 (488 K): 312-313.
 2, 5, 4 (571 K): 170.
Philoxenus Alexandrinus: 290.
 Fr. 290-310 Theodoridis: 290.
 Fr. 311-329 Theodoridis: 290.
Phlegon Tralleus (= FGrHist 257 F 36 III): 96.
- Photius:** 96.
Pindarus: 61.
Pisander Larandaeus: 327.
 Ἡρώικαὶ θεογαμίαι: 100, 105, 112.
Planudes, Maximus: 278.
Plato, Tim.:
 28 b: 45.
 31 b-32 b: 29.
Plautus: 274.
Plinius Maior, Nat.:
 7, 88: 283.
 16, 201: 169.
 36, 102: 169, 178.
Plinius Minor: 94, 241, 316.
 Epist.:
 4, 7, 9: 94.
 6, 31, 3: 236.
 10, 79-80, 112-113, 114: 209.
Plutarchus: 4-5, 15-55, 62, 80-81, 84-85, 92, 278, 297-299, 316.
 Ad principem ineruditum: 20, 22.
 781 c-d: 21.
 782 f: 21.
 Aduersus Colotem 1107 d-e: 20-21, 46-47.
 An seni respublica ger. sit: 20, 22-23, 48.
 784 d-e: 23.
 784 f: 27.
 789 c: 23.
 790 b-c: 23.
 Ant.: 299.
 Cat. Ma. 23: 35.
 Cic.: 299.
 4, 6-7: 285, 292.
 Cim. 1, 1: 16.
 Comp. Lyc. et Num. 1: 38.
 Comp. Pericl. et Fabii Max. 3: 34-35.
 Consolatio ad uxorem: 46.
 Cor. 1: 35.
 De adulatore et amico: 24, 48.
 56 e: 24.

- 56 f: 24.
 60 d: 24.
 60 e: 24.
 68 b: 24.
De audiendis poetis: 48, 52.
De capienda ex inimicis utilitate:
 23, 49.
 89 e: 24.
 91 a: 24.
 91 d: 24.
De cohibenda ira: 18, 50.
De communibus notitiis: 20.
De curiositate 522 d-e: 17.
De exilio: 54.
 604 b: 25.
De facie in orbe lunae: 45.
De fortuna Romanorum: 28-31,
 44-45, 69, 81.
 316 f-317 a: 28-29, 45.
 317 c: 30.
 326 a: 30.
 326 c: 30.
 345 c: 30-31.
 346 f-347 c: 31.
 348 d: 31.
De gloria Atheniensium: 26, 30-31.
 316 e-317 c: 31.
 317 c s.: 31.
 320 f: 30-31.
De Iside et Osiride: 32.
De latenter uiuendo 1129 c: 20.
De Pyth. or.:
 408 b-c: 27.
 409 c: 26.
De ser. num. uind.:
 558 a: 16.
 567 f-568 a: 33.
De tranquillitate animi: 52.
 469 e: 27.
Dem.:
 2, 2-3: 17-18, 53, 55, 297-
 298, 309.
 2, 2-4: 254.
 2, 4: 298-299.
 3, 1: 299.
 3, 2: 291, 299.
Flam.:
 5, 6-7: 254.
 5, 6-8: 313.
 10, 1: 1.
 10, 3: 1.
 11: 33.
Luc.: 299.
Marc.:
 1: 34.
 21: 34.
Marius 2: 35.
Maxime cum principibus philo-
sopho esse disserendum: 20, 22, 46.
 776 a: 22.
 777 a-b: 22.
Moralia: 20-33, 36.
 172 b-e: 19.
Mulierum uirtutes:
 242 f: 24.
 243 c: 24.
Numa:
 1, 1: 37.
 1, 2: 37.
 1, 4: 37.
 8, 10: 38.
 22, 4: 38.
Praec. ger. reip.: 25-27, 46, 53.
 17 b-19 c: 25.
 805 a: 27.
 813 e: 25, 61.
 813 f-814 a: 25.
 814 a-c: 26.
 814 c-e: 26.
 814 e-815 b: 26.
 824 b-c: 27.
Publ. 15: 34.
Pyrrh.:
 18, 4-6: 283.
 19, 6: 283.
Quaest. barb.: 32.

- Quaest. conuiu.*: 17-18.
 8, 6 (726 e-727 a): 254.
Quaest. Graec.: 32, 47.
Quaest. Plat.: 295.
 1010 c-d: 20.
 1010 d: 295, 309.
Quaest. Rom.: 15, 32-33, 47, 55, 81.
 268 c: 32.
 269 a: 32.
 274 f: 32.
 276 a: 32.
Reg. et imp. apophth.: 19.
Rom.: 81.
 8, 9: 30.
 28: 37.
Sulla 24, 4: 286.
VP: 4, 33-38, 52, 254.
Polemo Sophista, *Decl.*: 74-76, 79.
 1, 34: 74.
 1, 43: 74.
 2, 10: 75.
 2, 32: 75.
 2, 49: 76.
Polybius: 5, 11, 23, 142, 283-285, 287-288, 301, 306, 351.
 1, 2, 4: 51-52.
 18, 45, 12: 1.
 31, 24, 7: 284.
Posidonius: 287.
Postumius Albinus: 283.
Proclus Diadochus: 99.
Propertius: 93.
Prudentius: 312, 339, 352.
 C. Symm.:
 2, 27-30: 341-342.
 2, 1109-1132: 352.
Pythagoras: 37-38, 51.
- Quintilianus, *Inst.*:
 10, 1: 297.
 10, 1, 106-107: 292.
 12, 10, 27-33: 305-306, 312.
- Quintus Smyrnaeus: 98-104.
 Posthomerica: 6, 91-93, 99, 113-128, 143-146, 305.
 4, 387-389: 122.
 10, 284-288: 122, 126.
 11-13: 99.
 11, 358 ss.: 115.
 12-14: 102.
 13, 315 ss.: 111.
 14, 154-164: 120, 143-144.
- Res gestae diui Augusti*: 313-314.
Rufinus Aquileiensis: 278, 353.
- Sallustius: 10, 250, 267, 301, 329.
 Catil.: 299.
Sappho, Fr. 94 LP: 124.
Scholia in Platonis Phaidr. 244 b: 95.
Scribonius Largus: 310.
Seleucus, glossographus: 290-291.
Seneca Rhetor:
 Contr. 7, 21, 27: 95.
 Suas. 3, 7: 142.
Seneca: 93, 274, 326.
 Apocol.: 301.
 Clem.: 301.
 Consolatio ad Polybium: 97, 142, 301.
 11, 11, 5-6: 97.
- Septuaginta*:
 Macc. 2: 71
 Macc. 4: 71.
 17, 11: 71.
Seruius: 96, 100, 109-110.
 Aen. 2, 148: 103.
Sidonius Apollinaris: 321.
 Carm. 9, 274-276: 321.
Silius Italicus: 329.
Sophocles: 99, 108.
 Trach. 752-753: 64.
Statius: 321, 325, 329.
Strabo: 11, 268.
 13, 1, 53: 3.

Suda: 111.

- α 1129: 285.
- α 3867: 97, 301.
- ζ 73: 301.
- κ 1165: 291.
- κ 1707: 322.
- π 1793: 19.
- π 2165: 285.
- σ 200: 290.
- τ 588: 285.
- τ 1185: 290.
- φ 394: 290.

Suetonius:

Aug. 89, 1: 314.

Claud.:

- 16, 1: 313.
- 16, 2: 296.

Tacitus: 61, 329.

Ann.:

- 14, 47: 165.
- 14, 60: 165.

Terentius: 274, 301.

Themistius: 304, 327.

Or. 6, 71 c: 304, 313.

Theocritus: 115, 327.

Theon Alexandrinus: 327.

Theophanes, Gnaeus Pompeius:
317.

Thucydides 1, 9: 107.

Tibullus: 93.

Timagenes: 285.

Triphiodorus: 101-104.

Ilii Excidium: 101-104, 305.

- 1 ss.: 103.
- 281-282: 103-104.
- 286: 103.
- 296 ss.: 104.
- 559 ss.: 103.

Ulpianus, Domitius: 221-222,
310.

Valerius Flaccus: 329.

Valerius Maximus: 293, 329.

2, 2, 2: 293.

2, 2, 3: 312.

9, 2 (ext.), 3: 286.

Varro, Marcus Terentius: 289, 326.

Velleius Paterculus 2, 18, 1: 286.

Vergilius: 4, 10, 87-139, 142, 144,
251, 255-256, 266-267, 274,
285, 301, 321-322, 325, 329.

Aen.: 2, 6, 88-97, 99, 101-106,
109-128, 142, 301, 305.

1, 279: 106.

2: 99-103.

2, 10 ss.: 103.

2, 97: 326.

2, 148-149: 103.

2, 176 ss.: 103.

2, 440 ss.: 115.

2, 604 ss.: 103.

2, 721 ss.: 110.

3, 700-701: 110.

4: 105.

4, 302-303: 96.

6: 111.

6, 36: 95.

6, 365: 95.

6, 465-471: 121.

6, 853: 112.

8, 26-27: 95.

8, 26-89: 268.

8, 31: 3.

9, 505 ss.: 115.

11, 371-373: 95.

Ecl.:

1, 1: 112.

2, 28 ss.: 112.

4: 97, 110, 305.

4, 39: 110.

4, 40-41: 110.

4, 50 ss.: 110.

7, 3-4: 113.

- Georg.*: 97, 301, 318.
 3, 258-263: 109.
 3, 300-301: 112.
 3, 320-321: 112.
 4, 127 ss.: 112.
 4, 135-136: 112.
- Victor, Claudius Marius, v. Victorinus, Marius.
- Victorinus, Marius: 330.
Alethia: 312.
- Vitruvius: 176, 318.
 1, 1, 6: 178.
 6, 3, 8-9: 157.
- Z**enobius: 301.
- Zosimus, 2, 1-7: 339.

B. INSCRIPTIONES ET PAPYRI

Inscriptiones:

Année épigraphique (AE) 1993, 1498: 175.

Corpus Inscriptionum Latinarum (CIL):

I² 775 = *ILLRP* 401 = *ILS* 4041: 166-167.

III 6024.6 = *ILS* 2282: 147.

VI 1710: 322.

Didyma. Teil 2, *die Inschriften (I. Didyma)* (DAI):

148: 149.

149: 150.

278, 5-6: 150.

Fasti Urbis Romae (FUR) 38: 153.

Inschriften Griechischer Städte aus Kleinasien (IK):

IK 12-Ephesos 404: 175.

IK 15-Ephesos 1487: 210.

IK 28,2-Iasos II 618: 227.

IK 29-Kios 9: 227.

IK 49-Laodikeia am Lykos:

I 49, 84 et 85: 212.

I 65: 225.

IK 19-Sestos 14: 227.

IK 22,1-Stratonikeia II 1031: 227.

Inschriften von Milet (I. Milet) (Milet VI 1, DAI):

328: 149.

329: 151.

Inschriften von Priene (I. Priene) (von Gaertringen) 108, l. 322-324: 208.

Inscriptiones Graecae (IG):

II² 3426-3427: 170.

II² 9475: 149.

V², 266, l. 41-42: 207.

VII 190, l. 29-30: 207.

XII 9, 11: 237.

XIV 1075: 322.

Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes (IGR):

III 495: 227.

IV 292, l. 33-35: 208.

IV 882: 227.

IV 1711: 149.

Inscriptiones Latinae Liberae Rei Publicae (ILLRP) 401 = *CIL* I² 775 = *ILS* 4041: 166-167.

Inscriptiones Latinae Selectae (ILS):
 2282 = *CIL* III 6024.6: 147.
 2949: 322.

4041 = *CIL* I² 775 = *ILLRP* 401: 166-167.

Prozessrechtliche Inschriften der griechischen Poleis: Arkadien (IPArk) (Thür / Taeuber) 30, l. 7: 207.

Sardis. Vol. 7, *Greek and Latin Inscriptions (I.Sardis)* (Buckler / Robinson) 22: 227.

Supplementum Epigraphicum Graecum (SEG):

36, 1057: 152.

44, 938: 150.

51, 1832: 213, 215, 238-240.

Tituli Asiae Minoris (TAM):

II 146: 227.

II 176: 217, 219.

II 189: 227.

II 301: 218.

II 838: 227.

II 920: 227.

Papyri:

BGU V 1210: 261.

CEL I 151 = *ChLA X* 421 = *SB XX* 14631, 4-7: 251-252.

ChLA I 7 a et b = *P.Gen.Lat.* 1: 255.

ChLA X 421 = *CEL I* 151 = *SB XX* 14631, 4-7: 251-252.

CPL 106: 255.

CPL 1458, 150, 152-154, 156-157: 275.

P.Barzin.: 268, 278.

P.Berol. 5003 = Heitsch XXXII = Page 142: 325.

P.Bon. 4: 111, 267.

P.Colt 1: 94.

P.Diog. 9, 1: 276.

P.Diog. 10: 262.

P.Gen.Lat. 1 = *ChLA I* 7 a et b: 255.

P.Herc. 817: 265.

P.Louvre II 93: 3, 268.

P.Mich. III 167: 275.

P.Oxy. XLI 2946: 101.

P.Oxy. XLII 3014: 261.

P.Oxy. L 3537: 267.

P.Oxy. LIV 3723: 93, 266-267.

P.Tebt. I 5: 261.

SB I 4639, 3-6: 252.

SB I 5231, 1: 262.

SB I 5294 = *SPP XX* 35, 12-14: 264.

SB XIV 11942: 266.

SB XX 14631, 4-7 = *ChLA X* 421 = *CEL I* 151: 251-252.

SPP XX 35, 12-14 = *SB I* 5294: 264.

INDEX NOMINUM

- A**chaïe: 17, 19-20, 206, 215, 226.
 Achille: 122.
 Acmonia: 221.
 Actéon: 105.
 Actium: 2.
 Afrique, province: 140, 162-163, 222.
 Agamemnon: 69.
 Agésilas: 23.
 Agrippa: 194, 196, 199.
 Agyrion: 287.
 Alaric: 331, 334, 337-338.
 Alexandre: 30, 45, 51-52, 69-70, 248.
 Alexandrie, Alexandrins: 12, 84, 104, 140, 164, 246, 249, 252, 263, 277, 306, 322-324, 330, 344, 355, 357.
 Alexandrie, Atrium Magnum: 274-275.
 Anaxagore: 22.
 Anchise: 106, 112.
 Ancyre: 211.
 Anthémios de Tralles: 182.
 Antinoopolis: 277.
 Antioche: 96, 306.
 Antiochos IV: 71.
 Antiochos Philopappos: 24, 48.
 Antonin le Pieux: 225.
 Apamée: 84, 287.
 Aphrodisias: 154, 176, 211, 229.
 Théâtre: 152-153.
 Apollon: 338.
 Apollonios Molon: 285, 292, 312.
 Appius Claudius Pulcher: 166-168, 193.
 Arcadius: 260, 322, 332, 351.
 Argos: 181.
 Ariane: 122.
 Aristide, homme d'État athénien: 23.
 Arles, Théâtre: 162.
 Arulenus Rusticus: 17.
 Ascalon, Basilique: 176.
 Asie, province, v. Asie Mineure.
 Asie Mineure: 7-9, 98, 147, 150, 154-156, 161-162, 167, 175-176, 180, 193, 196, 207, 209, 211, 219, 222, 225-226, 233-234, 237-238, 245, 286, 357.
 Aspendos, Basilique: 181.
 Athènes: 21, 35, 63-68, 106, 181, 274, 284.
 Agora: 169, 171-172, 194, 196, 199.
 Bouleuterion: 170.
 Erechtheion: 167-168, 173.
 Monument de Lysicrate: 168.
 Odéon d'Agrippa: 8, 168-172, 194-195, 200.
 Odéon de Périclès: 169, 194-196.
 Olympieion: 63-68, 85.
 Parthénon: 156.
 Propylées: 166.
 Stoa d'Attale: 194.
 Temple d'Arès: 170, 195.
 Temple de Cronos et Rhéa: 67.
 Athénodore: 22.
 Auguste, empereur: 23, 73, 83, 106, 151, 175-176, 313-315. V.a.
 Octave, Octavien.
 Aurora: 331, 334.
 Avidius Heliodorus, préfet d'Égypte: 251.
Babylone: 70.
 Béotie: 16-17.
 Bérénice: 124.
 Béroé: 106.

Berytos, v. Beyrouth.
 Bétique: 222.
 Beyrouth: 94, 106, 108, 302.
 Bithynie: 202, 209, 211, 219, 228,
 230, 241, 301.
 Bosphore: 330.
 Byzance, v. Constantinople.

Cadmos: 105.
 Calchas: 146.
 Caligula: 149-150.
 Campanie, Campanien: 7, 149-150,
 152-153, 156, 161, 197.
 Capito, v. Vergilius Capito.
 Caracalla: 10, 111, 247, 262-263,
 265. V.a. Index locorum s.v.
Constitutio Antoniniana.
 Carnéade: 284.
 Carthage: 284.
 Carystos: 237.
 Caton l'Ancien: 2, 23, 51, 284, 289.
 V.a. Index locorum s.v. Cato,
 Marcus Porcius.
 Caton le Jeune: 21, 24.
 Caucase: 70.
 Célestius, page: 305.
 César: 24, 79, 150, 294, 315. V.a.
 Index locorum s.v. Caesar.
 Césarée Maritime: 162, 318.
 Cestius Pius, Lucius: 95.
 Chabrias: 23.
 Chalcis: 1.
 Chéronée: 4, 16, 18, 67, 82.
 Cimon: 22.
 Cinéas: 283.
 Claude, empereur: 65, 147, 149,
 164, 213, 215-216, 296, 313.
 Claudius Aristion: 236.
 Clithène: 23.
 Clodius, chronographe: 37.
 Cnossos: 315.
 Colotes: 20-21.
 Commode: 111, 219, 311.

Constantin: 247, 303-304.
 Constantinople: 94, 140, 247-248,
 258, 260, 272, 303-304, 330-
 334, 337, 351.
 Grand palais: 182.
 Gymnase de Zeuxippe: 89.
 Obélisque: 325.
 Sainte-Sophie: 182.
 Corinthe: 1-2, 49, 315.
 Basilique Julienne: 172, 174.
 Basilique sud: 174.
 Façade des Captifs: 177-179,
 194.
 Fontaine de Poséidon: 172.
 Fontaine Pirène: 172-173, 181.
 Forum: 172.
 Monument de Babbius: 172.
 Propylées: 177.
 Stoa sud: 172, 174.
 Temple d'Apollon: 172.
 Temple E: 172.
 Temple F: 173.
 Théâtre, bâtiment de scène: 163,
 198.
 Cornelius Pulcher, Gnaeus: 23, 49.
 Crassus: 24.
 Critolaos: 284.
 Cyzique: 212.

Dalmates: 294, 312.
 Daphné: 105.
 Darius: 23.
 Delphes: 4, 63, 338.
 Déméter: 167.
 Démétrias: 1.
 Dèmsthénès, Dèmsthéneia: 218.
 Deucalion: 67.
 Didon: 88-89, 96, 109, 112, 121,
 126, 143.
 Dioclétien: 248, 254, 258, 260, 262,
 265, 267-269, 272, 278, 303.
 Diogène de Babylone: 284.
 Dionysos: 122.

Dioscures: 3, 267.

Domitien: 17, 70-71, 83.

Égée, mer: 286, 295.

Égypte, Égyptiens: 9-10, 94, 98, 101, 140, 147, 164, 233, 243-279, 285, 295, 301-302, 306, 321-322.

Éleusis: 181, 193.

Propylon: 166-168, 171.

Énée: 2-3, 88, 95-96, 109-110, 112, 121, 126-127, 146, 268.

Épaminondas: 21.

Épaphos: 323.

Éphèse: 154, 210, 228, 235, 305.

Basilica Stoa: 175, 177.

Bibliothèque de Celse: 180, 266.

Temple de Domitien: 180.

Épidaure: 49.

Érechthée: 166.

Éridan: 339.

Espagne: 162-163.

Eudoxie: 334.

Euphanès: 22, 48.

Eurymédon, bataille: 26.

Eutrope: 331-334.

Fabius Maximus: 23.

Fanum, Basilique de Vitruve: 174.

Flamininus: 1-2, 33-34, 215, 254, 313.

Gagai: 215-218.

Galatie: 211.

Gaulois: 333.

Géants, Gigantomachie: 324, 355-356.

Gildon: 331-332, 351, 355.

Goths: 339.

Grèce, Grecs: *passim*.

Gruthonges: 334.

Gubbio, Théâtre: 162.

Hadrien: 19, 63-67, 82, 85, 210, 218, 237, 255.

Hélène: 96, 107-108, 120, 126-127, 129, 143-144.

Helios: 177.

Héphaïstos: 122.

Herennius Saturninus: 17, 20-21, 47.

Hermès: 106.

Hérode Atticus: 170, 195, 296.

Hérode le Grand: 157, 173.

Héron d'Alexandrie: 182.

Hestia: 225.

Hiéron de Syracuse: 84.

Hilotes: 38.

Hippias d'Élis: 37.

Hippos Sussita, Basilique: 174, 176, 198.

Honorius: 322, 329, 337-340, 342-343, 351, 355.

Horta: 32.

Illyrie: 19.

Inde: 69-70.

Isidore, architecte: 182.

Italie: 2-3, 17, 30, 51, 53, 147, 150-151, 162, 164, 167, 174, 208, 286-287.

Janus: 32.

Jérusalem, Basilique du Mont du Temple: 157, 173.

Justinien: 291, 312, 323.

Kastro Tigani, Samos, villa: 151.

Laocoon: 102.

Laodamie: 126, 128.

Laodicée du Lycos: 212, 225.

Latium: 268, 338, 340.

Libye: 88.

Livie: 176.

Lucius Aelius Caesar: 225.
 Lucius Verus: 296.
 Lucullus: 22.
 Lycades: 24.
 Lycie, Lyciens: 212-219, 230, 240, 296.
 Lycopolis: 107.
 Lycurgue: 38.

Macédoine: 214-215, 284.
 Marathon, bataille: 26.
 Marathon, Thermes: 181.
 Marc Aurèle: 111, 296, 311.
 Marcellus: 50.
 Marcomans: 339, 355.
 Marius: 35.
 Mécène: 195.
 Médée: 123, 126-127, 143.
 Méditerranée: 154, 159, 181, 244, 286-287, 292-293.
 Memnon, colosse: 255, 275.
 Ménélas: 120, 126-127, 144.
 Ménémaque: 26.
 Ménodore: 214.
 Merida, Théâtre: 162.
 Mestrius Florus, Lucius: 16-17.
 Milan: 338, 355.
 Milet: 7-8, 147-154, 161-162, 164-165, 192, 197, 311.
 Agora nord: 153.
 Bouleuterion: 153.
 Gymnase d'Eudème: 147, 151, 153.
 Palestre: 148, 150-152, 164-165, 199.
 Sanctuaire d'Apollon Delphinios: 147.
 Théâtre: 147, 164.
 Thermes de Capito: 153, 156, 193-194.
 Thermes de Hume-i Tepe: 154.
 Minucius Fondanus: 17-18.
 Mithridate VI: 286.

Mummius, Lucius: 207, 215.
 Mytilène: 317.

Naucratis: 277.
 Némée, Temple de Zeus: 173, 199.
 Néron: 33, 152, 164-165, 179, 291.
 Nicée: 84, 304.
 Nicomédie: 84, 303.
 Numa: 23, 32, 37-38, 51.

Octave, Octavien: 2. V.a. Auguste, empereur.
 Oenone: 122, 126-127, 144.
 Oinoanda: 218.
 Olybrius: 322.
 Olympe, dieux olympiens: 336, 338, 354.
 Olympie, Jeux olympiques: 37, 63.
 Opheltas: 16.
 Orange, Théâtre: 162.
 Oropos: 284.
 Oxyrhynque: 267, 273.

Pagai: 207.
 Palestine: 98, 303.
 Palinure: 95.
 Pamphylie: 234.
 Pannonie: 225.
 Panopolis: 101, 104.
 Paphlagonie, Paphlagoniens: 125, 323.
 Pâris: 108, 122, 126-127, 129, 144.
 Parthes: 177-179.
 Patara: 213-218, 238-240.
 Paul, apôtre: 315, 352.
 Paul-Émile: 214, 284.
 Péloponnèse: 206, 208.
 Pénates: 268, 338.
 Penthésilée: 99-100.
 Pergame: 211, 214, 286.
 Temple d'Asclépios: 319.
 Périclès: 23.

- Perse, royaume, Perses: 53, 67, 74, 79, 179.
 Persée, roi de Macédoine: 2.
 Pétra: 152.
 Peukestas: 266.
 Phaéthon: 105, 177.
 Phéniciens: 244.
 Philippe V de Macédoine: 1, 254.
 Philippes: 315.
 Philopœmen: 23.
 Phocion: 23.
 Piérides: 89.
 Pierre, apôtre: 352.
 Pisidie: 234.
 Platées, bataille: 26.
 Pollentia: 334.
 Pompée: 23-24, 79, 209, 317.
 Pompéi: 174.
 Maison de Sulpicius Rufus: 152, 167.
 Théâtre couvert: 169.
 Thermes centraux: 149-150.
 Thermes de Stabies: 153.
 Tribunal: 176.
 Pont, royaume: 209, 286.
 Postumius Albinus: 283.
 Probinus: 322.
 Protésilas: 126, 128.
 Pruse: 84.
 Ptolemaïs: 262, 277.
 Ptolémée II, Ptolémées: 21, 243, 246, 248, 260.
 Pydna: 2, 11, 284.
 Pyrrhus: 283.

Quades: 339, 355.
 Quintus Veranius, v. Veranius.

Ravenne: 339, 355.
 Rhodes: 212, 287.
 Rome, déesse: 335.
 Rome, empire, Romains: *passim*.
 Rome, ville: 2, 4, 11, 15, 17, 95, 106, 111, 161, 223, 225, 227, 248, 284-285, 291, 300, 317, 323-324, 330-331, 335-342, 351-352, 355.
 Autel de la Victoire: 341.
 Basilique Aemilia: 178.
 Bibliothèque palatine: 266, 273.
 Curie: 340-342.
 Diribitorium: 169.
 Forum de Trajan: 322.
 Gymnase de Néron: 154, 165.
 Palais de Domitien: 180.
 Palatin: 338, 352, 355.
 Panthéon: 319.
 Tabularium: 173.
 Temple d'Apollon: 173.
 Temple de Jupiter Capitolin: 34.
 Temple de Mars Ultor: 169, 173, 199.
 Temple de Vénus Genetrix: 173, 199.
 Temple du Divin Jules: 169.
 Théâtre de Marcellus: 153, 173.
 Théâtre de Pompée: 162-163, 167.
 Thermes d'Agrippa: 153, 161.
 Romulus/Quirinus: 37.
 Rufin: 332-334.

Saepinum: 174.
 Salamine de Chypre: 154.
 Samarie Sébaste, Basilique: 176.
 Sardes: 227.
 Sassanides: 70.
 Scaeva: 79.
 Scaurus: 24.
 Scipion Émilien: 284.
 Scipion l'Africain: 22.
 Scythopolis Nysa, Théâtre: 318.
 Sedatius, Marcus: 48.
 Sénécion: 17-19, 48.

Sévère Alexandre: 264.
 Sextilius Pollion: 175.
 Sicile: 208, 210-211, 230, 287-288.
 Sidyma: 219.
 Smyrne, Basilique Antonine: 176, 181.
 Solon: 23.
 Sparte, Stoa perse: 178-179.
 Stilicon: 331-332, 334, 340, 342-343, 351-352, 355.
 Subatianus Aquila, préfet d'Égypte: 252.
 Sulla: 23, 226, 228, 285.
 Symmaque: 339.
 Synnada: 229.
 Syrie: 98, 233, 285.

Tarente: 283.
 Tarragone, Basilique: 179.
 Tarse: 234.
 Tégée, Temple d'Athéna Aléa: 173, 199.
 Temnos: 210.
 Terentius Longinus: 225.
 Théodose I^{er}: 303, 331, 336, 351.

Théodose II: 260, 334.
 Théra, Stoa: 176.
 Thésée: 122.
 Thespesios: 33-34.
 Thessalie: 215, 226.
 Thétis: 122.
 Tibère: 223, 290, 293.
 Tibre: 3, 267-268, 335.
 Timon: 16.
 Tivoli, Villa d'Hadrien: 181.
 Trajan: 17, 19, 312, 339, 355.
 Troie, Troyens: 2-3, 6, 96, 110, 129, 143, 268.
 Tyrannion le Jeune: 290.

Valens: 334.
 Veranius: 213, 216-217.
 Vergilius Capito: 7-8, 147-153, 162, 164-166, 192.
 Vespasien: 16, 294.
 Victoire, déesse: 339-342.

Xerxès: 195.

Zeus: 63-66, 69.

INDEX RERUM

- animosité contre les Romains: 24.
 apprentissage du latin: 10, 142, 248, 254-255, 266-269, 272, 303.
 architecture romaine: 147-200.
 architecture urbaine: 7.
 archonte: 212, 228-229.
 argument reposant sur le bon sens: 26.
 aristocratie grecque: 25.
 Assemblée: 203, 208-210, 215, 222-223, 226-227, 230, 234-235.
 astrologie: 244.
 auteur: 92-94, 118-119, 141, 142, 144.
 autochtone(s): 2, 7.
 basilique: 157, 163, 173-179, 181, 199.
 bibliothèque: 266.
 biculturalisme: 171, 329.
 bilinguisme: 10, 94, 142, 157, 175, 248, 251, 255, 267, 273, 278-279, 282, 294, 297, 352-353.
boulè, v. Conseil.
 bouleute: 207-213, 215-219, 223, 226-227, 230, 235, 237.
boulographos: 211.
 campagne égyptienne: 246.
 capitale: 247, 258, 272, 331, 336, 339, 352.
 cens, censitaire: 204, 207-208, 215, 225-226, 234.
 censeurs, censure: 208-209, 211, 241.
 citoyen romain: 10, 247, 251, 262-264, 277.
 citoyenneté romaine: 10-11, 16, 258, 261-264, 296, 302, 313.
 code: 120, 128.
 colonialisme, colonie: 159-160, 162, 165, 168, 171, 173.
 connaissance du grec chez les Romains: 283-284, 312.
 connaissance du latin: 18-19, 96, 254-255, 266-267, 281, 284-285, 287, 295-296, 298, 300-301, 304-305, 310, 313, 322.
 conseil(s): 203-218, 222-223, 227-228, 230, 235, 237.
 contrat: 246, 264-265.
 culture grecque: 35, 247, 324, 329.
 culture romaine: 32, 129, 159, 329.
 datation par consuls: 248.
 dédicace: 18, 20-21, 23, 47-49, 64-66, 151, 164-165, 167.
 démocratie: 9, 203-204, 206, 210, 212, 214, 223.
 démotique: 244, 249.
 dialecte: 254, 290-291, 317.
 discours d'apparat: 28.
 double causalité: 30.
 droit romain: 248, 251, 253, 260-265, 269, 275-277, 302, 310-311, 319.
 édit de Caracalla, v. Index locorum s.v. *Constitutio Antoniniana*.
 églises: 248.
 élection: 210-211, 221-223.
 empereur citoyen: 339.
 empereur, subsides: 147, 149.
 épopée: 2, 6-8, 87-146, 316.
 espace urbain: 148, 155, 168, 170, 180, 196, 200.
 exercice: 255, 267.

- femme: 24, 80, 264, 334.
- gymnase: 147, 151-154, 156, 161, 164-165, 192-193.
- hellénisme: 12, 31, 63, 248, 324-326.
- hybridation: 156, 159-160, 171, 181, 192-193, 195.
- hypotexte: 93, 99, 110, 117.
- identité: 12, 172-173, 192-193, 195-196.
- impérialisme: 160, 165.
- intention: 109, 117-119, 127-128, 140-143.
- intertextualité: 52, 92, 110, 117-129, 143, 145.
- irénarques: 220.
- ius trium liberorum*: 264.
- laconicum*: 148-149, 153, 156, 161.
- latin: 4, 6, 10-12, 19, 32, 36, 52-54, 94, 98, 119, 244-246, 248-249, 251-256, 258, 260, 262-263, 268-269, 274-276, 281-319, 358.
- lecteur, destinataire: 88-89, 91-94, 100-101, 104, 107, 109, 111, 117-118, 120, 126, 128-129, 141-143, 145.
- liberté des Grecs: 1, 34.
- magistrats: 203-211, 215, 217-230, 238.
- médecine: 310, 316.
- méthode: 92-93, 98, 101, 103-104, 108, 113-114, 116-117, 127, 141-142, 145.
- municipalisation: 248, 253, 263, 265.
- mythe fondateur: 39.
- odéon: 8, 168-173, 194-196, 200.
- ordre de libération: 251, 253, 277.
- paganisme: 339-341, 343.
- paideia*: 35, 38, 50, 80, 281, 309.
- palestre: 148, 150-152, 154-156, 164-165, 193, 199.
- papyrus: 9, 243, 295, 300-301, 306, 310.
- pax Romana*: 3, 5, 27, 44, 55, 242.
- préfet: 246, 251-253, 261, 277.
- premier de la cité: 227, 236.
- prononciation: 249, 255.
- propylée: 151, 166, 168, 177.
- Quellenforschung: 99, 113-114, 129, 145.
- querelle sur l'autel de la Victoire: 339-342.
- réalisme: 27.
- réception: 90, 93-94, 97, 100, 109, 112-113, 129, 142, 146.
- réformes de Dioclétien: 248, 254, 260, 262, 265, 267-269, 272, 278.
- résistance: 5, 57-85.
- Roma aeterna*: 335-338, 343.
- romanisation: 8-9, 11, 148, 154, 171, 192-193, 203-204, 208, 212, 219-220, 223-224, 248, 265, 281, 326.
- romanité: 4, 6-7, 12, 246, 248-249, 269, 277, 324, 327, 329-330, 334, 342, 344, 354.
- scaena*: 162-163, 165, 168.
- seconde sophistique: 31, 83, 281, 327, 353.
- Sénat: 204, 206, 208, 210, 215, 223, 227.
- stipulatio*: 264-265, 275.
- stoa: 157, 172, 174-179, 194.

- summa honoraria*: 224-225.
 supériorité des Grecs: 24.
 synèdres, *synèdriou*: 206-207, 214.
synkrisis: 36.
 temple: 154, 161, 167, 169-173, 194-195.
 testament: 251, 262-264, 276.
 théâtre (architecture): 147, 152-153, 162-165, 198-199.
 théâtre (littérature): 251, 274.
 thermes: 148-157, 161, 163-165, 172, 181, 192-194.
 traduction: 58, 81, 97-98, 142, 156-163, 165-182, 193-199, 256, 263, 277, 301, 305, 318-319.
 tribu(s): 204, 212, 236-237.
 vertus éthiques: 24.
 vocabulaire: 253, 256, 258, 260, 262.

DÉPOSITAIRES

LIBRAIRIE DROZ S.A.

11, *rue Massot*,

CH-1206 Genève

Tél.: (+41-22) 346 66 66

Fax: (+41-22) 347 23 91

E-mail: droz@droz.org

Web: www.droz.org

DR. RUDOLF HABELT GMBH

Am Buchenhang 1, Postfach 150104,

D-53040 Bonn

Telefon: (+49-228) 923 83-0

Telefax: (+49-228) 923 83-6

E-mail: info@habelt.de

Web: www.habelt.de

*pour l'Allemagne et les régions
de langue allemande*

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Les volumes III à V, VII-XII, XIX sont épuisés.

Volumes réimprimés en 1999:

- II (1956) L'INFLUENCE GRECQUE SUR LA POÉSIE LATINE DE CATULLE À OVIDE. *Six exposés et discussions* par J. BAYET, A. ROSTAGNI, V. PÖSCHL, Fr. KLINGNER, P. BOYANCE, L.P. WILKINSON.
- VI (1960) EURIPIDE. *Sept exposés et discussions* par J.C. KAMERBECK, A. RIVIER, H. DILLER, A. LESKY, R.P. WINNINGTON-INGRAM, G. ZUNTZ, V. MARTIN.
- XIII (1967) LES ORIGINES DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE. *Neuf exposés suivis de discussions* par E. GJERSTAD, F.E. BROWN, P.J. RIIS, J. HEURGON, E. GABBA, K. HANELL, A. MOMIGLIANO, A. ALFOLDI, F. WIEACKER. *Avec la participation de J.H. WASZINK et D. VAN BERCHEM.*

Volume réimprimés par les Edizioni di Storia e Letteratura, Roma

- I (1954/2003) LA NOTION DU DIVIN DEPUIS HOMÈRE JUSQU'À PLATON. *Sept exposés et discussions* par H.J. ROSE, P. CHANTRAINE, B. SNELL, O. GIGON, H.D.F. KITTO, F. CHAPOUTHIER, W.J. VERDENIUS.
- IV (1958/2004) HISTOIRE ET HISTORIENS DANS L'ANTIQUITÉ. *Sept exposés et discussions* par K. LATTE, J. DE ROMILLY, K. VON FRITZ, K. HANELL, R. SYME, M. DURRY, A. MOMIGLIANO.
- VII (1962/2005) HÉSIODE ET SON INFLUENCE. *Six exposés et discussions* par K. VON FRITZ, G.S. KIRK, W.J. VERDENIUS, F. SOLMSEN, A. LA PENNA, P. GRIMAL.
- XXVII (1981/2001) LE SACRIFICE DANS L'ANTIQUITÉ. *Huit exposés suivis de discussions* par J.-P. VERNANT, G.S. KIRK, W. BURKERT, H.S. VERSNEL, A. HENRICH, G. PICCALUGA, U.W. SCHOLZ, R. TURCAN. *Entretiens préparés et présidés par Jean RUDHARDT et Olivier REVERDIN.*

Volumes disponibles:

- XIV (1969) L'ÉPIGRAMME GRECQUE.
- XV (1970) LUCAIN.
- XVI (1970) MÉNANDRE.
- XVII (1972) ENNIUS.
- XVIII (1972) PSEUDEPIGRAPHIA I.
- XX (1974) POLYBE.
- XXI (1975) DE JAMBLIQUE À PROCLUS.
- XXII (1976) ALEXANDRE LE GRAND, IMAGE ET RÉALITÉ.
- XXIII (1977) CHRISTIANISME ET FORMES LITTÉRAIRES DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE EN OCCIDENT.
- XXIV (1978) LUCRÈCE.
- XXV (1979) LE CLASSICISME À ROME AUX I^{er} SIÈCLES AVANT ET APRÈS J.-C.
- XXVI (1980) LES ÉTUDES CLASSIQUES AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES.
- XXVIII (1982) ÉLOQUENCE ET RHÉTORIQUE CHEZ CICÉRON.
- XXIX (1983) SOPHOCLE.
- XXX (1984) LA FABLE.
- XXXI (1985) PINDARE.
- XXXII (1986) ASPECTS DE LA PHILOSOPHIE HELLÉNISTIQUE.
- XXXIII (1987) OPPOSITION ET RÉSISTANCES À L'EMPIRE D'AUGUSTE À TRAJAN.
- XXXIV (1989) L'ÉGLISE ET L'EMPIRE AU IV^e SIÈCLE.
- XXXV (1990) HÉRODOTE ET LES PEUPLES NON GRECS.
- XXXVI (1991) SÈNEQUE ET LA PROSE LATINE.
- XXXVII (1992) LE SANCTUAIRE GREC.
- XXXVIII (1993) ARISTOPHANE.
- XXXIX (1993) HORACE.
- XL (1994) LA PHILOLOGIE GRECQUE À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE.
- XLI (1996) PAUSANIAS HISTORIEN.
- XLII (1996) LES LITTÉRATURES TECHNIQUES DANS L'ANTIQUITÉ ROMAINE.
- XLIII (1997) MÉDECINE ET MORALE DANS L'ANTIQUITÉ.
- XLIV (1998) LA BIOGRAPHIE ANTIQUE.
- XLV (1999) HERMANN DIELS (1848-1922) ET LA SCIENCE DE L'ANTIQUITÉ.
- XLVI (2000) LA RÉVOLUTION ROMAINE APRÈS RONALD SYME. BILANS ET PERSPECTIVES.
- XLVII (2001) L'HISTOIRE LITTÉRAIRE IMMANENTE DANS LA POÉSIE LATINE.
- XLVIII (2002) CALLIMAQUE.
- XLIX (2003) GALIEN ET LA PHILOSOPHIE.
- L (2004) SÈNEQUE LE TRAGIQUE.
- LI (2005) L'APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE GRÉCO-LATINE À L'ÉPOQUE PRÉNICÉNIENNE
- LII (2006) LA POÉSIE ÉPIQUE GRECQUE : MÉTAMORPHOSES D'UN GENRE LITTÉRAIRE
- LIII (2007) RITES ET CROYANCES DANS LES RELIGIONS DU MONDE ROMAIN.
- LIV (2008) SÉCURITÉ COLLECTIVE ET ORDRE PUBLIC DANS LES SOCIÉTÉS ANCIENNES.
- LV (2009) ESCHYLE À L'AUBE DU THÉÂTRE OCCIDENTAL.
- LVI (2010) DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE – DÉMOCRATIE MODERNE: TRADITION ET INFLUENCES par P. PASQUINO, C. MANN, K. PIEPENBRINK, O. MURRAY, C. FARRAR, A. LANNI, E.W. ROBINSON, M.H. HANSEN, P. SCHMITT PANTEL. *Entretiens préparés par Mogens H. HANSEN et présidés par Pierre DUCREY.*
- LVII (2011) ENTRE ORIENT ET OCCIDENT: LA PHILOSOPHIE ET LA SCIENCE GRÉCO-ROMAINES DANS LE MONDE ARABE par P. ADAMSON, H. HUGONNARD-ROCHE, D. DE SMET, C. D'ANCONA, H. EICHNER, E. ORTHMANN, U. RUDOLPH, V. BOUDON-MILLOT. *Entretiens préparés par Richard GOULET et Ulrich RUDOLPH et présidés par Christoph RIEDWEG.*
- LVIII (2012) L'ORGANISATION DES SPECTACLES DANS LE MONDE ROMAIN par J. NOLLÉ, O.M. VAN NIJE, C. KOKKINIA, M.L. CALDELLI, J.-P. THUILLIER, R. WEBB, G. CHAMBERLAND, C. JONES. *Entretiens préparés par Kathleen COLEMAN et Jocelyne NELIS-CLÉMENT.*
- LIX (2013) LES GRECS HÉRITIERS DES ROMAINS par L. VAN DER STOCKT, T. WHITMARSH, U. GÄRTNER, E. THOMAS, A. HELLER, P. SCHUBERT, H.-G. NESSELRATH, J.-L. CHARLET. *Entretiens préparés par P. SCHUBERT.*
- LX (2014) LE JARDIN DANS L'ANTIQUITÉ par C. LOEBEN, S. DALEY, E. PRIOUX, R. TAYLOR, A. MARZANO, G. CANEVA, B. BERGMANN, R. LANE FOX. *Entretiens préparés par Kathleen COLEMAN.*

ISBN 978-2-600-00759-7



ISSN 0071-0822

ISBN 978-2-600-00759-7

9 782600 007597